

Harry Dickson - Tome 3

Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN RAY

Harry Dickson 3

BIBLIOTHEQUE
MARABOUT



g é a n t

CINQ AVENTURES INTÉGRALES

Les mystérieuses études du Docteur Drum

• Les sept petites chaises • La maison
des hallucinations • On a tué Mr. Par-
kinson • Le Mystère des Sept Fous



Harry Dickson

SHERLOCK HOLMES
AMERICAIN

Les mystérieuses études



Harry Dickson

LE SHERLOCK HOLMES
AMERICAIN



Harry Dickson

SHERLOCK HOLMES
AMERICAIN

Les mystérieuses études



Jean RAY

Les aventures d'Harry Dickson – Tome 3

© 1957, by los Editions Girard & C°, Verviers.

Les collections Marabout sont éditées et imprimées par GERARD & C°,
65, rue de Limbourg, VERVIERS (Belgique). –

LE LIVRE ET SON AUTEUR

LE LIVRE...

Etrange aventure que celle des fascicules contenant les enquêtes de Harry Dickson. Lorsqu'ils sont dus à la plume de Jean Ray, ils sont recherchés avec passion par les amateurs. C'est que la série, au départ, était faite de récits assez ternes en langue allemande qu'il fallait traduire. Notre écrivain fantastique ne put se contenter de ces trames sans originalité. Il prit donc un autre parti : s'inspirer des couvertures hautes en couleurs de l'édition première et bâtir ses histoires ainsi, sans autres guides qu'une image naïve et sa prodigieuse verve de conteur. Cette rencontre du grand Jean Ray de Malpertuis et du sanglant dessinateur des mines horribles et des cadavres pantelants devait donner naissance à plus de cent nouvelles où l'auteur laisse libre cours à son imagination fantastique.

... ET SON AUTEUR

JEAN RAY est né à Gand, le 8 juillet 1887. C'était un personnage des plus insolites, dont la vie semblait issue en droite ligne d'un roman d'aventures. Trafiquant à l'époque légendaire de la prohibition, Jean Ray sillonna toutes les mers du monde sur différents vaisseaux plus ou moins fantômes, mêlé sans cesse aux écumeurs de mers et aux pirates, dont il était un des derniers représentants. Passant son existence à courir le monde, Jean Ray se souciait peu de sa réputation littéraire. Son nom n'était connu que de quelques privilégiés. La gloire vint à lui quelques années avant sa mort. Rééditées par Marabout, ses œuvres furent soudain découvertes par la presse, le cinéma et la télévision.

Jean Ray est mort le 17 septembre 1964. Peu de temps avant, la critique l'avait consacré « le plus grand auteur fantastique vivant ».

(Yvon Hecht – Paris-Normandie).

**LES MYSTERIEUSES ETUDES
DU DOCTEUR DRUM**

1. Deux fenêtres éclairées

Tout à coup, Harry Dickson se retourna, prit violemment Tom Wills par le bras et l'entraîna dans l'ombre d'une ruelle voisine.

– Votre curiosité pourrait me coûter cher, gronda-t-il avec colère.

Tom Wills baissa la tête et confessa sa faute.

Depuis huit jours, son maître sortait tous les soirs, sans rien dire, sans l'inviter, lui, Tom Wills, son élève, sans lui manifester la moindre confiance.

Et, trois jours de suite, le jeune homme avait pris le détective en filature. Sans grand résultat pourtant : Harry Dickson se conduisait comme un simple promeneur, si ce n'est qu'il affectait de se promener, entre chien et loup, dans les tristes quartiers qui voisinent Southwark Park, là où viennent mourir les relents et les bruits du grand port proche.

Voici que, tout à coup, le détective s'était retourné et avait entraîné Tom.

– Soirée perdue, grommela-t-il. Au fond, je sais parfaitement que vous me suivez depuis trois jours, Tom, et cela m'a amusé un peu. Mais le plus beau plaisir ne peut durer ; il faut savoir faire une fin à tout. Ce soir, cela suffit, car vous avez failli me faire perdre le fruit de bien des marches, contremarches et réflexions.

– Je vous en prie, maître, implora Tom Wills, ne faites pas le mystérieux, et dites-moi ce que vous manigancez ?

Harry Dickson secoua la tête d'un air mécontent.

– Filons ! Si l'homme que je surveille devait s'en douter le moins du monde, nous ne pèserions pas lourd dans la balance.

– Nous courons un danger ? demanda naïvement le jeune homme.

– Je vous répète que nous aurions presque autant de chance de lui échapper qu'un agneau des griffes d'un tigre !

Tom regardait autour de lui ; il ne vit que bâtisses sombres, hangars délabrés, masures en ruine. Il avisa une haute maison, d'une saleté répugnante et révélant le plus complet abandon.

– Je vous ai vu entrer plusieurs fois dans cette vilaine cambuse, dit-il.

Harry Dickson lui mit nerveusement la main devant la bouche.

– Allez-vous vous taire, maudit gamin ! Allons au pas gymnastique à la maison, sinon vous seriez capable de prendre les réverbères à témoin !

Ils durent marcher d'un bon pas, pendant plus d'un quart d'heure, avant d'atteindre une première station du subway qui les mena promptement vers le centre de la ville et vers Bakerstreet.

Une fois chez eux, Tom ne fut pas peu étonné du fait que son maître regardait autour de lui avec circonspection, comme s'il s'attendait à voir surgir quelque criminel embusqué derrière les rideaux, ou sous la table.

On frappa à la porte, et Dickson sursauta.

Mais ce n'était que Mrs. Crown venant demander si elle pouvait servir le thé.

– Vous êtes nerveux, monsieur Dickson ! s'écria le jeune homme.

Le maître eut un bizarre geste d'ennui et de lassitude.

– Eh bien ! oui, là... je l'avoue. Je suis nerveux. Je me suis laissé dire que parfois les chasseurs de lions, à l'affût dans la jungle, quand ils entendent, au loin, l'approche rugissante du fauve, ne peuvent réprimer un geste d'effroi... Oh ! comme je les comprends aujourd'hui !

– C'est donc bien un fauve de grande envergure que vous traquez, maître ? demanda Tom Wills avec une curiosité de plus en plus intense.

– Je ne traque personne. Je me contente d'observer. Mais j'ai l'impression d'être devant un fauve autrement redoutable que ceux que l'on traque dans la jungle, fusil au poing.

– Pourtant je ne vous sais lancé sur aucune piste de guerre, monsieur Dickson.

– C'est la vérité, Tom, répondit le maître, mais je crains que cela ne tarde.

Le jeune garçon aurait bien voulu continuer à poser des questions, pour extorquer quelques renseignements supplémentaires à son maître, mais celui-ci s'était mis à parcourir les journaux et ne répondait plus que par monosyllabes ennuyés et mécontents.

Tom Wills aimait à observer Dickson au cours de ses lectures. C'étaient les seuls moments où son visage ne restait pas complètement impénétrable, mais trahissait parfois une émotion fugitive. Tom se disait alors qu'il allait y avoir du nouveau...

Il allait s'y mettre, quand il vit le front du détective se plisser.

« Allons bon ! nous n'allons pas moisir dans l'inactivité, je pense, » se dit Tom.

D'un coup d'ongle machinal, Harry Dickson zébra un article du journal, qu'il rejeta pour en prendre un autre.

Soigneusement, son élève ramassa la feuille dédaignée et se mit à y chercher l'article visé. Il le trouva, mais fut déçu. C'était un simple entrefilet annonçant une conférence savante, dans l'auditorium de l'université industrielle de South Kensington.

– Je me demande pourquoi une conférence sur les mathématiques supérieures a l'air de vous mettre hors de vos gonds ? demanda-t-il malicieusement.

Harry Dickson rejeta son journal.

– Satané gamin ! s'écria-t-il. Je sais pourquoi il faut se méfier de vous !

Mais Tom remarqua, avec plaisir, que le maître était bien moins vexé qu'il ne voulait le paraître.

– Ecoutez, mon petit ! L'un ou l'autre jour, je devrai peut-être vous mettre au courant de ce qui, aujourd'hui, n'est encore que de bien vagues appréhensions. Voyons, que raconte ce petit article ?

– Que le Dr Drum parlera de probabilités hyper-géométriques... répondit piteusement le jeune homme. Au diable si je sais ce que cela signifie !

– Je ne suis guère plus instruit dans ces domaines de la haute abstraction mathématique, et seuls quelques remarquables savants s'y aventurent, avoua Harry Dickson.

– Comme le Dr Drum, une des plus pures gloires de la science moderne, acheva Tom Wills.

– Comme le Dr Drum, murmura Dickson en un écho.

Tom Wills le regardait avec étonnement.

Le visage du détective s'était altéré, trahissant l'inquiétude, et même l'effroi ; le jeune homme n'était guère habitué à cela.

– Que pensez-vous du Dr Drum ? demanda-t-il.

Harry Dickson sursauta.

– Je vous dis que je suis nerveux, Tom... Eh bien ! puisque je suis décidé à vous faire quelques confidences, sachez donc que c'est justement le Dr Drum que j'observe.

Tom Wills ouvrit des yeux ronds de stupeur.

Le Dr Drum ! Ce savant que le monde entier enviait à l'Angleterre ! Cet ascète qui passait ses journées, et une grande partie de ses nuits, à écrire des équations sur un tableau noir ; qui se rendait à l'Université, pour y faire son cours de mathématiques supérieures d'une petite voix monotone et aigre, dont personne, pourtant, ne pensait à se moquer ; qui déclinait les honneurs et recevait, d'un air distrait et ennuyé, ses plus célèbres confrères ; ce savant vivait dans une quasi-pauvreté, ne connaissant nul besoin, ne se souciant que d'avoir toujours assez de craie sous la main pour griffonner ses équations et ses intégrales. Et cet homme prodigieux aurait attiré l'attention du détective ?

Tout cela, Tom Wills le récapitula en un éclair, et il n'eut nul besoin de le dire, car son maître l'avait lu dans son regard stupéfait.

– Ne me dites rien, mon cher Tom. Je sais tout ce que vous pourriez m'apprendre. Mais si l'on m'affirmait qu'à cette minute le Dr Drum nous entend, qu'il pourrait, s'il voulait s'en donner la peine, paraître devant nous et nous réduire en poussière, cela ne me paraîtrait pas invraisemblable.

– Mais cet homme n'est pas un criminel ! s'écria Tom Wills.

– Pour le moment non, avoua Dickson, du moins je ne le crois pas. Mais ne pourrait-il le devenir ? Supposez qu'un homme acquière une puissance surhumaine, qu'à force d'études cet homme se réduise à un cerveau, que ce cerveau lui ait mangé le cœur jusqu'à la dernière parcelle, si j'ose dire. Cet homme ne deviendrait-il pas une sorte de démiurge impitoyable envers le reste de l'humanité ?

– Mais qu'a-t-il donc pu découvrir ?

– Je n'en sais rien !

– Comment ? s'étonna de plus en plus le jeune homme. Et vous vous alarmez de pareille façon ? Si le Dr Drum était un physicien, un chimiste ou un biologiste, passe encore. Je pourrais croire qu'il a découvert un nouveau secret de la matière, capable de jouer un mauvais tour à l'humanité. Mais le professeur est un mathématicien, et les équations n'ont jamais tué personne que je sache.

– Votre raisonnement est parfaitement humain, mais il n'est qu'humain et c'est par là qu'il pêche, répondit Dickson. Connaissez-vous Caryble ?

– Mycroft Caryble, ce professeur d'Oxford venu vous voir la semaine passée ? C'est également un grand savant, n'est-ce pas, monsieur Dickson ?

– Il l'était, Tom, il l'était, répondît Harry Dickson en secouant

tristement la tête. Le professeur Caryble joue en ce moment avec des petits soldats de plomb, dans une clinique pour malades mentaux. Et il n'en sortira jamais plus.

– Et vous rattachez ce... malheur aux études du Dr Drum ? demanda Tom Wills avec angoisse.

– L'expression que vous employez est juste, Tom, répondit gravement le détective « aux études du Dr Drum ! ».

– Les connaissez-vous ? Savez-vous à quoi elles se rapportent ?

– Pas le moins du monde ! Je sais qu'elles sont du domaine des mathématiques pures. Je ne puis concevoir encore de quelle façon elles peuvent se rattacher à une action matérielle, troublante et même terrifiante.

» Quand le professeur Caryble est venu me trouver, il m'a déclaré : « Monsieur Dickson, je suis un vieillard, et je crois que mes jours sont comptés. Mais je ne voudrais pas quitter la terre avec un poids sur la conscience.

» Ce poids pourra vous paraître des plus singuliers, et j'aurai quelque mal à me faire comprendre, même de vous.

» Vous connaissez mon savant confrère, le Dr Drum. Je sais que ses travaux dominent les nôtres d'une façon vertigineuse. Mais il n'est ni bavard ni confiant. Pourtant je vous demande ceci : empêchez-le de faire certaines expériences. De quelle nature sont-elles ? me demanderez-vous. Hélas, je ne le sais pas encore, et je n'émetts qu'une hypothèse en disant qu'elles devront être d'un ordre métaphysique. L'autre jour, après une réunion préparatoire au prochain congrès de mathématiques, il m'a dit : « Une équation du 40^e degré, Caryble, vous rendez-vous compte de ce que cela peut signifier ? »

» On ne doit jamais s'étonner avec Drum : c'est un cerveau formidable. Mais une équation du 40^e degré ! Elle appartient à ce que les mathématiciens, qui osèrent affronter les ténèbres de l'hypergéométrie, appellent la quatrième dimension.

» Je me permis d'esquisser un sourire, que Caryble ne sembla pas voir.

» – La quatrième dimension – dis-je un peu incrédule – cela ressemble un peu à un pays de vieux conte. Au dire de certains métaphysiciens ou sorciers modernes, ce serait un monde invisible, chevauchant le nôtre, monstrueux peut-être. Les spirites supposent que les esprits des morts se situent sur ce plan de brumes et de fumées.

» – C'est à peu près cela, mis en langage de tout le monde,

approuva Caryble. Mais supposons que quelqu'un puisse entrouvrir cette porte secrète. N'inonderait-il pas notre pauvre monde sublunaire des pires forces mauvaises ?

Tom Wills arrêta Dickson.

– N'oubliez pas que le professeur Caryble est fou à cette heure, maître ! Une pareille appréhension pouvait bien être un signe avant-coureur de sa démente.

– C'est ce que j'essaie de me dire, Tom, approuva le détective. Mais je ne pense pourtant pas que le professeur Caryble avait le cerveau malade au moment où il vint me trouver. Et c'est sa parole d'adieu que j'entends toujours : « Je n'ose croire que Drum ait atteint de si vertigineuses altitudes mathématiques. Mais Dieu fasse qu'il n'en soit pas ainsi. Car cet homme deviendrait, par amour de la science, le pire, le plus impitoyable ennemi des hommes ! »

– Pensez-vous que le Dr Drum soit arrivé à cette prodigieuse et énigmatique découverte ? demanda Tom.

– Peut-être... Rappelez-vous la haute maison sombre, dans cette ruelle torve voisinant Southwark Park. C'était mon observatoire depuis huit jours. Hier j'y étais et je m'étais posté devant une des fenêtres du dernier étage.

» De là, je domine un triste quartier de misère, à l'aide d'une bonne lunette de marine, je puis fouiller bien des intérieurs dépourvus de la discrète protection des stores et des rideaux.

» Une de ces fenêtres reste lumineuse, tard dans la nuit. Dans le champ de mes jumelles, je vois une chambre encombrée de livres et de papiers, sordide au-delà de l'imaginable ; l'un des murs est complètement occupé par un énorme tableau noir. C'est la chambre de travail du célèbre Dr Drum. Des nuits entières, il y reste penché sur d'énormes dossiers ; de temps à autre, il se rue littéralement au tableau noir et se met à y inscrire fiévreusement des équations, des mantisses de logarithmes.

» Or, depuis trois jours...

Harry Dickson soupira et secoua la tête, comme s'il ne voulait pas croire lui-même à ce qu'il avançait.

– Eh bien, depuis trois jours, il danse devant le tableau noir !

– Toutes les nuits je serai à l'affût, Tom !

Harry Dickson avait lancé cette phrase avec une énergie farouche,

presque désespérée. Puis, il se mit à ranger des papiers, à vérifier son revolver, à remplir une bouteille thermos de thé chaud.

– Je vous accompagne, maître, dit Tom.

– Je le veux bien, mon garçon. Prenez une fiole de whisky avec vous. Cela nous aidera à passer des heures, peut-être interminables, dans une chambre vide, où les rats mènent un sabbat infernal.

La soirée était douce et claire ; Tom Wills le fit observer, remarquant que la vue ne serait pas brouillée par le fog.

– Tout à l’heure, monsieur Dickson, vous disiez qu’en cas de découverte notre vie ne vaudrait pas cher. Que pensez-vous donc ?

– Ce n’est qu’une impression, Tom. Mais une de celles qui ne m’ont jamais menti.

» Le Dr Drum est un homme d’apparence terne et inoffensive, mais lorsque je le vis s’agiter frénétiquement devant son tableau, j’ai ressenti une véritable terreur. Quelque chose d’inhumain semblait le hanter, l’agiter. Avez-vous jamais observé la danse de la tarentule ?

– Non... Que voulez-vous dire ?

– La tarentule, ou araignée des sables, est bien le plus abominable monstre en miniature que l’on puisse rencontrer. Quand elle est en fureur, elle danse. Et, bien qu’elle ne soit guère plus grande qu’un poing d’enfant, on recule avec terreur devant la gigue de rage et de mort de cet insecte venimeux entre tous. Or, quand je vis Drum s’agiter de la sorte, immédiatement l’image de l’horrible araignée se présenta à ma mémoire, et quelque chose d’intangible, mais d’épouvantable, sembla planer au-dessus de moi, et... je me suis enfui, Tom. Oui, je n’ai pu continuer à voir cela !

Onze heures sonnaient quand ils eurent traversé la River, puis gagné, dans un sordide autobus de quartier, Southwark Park, sombre et silencieux.

Malgré le beau temps il n’y avait personne, sinon des chats faméliques aux abords de la ruelle, là où Tom avait rencontré son maître dans l’avant-soirée.

Harry Dickson ouvrit à l’aide d’un passe-partout la porte de la haute maison noire. Une légion de rats, criant de colère, s’enfuit à leur entrée.

Les marches vermoulues de l’escalier gémirent sous leurs pas ; au troisième étage, le détective poussa une porte.

– Pas de lumière, Tom ! ordonna-t-il.

À tâtons, il trouva deux escabeaux dans l’ombre et les posa devant

la fenêtre.

Devant eux, les lumières du lugubre quartier s'éteignaient une à une ; seules, les lampes à arc de la station de South Bermondsey luisaient dans le noir, comme des lunes déchues. Les signaux du chemin de fer du Surrey papillonnaient, jaunes, rouges et verts. Des locomotives de manœuvre passaient en sifflant éperdument. Une désolation immense planait sur ce terne décor nocturne.

– Où est la chambre de Drum ? demanda Tom à voix basse.

– Là-bas, dans ce pâté de maisons. Elle doit donner sur une arrière-cour, mais elle n'est pas éclairée en ce moment. N'oubliez pas que le professeur donne une conférence à South Kensington. Il nous faudra patienter.

– Nous aurions bien fait d'assister à cette conférence, déclara Tom Wills.

– Pourquoi ? Nous n'aurions probablement pas compris un iota de tout ce que ce savant a bien voulu communiquer à la poignée de mathématiciens venus pour l'entendre. Notre présence aurait pu étonner d'aucuns, entre autres Drum lui-même. Et je ne songe nullement à attirer son attention sur nous...

– Dieu, que c'est long ! se plaignit Tom.

Et il frissonna, en entendant la galopade effrénée des rats à travers les chambres vides de la maison abandonnée.

Les aiguilles lumineuses de la montre du détective marquaient la demie de minuit, quand Tom entendit son maître respirer profondément.

Il se tourna vers lui et s'aperçut qu'il venait de braquer ses jumelles sur le sombre pâté de maisons adossé au remblai du chemin de fer.

Le jeune homme suivit la direction de la lunette et vit un carré jaune, d'une clarté intense, se dessiner dans le noir.

À son tour, il braqua ses jumelles Zeiss de ce côté.

Il vit alors la chambre, telle que la lui avait décrite son maître.

Une puissante lampe électrique pendait au plafond, inondant la pièce d'une clarté crue et insolente. Mais aucune présence vivante ne s'y manifestait. Des zébrures de craie blanche marquaient le tableau noir ; des livres et des papiers s'amoncelaient sur une large table ; d'autres montaient jusqu'à mi-hauteur des murailles.

Tout à coup, une ombre se dessina sur le mur du fond : une porte venait d'être ouverte, puis refermée. Un homme de haute taille, aux

épaules voûtées, entra dans la chambre.

– C'est lui, murmura Harry Dickson.

Le Dr Drum s'affairait autour de la table, compulsant fiévreusement des papiers, dont s'envola un nuage de poussière.

– Mais il s'apprête à s'en aller ! s'écria Tom Wills. Regardez, il empile tout dans une valise.

Le savant se hâtait visiblement. Quand il eut bourré sa valise, il s'empara d'un chiffon et en torcha rapidement le tableau noir. Cette fois, ce fut un nuage de craie blanche qui envahit la chambre.

– Pourquoi cette hâte ? murmura encore le jeune homme.

– Etrange, répondit Harry Dickson pensivement. On dirait que cet homme a également peur !

Le Dr Drum avait entrouvert la porte et on le voyait se pencher vers l'ombre du palier, écoutant anxieusement.

À travers sa puissante lunette, Tom Wills pouvait très bien observer le savant. Les cheveux assez longs et d'une singulière couleur blond filasse, le visage ridé et émacié par l'étude et par les veilles, les yeux enfoncés très profondément dans leurs orbites semblaient très noirs, même vus de loin ; dans l'ensemble Drum paraissait moins âgé que ne s'y attendait Tom. Il portait une redingote bleue, d'une coupe démodée et flottant en plis lâches autour de son long corps amaigri. Les mains longues et souples s'agitaient tout le temps, nerveuses et fébriles. Tout à coup, on lui vit faire un geste de décision suprême, comme quelqu'un qui lance un « à Dieu vat ! » à l'aventure, et tourner le commutateur.

La chambre s'évanouit parmi les ténèbres d'alentour.

– Il est parti ! s'écria Tom.

– Venez ! ordonna brièvement le détective.

– Où allons-nous, maître ?

– Faire une visite à la pièce qu'il vient de quitter. Il y aura peut-être quelque chose à glaner par-là !

Ils se retrouvèrent dans la rue, à s'orienter, quand soudain un objet lourd frappa Tom à l'épaule. Le jeune homme eut peine à réprimer un cri de douleur, et il tourna un moment en rond pour distinguer son agresseur.

Mais la rue était vide et plus silencieuse que jamais.

Harry Dickson se pencha et ramassa l'objet qui venait de blesser son élève ; c'était une jumelle marine du dernier modèle, dont la chute

venait de briser les verres.

Lentement, le détective inspecta du regard toutes ces maisons torves ; mais rien n'y bougeait, et toutes les fenêtres en demeuraient closes !

– Inutile de nous attarder davantage par ici, murmura Dickson. Nous resterions jusqu'à demain sans espoir d'en apprendre davantage, et le temps presse, bien plus que je ne puis le dire.

Ils traversèrent la voie de chemin de fer en passant sous la haie de fils barbelés qui en défendait l'accès, tâchant de suivre la ligne droite qui devait les mener au pâté de maisons tenu en observation.

Il leur fallut encore faire maints détours avant de s'arrêter devant un immeuble de chétive apparence, précédé par un jardinet hâve et négligé.

– La grille est ouverte, dit Tom.

Ils traversèrent le petit jardin et gravirent un minuscule perron en pierre de taille, conduisant à une porte de bois peint.

Tom Wills fit la moue : était-ce là la demeure d'un des plus grands savants dont s'enorgueillissait la science ?

Harry Dickson ne perdait pas de temps en aussi vaines réflexions, car ses rossignols travaillaient déjà la serrure.

Elle était sans complication aucune et céda facilement.

Le détective huma l'air du corridor. Il était glacial, fleurant l'aigre et le moisi. Il connaissait ce fade remugle qui dénote l'abandon.

– Je parie qu'en poussant les portes de ces salons et des autres chambres, nous ne trouverons que vide et poussière, murmura-t-il ironiquement. Ça nous est arrivé plus souvent qu'à notre tour, Tom, et cela nous apprend déjà une chose.

Tom avait déjà passé à l'action, en ouvrant une ou deux des portes en question.

Son maître avait dit vrai.

– Cela nous apprend, dit Tom à son tour que le Dr Drum possède quelque part une autre maison, sans doute bien mieux en point que le trou à rats que voici.

– Sans aucun doute, Tom, approuva le détective en montant l'escalier.

Au premier étage, ils se trouvèrent devant le même vide, et ils en éprouvèrent un certain malaise.

– La fenêtre éclairée s'ouvrait au second étage sur la cour, déclara

Tom Wills. Ce doit être l'unique chambre meublée de la maison.

Ils avaient atteint le palier du second. Deux portes seulement s'y ouvraient et, dans le plafond, une trappe était pratiquée, menant aux greniers.

– Rien, dit Tom en poussant la première porte.

– Rien, fut l'exclamation du détective en ouvrant l'autre...

La maison était complètement vide !

Harry Dickson s'élança vers la fenêtre et sonda la nuit du regard.

– Pourtant, nous sommes dans la bonne direction, Tom. Regardez, au loin, la fenêtre d'où nous avons guetté celle-ci. Je vous dis que c'est bien cette pièce que nous avons observée pendant une partie de la nuit, et que moi-même n'ai pas perdu des yeux durant mes veilles précédentes.

À l'aide de sa lampe de poche, Tom Wills explorait la pièce.

– C'est désespérant, maître, et je me demande encore si nous ne nous sommes pas trompés de maison !

– Impossible ! répondit sèchement Dickson. N'oubliez pas que nous l'observions du côté de la cour. Or, elle était encadrée par deux grands murs aveugles, recouverts de grands placards de publicité. L'une vouée aux biscuits Huntley Palmers, l'autre à la General Motors et aux automobiles Pontiac et Chevrolet. Penchez-vous à la fenêtre et vérifiez autant que vous pourrez.

Tom obéit et rentra aussitôt la tête, en reconnaissant que son maître avait dit vrai.

– Donc il était ici ! grommela Dickson.

– Mais regardez donc le mur ! s'exclama Tom Wills. Il n'y a pas trace de clous ou de crochets ayant pu servir à fixer un grand tableau noir. Le plancher est tapissé d'une poussière épaisse et ne porte que nos propres empreintes. Et puis il n'y a pas trace d'installation électrique ; or, la chambre que nous avons si bien observée était éclairée à l'électricité !

– Vos observations sont exactes, reconnut Harry Dickson d'une voix sombre.

Tout à coup, Tom Wills poussa une exclamation terrifiée.

– Monsieur Dickson ! Regardez donc la chambre d'où nous sommes venus !

– Oh ! c'est inconcevable ! murmura le détective.

À son tour, la fenêtre qui leur avait servi de poste de guet venait

de s'éclairer d'une lueur rougeâtre et vacillante. Une silhouette se découpait en ombre chinoise sur son écran lumineux.

Harry Dickson braqua sa lunette sur elle.

– C'est inouï !

Tranquillement, le Dr Drum, vêtu de son antique redingote bleue, se mouvait dans la zone éclairée. Il allait et venait, tirant des papiers de sa valise, les y remettant, vaquant à une sorte de besogne vaine.

Soudain, Harry Dickson prit Tom par le collet et le jeta presque sur le plancher. Il avait vu le Dr Drum faire un geste insolite.

Lui-même s'était jeté à plat ventre à côté de son élève.

Au-dessus de leurs têtes, les vitres volèrent en éclats et des balles ricochèrent avec un bruit sec dans la pièce.

– Allons-nous-en, maître, supplia Tom Wills. Je ne comprends rien à cette sorcellerie...

– Ni moi non plus... pour le moment, avoua le détective d'une voix rageuse.

Le silence s'était rétabli ; prudemment les deux détectives hasardèrent un regard au-dessus du rebord de la fenêtre.

Là-bas, au-delà du chemin de fer, l'autre fenêtre venait de s'éteindre.

2. « L'oiseau bleu de Java »

Dans l'automobile qui les conduisait, lui et son élève, vers Willsden, Harry Dickson relut la lettre du Dr Sailor, l'aliéniste réputé dont la clinique donnait asile au professeur Caryble.

Monsieur Harry Dickson,

Les heures du malheureux professeur Caryble sont comptées. Un transport au cerveau est intervenu, devant lequel la science humaine est obligée de se déclarer impuissante. Mais, dans son agonie, il semble reconquérir quelque lucidité. Il vous supplie d'accourir à son chevet. Je ne puis que joindre ma prière à la sienne. Mais je vous conjure de venir au plus vite.

Votre dévoué,

DORIAN SAILOR.

Ironiquement, on a appelé l'institut mental de Willsden « Sailors-House » faisant un jeu de mots avec le nom de son directeur, et l'appelant donc, innocemment, la « Maison des Marins ». Hélas, c'est en fait un asile d'aliénés, où l'on n'admet que les cas très graves !

Une haute porte, lourde comme celle d'une prison, s'ouvrit devant les détectives dans l'énorme mur d'enceinte.

Un immense parc, tout en pelouses et futaies, était encore à traverser avant d'arriver au sombre asile, à l'aspect de maison de force : fenêtres grillées, portes cadénassées, gardes armés de matraques.

Le Dr Sailor reçut les visiteurs.

– Je regrette de ne pas vous accueillir dans une maison aux aspects plus riants, avoua-t-il, mais je n'y puis vraiment rien. Je dois vous faire remarquer que mes malades ne sont pas des agneaux, bien au contraire. Je ne traite que des individus aux tares les plus dangereuses et qui, une fois en liberté, passeraient vite aux pires forfaits.

– Vous m'étonnez quelque peu, répondit Harry Dickson. Le professeur Caryble, qui est pourtant parmi vos patients, ne me semblait pas un fou furieux.

– En effet, mais il n'aurait pas tardé à le devenir, repartit l'aliéniste. La fatalité en décide autrement, et je crains fort que mon infortuné confrère ne passe pas la nuit. Venez donc le voir.

Il les introduisait lui-même dans une chambre, rigoureusement propre, mais meublée du strict nécessaire.

Sur un lit étroit, d'une blancheur polaire, Mycroft Caryble agonisait.

Sa respiration devenait rocailleuse, ses yeux injectés de sang roulaient sauvagement dans leurs orbites.

Un infirmier, en uniforme blanc, se tenait près de lui, nettoyant une seringue hypodermique.

– Vous avez dû lui donner une nouvelle piqûre, sans doute, Redlaw ? demanda Sailor en examinant la seringue.

– Oui, docteur, puisque, d'après vos ordres, il faut lui éviter la camisole de force, répondit le garde-malade.

Sailor congédia son aide du geste, et l'homme se retira à pas de velours.

Mais Caryble avait déjà reconnu le détective et son visage tordu se détendit un peu en le voyant.

– Je n'en ai pas pour longtemps, hoqueta-t-il, mais avant de mourir je veux savoir... Pourrez-vous sauver le monde de ce monstre de Drum ?

Harry Dickson secoua la tête, tandis que le Dr Sailor se retirait discrètement de la chambre du malade.

– Parlez ! Monsieur Dickson... il est impossible qu'un homme comme vous ne sache pas ! Pardonnez-moi... je suis aux lisières de la mort, je me bats déjà contre elle, et pourtant une curiosité intense me torture. Cet infernal Drum a-t-il trouvé ?

– Mais quoi ? supplia Harry Dickson. Croyez-moi, professeur, je ne sais rien, j'erre dans les ténèbres. C'est bien plus à vous de m'éclairer.

– Si vraiment il est arrivé à résoudre l'équation vertigineuse, il aura découvert un monde autrement lointain que celui des plus pâles nébuleuses, et pourtant terriblement proche.

» Il pourra ouvrir notre pauvre monde à une foule d'êtres inconnus, puissants et effroyables peut-être ! Dieu sait si ce n'est pas celui des morts, celui où je serai tantôt... Il faut vous emparer du Dr Drum, monsieur Dickson, de ses infernaux papiers ! Mais où sont-ils ?

– Ecoutez, dit le détective, je puis satisfaire une partie de votre curiosité, mais une bien faible partie, hélas ! Avez-vous la force nécessaire pour m'écouter, professeur Caryble ?

– Je veux vivre jusque-là ! s'écria passionnément le moribond.

D'une voix claire et nette, en paroles aussi concises que possible, Harry Dickson raconta son aventure de l'avant-veille, et l'extraordinaire histoire des deux fenêtres éclairées, ainsi que la demeure introuvable.

Caryble écoutait intensément, tremblant de tous ses membres.

– Il n'habite pas là... il n'habite nulle part, cet homme incompréhensible. Mais vous le trouverez, monsieur Dickson ! Et vous trouverez la valise, oui, cette valise où il empilait ses terribles formules. Il le faut ! Pour le bien de l'humanité ! Ah ! si je vivais encore alors... je pourrais les déchiffrer, ces formules du diable. Je saurais peut-être comment combattre ce monstre savant à armes égales. Seulement, mes minutes sont comptées...

» Harry Dickson ! s'écria-t-il solennellement, promettez-moi... Jurez-moi de trouver et Drum et ses papiers. Tuez Drum s'il le faut ! jurez !

Le détective ne put retenir un frisson devant cette ultime prière, si ardente et si effroyable à la fois.

– Je ne suis qu'un homme, professeur, dit-il, mais je n'ai jamais abandonné la tâche entreprise.

Je vous promets que je continuerai à fouiller ce mystère. Mais vous-même, ne pourriez-vous me donner une indication. Où demeurerait Drum ?

Caryble secoua la tête.

– Je crois savoir qu'il était domicilié quelque part dans Rotheshide, cet affreux quartier, où vous l'avez aperçu. C'était un sauvage et il ne recevait personne. Son courrier lui était adressé à l'université industrielle de South Kensington, où il professait les mathématiques supérieures. Mais jamais il ne se donnait la peine de l'ouvrir.

» Attendez ! Attendez ! Peut-être ceci pourra-t-il vous être utile. En dehors de ses chers calculs, Drum n'a qu'une passion, celle des beaux oiseaux.

» Un jour, il a acheté toute la volière du marquis Oruga, quand celui-ci quitta l'Angleterre pour retourner en Amérique du Sud. Des paons blancs, entre autres...

» Or, de pareils volatiles ne s'hébergent pas dans une mesure de l'East-End.

» Oh ! Je sais que vous avez percé d'autres mystères et à partir de moindres indices ! Cherchez ! Trouvez !... Et dire que je dois mourir ! Mais mon unique consolation c'est de savoir que vous vous attelez à une tâche grandiose : celle de détruire le plus grand ennemi en

potentiel de l'humanité !

Caryble s'épuisait visiblement mais, nonobstant les prières du détective, il faisait signe de le laisser parler.

– Monsieur Caryble, demanda tout à coup Dickson, Drum est-il fortuné ?

– J'ai entendu dire que oui, et on l'accusait de la pire avarice, si ce n'est pour son étrange passion pour les oiseaux. Jadis, il aurait découvert une étoile nouvelle dans la constellation du Sagittaire, et cela lui valut un don considérable de la part d'un richissime astronome américain. Depuis lors, ce même savant étranger lui fit cadeau d'une somme énorme pour continuer ses travaux. Je crois qu'il s'agissait de plus d'un million de dollars !

» Mais, à propos d'argent, monsieur Dickson ! j'ai donné ordre à mes avoués de vous payer une somme de dix mille livres à ma mort... Non, ne protestez pas : ce ne sont pas des honoraires. Je veux seulement vous armer mieux dans la lutte qui vous attend.

» Je suis vieux et célibataire, et personne n'a droit à mon argent !

La tête du savant retomba sur l'oreiller. Le Dr Sailor entra.

– Cela ne va plus durer longtemps, murmura-t-il. Cet entretien a dû l'épuiser complètement. Je vous donnerai de ses nouvelles, monsieur Dickson.

Les nouvelles promises parvinrent au détective le même soir par téléphone : le professeur Mycroft Caryble était entré dans le coma, peu de temps après le départ de Dickson, et s'était éteint doucement dans la soirée.

Huit jours plus tard, Mr. Silkey, mieux connu sous le nom de Bermondsey-Bird, se retirait de son commerce de Bendallstreet, pour aller planter ses choux à Dorking : le rêve de sa vie.

Pendant plus de quarante ans, Mr. Nathaniel Silkey avait vendu à gros prix des oiseaux qu'il achetait à bon compte aux marins du port, venant des pays lointains.

Du matin jusqu'au soir, sa boutique se remplissait de chansons et de pépiements. Les canaris saxons y voisinaient avec les perruches rageuses et les perroquets bavards. Dans les cages de sa cour, les paons criaient à la pluie. Et, dans l'arrière-boutique réservée aux sujets de choix, vivaient en bonne camaraderie des aras magnifiques et des toucans difformes, des oiseaux-lyres et des colibris, des marabouts et des oiseaux bleus des îles.

Mais Silkey se fatiguait de toutes ces chansons et de ces couleurs : jugez donc de sa joie quand, un jour, un amateur se présenta et se déclara prêt à reprendre son doux commerce pour la somme de deux mille cinq cents livres ! Avec le compte en banque dont il disposait, cela faisait de Silkey un homme riche, prêt à faire bonne figure parmi les braves bourgeois de Dorking.

Son successeur, un juif entre deux âges, Mr. Selig Nathanson, semblait un homme fort averti des choses du commerce.

Le jour où, le pacte fut conclu et scellé devant une bouteille de vieux vin d'Espagne, Mr. Selig Nathanson s'enquit naturellement de la marche usuelle des affaires.

Elles allaient parfaitement bien, les livres en faisaient foi. Une belle clientèle, bien payante et qui venait souvent en ligne droite du West-End.

Mr. Selig avoua qu'il avait longtemps désiré ouvrir pareil commerce, mais jamais l'occasion d'en reprendre un ne s'était présentée.

Il avait eu pourtant un moment d'espoir : lorsque le marquis Oruga avait vendu sa volière. Mais un vieux bonhomme avait tellement renchéri sur sa main que l'achat lui avait été impossible.

Mr. Silkey devait peut-être se souvenir de la chose.

Oui en effet, Mr. Silkey n'avait pas mauvaise mémoire.

Un sale barbon, habillé comme un Jeannot-quat-sous, avait tout enlevé, y compris une magnifique collection de paons chinois.

Où ils étaient allés ? Mr. Silkey n'en savait rien. À l'étranger sans doute, car toute la vivante cargaison avait été chargée à bord d'un bateau qui descendit la River.

– Dommage, regretta Mr. Nathanson, que Mr. Silkey n'en sût pas davantage, car le vieux barbon aurait pu devenir une excellente pratique.

– Halte ! s'écria l'oiseleur. Je n'ai pas perdu ce client, bien qu'il ne soit venu que de loin en loin. Il m'a acheté deux toucans et un lot de canards de Mandchourie, et les a payés sans marchander. Mais je ne sais qui il est.

Là-dessus, Selig Nathanson devint propriétaire de la boutique à l'enseigne de « L'Oiseau bleu de Java ».

Mais il semblait accaparé par d'autres affaires en ville ; car, la plupart du temps, c'était un jeune commis, à la mine avenante, qui le remplaçait dans la boutique. Ce qui lui valut la pratique de toutes les

bonnes du voisinage, qui infligèrent à leurs canaris des indigestions de graines de millet et de chanvre, pour avoir le plaisir de bavarder un peu avec le jeune homme, au comptoir de ce paradis ailé et chanteur.

Un peu de temps se passa : puis, Mr. Selig Nathanson, qui décidément avait le sens des affaires, se mit à faire une ronflante publicité.

La page des annonces des grands quotidiens se remplit de ses placards prometteurs. Un jour, il annonça même l'arrivée d'un couple de paons blancs ocellés d'or, originaires de l'ancienne Cité Violette de Pékin.

Le soir où parut l'annonce mirifique, Mr. Nathanson, son commis et un taxidermiste fameux, s'installèrent dans l'arrière-boutique, après en avoir soigneusement fermé les volets.

– Monsieur Dickson, commença le taxidermiste, pardon, monsieur Nathanson, j'ai reçu l'ordre formel de Scotland Yard, dont je suis le fidèle serviteur, de mettre ma science à votre disposition. Je dis « science » mais c'est plutôt « habileté professionnelle » qui serait le mot juste.

» Ces paons blancs ocellés d'or sont tellement rares qu'on peut presque affirmer qu'ils sont inexistants. Pourtant, on assure que le célèbre Li Hing-Chang en possédait dans la splendide volière de son palais, aux portes de la Cité Violette. De nombreux ornithologistes se ruinaient, avec joie, pour posséder un exemplaire de ces magnifiques gallinacés. Je vous assure que votre annonce fera sensation dans le monde de ces savants. Heureusement qu'ils ne sont pas foule, sinon il faudrait organiser un service d'ordre devant la porte, et cela dès demain. Donc, monsieur... hum... Nathanson, je ne puis que vous offrir ces deux paons d'une blancheur de neige, encore coûtent-ils les yeux de la tête, mais je pourrais faire une retouche à leur plumage, le plus madré oiseleur ne pourra la découvrir avant de longs mois, vers l'époque de la mue...

– Il ne m'en faudra pas autant, répondit Harry Dickson. J'espère que quelques semaines seront plus que suffisantes. Voulez-vous vous mettre à l'ouvrage ?

Le taxidermiste étala sur la table une trousse qui aurait fait honneur à un chirurgien, et une boîte de couleurs spéciales à faire loucher le roi des peintres. Les grands oiseaux blancs furent apportés dans une cage, et l'habile homme se mit à l'œuvre.

L'aube grisait aux fentes des volets, quand il déposa ses instruments et, appelant Harry Dickson, se déclara satisfait.

D'étranges cercles d'or mat apparaissaient à présent sur les

plumages blancs. Tout semblait révéler le caprice de la nature, et non l'habileté d'un artiste truqueur.

– Mon cher ami, dit le détective, qui ne cachait pas sa jubilation, j'ai dix mille livres à dépenser dans cette affaire, somme dont je ne désire vraiment pas garder un sou. Mais, si mes espoirs ne sont pas déçus, je vous assure que vous deviendrez, à petit prix, propriétaire de cette boutique.

Le taxidermiste trembla de joie, et les deux amis se séparèrent, fort satisfaits l'un de l'autre.

Tom Wills, qui faisait office de commis, n'avait pas encore levé les volets qu'on frappa impatiemment à la porte.

Trois ou quatre gentlemen se chamaillaient sur le seuil, à qui entrerait le premier.

– Les paons de l'empereur de Chine ! Nous voulons les voir !

– Je ne reçois que des acheteurs ! dit Nathanson-Dickson d'une voix maussade, et il s'agit de milliers de livres. Pouvez-vous me les offrir ?

Les amateurs reculèrent avec quelque effroi, et Tom eut fort à faire pour les éconduire.

– Quatre pratiques de perdues ! ricana-t-il quand ils se furent éloignés, furieux et déçus.

À quatre heures de l'après-midi, le nombre d'amateurs se montait à quinze, et deux offres sérieuses avaient été faites à l'oiseleur. Harry Dickson ne parvint à les écarter qu'en affirmant que sa parole était engagée pour une huitaine. Après on pourrait revenir... Ces messieurs n'avaient qu'à laisser leur adresse.

Le crépuscule tombait déjà, et les premières lumières commençaient à clignoter sur la voie publique, quand Tom Wills attira l'attention de son maître sur un vieillard à barbe blanche, stationnant depuis quelques minutes sur le trottoir d'en face, et tenant les regards obstinément fixés sur les vitrines du magasin.

Harry Dickson sifflota légèrement.

– C'est lui ? C'est le Dr Drum ? demanda Tom avec angoisse.

Le détective fit un geste affirmatif.

– Lui-même. Il n'est pas mal maquillé du tout, mais je le reconnais. Diable, cet homme a des yeux singulièrement perçants... Et regardez-moi ce vaste front intelligent ! L'aurons-nous, ou bien nous dupera-t-il ?

Comme il disait ces mots, l'homme sembla se décider et, d'un pas

ferme, traversa la rue et entra dans la boutique.

– Je suis le chargé d'affaires de Mr. Gorman Davies, dit-il d'une voix nette. J'ai qualité pour faire l'acquisition des paons blancs, dont parle votre annonce du *Times*. Veuillez me montrer les sujets.

Au nom de Gorman Davies, Harry Dickson cilla légèrement, car c'était celui d'un des plus grands magnats de la City. Homme original, excentrique, un peu piqué disaient d'aucuns, et philanthrope à ses heures.

– Mr. Davies possède une des plus belles volières du monde, répliqua hardiment le détective, qui n'en savait rien.

– C'est vrai, elle en vaut la peine, répondit le vieillard.

– Et je crois, continua Harry Dickson, qu'il n'est pas homme à marchander, comme un tas de pingres viennent de le faire, tout au long de la journée.

– Pas du tout. Aussi veuillez me mettre en présence des paons impériaux, répliqua le visiteur d'un ton autoritaire.

Harry Dickson le fit entrer dans l'arrière-boutique et dévoila les cages.

L'amateur les considéra en silence, les yeux brillants.

– Ils sont beaux... D'où viennent-ils ?

Le détective cligna de l'œil.

– Vendeur hollandais, dit-il. Bornéo-Amsterdam... Cela vous suffit-il ?

Le vieux gentleman réfléchit.

– Oui... Combien ?

– Quinze cents livres les deux. J'ai ordre de ne pas scinder le lot.

– C'est vraisemblable. J'accepte... Mr. Gorman Davies ne désire pas que son nom soit connu comme acheteur. Est-ce entendu ?

– Mais certainement, répliqua chaleureusement le détective. Tout commerce comporte discrétion.

Le vieillard hocha la tête d'un air content. Il sortit un ample portefeuille de sa poche et en tira dix billets de cent livres et dix de cinquante.

– À neuf heures, une auto viendra prendre livraison des bêtes, dit-il. Le chauffeur, muni de votre reçu, se présentera au nom de Mr. Gorman Davies.

Sans ajouter un mot, et sur un bref salut, il partit.

Harry Dickson, l'air songeur, le regarda s'éloigner.

– Inutile de téléphoner à Corman Davies, dit-il à mi-voix, car tout cela n'est que mensonges. Tom, mon garçon, préparez-vous à une sérieuse filature.

» Prenez votre moto et laissez des signes aux carrefours.

À neuf heures, l'auto se présenta et le chauffeur exhiba le reçu, contre lequel les deux paons blancs, enfermés dans de grandes cages de cuivre, lui furent remis. Il ne faisait pas très clair dans la boutique, et le chauffeur portait des lunettes fumées. N'empêche que le détective se prit à penser, lorsque l'automobile se remit en marche :

– Où diable ai-je vu cette figure ?

Mais il n'avait pas de temps à perdre en de semblables réflexions : il devait se lancer sur la piste de Tom Wills, qui filait la voiture.

Harry Dickson monté sur une rapide Harley Davidson, trouva aisément les signes de son élève. Il se dirigeait droit vers l'est de la métropole.

La nuit était tombée quand il atteignit Deptford Creek, qu'il traversa le long de Bridgestreet, où il faillit perdre la piste de Tom.

– Ceci nous conduit droit sur Greenwich, marmotta-t-il. Ce qui est certain, c'est que Corman Davies ne possède aucune propriété dans ces régions peu privilégiées.

Devant lui, sur la route déserte, un point rouge fuyait, s'estompa et disparut.

Harry Dickson reconnut la lanterne arrière de la moto de son élève.

– Je ne risque plus de le perdre maintenant, observa-t-il avec satisfaction.

Il ralentit sa propre allure et arriva au coude du chemin.

– Ssst ! ! fit quelqu'un dans l'ombre.

C'était Tom Wills, dont la moto était posée dans un fossé herbeux, côtoyant une piste sablonneuse menant à travers un large terrain vague.

L'élève eut un signe de jubilation.

– L'auto est entrée là-dedans, dit-il en montrant une haute muraille de briques, dans laquelle s'ouvrait une grille masquée de lourdes plaques de tôle.

– Très bien, répondit Harry Dickson. Je ne crois pas me souvenir de cette propriété isolée. Faisons-en le tour.

Cela leur prit pas mal de temps. La muraille de briques se continuait, haute et monotone, hérissée à son faite de tessons de bouteilles et de hallebardes de fer pointues.

Enfin, ils se retrouvèrent devant la grille close.

– Drôle d'endroit et drôle de cottage, murmura Harry Dickson. Nous en avons assez fait pour ce soir. Il faudra que je me renseigne.

Les renseignements qu'il obtint le lendemain sortaient de l'ordinaire.

La propriété était une ancienne usine, qu'un industriel un peu fantaisiste s'était amusé, dans le temps, à entourer d'un parc. Acquisée quelques années plus tôt par un docteur colonial du nom de Illing, elle fut transformée en château où le médecin se livrait à des recherches sur les grandes maladies tropicales, la lèpre entre autres. On affirmait que le Dr Illing lui-même avait été victime du terrible mal, ce qui expliquait suffisamment sa vie recluse et retirée. En tout cas, l'autorité n'en conseillait pas l'approche. Comme elle n'avait jamais eu plainte de ce côté, et que le Dr Illing possédait de puissants appuis au Parlement, on n'avait jamais songé à fourrer le nez dans ses affaires.

– Claire comme une fontaine de Jouvence ! ricana Harry Dickson. Voici donc la véritable retraite du Dr Drum ! Le lieu où se poursuivent ses prodigieuses recherches, que le professeur Caryble semblait redouter autrement que la lèpre d'Orient. Il faudra avoir recours à notre indiscretion professionnelle, Tom, mon petit !

– Dès demain ? s'enquit le jeune homme.

– Non. Je crains que toute hâte intempestive ne soit préjudiciable à nos projets. Pensez au large front intelligent du Dr Drum, au mystère des deux fenêtres éclairées, dans lesquelles, au lieu de lumière, nous ne voyons encore que du feu ! Et que tout cela nous incite à ne pas agir sans précautions.

Cette conversation se tenait à Bakerstreet, car Mr. Nathanson avait fermé boutique pour ce jour. Le soir, Mr. Pivvins, le taxidermiste, devait venir chercher le propriétaire et le commis de « L'Oiseau bleu de Java », et ils retourneraient à trois dans Bendallstreet, où Pivvins recevrait l'investiture. Désormais, le taxidermiste allait reprendre les affaires dans lesquelles Mr. Nathanson n'avait passé qu'en météore.

– Qui veut la fin veut les moyens, avait dit Tom Wills. Mais reprendre une boutique pour deux mille livres, histoire de connaître une adresse, c'est un peu cher... Ne trouvez-vous pas, monsieur Dickson ?

– Nous avons dix mille livres à dépenser pour le bien de

l'humanité, répondit le détective en riant, et j'estime que nous ne payons pas ladite adresse bien cher, mon jeune ami.

Ils retrouvèrent le magasin en proie à une vraie révolution d'oiseaux réclamant pitance, ce que Mr. Pivvins s'empressa de leur donner.

Tom vit tout à coup le visage de son maître refléter un vif étonnement.

– Les paons blancs sont-ils revenus ? demanda-t-il en plaisantant.

– Non, Tom, répondit gravement le maître. Mais, pendant notre absence, quelqu'un de fort adroit a fouillé notre magasin.

– À la recherche des paons impériaux ?

– Je ne le crois pas, car ordinairement on ne fourre pas de pareils oiseaux dans les tiroirs des commodes.

– Qui ? demanda Tom. Lui, peut-être ?

– Peut-être que oui, peut-être que non. C'est ma foi assez étrange.

« L'Oiseau bleu de Java » fut définitivement abandonné aux soins de Mr. Pivvins, et Harry Dickson et son élève regagnèrent leur home.

Le détective parcourut lentement les pièces de son appartement, puis il sonna sa gouvernante.

– Personne n'est venu, madame Crown ?

– Mais oui, monsieur Dickson, le commissionnaire qui apporta cette dame si peu comme il faut. Même qu'il l'a déballée et que je ne voulais pas la voir. Je lui ai demandé de la mettre dans l'antichambre, le visage contre le mur. Vénus qu'elle s'appelle, mais ce n'est pas un nom de chrétienne !

– Très bien, dit Harry Dickson. Allons la voir.

Dans le parloir, une Vénus de Milo de belle taille se tenait en pénitence dans un coin ; Mrs. Crown lui jeta un regard indigné.

– Voilà que l'on envoie aux gens des « statues » qui n'ont pas de bras. Je l'ai fait remarquer au bonhomme, en lui reprochant de les avoir cassés. Mais il a protesté.

» C'est une pièce excessivement pesante et j'ai cherché pendant une demi-heure après un tas d'outils saugrenus, pour permettre au commissionnaire de caler cette créature.

Harry Dickson laissa bavarder la brave femme, tout en continuant à inspecter tout autour de lui.

– Il disait que c'était très lourd ? demanda-t-il.

– Je vous crois. Quelle peine il s’est donnée !

– Bon, dit simplement le détective en soulevant comme une plume la fameuse Vénus, qu’il laissa retomber aussitôt sur le plancher où elle se brisa en mille morceaux.

– Elle n’est qu’en plâtre ! s’écria Tom Wills.

– Non, mais... que signifient toutes ces sorcelleries ? s’écria Mrs. Crown.

– Cela signifie, ma brave dame, répondit Harry Dickson, que pendant la demi-heure que dura votre recherche, le bon commissionnaire s’est rincé l’œil, et qu’il a fouillé un peu partout, où cela ne le regardait nullement même !

– Il n’a rien emporté au moins ? s’écria Mrs, Crown effrayée.

– Non, rien du tout, et c’est bien là un des aspects les plus curieux de cette visite, conclut avec calme le célèbre détective.

3. La chasse au néant

– J’aurais voulu recourir à la ruse pour entrer dans la propriété d’Illing, dit Harry Dickson à Tom Wills, le jour où il se prépara enfin à l’action. Je n’ose plus le faire. Le Dr Drum a dû flairer le vent et se tient sur ses gardes.

– Faisons envahir la propriété par la police, répondit fougueusement Tom.

– Ouais ! riposta narquoisement le maître. Et de quoi, s’il vous plaît, accuserons-nous le Dr Illing, et de quoi le Dr Drum ?

– Hm... d’avoir cambriolé la boutique de Mr. Nathanson et l’appartement de Mr. Harry Dickson, risqua l’élève.

– Cambriolé ! Il n’y a pas eu un vieux journal de volé. Ensuite, qui vous dit que c’est le Dr Drum ? Votre petit doigt ? Voilà un témoin qui ne serait cru ni à Scotland Yard ni à Old Bailey.

– Alors, nous en sommes réduits à la vieille méthode, conclut Tom Wills. Nous sauterons la muraille et nous irons voir ce qui se passe derrière.

– Mauvais, mon gars. Notre homme est bien capable de nous attendre de pied ferme... Non, nous irons le voir. J’ai envie d’affronter la bête dans son antre. C’est une méthode difficile, mais je l’adopte.

Deux heures plus tard, Harry Dickson sonnait à la grille d’Illing House.

Une lourde cloche se mit en branle quand ils tirèrent la chaîne rouillée, mais la grille resta close.

– Re commençons, dit Tom.

Mais son maître l’arrêta.

– Inutile, la grille n’est pas fermée, dit-il.

Une large allée semée de gravier gris les reçut. Des deux côtés, le parc s’étendait minable et triste ; des arbres rabougris y achevaient de mourir, sous les lichens et les rouilles végétales.

Une bâtisse en briques rouges, ternies par le temps et les intempéries, s’élevait au bout de la drève. Elle avait gardé son aspect d’usine, avec ses fenêtres carrées aux verres cannelés.

Au haut du perron, la porte était ouverte, découvrant le hall nu et

vide.

Tom considéra avec stupeur les dalles crevassées, dans les fentes desquelles croissaient de petites saxifrages.

– Mais cette boîte n’a pas été habitée depuis des lustres ! s’écria-t-il.

Ils parcoururent les salles sonores et vides, désespérément vides.

– Une édition revue et augmentée de la maison de Rolhershside, fit remarquer amèrement Harry Dickson.

Au bout d’une demi-heure, il ne leur resta rien à voir.

Jamais cette bâtisse n’avait servi d’habitation.

– Je me demande où il met ses oiseaux, cet oiseau-là, dit Tom d’un ton mi-plaisant mi-fâché.

« Quelle partie de cache-cache joue cet homme mystérieux ? se demandait le détective. Et au fond, quel est ce jeu... son jeu. »

Soudain, il se pencha et cueillit un petit chiffon de papier roulé en boule dans un coin.

– Ah ! par exemple, voilà ce qu’on ne s’attend guère à trouver dans une usine abandonnée et ouverte à tous vents ! s’écria-t-il.

C’était un billet de cinquante livres de la Banque d’Angleterre.

– Faux ? demanda Tom Wills.

– Faux ? Jamais de la vie, répondit Dickson, après l’avoir examiné à la loupe. Tout ce qu’il y a d’authentique, au contraire !

Ils revinrent silencieusement, par le parc solitaire où le vent sifflait ironiquement à travers de grêles ramures.

« Pourquoi cette légende d’Illing et de la lèpre ? » se demandait Harry Dickson.

Mais il eut beau se torturer les méninges, aucune réponse satisfaisante ne vint à sa question mentale.

– Nous cherchons du vent, de la fumée et du néant ! pontifia Tom Wills.

Harry Dickson le regarda de côté, mais il ne put trouver aucune riposte à cette parole décourageante : Tom avait dit vrai.

– Je ne sais pourquoi, continua le jeune homme, quand ils prirent place dans un taxi qui les ramena vers la ville, mais si j’ai une opinion à émettre, j’irais reprendre mon poste de guet de l’autre soir, près du chemin de fer. N’oubliez pas qu’on m’y a jeté une jumelle marine à la tête.

– Bien, répondit le maître. Je souscris à votre idée. Je ne sais trop pourquoi, mais autant passer quelques heures là qu'ailleurs.

Comme ils arrivaient dans Oxfordstreet, Harry Dickson se frappa le front.

– C'est bien lui ! s'écria-t-il.

– Qui cela ? le Dr Drum ? demanda évidemment son élève.

– Au diable votre Dr Drum et tout ce qui le regarde. Non, le chauffeur qui est venu prendre livraison des paons blancs. C'était Bill Mandey.

– Bill Mandey... attendez donc, une fière canaille, je crois, dit Tom.

– Tout à fait. Un bandit de la plus basse pègre, sans grande envergure d'ailleurs : escroc, tire-laine, bonneteur, mais non dépourvu d'habileté, surtout quand il s'agit de passer à travers les mailles d'un filet policier. Je me souviens maintenant de la cicatrice en forme d'étoile qu'il porte au menton. Vraiment, le Dr Drum me déconcerte. Le voilà nanti de bien vilaines relations.

Revenu dans Bakerstreet, Harry Dickson jeta sur la table le billet de cinquante livres et Tom s'en empara à son tour.

– Il sent mauvais, dit-il.

Le détective renifla, eut un regard bizarre où Tom crut distinguer une lueur, et courut s'enfermer dans son laboratoire.

Quand il en sortit, deux heures plus tard, cette lueur persistait, mais néanmoins le visage du détective reflétait une vive perplexité.

– Votre odorat mérite une prime, mon garçon, dit-il, non pas qu'il m'ait mis sur une piste, mais il me permet de répondre maintenant à une de vos questions : « Que diable fait-il de ses oiseaux ? » Eh bien, Tom... il les empaille !

– Hein ? Il est fou ?

– Peut-être bien : payer quinze cents livres pour deux bêtes empaillées !

– Comment ? Nos deux paons blancs auraient été sacrifiés ?

– Je le crains, car c'est ce que vient de m'apprendre le microscope.

» Le billet en question révèle de menues traces de sang d'oiseau, ainsi que des paillettes de la poudre employée par Mr. Pivvins. Quant à l'iodoforme, on s'en sert couramment pour de semblables opérations. Mais pour le Dr Drum, tout ceci présente un certain avantage : des oiseaux morts sont moins encombrants que des volatiles vivants : la

première chambre venue est suffisante pour lui servir de volière, ou plutôt de cabinet d'histoire naturelle.

– S'il se sert de billets de banque de cinquante livres pour ses petites affaires, cet homme doit être de taille à faire la pige à Rockefeller, grogna Tom Wills.

Harry Dickson ne devait se souvenir que plus tard de cette remarque de son élève.

Dans les notes du célèbre détective Harry Dickson, notes qui nous servent à la rédaction de ses prodigieuses aventures policières, nous nous trouvons ici devant quelques lacunes.

Harry Dickson a-t-il été sur le point d'abandonner la singulière affaire du Dr Drum ? On est presque tenté de le croire.

Il est certain que la page de son journal se couvre, en cet endroit, d'une écriture nerveuse et hachée.

Je marche en rond et dans le noir, écrit le détective. Où que je me tourne c'est le néant. Je ne sais plus ce que je recherche. Si je me trouve un jour en face du Dr Drum lui-même, je ne saurai franchement quelle contenance garder. Je ne l'accuse de rien et pourtant je le cherche et je le poursuis. C'est le néant... et pourtant ce néant m'observe, contrôle mes actes, suit mes allées et venues.

Je viens d'achever la lecture de quelques ouvrages terriblement savants sur l'hyper géométrie, et l'audacieuse hypothèse d'une quatrième dimension...

Je tâche de comprendre Einstein, Nordmann, Langevin, Planck... C'est terriblement abstrait, paradoxal et ardu.

Je me rends vaguement compte que ce serait presque un acte de colère divine, si Dieu permettait à un criminel de découvrir le secret de l'espace et du temps. Et je ne puis l'admettre.

Je redescends de ces vertigineuses altitudes, pour retrouver en moi une sourde conviction : il n'y a ici qu'un crime vulgaire, mais dissimulé avec une maîtrise sans pareille. Oui, mais... où est-il ce crime ? Il n'est peut-être qu'aux aguets ?

Allons, à l'ouvrage. Débrouillons-nous avec le néant, armons-nous de nos pauvres moyens humains : notre intelligence et notre patience.

Peut-être qu'au bout du pire néant, le tangible se retrouvera.

Harry Dickson et Tom Wills avançaient péniblement, ployés sous la rafale d'octobre.

Le Dr Drum a disparu, mais à l'Université on ne s'en inquiète guère : on est habitué aux capricieuses éclipses de ce savant original et peu communicatif. Un jour n'est-il pas allé faire un tour aux Indes, abandonnant son cours et ses élèves, et n'a-t-il pas obtenu sa réintégration dans le corps professoral grâce aux plus hautes interventions ? Le Dr Drum est une gloire nationale, il ne s'agit pas de l'oublier. Même Harry Dickson risquerait de s'aliéner les plus belles sympathies, si l'on se doutait un moment de ses projets.

Les deux détectives viennent de faire de nombreux détours et crochets, par les ruelles interlopes du port, et d'aborder la venelle où se trouve leur poste de guet.

Voici le quatrième soir qu'ils veillent ainsi, sans rien distinguer d'autre que les ténèbres rayées d'averses.

– Bon, nous voilà installés au cinéma pour trois heures au moins, bougonna Tom Wills en prenant place sur son escabeau près de la fenêtre.

Harry Dickson ne répondit pas, mais dirigea sa lunette vers le pâté de maisons où il s'attendait toujours à voir s'allumer la mystérieuse fenêtre.

Mais, soudain, sa main se crispa davantage sur les jumelles : un éclair blanc venait de jaillir en face de lui, pour s'éteindre aussitôt.

Tom avait vu, lui aussi, et manifestait sa joie par un grognement sauvage.

– Je vous l'ai dit... cela revit là-dedans !

Mais l'ombre était revenue et semblait vouloir persister. Toutefois, la longue et patiente attente des deux détectives devait être récompensée.

Une certaine torpeur commençait à les gagner, car minuit était passé depuis longtemps, quand ils saisirent leurs jumelles avec un parfait ensemble.

Là-bas, la fenêtre venait de s'éclairer.

La grosse ampoule blanche brûlait, illuminant l'intérieur avare et sordide.

La table était là, encombrée de paperasses ; des signes tracés à la craie couraient sur le tableau noir. Mais aucune présence vivante ne se manifestait dans le bizarre intérieur.

– Tiens, murmura Tom Wills, on dirait qu'il y a davantage de

chiffres et de dessins sur le tableau que tout à l'heure. Pourtant, personne n'en a ajouté.

Harry Dickson allait répondre, quand il se tut, médusé, littéralement suffoqué par ce qui se passait au tableau noir.

Sans que personne n'y touchât, il se couvrait littéralement de formules algébriques et d'épures hâtivement tracées à la craie blanche ; on les voyait se multiplier mystérieusement, puis disparaître, torchées par une éponge invisible, puis réapparaître de plus belle, de plus en plus nombreuses.

Une formule compliquée, bizarre, où le signe de l'infini, en huit couché, se répétait sous celui des racines nièmes, se pavanait au milieu, demeurant intacte, alors que les autres s'évanouissaient et faisaient place à de nouvelles.

– L'équation du 40° degré, murmura Harry Dickson, cette « démence mathématique », comme l'appelait le pauvre Mycroft Caryble.

Il y eut une pause d'immobilité dans la chambre énigmatique, où plus rien ne s'inscrivit sur le tableau noir.

Tout à coup, ce tableau fut masqué par une présence.

Laquelle ? On n'aurait pu le dire. C'était plutôt une ombre incertaine, vaporeuse, qui flottait dans l'atmosphère de la pièce.

Elle erra quelques instants, puis s'atténua et se résorba ; à ce moment l'ombre de la porte se dessina sur le mur et un homme entra lentement, comme courbé sous une extrême lassitude.

– Le Dr Drum, murmura Tom Wills.

C'était en effet le docteur, avec son antique redingote bleue et son épaisse chevelure filasse. Ses yeux sombres s'attachèrent un moment au tableau noir, puis il leva les mains au ciel en signe de détresse.

À la même minute, la lampe s'obscurcit : l'ombre de tout à l'heure s'interposait entre elle et la fenêtre.

Le Dr Drum ne semblait pas s'en apercevoir, car il continuait à considérer d'un regard fixe les équations et les épures sur le tableau.

Quand il se retourna, il vit l'ombre et eut un recul d'épouvante.

Ce n'était déjà plus une ombre, mais une masse amorphe, impossible à définir, changeant de forme et de contours comme le font certaines méduses.

Hors d'elle, une sorte de main unique se mouvait avec des mouvements malhabiles ; Harry Dickson et Tom virent que le professeur faisait des efforts inouïs pour rester hors de son atteinte.

– Les papiers brûlent ! s'écria soudain Tom Wills.

L'impossible créature venait de poser sa patte sur les paperasses, qui prirent immédiatement feu, comme au contact d'une flamme ou d'un fer rouge.

– Qu'est-ce que cela peut-être ? demanda Tom en tremblant de tous ses membres. Oh ! regardez donc, cet être brûle ! Il semble être fait d'un feu qui consume tout ce qu'il touche...

Il achevait à peine que le carré de la fenêtre s'emplit d'une clarté fulgurante.

Harry Dickson et son élève virent le Dr Drum se débattre au milieu d'une ardente fournaise ; et, tout à coup, ce fut l'ombre complète.

– Allons voir ! supplia l'élève. Je ne pourrais trouver la tranquillité si je n'en apprends pas davantage.

Son maître le retint.

– Nous ne trouverions rien qu'une chambre vide et poussiéreuse, Tom, dit-il gravement. Ce que nous venons de voir, devrait se passer sur un autre plan de l'existence. D'après les hypergéomètres, ce serait dans le monde de la quatrième dimension.

– Alors c'est vrai... Cette terreur existerait ? demanda Tom, hagard et défait.

– Je n'ose pas dire non, répondit froidement le détective. Mais de là à prétendre que nous nous trouvions ici devant une de ses manifestations, il y a de la marge. Venez, nous ne reviendrons plus ici.

– Comment ? Vous croyez que le Dr Drum a péri ?

– Pas le moins du monde. Mais tout ce que cette chambre pouvait m'apprendre, je l'ai appris, et surtout ce qu'elle contenait d'illogique.

– Oh ! dites vite, maître ! implora Tom.

– Je crains que cela ne vous dise pas grand-chose, Tom, répondit le détective. Mais l'illogisme consistait dans l'entrée du Dr Drum par une porte.

– Par où vouliez-vous qu'il passât ? demanda le jeune homme.

– À travers le mur, au besoin, ricana le détective, mais non à travers une porte qui n'existe pas en cet endroit.

Tom Wills poussa une exclamation.

– C'est vrai ! La porte de cette chambre s'ouvre dans le mur opposé ! À moins qu'il y ait une entrée secrète.

– Pas du tout ! Nul besoin n'en est, riposta Dickson en se frottant

les mains. Quand nous serons dans la rue nous regarderons autour de nous avec attention, et nous trouverons certainement un point culminant échappé à nos regards depuis le début de notre enquête.

Ils quittèrent la maison du guet et, lorsqu'ils eurent atteint l'extrême bout de la ruelle, le détective se retourna et inspecta les alentours.

– Parfait ! dit-il laconiquement. Que voyez-vous au-dessus des toits ?

Un croissant de lune avait paru dans le ciel, entre deux nuées. Il déversait une clarté blafarde sur la pente des toitures et sur la haute tour d'un réservoir d'eau.

– Le point culminant dont vous avez parlé, maître, remarqua Tom Wills.

– Le Dr Drum est un habile homme, mais trop habile pour être un bien grand savant, riposta amèrement Harry Dickson. La terreur est finie, Tom ; nous sommes retombés en pleine matérialité terrestre. Je ne regrette pas mes études abstraites, mais je me sens un peu mortifié d'avoir donné dans un piège, fort subtil, mais un piège quand même.

Une lueur clignota au haut de la tour et disparut : Harry Dickson ricana.

– Un magnifique appareil de Drummond, Tom, expliqua Harry Dickson. Toutes les scènes que nous venons de voir se passaient sur un plan fort terrestre, mais non dans la chambre où nous les vîmes.

– J'y suis !... Un appareil cinématographique ! Quelle misère !

– Pas tout à fait ! Un appareil de projection sans film, envoyant à distance une scène mimée et également truquée, se jouant dans une chambre aux mêmes dimensions que celle où était censé étudier Drum. Car la chambre au tableau noir et la table aux paperasses se trouvent en réalité en haut de cette tour. Certes, le Dr Drum a apporté de solides perfectionnements à l'appareil qui n'existe que dans quelques laboratoires d'optique. Et je n'ai nul besoin d'aller là-haut, voir s'il en est ainsi.

– Voici la fin du mystère, conclut Tom Wills.

– Comment ! s'esclaffa le maître. La fin ? Mais, mon pauvre garçon, il commence à peine !

– Non ! Et pour quelle raison ?

– Il nous reste à savoir pourquoi Drum se livre à des fantasmagories très impressionnantes, mais indignes d'un véritable savant. Il nous reste à découvrir pourquoi le Dr Drum est un

malfaiteur, et ce qu'il fait pour en être un !

Harry Dickson tourna dédaigneusement le dos à la sombre tour, et se mit à marcher à grands pas vers le port.

Soudain, un grand cri de terreur éclata derrière eux.

– Malheur à nous ! Malheur à moi ! Malheur aux morts !

Harry Dickson et Tom se retournèrent, mais ce fut à leur tour de crier d'épouvante : un être livide, au visage affreusement convulsé, se tenait debout à quelques pas d'eux.

Ses yeux, agrandis par l'horreur, les couvaient avec un regard fou, hanté des pires angoisses.

– Fuyez, Harry Dickson ! Avant qu'il ne soit trop tard ! Ne me suivez pas. Vous savez bien que je suis mort !

En quelques bonds prodigieux, la terrifiante créature se perdit dans l'ombre avant que les deux amis puissent songer à la rejoindre.

– Mon Dieu ! gémit le détective, ceci n'est pas un truc d'illusionniste, mais une affreuse réalité. Cet homme, c'est le professeur Caryble, que nous avons vu mourir, qui est défunt et enterré depuis des semaines !

Tom Wills râlait littéralement d'horreur.

– Ne dites pas ça, maître, implora-t-il. Je crois que je ne saurais survivre à cela... Si c'était réel.

Harry Dickson avait fait halte et se tenait immobile, les bras croisés sur la poitrine.

– Nous ne dormirons pas cette nuit, Tom, dit-il enfin. Nous allons, de ce pas, faire un tour au cimetière de Willensden où est inhumé le professeur Caryble !

4. Le cimetière et la tour

Dans un garage ami, les deux détectives trouvèrent une petite automobile à deux places, qui les mena rondement à Willensden.

La nuit était devenue plus claire, car le premier quartier de la lune luisait à présent dans le ciel, d'où le vent d'automne avait balayé les nuages.

Le cimetière de Willensden n'est pas très grand et les murailles qui l'entourent pas bien hautes.

La voiture fut garée sous les arbres de la drève d'approche et, en quelques secondes, les détectives eurent escaladé le mur.

Harry Dickson se dirigea immédiatement vers la cabane où le fossoyeur rangeait ses outils. Tous deux s'emparèrent d'une bêche et d'un levier de fer et, à pas lents et circonspects, ils se mirent à progresser entre les tombes.

Un cimetière n'est pas un endroit des plus gais pendant le jour, mais comme il est sinistre et menaçant en pleine nuit, même, et surtout peut-être, sous le regard glacé de la lune !

Comme ils s'avançaient, Harry Dickson s'arrêta soudain et immobilisa son élève du geste.

Un bruit sourd et rythmé se faisait entendre dans l'ombre : le bruit rapide et cadencé d'une pioche maniée avec fièvre. On entendait parfaitement le choc plus clair du métal quand il venait à toucher quelque caillou.

Cela sonnait étrangement parmi les grêles rumeurs de la nuit – frémissement lent des conifères, tintement glacé des clochettes des fleurs de porcelaine dans le vent, chuintement plaintif des nocturnes en maraude dans la nuit.

Après une brève halte, les détectives se mirent à avancer de nouveau, se blottissant autant que possible dans l'ombre des marbres et des ifs funéraires.

– Attention ! fit Tom Wills dont les yeux perçaient aisément l'obscurité ambiante. Là... à gauche... contre cette tombe, un homme travaille.

En effet, un homme bêchait avec furie la terre meuble d'une tombe encore assez fraîche, et où aucune pierre tombale n'avait encore été

posée.

– Mais c'est la tombe de Caryble, murmura Tom avec angoisse.

Il aurait voulu s'élancer sur le macabre détrousseur, mais son maître l'en empêcha.

– Laissez donc : cet homme travaille pour nous !

Le travail avançait vivement, car l'inconnu semblait doué d'une force prodigieuse.

Le tertre de terre enlevée montait à vue d'œil ; bientôt, l'homme bondit dans la fosse et, seules, ses épaules et sa tête émergèrent.

Un quart d'heure plus tard, Harry Dickson et son élève entendirent le bruit aigu d'une lime à froid, suivi de quelques coups de marteau frappant le bois, puis un craquement de planches brisées.

Il eut un silence qui sembla bien long aux guetteurs, et tout à coup on entendit le fossoyeur nocturne rire d'une façon sinistre.

Il réapparut au bord de la tombe, jeta sa pelle, redressa ses reins fatigués et parut en pleine clarté lunaire.

Bien qu'il s'y attendît, Harry Dickson réprima difficilement un frisson en voyant des yeux cruels luire dans l'ombre : il venait de reconnaître le Dr Drum.

Avant qu'il pût prendre une décision, le professeur s'était glissé derrière une tombe voisine, et un bruit de pas pressés décrut.

– Allons voir, dit Harry Dickson à son élève. C'est pour cela que nous sommes venus.

Un rayon de lune glissait sur le tertre et éclairait la fosse ouverte.

Dans la fosse, un cercueil violé béait, le couvercle défoncé.

Nulle trace de cadavre... Du sable et du gravier lestaient la bière.

– J'aime mieux cela, murmura Harry Dickson en entraînant Tom vers le mur d'enceinte. Ils allaient l'escalader, quand un bruit de voix querelleuses les en empêcha.

– Ce n'est pas une vie, protestait une voix mécontente. Je dois me cacher comme le dernier des criminels. Je ne sors que la nuit, comme les chauves-souris, et encore pour aller ou... Je commence à en avoir assez...

Une autre voix répondait, mais sur un mode si bas que les détectives n'entendirent qu'un vague murmure.

– Non ! riposta la première voix, plus furieuse que jamais, je n'écoperais pas. Au contraire, si je voulais, je pourrais être certain

d'une belle récompense. Je veux reprendre ma liberté.

Un nouveau murmure répondit, après quoi le révolté clama :

– Je connais Harry Dickson, moi, et je pourrais bien aller le trouver de ce pas à Bakerstreet ! Pour une pareille affaire il me recevrait la nuit, comme le jour, et je vous assure que si...

Un cri strident retentit suivi d'une plainte affreuse.

Harry Dickson se hissa à la force du poignet sur le faîte du mur et, d'un souple rétablissement, suivi d'un bond de félin, il se trouva hors du cimetière. Un choc sourd, derrière lui, apprit au détective que Tom Wills venait de suivre son exemple. Ils se mirent à courir dans la direction du bruit.

Un moteur pétarada soudain et une auto démarra eu loin.

– Un cadavre ! s'écria Tom Wills en désignant un corps allongé immobile sous le clair de lune.

– Bill Mandey ! s'écria Harry Dickson en soulevant la tête du forban.

L'homme vivait encore mais ses moments étaient comptés : le sang sortait à flots de sa poitrine trouée d'un coup de tranchet.

– Bill ! C'est moi, Harry Dickson... Vous m'avez appelé, me voici... Parlez. Je viens vous venger ! cria le détective à l'oreille du moribond.

Bill ouvrit des yeux vitreux. La lune éclairait eu plein le visage du détective et le blessé le reconnut.

– Dickson ! râla-t-il. Cela tombe bien... C'est Drum qui a fait le coup... Il retourne à la tour... puis au bateau. Attention aux oiseaux !

Sa tête retomba sur l'épaule de Dickson et ce fut tout.

– Pauvre diable ! murmura le détective. De son vivant c'était un filou, mais il ne méritait pas une mort aussi terrible.

– Cette mort vous fournit une raison pour arrêter le Dr Drum ! dit Tom.

– C'est exact, Tom, mais je ne sais pas si je le ferai de sitôt. En tout cas, elle me fournit l'occasion de faire remplir un mandat d'arrêt au nom de cet énigmatique savant, détrousseur de tombes, opérateur de cinéma et assassin.

» Nous prendrons deux ou trois heures de repos, et puis nous irons traquer la bête dans ses derniers retranchements.

Ils retrouvèrent leur petite automobile sous les arbres et regagnèrent à toute allure Bakerstreet où, après un thé réconfortant, les attendait un sommeil réparateur, bien nécessaire aux fatigues de

leur dernière équipée.

Il fallut une heure de pourparlers à Scotland Yard, et même une intervention téléphonique du Premier ministre, Lord Dambridge, pour que Dickson obtînt le mandat d'amener désiré. Encore dut-il promettre d'agir avec la plus grande circonspection et de se méfier.

– Nous n'oserions jamais mettre ainsi de but en blanc la main sur un homme comme le Dr Drum ! affirma le chef du Yard. Une gaffe équivaldrait à un tollé universel où nous laisserions tous deux nos plumes. Et la presse donc ! Brr, je n'en dormirai pas ce soir, à moins que vous ne nous arriviez avec des preuves formelles, des chaînes sans faille, hein ?

Harry Dickson promit et s'en alla retrouver Tom, qui l'attendait avec une bien compréhensible impatience.

– Le Yard me laisse travailler seul, my boy, dit-il en se frottant les mains, et je m'en félicite. J'aime autant me passer de ses brouillons.

– Est-ce l'assentiment de Lord Dambridge qui vous met ainsi le cœur en joie ? demanda moqueusement le jeune homme, car il se rendait compte que son maître avait son visage des veilles de victoire.

– Mais non, mais non, mon petit. Vous allez voir...

Ils étaient arrivés à la ruelle de leur premier guet, ruelle que Tom ne croyait pas revoir de sitôt.

Harry Dickson avisa une maison, voisine de celle qui avait abrité leurs patientes attentes et sonna.

Un vieil ouvrier vint leur ouvrir.

– Si c'est pour du vin, il faut vous adresser aux bureaux dans Albion Yard, bougonna-t-il et un employé vous accompagnera dans les caves, dont je n'ai pas les clefs. Et, même si je les avais, je ne vous laisserais pas entrer !

– Voilà un accueil charmant, répondit le détective d'un air aimable. Il y a donc du vin dans vos caves ?

– Vous ne le savez donc pas ! s'écria le vieux, en colère. Que venez-vous faire alors ? Ces caves sont louées à Messrs. Bray & C^o d'Albion Yard, propriétaires en vin. En voilà assez maintenant. Déguepissez, car j'ai ordre de ne laisser entrer personne, et je ne me soucie pas de perdre ma place.

– Si j'allais trouver Messrs. Bray & C^o, vous la perdriez sur l'heure, votre place, riposta moqueusement le détective. Puisque vous ne

pouvez laisser entrer personne, pourquoi louez-vous alors des chambres la nuit, hein, vieux cachottier ?

Le gardien se mit à trembler.

– Vous ne ferez pas cela, gentlemen, s'écria-t-il d'un air alarmé. Je ne suis qu'un pauvre homme, et je n'ai fait cela que pour gagner quelques sous supplémentaires. Mais le gentleman ne touchait ni aux caves, ni aux vins !

– Montrez-nous sa chambre, ordonna Harry Dickson.

– Police ? s'enquit l'autre, mal à l'aise.

– Oui. Allons, faites vite !

– Je ne serai pas mêlé à une vilaine affaire au moins ? Je n'ai rien fait.

– Il n'en est pas question et vous pouvez être tranquille, mon brave. Vos patrons n'en sauront rien, je vous le garantis...

– C'est au troisième, la grande chambre qui donne dans la rue. Mais vous n'y verrez rien. Il n'y a pas de meubles. Je ne sais ce que le vieux y venait faire. D'ailleurs, comme il me payait convenablement, je ne m'en suis pas préoccupé.

Le gardien avait dit la vérité : la chambre était complètement vide. Mais Dickson eut tôt fait d'obtenir de l'épaisse poussière tous les indices désirables.

– Première trouvaille, dit-il en se penchant hors de la fenêtre.

– Laquelle donc ?

– Le problème de la lorgnette qui vous chut sur l'épaule est résolu, Tom, et c'est déjà quelque chose.

– Dites vite, maître ?

Mais Harry Dickson secoua malicieusement la tête.

– Pas encore, Tom. Notez que cette trouvaille n'est pas de nature criminelle ; elle démontre seulement que l'âme humaine est bien faible, et trop souvent esclave de ses désirs. Elle en entraîne encore une autre... celle des visites clandestines faites à Bendall Lane et à notre appartement.

– Par le Dr Drum ? s'enquit Tom.

– Oh ! Pas le moins du monde. Mais je conserve cela pour la bonne bouche, en guise de dessert.

Harry Dickson reprit sa gravité première : il désigna au loin la tour sombre du réservoir d'eau, dépassant les toits voisins.

– Je me suis renseigné au sujet de cette vieillerie, dit-il. Tout comme l'usine de Deptford, elle ne sert plus à rien depuis des années. On a constaté la présence de fissures, et l'on a reculé devant le coût des réparations, tout autant que devant celui d'une démolition. Mais allons nous en rendre compte sur place.

Le quartier dans lequel ils erraient à présent était à peu près désert. Il appartenait à ces curieuses régions du port, qui connurent jadis une belle opulence, qui furent abandonnées depuis, pour devenir de véritables petites villes mortes, vouées aux décombres et aux débris.

L'ancien château d'eau se dressait au milieu d'une place exiguë, aux pavés verdis ; derrière, s'étendait une darse, où sommeillaient quelques voiliers, schooners, et clippers nitratiés, ainsi que de vieux cargos de cabotage. Le long des quais régnait une théorie sénile de hangars et d'entrepôts en planches. Tout le rebut des ports traînait là : barils vides, vieux câbles lovés, ancres rouillées, treuils disloqués, palans effrités, lambeaux de bâches et de toiles à voile.

Harry Dickson regarda cette désolation rudérale d'un air inquisiteur.

Il connaissait la curieuse manie de certains hors-la-loi de s'entourer d'un décor de désolation et d'abandon, bien de nature à rebuter certaines âmes sensibles ou peu averties.

– Je me demande comment on va attaquer cet épais cylindre de pierre, se moqua Tom Wills. Entamons-nous la pièce montée par le haut ou par le bas ?

Ils arpentaient le quai désert.

Une grue hydraulique geignait au-dessus de leur tête, son unique bras se mouvant lentement vers un minable cargo à l'amarre, dont le bord semblait aussi abandonné que le reste de ce petit monde maritime.

Soudain, Harry Dickson poussa un cri d'avertissement et tâcha de tirer son élève en arrière. Il était trop tard.

Comme un oiseau de proie, la grue s'était mise en mouvement avec une vélocité furieuse. Son câble muni d'un grappin articulé fondit vers le sol, agrippa les deux détectives comme une serre happant une double proie et les attira vers les hauteurs.

Ils restèrent pendant une brève minute suspendus entre ciel et terre, puis ils virent les murailles fuligineuses de la tour se rapprocher d'eux.

Et, tout à coup, autour d'eux, ce furent les ténèbres.

5. Dans l'autre monde

Ils ne perdirent pas connaissance ; bien que leur chute ait été extrêmement dure, ils n'étaient qu'étourdis. Ils s'aperçurent qu'ils étaient tombés sur un sol boueux, qui avait amorti considérablement le choc.

– Rien de cassé, grogna Harry Dickson. » Ah ! si, l'ampoule de ma lampe de poche !

– Tout comme la mienne, renchérit Tom Wills en se frottant les membres meurtris. Mais comme il fait sombre ici !

Harry Dickson tâcha de fouiller du regard les épaisses ténèbres qui les entouraient.

– Tout à l'heure, il y avait de la lumière perpendiculairement au-dessus de nos têtes. Il n'y en a plus, une trappe a dû se refermer sur nous.

– Celui qui a fait cela est un parfait idiot, grommela Tom Wills. Il doit savoir, ou supposer, que nous avons laissé des gens derrière nous, avertis de notre démarche. À Scotland Yard par exemple.

– Savoir... murmura Harry Dickson en secouant la tête. Il se peut également que l'individu qui vient de nous jouer ce tour s' imagine que ces gens avertis, comme vous dites, ne seront pas capables de nous retrouver ici, et Dieu sait s'il n'a pas raison !

– Vous êtes gai, maître ! protesta le jeune homme.

– Allons, debout, Tom ! Donnez-moi la main, et faisons le tour de notre prison !

Ils se mirent en marche, tâtant des doigts une paroi suintante et froide : l'exploration sembla s'éterniser.

– Nous tournons en rond, constata Wills. Si l'on se tournait le dos pour faire le chemin en sens inverse ? Nous nous rencontrerions à la fin...

Le détective hésita. Quelles embûches cette ténébreuse geôle pouvait-elle receler ?

Ce fut pourtant l'idée de Tom qui prévalut, mais son maître lui recommanda de ne jamais cesser de parler, pour opérer le retour au cas où les voix s'éloigneraient trop. Ceci décidé, ils se tournèrent le

dos et partirent, chacun dans une direction opposée, en tâtant la muraille.

– Halte, Tom ! commanda Harry Dickson. M’entendez-vous ?

– Oui, maître, mais comme vous êtes loin !

– Pourtant il n’y a pas si longtemps que nous nous sommes quittés ! Criez de toutes vos forces, Tom !

Ce fut une voix grêle, sonnante comme au fond d’une vallée profonde, qui répondit à l’invite du détective.

« Ce qui est étrange c’est qu’il n’y a ni écho, ni résonance, dans un pareil lieu, se dit Harry Dickson. Si encore nous étions au centre d’une vaste plaine, mais je sens une muraille en rudes et robustes pierres sous les doigts. »

– Allô, monsieur Dickson !

La voix du jeune homme était presque devenue inaudible.

– Je ne sais ce qui arrive... mais je ne puis presque plus respirer ! cria la voix de plus en plus lointaine de Tom Wills.

Presque au même instant, Harry Dickson sentit son souffle devenir pénible ; une impression de profonde lassitude l’envahit, il eut des nausées et, coup sur coup, des éblouissements.

– Tom ! hurla-t-il.

Son élève ne répondait plus et le détective chancela, comme soudain privé de forces. Pourtant, son cerveau travaillait encore, essayant de comprendre ce qui arrivait : cette voix devenue brusquement ténue, dans un endroit pourtant bien clos, et probablement de peu d’étendue, puis cette absence de résonance acoustique. Harry Dickson se retourna et, tout en ne perdant pas le contact avec le mur, se mit à courir.

Une affreuse sensation s’était emparée de tout son être ; des volées de cloches sonnaient à ses oreilles, il respirait du feu, ses jambes fléchissaient sous d’énormes fardeaux.

– L’air ! hoqueta-t-il soudain. On raréfie l’air autour de nous.

Au moment où il trébucha sur le corps de Tom Wills, étendu sur le sol, il perdit connaissance à son tour.

– Je regrette beaucoup d’avoir dû en passer par là avec vous, messieurs !

La voix sonnait, calme et claire, un peu sèche.

Tom Wills béait littéralement de stupeur ; son maître, bien qu'il fût probablement tout aussi ahuri, ne semblait pas s'émouvoir.

Ils étaient assis dans de vastes fauteuils club, d'une curieuse teinte orange, d'un modèle inconnu mais confortable. Il leur était pourtant impossible de faire un geste, car de fines bandes d'acier articulées leur enserraient les poignets et les chevilles.

Devant eux se tenait le Dr Drum, toujours revêtu de son antique redingote bleue.

– Tout à l'heure, ces entraves tomberont d'elles mêmes, messieurs, mais je dois prévenir une agression de votre part contre ma personne. Ne vous offusquez pas du pénible passage de votre monde dans le mien... Tout comme un plongeur qui passe d'une pression atmosphérique à une autre, vous avez ressenti les désagréables conséquences de ce changement. Ceci est indépendant de ma volonté. Vous vous êtes introduits de force chez moi, et vous en payez un peu les conséquences. Mais je ne vous veux aucun mal. Au contraire, je crois que vous allez pouvoir m'être très utile.

– Votre monde... commença Tom Wills.

Mais Dickson lui lança un regard mécontent.

Le Dr Drum eut un vague sourire sur son étrange figure parcheminée.

– N'essayez pas de jouer au plus malin avec moi, messieurs. Vous voulez surprendre mon secret. Inutile d'ailleurs, je vous introduis moi-même au centre de ce mystère ! Vous cherchez l'autre monde du Dr Drum ? Mais vous y êtes ! Vous êtes aussi des privilégiés par excellence, car bien peu de mortels auront le loisir d'y pénétrer encore après vous.

– Comment ? s'écria Tom. Il me semble pourtant...

Un second regard du maître, fulgurant cette fois-ci, le fit taire définitivement.

– N'attendez pas de moi des révélations, continua le Dr Drum. Vous n'avez aucun droit de m'en demander, et je ne vous en donnerai pas. S'il vous plaît de regarder autour de vous, tant que vous resterez ici, cela est votre affaire. Je vous préviens toutefois que, si dans ce lieu-ci vous êtes en sécurité, vous ne l'êtes plus au-delà d'une certaine barrière. Oh ! non de ma propre volonté... mais il y a « au-dehors » des forces contre lesquelles je ne puis rien moi-même. Je vais d'ailleurs vous mettre en face de ce danger. Quand le moment sera venu, cela vous ôtera, je crois, toute envie d'escapade.

Harry Dickson ne bougeait pas. Pourtant Tom Wills crut

comprendre que ce verbiage commençait à l'ennuyer.

– Ne disiez-vous pas, docteur, que nous pourrions vous être utiles ?
Je me demande en quoi ?

Le Dr Drum lui lança un regard aigu.

– Vous serez un excellent négociateur entre le Gouvernement et moi ! monsieur Dickson, dit-il après une brève minute de silence.

– Et qu'irai-je dire de votre part à cet excellent Gouvernement ?
demanda le détective, non sans ironie.

– Peu de chose ! Mais quand même... Je veux la paix ! Je n'ai rien à me reprocher, si ce n'est un geste de colère qui supprima un coquin de la plus belle eau. Je veux que cette affaire soit étouffée, et qu'également les demeures nécessaires à mes travaux ne soient plus en butte à des violations continuelles. Entendez-vous, monsieur Dickson ? Laissez mon usine de Depford tranquille, ainsi que cette ruine de château d'eau. Je les ai payées d'ailleurs de mes deniers. Je ne demande pas grand-chose, il me semble.

Harry Dickson le regarda pensivement.

– Je ne crois pas, docteur, que l'affaire de Bill Mandey puisse vous attirer de bien graves difficultés. Pourquoi ne pas vous expliquez franchement avec les autorités, vous, un homme de votre réputation ? Les appuis ne vous manqueraient pas !

Le Dr Drum s'impatiait visiblement.

– Non ! Non et non ! Il faut une promesse solennelle du Premier ministre qui garantira ma tranquillité et empêchera des curieux mal élevés de votre genre de fourrer le nez dans mes affaires.

Harry Dickson sifflota.

– Le Gouvernement en fera ce qu'il voudra, mais moi, Harry Dickson, je n'ai pas à recevoir ses ordres, et je vous préviens, docteur Drum que je continuerai à « fourrer le nez dans vos affaires » comme vous le dites si bien.

– C'est ce que nous allons voir ! grinça le savant.

Une porte ronde, d'une forme curieuse, claqua derrière lui et les détectives furent laissés seuls. Automatiquement leurs bracelets métalliques venaient de sauter, et ils se trouvèrent libres.

Libres... C'est une façon de s'exprimer, car de fait ils se trouvaient dans une pièce de forme singulière ; l'intérieur d'un cylindre creux, meublé soigneusement mais d'une façon tout à fait extraordinaire, et témoignant d'une recherche fantastique. La lumière venait de deux plafonniers en cristal givrex.

– L'autre monde, commença Tom Wills. Voilà qu'il veut nous en faire accroire à son tour.

Harry Dickson mit la main devant la bouche de Tom.

– Taisez-vous donc. Le mieux est de le laisser dans l'idée que nous ignorons tout de ses trucs d'illusionniste ; sinon il comprendrait que nous cherchons ce qu'il cache derrière, et cela pourrait nous coûter cher, car l'homme me semble être décidé à l'action.

– Tout cela c'est du décor ! grommela Tom avec mépris.

– N'exagérons rien ! riposta Dickson. Ce n'est pas tout à fait du décor. De fait, je crois que nous nous trouvons dans quelque cloche à plongeur, sous une eau assez profonde, et la différence de pression que nous avons sentie semble vouloir le confirmer.

– Rien que pour prouver à des captifs comme nous, l'existence de son nouveau monde ? demanda Tom Wills d'un ton acerbe.

– Non... Vous avez pu remarquer qu'il n'essaye pas de nous en imposer beaucoup de ce côté. Je suis enclin à croire que c'est plutôt un moyen de fuite.

– C'est qu'il a de bonnes raisons pour fuir, décida Tom.

Harry Dickson eut un rire silencieux, son rire d'Indien, comme disaient ses familiers.

– Je vous entends, mon garçon, et surtout depuis que j'ai vu ses mains.

– Hein ? Ses mains... Elles ne m'ont rien appris !

– Elles étaient tachées d'encre !

– Et quand cela serait ?

– Je crois que je connais le « véritable secret » du Dr Drum ! fit Harry Dickson en se frottant les paumes avec une satisfaction féroce.

Tout à coup un crissement métallique leur fit lever la tête ; lentement, un panneau glissa dans l'une des parois et une longue main décharnée parut, puis un corps maigre se faufila par l'étroite ouverture.

Tom Wills recula, se réfugiant presque dans l'ombre tutélaire du maître, tant l'apparition était fantomale et angoissante.

Un visage cadavérique venait de surgir devant eux, aux méplats saillants, à la lippe pendante, aux yeux morts.

– Professeur Caryble ! murmura Harry Dickson impressionné malgré lui.

– Chut ! Vous êtes promis à la mort ! souffla l'étrange savant. Mais, puisque vous avez voulu m'aider, Dickson, je veux essayer de vous garder sur le plan des vivants.

Une lueur diabolique s'alluma dans ses yeux ternes.

– Je suis mort ! Je suis sur le plan astral ! Je connais à présent le secret du Dr Drum... mais hélas, il m'a coûté la vie. Je vais vous faire évader et puis je détruirai son œuvre pour le bien de l'humanité. Je pense acquérir ainsi de grands mérites sur le plan éternel que Drum a violé malgré les lois divines !

Harry Dickson se souvint du Lunatic-Asyleum de Willensden... Caryble était fou, mais il l'avait vu mourir !

– Professeur Caryble, je vous ai cru mort, dit-il.

– Mais je le suis, n'en doutez pas, sinon je n'aurais pu évoluer dans ce monde qui n'est pas celui des vivants. Non, non, ne me demandez plus rien, je n'ai pas le droit de trahir le secret de la création. Dieu me punirait... Venez, que je vous rende au monde des vivants auquel vous appartenez encore. Venez, avant que les terribles hommes-nuages n'apparaissent et ne vous gardent à jamais prisonniers dans la mort !

Il fit signe aux captifs de le suivre et ils obéirent sur-le-champ.

Une étroite cabine en tôle grise voisinait avec le salon qui les avait retenus prisonniers. Des appareils pneumatiques l'encombraient. Harry Dickson eut un geste de compréhension en voyant le professeur Caryble manier des manettes et des leviers.

– Une salle de passage, tout comme dans les sous-marins, souffla-t-il à l'oreille de Tom. Un épatant moyen d'évasion que Drum possédait là.

Un air lourd entra dans leur poitrine quand Caryble eut soigneusement fermé le panneau par où ils y étaient entrés.

– Où est Drum ? demanda Tom Wills.

– Chut ! Il est retourné sur le plan terrestre, pour une besogne imbécile qui ne me regarde pas !

L'atmosphère redevenait normale et permettait à nouveau de respirer librement.

Caryble vérifia une série de manomètres et fit jouer les verrous compliqués d'une porte de fer qui s'ouvrit aussitôt.

– Nous sommes à l'intérieur d'un navire ! s'écria Tom Wills en voyant devant lui un couloir étroit en bois luisant.

– Un navire qui appartient encore au plan terrestre, expliqua le dément. Vous pouvez y évoluer à votre aise. Mais dépêchez-vous, car

je dois détruire l'œuvre impie du Dr Drum ! Allez... Mais prenez garde
aux oiseaux !

6. Prenez garde aux oiseaux

Avant que Dickson eût pu faire un mouvement, un déclic sonna derrière lui, et le professeur Caryble disparut derrière la cloison de métal.

Les deux compagnons ne perdirent pas de temps ; ils s'élancèrent dans le couloir, vers l'air libre.

Une porte bâillait à leur droite, une clarté laiteuse inondait une large chambre, aux hublots obturés, mais au plafond constellé de lampes opalisées.

– Les paons blancs ! s'écria Tom Wills.

Les magnifiques oiseaux étaient là, immobiles, mais gardant le semblant de vie que leur avait laissé l'empaillleur.

Mais ils n'étaient pas les uniques occupants momifiés de la chambre marine.

Tout au long des parois de bois ciré, régnaient des théories d'oiseaux empaillés, et parmi eux les plus beaux spécimens du monde.

Toucans, marabouts, eiders, canards du Japon, faisans et cygnes dorés, oiseaux-lyres, manchots de l'Antarctique, pélicans, condors, frégates de l'Atlantique, grampians, fous de mer...

Quelle fortune pour un naturaliste ! Harry Dickson, malgré l'étrange situation où il se trouvait, ne pouvait s'empêcher d'admirer cette prodigieuse collection.

Mais Tom Wills le rappela à la réalité.

– Pourquoi devons-nous prendre garde à eux ? Je ne vois pas comment ils nous feraient le moindre mal.

Harry Dickson examinait les sujets immobiles, ne leur trouvant, en effet, rien de suspect ou de nature à les obliger à se méfier d'eux.

Soudain, un éclat métallique attira son attention, et il se rendit compte alors qu'un mince fil d'archal reliait les bêtes entre elles.

– Elles ne vont pourtant pas s'envoler, murmura-t-il en s'approchant.

Il secoua la tête : ceci était incompréhensible entre toutes choses.

Tom Wills regarda les paons blancs avec un regret visible.

– Quel maniaque pour sacrifier ainsi des bêtes qui coûtent une fortune !

Pour toute réponse, Harry Dickson ricana.

– À ce sujet, je crois en savoir un peu plus long, dit-il avec malice.

Tom Wills caressait d'une main distraite les magnifiques plumages ; un peu de poudre adhéra à ses doigts.

– Tiens, dit-il, ceci n'est pas de l'iodoforme.

Machinalement, il tendit la main vers son maître.

– Où avez-vous trouvé cela, Tom ? demanda celui-ci fébrilement.

– Mais... sur les plumes de ce paon blanc.

Harry Dickson ne dit rien, mais il prit son canif et, d'un geste vif, fendit la vaste poitrine de l'animal empaillé.

– Oh ! pourquoi détruisez-vous une si belle pièce ? lui reprocha Tom.

Le maître répondit par une exclamation terrifiée.

– Au large, Tom ! À toute vitesse. Il y va de notre vie !

Il entraîna Tom dans la course et se mit à courir.

– Pourvu que Caryble n'y mette pas trop de hâte ! haleta le détective.

Ils gravirent l'escalier et atteignirent le pont d'un beau schooner, tout blanc, dormant dans le bassin, les voiles carguées.

Le pont était désert. Harry Dickson, entraînant toujours son élève, le traversa à une vitesse folle. Il n'y avait pas de passerelle ; et une bonne distance séparait le bord du quai.

– Sautez, Tom, si la vie vous est chère, et courez ! ordonna le détective en donnant lui-même l'exemple.

Ils retombèrent à pieds joints sur le quai.

– Plus vite ! Plus vite encore ! hurla le détective.

Ils tournaient l'angle d'une des cabanes de planches.

– Un pas encore et vous êtes morts ! tonna une voix derrière eux.

Harry Dickson et Tom se retournèrent et virent le Dr Drum les visant de son revolver.

– À terre ! commanda Harry Dickson en se jetant à plat ventre.

Deux détonations retentirent, et les balles sifflèrent à quelques pouces de leurs oreilles.

Le Dr Drum poussa un juron et baissa son arme pour mieux viser.

Au même instant, la terre sembla s'entrouvrir dans un geyser de flammes et de débris, tandis qu'un terrible tonnerre roulait sur le quartier endormi.

– J'ai détruit l'œuvre du démon ! clama une voix aiguë, qui était celle du professeur Caryble.

Une mer de feu roula en grandes vagues et une véritable fournaise entourait les hommes.

Tom Wills boula comme un lapin et alla rouler à vingt yards de là, meurtri, ahuri, presque fou.

Un vent de cauchemar balaya la cabane de planches. Puis, pendant des minutes et des minutes, une pluie d'objets hétéroclites et de tisons brûlants se mit à tomber sur la terre et les eaux.

Harry Dickson se redressa, les vêtements en lambeaux, le corps douloureux, comme s'il venait d'être roué de coups.

Le schooner avait disparu. Autour de lui il n'y avait que des ruines ; devant lui, un corps s'allongeait, dans une antique redingote bleue... Le Dr Drum écrasé, aplati, mort...

Alors, une lente neige blanche se mit à tournoyer dans l'air et s'abattit autour de Harry Dickson, qui en palpa les étranges flocons en souriant.

C'étaient des billets de la Banque d'Angleterre.

Dans le cabinet de travail du Premier ministre, Lord Dambridge, se trouvaient, en face de ce haut dignitaire, le chef de Scotland Yard, Harry Dickson et Tom Wills, ainsi qu'un délégué de la Banque d'Angleterre, Sir Wallace.

Harry Dickson prit sur le bureau une imposante liasse de billets de banque et les examina d'un air content.

– Voici donc le véritable secret du Dr Drum, dit-il. Drum était en fait le plus habile faux-monnayeur du Royaume-Uni, sinon de la terre entière.

Sir Wallace prit la parole.

– Nous savions que ces billets étaient en circulation, dit-il d'un air penaud, et pourtant il nous était impossible d'agir contre les faussaires.

» Non seulement ils sont bien imités, mais ils sont absolument

identiques aux nôtres ! Au risque d'affoler la population, plus encore de ruiner le crédit du pays, nous étions obligés de les accepter.

» En peu de mots, je vais vous retracer leur histoire.

» Depuis quelque temps, nous avons relevé des numérotages absolument égaux. Nous avons cru un moment à une erreur de nos services, car les billets étaient tous identiques. Même examinés au microscope, même à l'analyse chimique, rien ne pouvait distinguer les vrais des faux.

» Nous allions mettre Scotland Yard au courant, quand nous reçûmes un véritable ultimatum.

Si vous alertez la police, nous faisons savoir le faussaire, je fais survoler les villes d'Angleterre et même du continent par des avions, qui répandront les faux billets, que personne ne sait distinguer des vrais. C'est le crédit de l'Angleterre ruiné en un rien de temps, vous le savez bien. Entendez-vous avec moi. Laissez-moi tranquille, et je m'engage à ne mettre en circulation que cinquante mille livres par an.

» Et, pendant plusieurs années, nous avons dû supporter cette cynique imposition de la part d'un criminel inconnu, sans oser bouger, même quand nous eûmes la conviction qu'il dépassait impudemment le montant de la circulation promise.

– À mon tour de m'expliquer, dit Harry Dickson.

» Le Dr Drum était un savant, quoi qu'on en dise. La perfection de son forfait le démontre d'ailleurs. Mais il devait se choisir une spécialité plus avouable.

» Il s'en prit avec curiosité aux mathématiques supérieures. Vraiment, c'était un as en la matière et, comme tel, il se fit apprécier par le monde entier.

» Cela lui attira l'envie sournoise de nombre de ses confrères, du pauvre Caryble entre autres. Drum s'en amusait fort, et, la crédulité du pauvre savant aidant, il résolut de lui jouer quelque bon tour.

» Il lui fit comprendre qu'il était à l'aube d'une découverte terrible entre toutes : la connaissance de l'étrange quatrième dimension.

» Vous n'ignorez pas que cela est devenu une sorte de dada pour quelques savants modernes, et non des moindres ; depuis Einstein et sa prodigieuse théorie de la relativité, ce fut une véritable mode scientifique à l'ordre du jour.

» Alors, Caryble songea à surprendre le secret du Dr Drum.

» Drum n'était pas le premier venu. Caryble non plus. Moi-même, je vis le fantôme de l'inconnu se dresser devant moi, et je connus la

peur, la mystérieuse peur des grands mystères.

» Je surveillai Drum...

» Caryble devint fou et fut enterré dans l'asile de Willensden, il y mourut même... pour le monde.

» De fait, il n'avait fait que gagner le directeur, Dorsan Sailor, à sa cause.

» Ce qu'il voulait, c'était pénétrer les arcanes de la science mystérieuse et gagner le monde du mystère... comme homme vivant, il croyait pouvoir vivre le reste de son terme dans cet univers inconnu. Dieu sait s'il ne comptait pas y acquérir l'éternité de sa chair, en même temps que celle de son esprit.

» Car... Caryble était devenu fou, fou à lier, lui qui ne voulait d'abord que simuler.

» Et, alors, il se mit à me surveiller à son tour.

» Il croyait, dur comme fer, que j'allais surprendre le grand secret, peut-être en m'emparant des papiers de Drum, et dans ce cas il n'aurait eu aucun scrupule à me les enlever à son tour.

» Il se fit passer pour mort ; je crois surtout qu'il le fit dans la crainte que Drum ne perçât à jour son envie malhonnête... peut-être même avait-il fait des propositions d'alliance que naturellement, Drum écarta.

» Donc, pendant que j'observais le mystérieux Dr, Caryble en faisait autant d'une maison voisine.

» Drum s'aperçut de cette surveillance, et eut recours à la fantasmagorie. Du haut d'une tour, il projetait des images... Je vous l'ai déjà raconté d'ailleurs. Une fois, on le vit dansant devant un tableau noir : cela devait faire penser qu'il avait trouvé à ceux qui l'espionnaient !

» Caryble, qui n'avait d'espoir qu'en moi, cambriola la boutique de Bendall Lane et mon appartement, croyant y trouver des notes de ma part, ou bien tout simplement les papiers que j'aurais pu avoir enlevés au Dr Drum.

» Celui-ci eut vent de la double surveillance et acquit la conviction que Caryble était derrière.

» Il commençait à craindre que son vrai secret put être percé à jour.

» Il déménagea de sa demeure de Deptford où il habitait sous un faux nom, entouré de terreur : imaginez-vous, un lépreux !

» Comme il disposait d'autant d'argent qu'il voulait, il put s'acheter

pas mal de complaisances... Mais passons...

» Il avait une unique passion : les oiseaux rares... Dans son ardeur de monomane, il les érigea en fétiches, mais en fétiches gardiens. Il les avait simplement bourrés d'explosifs.

» En cas de grand péril, une étincelle suffisait pour anéantir son dernier repaire : le bateau.

» Ce bateau recelait encore un suprême refuge ; une sorte de cloche sous-marine. S'il avait dû en venir à son dernier moyen de fuite, il aurait simplement déclenché un mécanisme, envoyant la cloche dans l'eau profonde du bassin, avec lui comme passager. Quelques secondes après le navire aurait sauté, avec ceux qui l'auraient envahi.

» Mais Caryble veillait. Il n'avait pas perdu l'espoir de ravir à son rival le secret unique, magnifique.

» Il me serrait de près, mû par sa grandissante folie.

» C'est sa lorgnette qui chut sur Tom Wills...

Tout en nous espionnant il devint notre ange gardien.

» Il est mort dans son rêve.

» Les mystérieuses études du Dr Drum s'expliquent par une question de gros sous... Et, vraiment, messieurs, vous m'en voyez un peu déçu...

FIN

LES SEPT PETITES CHAISES

1. Une singulière agression

La conversation que nous allons rapporter ici n'a certes pas grand-chose à voir dans le récit de cette aventure mais, comme elle se situe tout à ses débuts, elle nous servira d'introduction à cette affaire bizarre des sept chaises.

Harry Dickson et Tom Wills prenaient quelques jours de vacances à Alwiche, un coquet village situé dans la partie la plus boisée des sources de la Tamise. La journée d'été s'annonçait très chaude et, dès le matin, les tentes étaient tendues au-dessus des terrasses des cafés de la grand-place, pour créer un peu d'ombre fraîche au profit des clients.

Les détectives avaient pris place autour d'une table de marbre blanc et sirotaient béatement une excellente citronnade glacée, quand Mr. Shaw, le maire, vint à passer et demanda jovialement à être des leurs.

– Alwiche vous plaît toujours ? demanda-t-il eu matière d'introduction.

– Toujours, monsieur Shaw, et l'on aurait mauvaise grâce à faire autrement, répondit Harry Dickson. Je crois bien que cet endroit est le plus tranquille du monde.

Tom Wills, qui étrennait un magnifique costume de flanelle blanche, lui donnant un air colonial avec sa peau déjà dorée par le soleil, fit une légère grimace. Il n'était pas fait pour la tranquillité et, tout bas, il s'avouait que l'inactivité et le repos étaient souvent choses bien monotones.

Mr. Shaw sourit malicieusement.

– Pourtant cela va changer un peu à Alwiche ! Oh, pas d'une manière fort intempestive en vérité ! Demain commence la foire du village. Elle dure cinq jours et est assez amusante. Tenez, voilà les premiers forains qui s'amènent.

Une petite roulotte verte, tirée par un canasson brun, déboucha à sage allure d'une des rues latérales et s'arrêta au milieu de la place, où les emplacements avaient été indiqués au cordeau.

Sur un des flancs de la voiture, une toile bariolée avait été tendue et mentionnait en grosses lettres : *CIRQUE MEXICAIN GOMEZ – GRANDES ATTRACTIONS.*

Presque aussitôt des roulottes, pareilles à la première, arrivèrent et se rangèrent à ses côtés. Quelques hommes, aux vêtements criards et exotiques, en descendirent et se mirent en devoir de dresser immédiatement un mât destiné à servir de centre au petit chapiteau du cirque roulant.

L'unique constable d'Alwich surgit aussitôt, on ne savait d'où, et apostropha les forains avec dignité. Le chef de la troupe lui tendit des papiers que l'agent examina avec méfiance, pour les rendre ensuite avec un hochement de tête.

– Pas en ordre !

Les nomades protestèrent et leurs aigres cris parvinrent jusqu'à la terrasse où se trouvaient les détectives et Mr. Shaw.

Le constable continuait à faire des gestes de refus.

Tout à coup, il vit son chef, le maire. Aussitôt, il s'avança vers lui de toute la vitesse de ses courtes jambes.

– Eh bien ! Weeny, qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Mr. Shaw.

– Les étrangers ont des papiers qui ne sont pas tout à fait en ordre, sir !

– Bah... Et que leur manque-t-il, à ces papiers ?

– Ils sont dressés pour quatre hommes et deux femmes, et la troupe comporte cinq hommes et deux femmes.

– Ce n'est peut-être pas bien grave, fit le maire, conciliant. Veuillez appeler le chef de la troupe.

Ce dernier avait assisté de loin au colloque. Au maintien respectueux de l'agent de police, il avait compris que Mr. Shaw devait être un homme d'importance. Il arriva presque en courant.

– Señor, se lamenta-t-il, cet agent de police veut m'enlever le pain de la bouche et, par-dessus le marché, priver les honorables citoyens de cette ville d'un des spectacles forains les plus sensationnels d'Europe.

– Monsieur Gomez, dit sévèrement le constable Weeny, ce gentleman ne s'appelle pas Señor mais Shaw, et il est le maire d'Alwich. Veuillez ne pas l'oublier...

Gomez souleva respectueusement son sombrero.

– Que vous reproche-t-on, monsieur Gomes ? demanda Shaw.

– Une amélioration que j'ai apportée à ma troupe, señor. Je viens de Londres, de la foire de Bermondsey, où le succès de mon cirque fut étourdissant. J'y ai fait la connaissance d'un artiste de mon pays –

Juarez il s'appelle –, le plus fin « shooter » de la terre, et je l'ai enrôlé pour présenter un magnifique numéro de tir. D'ailleurs, le voilà !

Un bel homme, dont le costume mexicain très soigné, luxueux même, contrastait avec les haillons de ses confrères, se tenait à l'écart de ces derniers, fumant négligemment cigarette sur cigarette.

– Faites-le venir, ordonna Mr. Shaw.

Juarez s'avança d'une allure fière, quelque peu hautaine.

Harry Dickson regarda, non sans plaisir, le beau visage jeune et mâle, bronzé par le soleil et orné de favoris bruns. Il remarqua que l'homme avait des yeux bleus, et non noirs comme ceux des autres nomades du Sud.

L'homme salua poliment, sans affectation, et dit en excellent anglais :

– Mon nom est Juarez... Juan Juarez... Mes papiers ne semblent pas être tout à fait conformes avec la loi sur la résidence des étrangers. L'explication en est aisée, gentlemen. J'ai fait partie du cirque Beys, qui brûla à Londres il y a une quinzaine de jours. Une partie de mes papiers a flambé avec ceux du bureau du cirque. J'ai négligé d'en demander des doubles ou, plutôt, il m'a fallu passer par des formalités tellement longues et saugrenues que j'ai perdu patience. Je regretterais beaucoup si ce brave Gomez devait s'attirer des difficultés de ce fait.

– Bah, répondit Mr. Shaw, ce n'est pas bien grave. Vous ne restez ici que cinq jours. Eh bien ! on ne vous inquiétera pas ! Mais, dans votre intérêt, je vous conseille de vous mettre en règle, car vous ne trouverez pas toujours des maires aussi conciliants que je le suis. Bonne chance, señor Juarez !

L'étranger salua avec déférence et se retira.

– Un bel homme, dit Harry Dickson.

– Sa mine fière me plaisait, répondit Shaw. Je crois bien que c'est là une des causes de ma mansuétude à son égard. C'est un fier, et les autres le savent et le respectent. Regardez comme tous s'affairent pour dresser la tente, tandis que lui, sans affectation pourtant, se tient à l'écart... Une nouvelle citronnade ?... Ou que diriez-vous d'une bouteille de vieux cidre de Normandie ? Il n'y a rien de plus rafraîchissant !

Ainsi se passa la matinée.

Après un fin déjeuner à l'auberge de « La Carpe-Miroir », dont la renommée s'étendait à bien des milles à la ronde, et une sieste dans l'ombre fraîche de l'arrière-taverne, Harry Dickson et Tom Wills

optèrent pour une promenade dans les environs.

Les sources de la Tamise sont des plus pittoresques et abondent en sites imprévus et un peu sauvages. Une sorte de maquis s'étend fort loin, entrecoupé de landes toutes roses de bruyères ou jaunes de genêts en fleurs.

La grosse chaleur du jour était tombée. Quelques flocons blancs montaient dans le ciel devenu d'un bleu moins violent. Les oiseaux sentant venir fin du jour, s'égosillaient en signe d'adieu à la lumière ; des lapins sauvages folâtraient à l'entrée de leurs terriers.

Les promeneurs n'avaient pas choisi de route déterminée. Ils s'étaient enfoncés au hasard dans le maquis, empruntant des sentiers à peine esquissés et traversant de brèves clairières.

Tom Wills se sentait une âme d'écolier et souhaitait en riant de s'égarer dans les bois.

– Quand la nuit viendra, dit-il, je monterai dans un arbre. Je verrai, au loin, briller une petite lumière. Ce sera la maison de l'ogre ou l'autre des voleurs. Et l'aventure sera réjouissante...

Il avait à peine parlé qu'un cri retentit, suivi d'appels d'angoisse.

– Au secours ! Au secours !

Une seconde après, ces appels se muèrent en hurlements de détresse :

– À l'assassin !

– Voilà l'aventure, cria Tom. Il n'a pas fallu l'attendre jusqu'à la nuit close !

– À notre droite ! commanda Harry Dickson.

Le jeune homme tira son revolver et s'élança à travers les fourrés, au grand dam de son beau complet de flanelle blanche. Son maître avait quelque peine à le suivre.

Le fourré s'éclaircissait petit à petit. Au bout de quelques minutes, Tom Wills déboucha dans une clairière gazonnée. Il entendit des heurts sourds, des grognements et des plaintes.

– Les mains en l'air ou je tire ! cria-t-il. Tout aussitôt, il s'étonna : – Ah bah... une ancienne connaissance !

L'homme, qui se levait en obéissant à son ordre, était le Mexicain Juarez.

Il portait toujours son beau costume régional, auquel il avait ajouté, en manière de coiffure, une sorte de madras d'un rouge violent.

À quelques mètres de lui était posé un mousqueton à bretelle de cuir. Il ne faisait pas mine de se rebiffer, regardant avec tranquillité les deux hommes qui venaient de le surprendre, et il se détournait dédaigneusement de sa victime.

Car il y avait, en effet, une victime : un homme d'une cinquantaine d'années, à la mine rubiconde, vêtu à la manière d'un petit bourgeois campagnard. Son couvre-chef, un antique chapeau à galon, avait roulé à quelques mètres, ainsi qu'un ridicule parapluie en grosse toile. La figure tuméfiée, il respirait difficilement et ne faisait aucun geste pour se lever.

– Juarez ! gronda Harry Dickson. Rendez-vous !

– Vaine parole, sir, puisque je me suis rendu déjà ! répondit le Mexicain avec la plus grande courtoisie.

– Tenez-le en respect avec votre revolver, Tom, dit le détective en se penchant sur l'homme évanoui.

– Diable, murmura-t-il, encore un peu il avait son compte... Il a failli être proprement étranglé !

– Oui, sir, fit froidement l'étranger.

– Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda Harry Dickson. Pour le voler ?

Une sombre rougeur couvrit les joues du prisonnier.

– Voler ? Moi... et le voler... lui ? rauqua-t-il.

– Sinon, pourquoi l'avez-vous attaqué ?

Juarez haussa imperceptiblement les épaules.

– Je suis votre prisonnier. Je vous suivrai et vous pouvez me faire arrêter, mais je n'ai rien à ajouter.

– Connaissez-vous cet homme ?

– Certainement. Son nom est Fage.

– Il habite le village d'Alwich ?

– Non... Sa maison se trouve là-bas, dans ce pli de terrain. Il habite seul.

– Vous semblez bien connaître la région, ricana Tom Wills.

– Non, sir, mais je le connais, lui, et cela suffit.

L'homme ne s'était pas départi une seule minute de sa fierté, ni de son sang-froid.

– Vous avez emporté un fusil ? demanda Dickson.

- Une habitude. Je ne sors jamais sans lui.
- C'est défendu !
- Je le sais... Aussi, vous pouvez me faire arrêter.

Harry Dickson ne pouvait se défendre d'une sympathie irraisonnée à l'endroit de cet étranger agresseur.

– Nous ne pouvons laisser cet homme ici, dit-il en désignant le campagnard évanoui. Je vais m'en charger. Quant à vous, Tom, mettez ce fusil à la bretelle et faites avancer le prisonnier devant vous !

La victime n'était pas grande et, bien que bedonnante, elle ne pesa pas fort lourd aux robustes bras du détective.

À peine sortis de la clairière, ils atteignirent l'orée d'une lande extrêmement sauvage, où serpentait un étroit sentier conduisant tout droit à une maisonnette toute blanche et carrée. Un petit jardinet, où luisaient de grands soleils jaunes, la précédait ; des volets de bois, peints en vert clair, complétaient cet aspect purement champêtre.

Le soleil descendait, disque de cuivre rutilant, vers l'horizon, allongeant les ombres, quand la petite troupe parvint à l'habitation.

– Il n'y a personne dans la maison, dit Juarez. Fage vit seul. Vous trouverez sans doute la clef dans sa poche.

Le Mexicain avait raison. Quand Dickson eut ouvert la porte – et il s'émerveilla devant la robustesse de sa serrure – il déboucha dans un petit hall blanc, propre comme un sou neuf, sur lequel s'ouvrait une belle cuisine carrelée.

La lumière du couchant teignait de rose les meubles sobres, en chêne lustré, et quelques belles dinanderies en cuivre, éparses dans la pièce.

Dickson, qui regardait autour de lui pour voir où il déposerait son fardeau, sourcilla une seconde devant une rangée de chaises qui paraissaient pour le moins peu ordinaires. Elles étaient basses et larges, trapues et solides, faites d'un gros bois noirâtre, toutes pareilles et affectant grossièrement des airs d'escabeaux transformés en fauteuils. Il en compta sept, soigneusement alignées le long de la muraille du fond.

Le détective installa l'homme évanoui sur l'une d'elles. À ce moment, celui-ci entrouvrit les yeux pour la première fois.

– J'ai mal !... Oh, comme j'ai mal !..., gémit-il en portant les mains à sa gorge meurtrie.

Mais, tout à coup, il vit le siège où il était assis et, d'un bond, il se

dressa.

– Pas là ! Pas sur la chaise !

Alors seulement, il découvrit les deux étrangers et le Mexicain, qui affectait ne pas le voir.

Son visage devint affreusement livide.

– Ne me faites pas de mal, supplia-t-il. Je vous donnerai de l'argent, je...

– Pardon, dit Harry Dickson, vous vous méprenez... Nous vous avons tiré des mains de cet homme, au moment où il s'apprêtait à vous jouer un mauvais tour. Vous êtes sauvé et nous arrêtons votre agresseur.

– Arrêter ! balbutia le campagnard. Seriez-vous de la police ?

– Plus ou moins !

– Non ! cria soudain Fage ! Laissez-le libre. Je ne porte pas plainte ! Vous n'avez aucun droit sur lui, puisque je ne porte pas plainte ! Vous m'entendez ! Je connais la loi !

– Voyons, dit Harry Dickson, vous n'êtes guère raisonnable. Voilà un homme qui aurait pu vous tuer et qui, en tout cas, vous a bien maltraité. Pourquoi voulez-vous l'épargner à présent ?

Mais Fage semblait en proie à une véritable frénésie furieuse.

– C'est mon droit et cela me regarde ! Laissez-le partir ! Je ne porte pas plainte ! Je vous dis que je connais la loi ! Allez-vous-en !

Le détective vit un bizarre sourire glisser sur la face hautaine de son prisonnier et, de nouveau, il sentit revenir en lui cette sympathie sans fondement.

– Soit, dit-il, vous êtes libre, Juarez. Mais ne recommencez pas !

– J'exige la plus absolue discrétion sur ce qui est arrivé, glapit Mr. Fage, sinon je me plaindrai ; soyez-en convaincus !

Il les poussa véritablement dehors.

– Rendez-lui son fusil, Tom, ordonna Harry Dickson.

Juarez remercia d'un signe de tête et s'éloigna d'un bon pas, prenant de l'avance sur les deux détectives, qui remontaient le sentier à travers la lande. Tout à coup, le Mexicain sembla se raviser. Il se retourna avec brusquerie et revint vers les détectives.

– Sir, demanda-t-il à Harry Dickson, puis-je connaître votre nom ?

– Pourquoi ? fit sèchement le détective.

– Pour pouvoir un jour vous prouver ma reconnaissance.

- C’est inutile... L’affaire est close.
- Elle pourrait ne pas l’être pour vous !
- Et pourquoi ?
- À cause de la sale bête, qui habite cette maison isolée. Et, surtout, à cause de ce que vous y avez vu !
- Qu’avons-nous donc vu d’exceptionnel ?
- Les sept chaises, gentlemen !
- Mon nom est Harry Dickson, fit le détective après une minute de réflexion.

Le Mexicain le considéra longuement, un éclair de joie dans ses étranges yeux bleus.

- Rappelez-vous les sept petites chaises, sir, dit-il à voix basse.

Puis il s’éloigna et se perdit dans le lointain, sans plus se retourner.

2. Tom Wills esquisse un « cavalier seul »

Le soir, au dîner où Mr. Shaw avait invité Harry Dickson et son élève, ces derniers ne soufflèrent mot de l'agression de l'après-midi, mais le détective parvint néanmoins à aiguiller la conversation sur l'étrange Mr. Fage.

– Nous avons fait une merveilleuse promenade, cet après-midi, et nous nous sommes attardés au bord d'une lande farouche et déserte. À notre grand étonnement, nous y vîmes une maisonnette très agréable d'aspect. Dans l'espoir de nous faire montrer le chemin, nous avons frappé à sa porte, mais personne ne nous a ouvert. Après, nous nous sommes débrouillés tout de même...

– La lande bleue, dit Mr. Shaw. On l'appelle ainsi à cause d'une certaine marne bleue qu'on y trouve. Quant à cette maison, je ne m'étonne pas qu'on ne vous ait ouvert : elle est presque toujours inoccupée.

– C'est regrettable, car elle est diantrement jolie !

– Euh... oui, hésita Mr. Shaw, mais il faut être une créature privée de bon sens pour aller habiter un tel désert.

– Et qui donc l'habite ?

– Quand elle l'est, c'est par son propriétaire, un certain Mr. Fage. Un ancien homme de loi, paraît-il. C'est heureux que, comme administré, je n'aie pas à m'occuper beaucoup de lui.

Trop content de tenir un sujet de conversation, Mr. Shaw continua :

– Une fois seulement, j'eus, comme maire, affaire à lui. Il s'agissait de terrains communaux, sur lesquels son jardin empiétait quelque peu. Je fis porter par Weeny une lettre à son domicile, car il était absent. Quinze jours plus tard, il se rendit à ma convocation et se montra à peine poli envers moi.

» Comme il était porteur d'une recommandation émanant d'un haut personnage de la Chambre des Communes, recommandation qui était presque en ordre, je le tins quitte de toutes formalités et je fus bien aise de me débarrasser de lui. D'ailleurs, il ne nous occasionne aucun embarras. Il ne vient jamais au village et, quand il se rend à sa maison, ou quand il la quitte pour Londres, il arrive et part à

bicyclette par le chemin qui longe la Tamise.

Mr. Shaw regarda l'heure au cartel de la salle à manger.

– La foire est déclarée ouverte dès ce soir. Que diriez-vous si je tous invitais à assister aux débuts du cirque Gomez ?

– Tope ! fit Harry Dickson.

Le cirque Gomez avait bien fait les choses.

Sur les tréteaux, éclairés par une demi-douzaine de torches à pétrole, les baladins annonçaient des merveilles :

Linda la Trapéziste – Orthez, le plus merveilleux acrobate du monde – Pedro le Rocher, l'hercule des hercules – Le shooter masqué !

– Ah, dit Mr. Shaw, nous allons revoir notre ami de ce matin.

Harry Dickson pinça légèrement le bras de Tom Wills et sourit.

La représentation n'était ni meilleure ni plus mauvaise que celles que l'on est habitué à voir dans les kermesses villageoises.

Comme le public n'était guère difficile non plus, chaque numéro eut son succès, et des applaudissements nourris éclataient après chaque nouvelle prouesse. Enfin, on annonça le « Tireur masqué » !

Un stand de tir volant fut installé et l'artiste vint sur la piste.

Il ne portait plus son costume voyant de la journée, mais une tunique sombre, qui s'harmonisait au loup de soie noire couvrant son visage.

Quelques cartons furent troués avec art, des boules tirées au vol, des clay-birds mis en morceaux. Enfin, une jeune artiste prit place devant un écran de tôle. Glissant une cigarette entre ses dents, elle fit signe au public que le tireur allait la lui couper au ras des lèvres.

Le shooter salua l'assemblée et choisit une nouvelle arme au râtelier.

C'était un beau fusil damasquiné, qui luisait aux feux du projecteur. Minutes d'angoisse pour l'assistance : l'homme leva son fusil, l'épaula, et visa longuement. Le coup partit.

Il y eut une détonation sourde, bizarre. La cigarette demeura intacte aux lèvres de la jeune femme et un nuage de fumée entoura le tireur.

Celui-ci resta une seconde sans mouvement, puis, poussant une plainte déchirante, il s'effondra sur le sol.

– Qu'arrive-t-il ? s'écria Mr. Shaw.

– Le fusil vient d'éclater ! s'écria Harry Dickson. Le pauvre diable pourrait payer cela de sa vie. Allons voir !

Il s'élança, suivi de Tom et du maire, vers la draperie de toile derrière laquelle on venait d'emporter le malheureux artiste.

Harry Dickson le trouva sans mouvement, entouré des autres membres de la troupe, qui poussaient force cris et gémissements.

– Vite, de l'eau et des linges ! ordonna Dickson en voyant le visage ensanglanté du tireur.

On obéit et rapidement le détective torcha, d'une main experte, les joues et le front de la victime.

– Il en réchappera, dit-il. Par une chance inespérée, les yeux ont été épargnés et les éclats de métal n'ont fait qu'entamer assez profondément les chairs... Mais, que signifie ?... ce n'est pas le señor Juarez !

Gomez s'avança, en s'excusant.

– Juarez nous a quittés brusquement ce soir, señor, sans rien nous dire. Alors, comme le numéro était annoncé, Orthez, qui est très bon tireur également, l'a remplacé.

– Montrez-moi le fusil, ordonna le détective.

Il examina ce qui restait de l'arme et fit signe à son élève.

– C'est bien ce que je pensais. Le canon a été bouché à l'aide d'un tampon gras, et un coup de lime dans la culasse a fait le reste.

Dickson se tourna vers Gomez.

– Quelqu'un d'étranger à la troupe a-t-il eu accès au cirque depuis le départ de Juarez ?

– Non, señor. Mais, comme nous avons fini de prendre en commun notre repas du soir, dans la roulotte principale, nous avons remarqué qu'une des toiles de clôture avait été fendue d'un coup de couteau.

– Où se trouvent remisées les armes ?

– Dans ma propre roulotte. Avant la représentation, elles sont enfermées dans un réduit, tout contre la piste.

– J'irai voir...

C'était une petite pièce carrée, aux cloisons de toile et servant sans doute de loge au shooter.

Harry Dickson inspecta le sol, qui était celui de la grand-place en partie recouvert d'un tapis grossier.

Il ramassa quelques menues parcelles de terre.

– De la marne bleue, Tom, dit-il en ricanant doucement. La terre de la belle lande bleue.

– Elle peut provenir des chaussures de Juarez, qui l’a parcourue tout comme nous.

– C’est évident ! Seulement, Juarez portait des bottes de cuir souple, à semelles de buffle, tandis que ces plaques de terre portent quelques gaufrages fort caractéristiques, comme seuls en laissent des souliers de cycliste.

– Fage fait de la bicyclette, murmura Tom. Nous le savons par Mr. Shaw.

– Ce qu’il fallait démontrer !

– Allons-nous en avertir le maire ?

– Nous nous en garderons bien, Tom. Il est inutile de troubler la quiétude de ce brave homme. Nous suffirons nous-mêmes à l’enquête que je désire mener en silence. Que diriez-vous d’une expédition nocturne ?

– À la lande bleue ? s’écria joyusement Tom Wills. Chouette... L’inaction commençait à me peser. Ah ! quel pays de rêve !

Orthez, le front bandé, put revenir saluer le public, et Gomez fit une allocution pleine de feu, dans laquelle il dépeignit son pensionnaire comme un foudre de courage et d’endurance. La soirée se termina fort bien malgré le dangereux intermède. Il fallut pourtant subir encore un assaut d’hospitalité de la part de Mr. Shaw, qui tenait à régaler les détectives de quelques verres d’un vieux whisky, fameux entre tous. Le clocher d’Alwich sonnait minuit, avant que Dickson et son élève pussent s’éloigner par les rues endormies.

Ce n’était guère facile de retrouver une route à peine frayée, qu’ils n’avaient parcourue qu’une fois, à la lumière du jour. Heureusement, la lune s’était levée et mettait un badigeon d’argent vierge sur toutes choses.

Après plus d’une heure de marche et d’hésitations, un pan de mur blanc parut au fond de la lande.

– La maison solitaire ! murmura Tom Wills.

Sous la clarté de la lune, elle n’avait plus cet aspect accueillant de la journée. Elle semblait basse, tassée sur elle-même, comme une bête prête à bondir sur tous ceux qui prétendaient l’approcher.

Les grands soleils, leurs corolles géantes closes, semblaient de vilains piquets noirs, surmontés d’une tête fripée.

Les volets étaient clos. À l'intérieur, tout resta silencieux quand Harry Dickson heurta l'huis.

– Cela va de soi, grogna le détective. Tout à coup, il huma l'air. – Et cela aussi !

Puis, sans ménagement aucun, il crocheta la serrure.

Dans la clarté de leurs torches électriques, ils revirent le hall, puis la cuisine aux meubles de chêne lustré, aux dinanderies luisantes.

– Quelque chose manque à l'appel, n'est-il pas vrai, Tom ? ricana le maître.

– Le nommé Fage ?

– Et pas seulement lui...

– Les sept petites chaises, que diantre !

– Parties en auto, comme des dames de la haute ! Tout à l'heure, n'avez-vous pas senti l'odeur de l'essence minérale ? Fage est quelqu'un qui sait fichtrement aller vite en besogne !

– Je me demande ce que tout ceci peut signifier ?

Harry Dickson s'était mis à inspecter ce qui l'entourait.

Outre la cuisine, la maison ne contenait qu'une petite pièce dénudée et une chambre à coucher, meublée d'un simple lit de fer. Il n'y avait pas d'étage et pas de cave non plus.

Dans l'unique buffet il ne découvrit, en dehors d'un pain entamé, de quelques croûtes de fromage et d'une demi-bouteille de vin, que des tiroirs vides.

Harry Dickson revint à l'endroit où s'étaient trouvées les chaises. Le mur, auquel elles s'appuyaient, était blanchi au lait de chaux et gardait encore les traces de leurs dossiers.

– Envoyez-moi un rond de lumière là-dessus, Tom !

Sur le mince halo lumineux, Harry Dickson darda sa loupe, puis, de l'ongle, gratta une parcelle de la chaux noircie par le contact du siège.

– Voilà du vilain !

Il déposa quelques fragments brunâtres sur la feuille blanche de son carnet de notes.

– C'est du sang, Tom !

– Quelqu'un a donc saigné ici ? demanda naïvement le jeune homme.

– Je ne le pense pas, mais, évidemment, sur une des chaises. Pour

cette raison, elle ne devait pas se trouver ici. Voyons, il y a d'autres traces sur le mur !

Fichtre... l'histoire se répète. Presque toutes ces petites chaises ont laissé de menues traces sanglantes sur la muraille.

Soudain, la main de Tom Wills se crispa sur le bras de son maître.

– Quel lugubre cri... Avez-vous entendu ?

Harry Dickson se releva.

– Oui, c'est celui du butor chevronné, un échassier mélancolique, qui se complaît à pousser cet effroyable appel. Mais...

Le visage du détective avait pris une expression de stupeur.

– Tout d'abord, il n'y a pas de marécages par ici, et cet oiseau ne quitte guère les bords de l'eau fangeuse. Ensuite, le butor ne crie pas la nuit.

– Alors, dit Tom, quelqu'un a imité le cri. C'est un signal.

– Eteignez votre lampe et restez tranquille.

On n'entendait rien. Le silence des alentours était formidable. À peine s'élevait le léger murmure du vent nocturne dans les bruyères.

Par le dessus et les fentes de volets, le clair de lune pénétrait en pinceaux bleus dans la pièce, dessinant des formes fantastiques sur le carrelage, noir et blanc, du sol.

Tom Wills observait l'une d'elles. Il lui sembla qu'elle devenait plus large au fur et à mesure qu'il la regardait.

Il reporta aussitôt ses regards sur le volet, par où la clarté lunaire filtrait dans la pièce.

Tout à l'heure, il était clos. À présent, une fente assez large y brillait, et... oui, lentement, elle s'élargissait.

Wills allait attirer l'attention du maître sur ce fait étrange, quand le cri du butor éclata avec une violence nouvelle, tout proche cette fois, comme s'il s'élevait contre le mur même.

En même temps, les battants du volet s'écartèrent.

Cela dura à peine l'espace d'une seconde. Pas même...

Derrière la vitre carrée, en plein clair de lune, un visage inhumain, effroyable, un masque d'enfer et d'épouvante, venait d'apparaître.

Deux yeux de tigre se fixèrent sur Tom Wills, qui leva son revolver. Mais trop tard, et sa main tremblait... Le coup ne partit même pas. Déjà, la fenêtre était vide et n'encadrait plus que le paysage lunaire de la lande bleue.

– Maître ! chevrota Tom Wills. Avez-vous vu ?

Harry Dickson s'élançait déjà hors de la maison.

C'est en vain qu'ils en firent le tour. Ils ne virent que la vastitude champêtre, que les bouquets de buissons épineux, que la bruyère nacrée de lune. Sous leurs pieds ne crissait que le sol marneux et, dans le jardin aux soleils endormis, ils ne foulèrent que les globes fragiles et fumeux des pissenlits.

Ils reprirent le chemin d'Alwich, où ils arrivèrent fatigués et songeurs.

– Je me demande quel nouveau secret détient la fameuse lande bleue, murmura le détective en se mettant au lit.

Tom Wills ne pouvait pas si facilement trouver le sommeil. La tête encore remplie des souvenirs de la journée, il musait dans sa chambre.

La joie de l'action qu'il avait éprouvée tout à l'heure, était tombée pour faire place à une sourde inquiétude qu'il s'expliquait mal.

Il revoyait la figure rouge et bonasse de Mr. Fage, puis les singulières petites chaises noires, et enfin l'horrible figure entrevue un moment devant la fenêtre baignée de lune.

L'instant d'après, c'était au Mexicain Juarez qu'il pensait, à ce shooter si brusquement disparu, et il sentit un certain réconfort de le savoir ennemi du fruste M. Fage.

Il s'était allongé sur son lit et entendit trois heures sonner au clocher d'Alwich. Le sommeil ne venait pas.

– Ah, soliloqua le jeune homme, si nous pouvions retrouver ce Juarez !...

Il resta quelque temps à se morfondre, espérant en vain trouver une route dans les ténèbres. Il répéta :

– Si je pouvais retrouver Juarez !

Il avait dit « je ».

Tom Wills avait parfois de ces mouvements d'humeur égoïste. Il lui arrivait de mener assez bien une mission à lui confiée par le maître. Mais, jamais, il n'avait conduit une affaire seul, tout seul !

– À mon avis, Juarez ne s'est pas enfui, car un personnage aussi voyant se serait fait repérer en un tour de main. Pour moi, il ne doit pas s'être éloigné de la troupe Gomez. Peut-être qu'il y est à cette heure.

Il s'approcha de la fenêtre et en souleva les rideaux.

Un peu de clarté naissait déjà à l'est, argentant vaguement le faîte

des toitures. La grand-place était déserte et l'on y voyait les silhouettes confuses des tentes et des roulottes.

– Tiens, se dit Tom en fixant une échoppe sise tout à fait à l'écart des autres, voici un outillage forain plus moderne.

La roulotte, rangée contre les flancs de toile de l'échoppe, était, en effet, à la remorque d'une petite auto, une Ford d'ancien modèle, haute sur pattes et qui avait dû faire bien des milliers de kilomètres, tant elle semblait usée et disjointe.

Tom se souvint de s'être arrêté un moment en faisant le tour de la foire, devant cette tente, qui portait une enseigne cocassement peinte :

Mrs. Hugueness, extra-lucide, cartomancienne, chiromancienne, nécromancienne.

Mais il ne se souvint pas d'avoir entrevu la petite automobile Ford.

– Oh ! fit-il tout à coup, que signifie ceci ?

Une silhouette venait de s'approcher de la machine et la mettait en marche d'un quart de tour de manivelle.

– Rudement au point ce moteur, marmotta Tom. Et comme il fait peu de bruit !

– Ah ça, continua-t-il, voilà des gens qui s'en vont après le premier jour de fête, alors que celle-ci se prolonge pendant presque toute la semaine ?

Il ne songeait plus à dormir, tant sa curiosité de détective était en éveil. Allait-il prévenir le maître ?

Certes, c'était le parti le plus sage à prendre, mais d'un côté, le jeune homme redoutait une inutile alerte, qui aurait pour suite l'éternelle ironie du maître, et d'autre part, le désir de travailler seul le reprenait.

– Bah ! cela ne coûte pas grand-chose d'aller voir, dit-il.

Il se vêtit et se glissa hors de l'auberge, sans avoir été entendu de personne. Une clarté brouillée régnait déjà sur la grand-place.

Tom vit que l'auto avait exécuté un virage et se tenait, la roulotte en remorque, prête à partir par la grand-rue. Il vit alors également que cette roulotte lui était totalement inconnue la veille. Oui... celle de la diseuse de bonne aventure, une boîte roulante, haute sur roues et peinte en rouge, était toujours en place. Que signifiaient ces mouvements nocturnes ?

Il était arrivé à quelques mètres de la maison roulante, dont les petits volets étaient clos. L'auto Ford ronronnait tout doucement, à peine audible. À travers les fenêtres de mica de sa capote, le jeune

homme ne parvenait à distinguer aucune silhouette de chauffeur au volant.

En tapinois, il s'approcha davantage et l'idée lui prit de s'accrocher derrière la voiture foraine et de faire route avec elle.

Brusquement, il se sentit ceinturé avec vigueur et poussé contre le sol.

Il aurait voulu crier, mais un bâillon venait de lui être glissé dans la bouche, avec une infernale habileté.

Il lui restait un bras libre. Il eut un geste, qui fit tomber son chapeau. Un second geste envoya ce dernier sous les roues de l'auto.

Tom avait été réduit à l'impuissance par son agresseur invisible et jeté brutalement dans la roulotte.

Il avait dû avoir affaire à une créature d'une dextérité sans pareille car, sans qu'il s'en soit rendu compte, une fine cordelette avait été enroulée autour de son corps et lui interdisait tout mouvement.

Il sentit la voiture s'ébranler, prendre de l'allure, aller de plus en plus vite ; puis, par la sonorité décroissante du pavage, il comprit qu'on était en rase campagne.

Il maudit son imprudence et surtout son désir d'indépendance vis-à-vis de Harry Dickson.

Mais il avait laissé une trace de son passage.

Le détective comprendrait et Tom, dans toute sa détresse, se sentit un peu plus rassuré.

3. Les deux premières chaises

Oui, Harry Dickson retrouva la trace et, immédiatement, il se rendit compte de l'imprudence de son élève.

Weeny, en faisant sa ronde matinale, avait trouvé le chapeau et l'avait aussitôt reconnu : le magnifique feutre blanc ne faisait-il pas loucher d'envie tous les habitants d'Alwich ?

Quelques minutes plus tard, le détective avait sonné chez Mr. Shaw et de toute urgence, s'était fait recevoir de lui.

En aussi peu de mots que possible, il mit le brave homme au courant des événements de la veille.

– Cela à Alwich ! se lamenta le bon Mr. Shaw. Qu'importe, il faut retrouver les coupables, puisque coupables il y a !

– Le plus pressé n'est peut-être pas de courir au secours de Tom, dit Harry Dickson. L'axiome se répète souvent dans le métier : si l'on enlève quelqu'un qu'on aurait pu aisément assommer sur place, ce n'est pas dans l'intention de le tuer, du moins pas dans un bref délai. En général, on se sert des victimes comme d'otages. N'avez-vous plus rien à me révéler au sujet de la lande bleue, monsieur Shaw ?

– Peu de choses : on la dit hantée, mais cela est courant dans la région. À part un ou deux vagabonds, peu dignes de croyance, qui ont parlé d'une sorcière en mante noire, personne n'a jamais vu le fantôme de la lande bleue. Il faut reconnaître également que personne ne fréquente cet endroit, l'évite même. C'est tout ce que je puis vous en dire.

– Soit... À présent, faites un effort de mémoire ; quel est le personnage haut placé de qui s'est recommandé Mr. Fage ?

Le visage de Mr. Shaw se rembrunit.

– Je vous le dirai mais, comme ce n'est pas un homme agréable, j'aime autant que mon nom ne soit pas mêlé à cette affaire. C'est Lord Redfax, de la Chambre des Communes, vous savez bien.

– Oui, je connais en effet. C'est un politicien estimé, mais redouté pour sa sévérité et la façon très dure dont il dit leurs quatre vérités à ses adversaires. Non certes, ce n'est pas un bonhomme facile à manœuvrer.

– N'empêche, dit vaillamment Mr. Shaw, que je ferais arrêter Fage

s'il se présentait sur le territoire de la commune d'Alwich.

– C'est fort bien, répondit Harry Dickson. Seulement, je crains que vous n'en ayez l'occasion de sitôt.

Il se leva et tendit la main au maire.

– Veuillez me prêter votre automobile, ainsi que ce brave policier de Weeny. Il me faut retrouver Tom !

– Dieu vous entende, monsieur Dickson. Dès que les communications téléphoniques seront établies, j'alerterai la police des environs, et même de Londres.

Harry Dickson secoua la tête.

– Je vous remercie. Vous êtes bien obligeant, monsieur le Maire, mais j'espère que ce ne sera pas nécessaire.

– Vous êtes donc tellement certain de retrouver votre collaborateur ?

– Oui, dit Harry Dickson, car il a déjà quelqu'un à ses trousses, et quelqu'un qui n'est pas homme à plaisanter !

– Oh ? Et qui est ce brave homme ?

– Hm, je ne le sais pas trop. Il est encore bien mystérieux pour moi. Quand Weeny m'apporta le chapeau, avant de venir sonner à votre porte, je me suis rendu sur la grand-place et j'ai fait quelques constatations. D'abord, j'acquis la conviction que Tom avait été enlevé en auto, puisque ce sont des pneus qui ont écrasé son couvre-chef. Ensuite, que cette auto avait une remorque, une roulotte : les traces en étaient parfaitement visibles.

» Cette auto devait être une Ford ancien modèle. Je sais parfaitement ce que ces voitures peuvent tracer quand elles traînent une charge comme la roulotte en question. Reste l'heure... C'est fort important en la matière.

» L'auto a laissé des traces d'huile.

» J'ai fait une étude approfondie sur les huiles d'auto, et surtout sur l'altération qu'elles subissent à l'air, après un temps déterminé. Ces traces d'huile, je ne les ai pas relevées sur la grand-place, mais à l'angle de la grand-rue. Donc, à ce moment, la voiture était en marche.

» Fort de mes anciennes recherches, j'augure que le convoi s'est mis en branle entre trois et quatre heures. Je précise même : trois heures et demie, car je me suis endormi à trois heures seulement.

» Qu'en conclure, monsieur le maire ?

» D'abord que les scélérats n'auraient garde de circuler avec leur

équipage pendant les heures claires, au risque d'être vus de tout le monde. Ensuite, qu'ils devaient arriver à destination avant la clarté du jour. Or, il fait clair à quatre heures trente. J'ajoute également que les gens de la région ne se lèvent guère avant cinq heures, soit dit pour les plus matinaux. Il ne fallait donc pas une heure complète aux voleurs d'hommes pour arriver à leur première halte de sécurité.

» Tel que je m'imagine le convoi, en une heure, il n'a pu, sur vos routes, faire plus de vingt-cinq kilomètres. Je situe donc l'endroit de la halte à moins de vingt-cinq kilomètres. Disons même quinze. Il vous serait aisé à vous-même, qui connaissez le pays comme votre poche, de me dire si, à quinze kilomètres vers l'est, en suivant la grand-route, il y a un endroit propice à ce genre de halte ?

Mr. Shaw se livra à une gymnastique mentale très ardue.

– La route avance en terrain plat, murmura-t-il. Pendant les premiers milles, il n'y a que landes et friches. Ah, ensuite, il y a du bois... Mais non, ce ne sont que des boqueteaux... Il y a aussi une futaie, mais elle n'est pas bien grande. Ah, j'y suis : au kilomètre quatorze, il y a le cimetière de St. Britten !

– Qu'est-ce ? demanda le détective en dressant l'oreille.

– Le cimetière de l'ancienne abbaye de St. Britten ! L'abbaye est détruite depuis plus d'un siècle, mais son immense cimetière est resté. Pendant bien des années, il continua à servir de nécropole pour les gens très riches de Londres, car le prix des concessions y était énorme. Il y a une dizaine d'années, il a été définitivement désaffecté et acheté par une duchesse ou une comtesse slave, la Neroltschka, qui prétendit vouloir y rebâtir l'abbaye, ce qu'elle n'a jamais fait d'ailleurs. Elle a désigné deux gardiens à la surveillance de ce lugubre endroit, deux Espagnols je crois. Cela me fait penser qu'on a prétendu que la Neroltschka était Espagnole, et non Russe ou Roumaine, mais peu importe !

» Ces deux moricauds continuent à entretenir le cimetière, en interdisent farouchement l'accès à qui que ce soit, ce qui est leur droit.

– Merci, dit Harry Dickson. Cet endroit me va comme un gant !

Il allait partir, quand le maire le retint.

– Et... celui qui protège le pauvre Tom ? demanda-t-il.

– Pendant que vos domestiques font le plein d'essence de votre auto, donnez-moi un pas de conduite jusqu'à la grand-place, dit le détective.

Mr. Shaw s'empressa d'achever sa toilette et suivit Harry Dickson.

Celui-ci marcha droit vers la tente de Mrs. Hugueness, l'extra-

lucide, et arracha la toile qui lui servait de porte.

– Vide ! s'écria le maire.

– Comme une huître dont on n'aurait laissé que la coquille ! ricana le détective. Voyons un peu plus loin, maintenant.

Il désigna la roulotte de la diseuse de bonne aventure, garée tout contre la tente. La porte en était ouverte.

– Vide ! hurla pour la deuxième fois le maire d'Alwich.

– Heureusement, elle ne l'était pas tout à fait pour moi, repartit Harry Dickson. Voici ce que j'y ai trouvé, et qui me rassure.

Il tira de sa poche un bandeau de toile rouge.

– Qu'est-ce là ?

– En certains pays, cela sert de chapeau... D'ailleurs, il y avait un billet noué dans l'un des coins. Tenez, le voici :

– *Harry Dickson : je les suis !* lut le maire à haute voix. Qui a écrit cela ?

– Juarez, dit simplement le détective, et ce n'est pas un homme qui plaisante.

Etourdi, étouffant presque sous le bâillon, Tom Wills sentait une somnolence vague mais pénible l'envahir. Il avait été jeté sur le plancher de la voiture, qui avançait en cahotant. À la fin, les moindres heurts devinrent douloureux pour le prisonnier.

Il eut à peine conscience de l'arrêt du convoi. Des mains l'arrachèrent sans douceur à sa prison roulante.

Il vit que le jour s'était levé, mais que la nuit s'attardait encore en brumeuses grisailles. Il sentit la fraîcheur de l'air matinal, il entendit le frisselis des feuilles et le premier ébrouement des oiseaux.

Quelques instants après, ce fut à nouveau les ténèbres.

Il comprit qu'il avait été déposé dans un endroit froid et humide, sur des dalles glacées, où des vents coulis circulaient comme des couleuvres.

Au-dehors, il y eut un bruit de pas, puis, des voix assourdies et mécontentes, furieuses ensuite.

Une voix cria en mauvais anglais :

– Il en manque deux !

Enfin le murmure du moteur reprit, puis ce fut le silence.

Soudain, une épouvante indicible s'empara du jeune détective.

Un cri atroce, d'une tristesse déchirante, venait de s'élever non loin de lui : l'appel du butor chevronné !

Tom répondit à cette horrible clameur par un hurlement de terreur que le bâillon étouffa et transforma en un sourd rauquement de détresse.

Un grand souffle froid le prit dans le dos. Il comprit qu'on venait d'ouvrir une porte derrière lui.

Cela n'avait apporté aucune clarté dans sa prison, qui resta noire comme l'enfer. Dans l'obscurité, des pas traînants s'élevaient à présent et le jeune homme se sentit effleurer le visage par une étoffe humide ; en même temps, l'odeur lui parvint.

Elle était écoeurante ! Le jeune homme la reconnut : c'était celle des cadavres, celle de l'horrible décomposition humaine.

La chose devait se tenir immobile devant lui, exhalant ce souffle putride qui faisait lentement défaillir Tom Wills.

Brusquement, il se vit inondé de lumière : ce n'était qu'un rayon dardé par une lampe sourde, mais qui suffisait pour meurtrir ses yeux trop longtemps voués aux plus compactes ténèbres.

Un long soupir s'éleva, et, alors, quelqu'un se mit à rire.

Oh ! ce rire... Tom l'entendrait jusqu'à son dernier soupir, tant il était lourd de cruauté et d'inhumaine férocité.

Tout à coup le rayon pivota, et il vit.

À trois pas de lui, deux yeux de tigre en fureur le couvaient avec une rage indicible, et ces yeux s'enchâssaient dans le visage le plus abominable qui puisse surgir du tréfonds d'un cauchemar.

Il était d'une blancheur de craie, fendu d'une immense bouche rouge qui s'ouvrait sur une denture effroyable, aux canines démesurées.

Une chevelure d'un blanc de neige se hérissait tout autour de cette tête monstrueuse, dont Tom vit à peine les oreilles pointues et velues de chauve-souris. Pour la seconde fois, la vision surgissait devant lui, car c'était l'odieuse apparition de la maison de la lande bleue : mais, à présent, cette horreur se dressait à quelques pieds à peine !

Le souffle de la bête était tellement putride que les sens de Tom chaviraient. Il vit la tête se rapprocher, les dents tendues pour mordre...

Un appel strident retentit et le monstre bondit en arrière avec un grondement de terreur et de colère. La lumière disparut. Tom entendit

le bruit de la porte qui se fermait. Le silence était revenu.

Cette minute avait trop exigé des forces du pauvre garçon. La torpeur et un peu d'oubli, voisins de l'évanouissement, lui vinrent.

Cela ne dura pas. Il y eut des bruits au-dehors, des bruits lointains, confus et pourtant terribles. C'étaient des râles, des plaintes volontairement étouffées, de sourds rauquements d'agonie, accompagnés de rumeurs particulièrement sinistres que Tom ne put définir.

Un immense frisson le saisit : de nouveau, la porte s'était ouverte.

Il n'entendit plus le glissement précautionneux d'un pas, ni le grougrou d'un long manteau humide, seulement des pas très lourds, comme ceux d'un homme transportant de gros fardeaux. Puis il y eut des heurts dans l'ombre, comme si ces fardeaux venaient d'être déposés non loin de lui. La porte se referma. Et, de nouveau, l'odeur régna en maître.

Elle avait changé de nature. Elle était douceâtre, particulièrement écoeurante. Tom songea à un poulet fraîchement éventré.

C'était l'odeur du sang...

Il y eut alors un autre bruit, menu, léger et têtu, comme celui d'une pluie qui commence à tomber à larges gouttes. Il persistait, il persistait...

Tom comprit que, dans les ténèbres, en face de lui, du sang coulait à lourdes gouttes, invisible et tout proche.

Définitivement, sa raison chavira.

– Grâce ! Grâce !

Tom hurlait... On venait de lui retirer son bâillon et en même temps, il se vit entouré de clarté.

– Cela vous apprendra, mauvais garnement !

Tom poussa un grand cri et se mit à pleurer à chaudes larmes.

C'était le maître qui parlait.

Vaguement, les formes devenaient définies autour du jeune homme.

Il vit l'agent Weeny décrocher de lourds volets de bois, la lumière du jour entrer à grands flots dans une pièce toute en pierres grises et humides. Dans un coin, il aperçut d'autres choses mais le détective lui fit détourner la tête.

– Attendez d’avoir pris une bonne gorgée de rhum, mon petit, car ce qu’il vous reste à voir est loin d’être beau.

Tom obéit et la liqueur brûlante lui fit l’effet d’un baume.

– Maître, sanglota-t-il, pardonnez-moi... Dire que je ne sais même pas ce qui m’est arrivé !

– Il me faudra du temps pour le savoir moi-même, riposta le détective. Vous sentez-vous assez fort à présent ? Oui ? Eh bien, voyez vous-même !

Tom eut à peine vu qu’il détourna les regards.

Contre le mur, attachés à deux chaises basses, deux hommes de forte corpulence se tenaient dans une pose atroce.

Leurs traits étaient hideusement révoltés, les yeux leurs sortaient des orbites et du sang coulait, en larges filets, de leurs bouches tordues.

– Qu’est-ce... qu’est-ce ? balbutia le jeune homme.

– Cela se nomme le supplice du garrot, répondit Dickson d’une voix sombre. Ils ont été étranglés avec une force terrible. Ils ont la gorge complètement broyée.

Il se tourna vers Weeny, tremblant d’horreur.

– Les reconnaissez-vous, Weeny ?

– Certainement, sir, hoqueta l’agent... Ce sont les deux étrangers, affectés à la garde du cimetière de St. Britton, où nous nous trouvons en ce moment.

– Et vous, Tom, reconnaissez-vous les sièges sur lesquels ils sont assis ?

– Ceux de la maison de Fage ! s’écria Tom Wills. La maison sur la lande bleue !

– Il y a un papier sur l’un d’eux, dit Weeny.

– Bien, dit Dickson, un étrange sourire sur son visage. Je reconnais l’écriture.

Il lut à haute voix :

– À Harry Dickson : Je vous rends Mr. Wills sain et sauf. Je vous laisse les deux premières petites chaises, ainsi que les crapules assises dessus ! – Juarez.

Le détective resta longtemps silencieux.

– Weeny, dit-il en s’adressant à l’agent, je prends la responsabilité de cette affaire. Il y a assez de place dans ce cimetière pour y inhumer

ces deux morts. Pour cela, faites-vous accompagner par des hommes de confiance qui sauront se taire le temps qu'il faudra. Mr. Shaw vous dira avec moi que rien ne peut être divulgué de tout ceci, avant que je n'en donne moi-même l'autorisation. Compris ?

Weeny, homme de discipline, salua.

– Compris, monsieur Dickson !

Tom, un peu remis à présent, fit le récit de son obscure équipée.

Harry Dickson l'écouta sans mot dire, puis il appela à nouveau l'agent Weeny.

– Y a-t-il un chemin carrossable conduisant d'ici à la lande bleue ? demanda-t-il.

– Carrossable sir ? Oh non, pas du tout !

– Ainsi, il faudrait prendre par le village d'Alwiche pour venir de la lande bleue jusqu'ici en voiture ?

– Oui, en effet, il le faudrait.

– Bien. Weeny. Et à pied ?

– Cela change la question, sir ! La lande bleue se trouve dans la même direction que l'endroit où nous nous trouvons en ce moment. Seulement, elle est située de l'autre côté de la Tamise, qui, je m'empresse de l'ajouter, n'est guère plus large qu'un fossé en ces parages.

– Tout cela concorde, dit Harry Dickson après un moment de réflexion. Une question encore, Weeny : avez-vous fait un tour de foire, hier soir ?

– Certainement, sir. Je n'étais pas de service en ce moment. Mon collègue, Bless me remplaçait.

– Avez-vous visité quelques tentes ?

– Eh oui, sir, comme tout le monde !

– Egalement celle de la diseuse de bonne aventure ?

Mr. Weeny rougit et baissa la tête.

– C'est par la faute de ma femme, sir. Elle me disait, par rapport à un petit héritage que nous espérons...

– Je ne vous fais pas de reproches, mon brave Weeny. Au contraire, je bénis la curiosité de Mrs. Weeny. Comment était cette cartomancienne qui se faisait nommer Mrs. Hugueness ?

– On l'appelait la « prêtresse mystérieuse », dit naïvement l'agent, parce qu'elle faisait ses tours de cartes avec un masque noir sur le

visage.

– Encore des masques ! grogna le détective. Ne l’avez-vous pas vue lorsqu’elle a dû exhiber ses papiers ?

– Non. Son domestique l’a fait à sa place. Une sorte d’idiot qui ne comprenait rien à rien. Mais ses papiers étaient en règle.

– Je vous remercie, Weeny, dit Harry Dickson au policier content de voir cet interrogatoire prendre fin.

– Tout cela concorde, avez-vous dit, maître, fit Tom Wills quand Weeny se fut éloigné quelque peu. Un complot se tramait donc contre Fage ?...

– Contre Fage ? Heu... sans doute, mais pas de la façon qu’on pourrait croire. Nous sommes plutôt devant un chassé-croisé. Juarez recherche Fage. Chose curieuse, il ne le tue pas, bien qu’il eût pu le faire aisément. N’avait-il pas son fusil ? Non, il s’est contenté de le rosser. Je suppose plutôt qu’il espionnait Fage. Mais d’autres espionnaient Juarez et auraient été bien aises de le supprimer. Or, Juarez n’est pas un chat à prendre sans gants.

» Il disparaîtrait du cirque Gomez, mais non d’Alwich, surveillant à son tour ceux qui croient le surveiller.

» Et voici la mécanique du reste de la nuit...

» Arrive l’auto chargée des sept petites chaises enlevées à la maison Fage. Je crois qu’elle a dû stationner quelque temps aux abords du village, sinon nous l’aurions croisée sur notre route nocturne.

» Juarez l’attend. Il doit se douter de l’endroit où la voiture se rendra avec son chargement. Et, à cet endroit, il a quelque chose à faire.

– Quoi donc ?

– Décharger subrepticement deux des chaises et les faire servir de sièges de supplice.

– Ah, fit Tom en frissonnant, je commence à comprendre...

– Mais Juarez vous voit venir. Il sait dans quelle folle équipée vous allez vous engager. Il est trop tard pour intervenir. Il ne peut pas rater l’occasion qui va s’offrir à lui, de parfaire une certaine œuvre de mort au cimetière de St. Britten. Il me laisse un siège et il paye ainsi sa dette de reconnaissance à Harry Dickson.

– Cela explique certaines choses, mais bien peu encore, murmura Tom Wills.

– À Londres, nous en apprendrons peut-être davantage, dit le

détective en se mettant au volant de l'auto de Mr. Shaw.

4. Un personnage haut placé

– Sa Seigneurie ne reçoit que sur rendez-vous, et je ne crois pas qu'elle vous ait fixé rendez-vous, dit le laquais gourmé dès que Harry Dickson eut exprimé le désir de voir Lord Redfax.

– Avez-vous passé ma carte ? demanda le détective.

– L'idée ne m'en est pas venue, fut la réponse insolente. Veuillez vous en aller...

– Si, au moins, vous lisiez cette carte ! insista Dickson sans se démonter.

– Votre nom et vos qualités me sont indifférents. Voici la porte.

– Je ne crois pas que vous ignoriez mon identité, dit le détective en montrant une patience d'ange. Je ne le crois pas, car je vous ai vu faire la grimace. Je suppose que vous ne devez pas aimer les gens de police.

– Non, je ne les aime pas. Mais j'aime encore moins des mêle-tout de votre espèce. Allons, je vous le répète, voici la porte, célèbre Harry Dickson !

– Vous allez la prendre vous-même, Brooks, et sans attendre vos huit jours, dit une voix triste et douce. J'ai déjà montré trop de patience avec vous !

Une jeune femme en toilette sombre s'avavançait au milieu du hall et s'inclinait devant le détective d'un geste empreint de noblesse.

– Brooks n'est que depuis peu de temps à notre service, s'excusa-t-elle. Ce n'est pas la première fois que l'on a à se plaindre de son insolence.

Le valet s'était retiré un peu à l'écart, pas assez toutefois pour n'avoir pas tout entendu. Il jetait des regards furibonds au détective. Mais, quand il les reporta sur la jeune femme, ils perdirent toute leur férocité et exprimèrent une profonde détresse.

– Si Miss Annabelle savait comme moi que la maison est, depuis tout un temps, en butte à je ne sais quel vil espionnage, elle ne me renverrait pas pour si peu de chose, se lamenta-t-il.

Harry Dickson intervint.

– Permettez-moi d'intercéder pour Brooks, dit-il. À une condition

toutefois, c'est qu'il veuille nous dire de quel genre d'espionnage il veut parler. Il est inadmissible qu'une personne comme Lord Redfax soit en butte à de pareilles manigances.

Brooks approuva vivement.

– Voilà qui s'appelle parler ! Puisque monsieur est si bon de prendre ma défense, je le prie d'accepter mes excuses, dit-il, en changeant brusquement de mode et de chanson. Je vais lui dire ce qui en est. Si vraiment il est animé de bonnes intentions envers notre maître, peut-être pourra-t-il trouver une défense contre ceux qui nous tourmentent.

La jeune femme fit un signe de tête.

– Parlez, Brooks, Mr. Dickson mérite notre pleine confiance.

– L'autre jour, commença le domestique, non, l'autre soir plutôt, on sonne. J'ouvre : il n'y a personne, mais un violent éclair m'éblouit. Quand je surmonte l'aveuglement qui s'ensuit, je ne vois qu'une rue vide, avec un taxi qui s'en va à toute vitesse. Je comprends toutefois : on m'avait photographié au magnésium.

» Deux jours plus tard, un bonhomme s'amène avec de grands airs.

» – Scotland Yard, dit-il en soulevant le revers de son veston. Je suis l'inspecteur Tommer. Veuillez répondre à mes questions.

» Je m'incline.

» – Vous n'avez pas déclaré votre bicyclette, et je viens la confisquer.

» Je me mets à rire.

» – D'abord, inspecteur, je ne sais pas rouler à bicyclette. Ensuite, il n'y en a pas dans toute la maison.

» – C'est ce que nous allons voir ! grogna-t-il.

» Je n'ignore pas que l'on ne procède pas de cette façon.

» – Une perquisition, dis-je ! Et dans la maison de Lord Redfax ! Je suppose que vous avez un permis en règle ?

» – C'est inutile, dit-il rudement. Et puis, il ne s'agit pas de Lord Redfax, mais de vous-même.

» – Très bien ! Je ne m'y oppose pas, mais, auparavant, je vais me servir de ce téléphone.

» – Pour quoi faire ?

» – Pour demander un renseignement à Scotland Yard !

Jamais je n'ai vu quelqu'un gagner la porte à une telle vitesse et

disparaître aussi rapidement dans la rue ; il est vrai qu'il y avait du brouillard. J'ai mis notre maître au courant et il s'est mis en colère. Il m'a dit de me montrer particulièrement méfiant et sévère envers tous ceux qui prétendraient entrer ici, munis de l'un ou l'autre mandat.

– Je n'ai aucun mandat, dit Harry Dickson, et je ne désire que quelques minutes d'entretien avec Sa Seigneurie.

– Je vais vous annoncer moi-même, dit la jeune femme en montant l'escalier.

Brooks, que l'intercession du détective avait retourné comme un gant à son égard, voulut racheter sa faute.

– C'est une brave dame... Une vraie lady ! Elle s'appelle Miss Annabelle Challenger ! C'est la secrétaire privée du patron. Ah, ce n'est pas un poste facile qu'elle a ici, car le « boss » est loin d'être accommodant. Pendant que vous êtes là, vous pourriez lui offrir vos services, pour enquêter sur les gens de mauvais aloi qui semblent rôder autour de la maison. Je suis certain qu'il vous payerait bien, car il est très riche !

La secrétaire privée revenait.

– Sa Seigneurie vous attend dans son bureau, monsieur Dickson, dit-elle.

Elle conduisit le détective, par d'immenses vestibules, que des toiles de maître transformaient en de véritables galeries de tableaux, jusqu'à une porte en chêne sombre qu'elle ouvrit devant le visiteur.

Harry Dickson découvrit une salle de dimensions extraordinaires, éclairée par de hautes fenêtres en ogive, où le grand bureau ministre, qui en occupait le centre, semblait perdu comme une épave sur l'océan, et où apparaissait tout aussi réduit le petit homme qui, de derrière ce meuble, épiait le nouveau venu.

– Monsieur Dickson, dit-il, d'une voix glacée qu'il essayait de rendre polie, que me vaut l'honneur...

Il était petit, chétif, ratatiné ; ses joues étaient blêmes et creuses, et le détective eut peine à penser que c'était là ce membre de la Chambre des Communes si redouté par ses collègues.

– Je voudrais prendre la liberté de poser une question à Sa Seigneurie, répondit Dickson en s'inclinant.

– Vous êtes un serviteur de la justice de mon pays et, comme tel, vous avez peut-être le droit de me poser des questions. Donc, parlez, monsieur Dickson. Je jugerai si votre question mérite une réponse de ma part.

– Puis-je vous demander pour quelle raison vous avez recommandé au maire d'Alwich un certain Mr. Fage, venu s'établir sur le territoire de la commune ?

Lord Redfax parut réfléchir.

– Je ne connais pas ce Fage, dit-il, du moins ce qui s'appelle connaître. Mais, il y a quelques années, il m'a rendu service. Cela vous suffit-il ?

– Je regrette de devoir vous dire que non, Excellence. Aussi dois-je dédoubler ma question. Comment avez-vous connu ce Fage et quelle est la nature des services qu'il vous a rendus ?

Le visage ascétique de Lord Redfax s'assombrit.

– C'est presque de l'indiscrétion, dit-il, mais je sais que vous n'êtes pas homme à entreprendre de vains interrogatoires. Je vous dirai donc ceci, en certifiant d'avance que c'est absolument tout ce que je sais de Fage.

» J'aime les toiles de maître. Un jour, Fage s'est présenté ici avec un Breughel. Il me disait qu'il n'était pas marchand de tableaux, mais homme de loi, dans je ne sais plus quel quartier de Londres, et qu'il était en difficulté d'argent.

» Le Breughel dont il me proposait l'achat me plaisait, et nous allions être d'accord quand son regard tomba sur deux toiles d'autres maîtres flamands, que je me disposais à acheter. « Ils sont faux, dit-il, mais merveilleusement contrefaits. » Puis, avec une aisance remarquable, il me démontra la fraude et, de la sorte, il empêcha que je fusse trompé pour un montant de plusieurs milliers de livres.

» Je lui exprimai ma reconnaissance.

» Peu de temps après, Fage revint et me dit qu'il avait fait l'acquisition d'une petite maison de campagne à Alwich, que le maire voulait lui susciter des difficultés pour un lopin de terre. J'écrivis, sur-le-champ, une lettre de recommandation au maire d'Alwich, que je connais pour être un brave homme mais très négligent, administrativement parlant.

» Depuis, je n'ai plus revu ce Mr. Fage, ni entendu parler de lui.

La chute de la phrase signifiait un congé.

Harry Dickson se leva, s'inclina et gagna la porte.

Ce fut Lord Redfax qui le rappela.

– Veuillez reprendre place, monsieur Dickson. Il se peut que vous puissiez m'être utile et je ne demande qu'à m'entendre avec vous. Miss Challenger, ma secrétaire, vient de me rapporter l'algarade que vous

avez eue avec cet imbécile de Brooks, mon domestique. L'homme était de bonne foi et je suis heureux d'avoir appris que vous lui avez pardonné son insolence. Vous rappelez-vous ce qu'il a dit par rapport aux sottises manœuvres qui, il y a peu de jours, furent dirigées contre ma maison ?

– Certainement, sir !

Lord Redfax devint plus grave et la pâleur de son visage s'accentua.

– Je crois en savoir davantage que Brooks, monsieur Dickson. Fatalement, un homme comme moi doit avoir des ennemis. Mais je ne puis croire qu'il en existe d'assez vindicatifs pour en vouloir à mon existence.

– Pourquoi parlez-vous de votre existence, sir, et en quoi a-t-elle pu être menacée ? demanda le détective.

– Peut-être vois-je les choses trop en noir, je le concède, repartit Lord Redfax. Mais quelqu'un rôde autour de moi, ici, dans ma maison même... quelqu'un qui a essayé d'entrer dans ma chambre à coucher pendant que je dormais. J'ai vu des traces sur ma porte, le lendemain. Quelqu'un qui, ne pouvant s'introduire par la porte, a tâché de le faire par la fenêtre.

J'ai vu sa sombre silhouette se dresser derrière les vitres et disparaître avant que j'eusse pu donner l'alarme ou m'emparer d'une arme.

– Quand cela s'est-il passé ?

– L'ombre devant la fenêtre a paru hier soir !

– Je ne suis à Londres que depuis trois jours, dit Harry Dickson. Je regrette de n'être pas venu vous trouver dès le premier jour, comme j'en avais l'intention. Seulement je revenais de vacances et un trop volumineux courrier m'attendait. Si vous voulez, j'établirai une surveillance ici, dès aujourd'hui.

– Certes, je le veux ! Mais je serais enchanté de vous voir payer de votre personne, si cela vous était possible, monsieur Dickson.

– Je ne dis pas non, mais il faudra pourtant, pour les premiers temps, faire confiance à mon élève Tom Wills, qui est un garçon de réelle valeur et sait mener à bien une mission de ce genre.

– Soit, je me rends à vos raisons, bien que je préfère m'adresser au Bon Dieu qu'à ses saints, vous devez le comprendre, dit le lord en tendant la main à son visiteur.

Miss Challenger attendait Dickson au bas de l'escalier.

– Sa Seigneurie vous a demandé... commençât-elle.

– En effet, mademoiselle. Puis-je vous demander quelques minutes d'entretien à ce sujet ?

– Certainement, sir, cela m'agréa même beaucoup, répondit avec élan la jeune femme.

Elle lui fit alors les honneurs de son bureau particulier, une place un peu sombre mais confortablement agencée et encombrée de livres.

– Ma Thébaïde... fit-elle avec un sourire.

Elle pouvait avoir trente à trente-cinq ans. Ses traits tirés, ses yeux las et ses épaules légèrement voûtées lui en faisaient paraître davantage.

Elle n'était pas extrêmement jolie, mais la noblesse de son attitude, de ses gestes, l'aisance de sa diction lui donnaient un charme qui valait bien une beauté passagère.

– Miss Challenger, dit Harry Dickson, êtes-vous au courant des alarmes de votre maître, Lord Redfax ?

– Oui, sir. Il est devenu craintif, il se croit poursuivi par des ennemis inconnus jusque dans sa propre demeure. Je dois vous avouer que ce n'est pas sans raison. Vous le savez d'ailleurs par ce que vous a dit Brooks, le valet de pied, et par ce que Lord Redfax a dû vous confier lui-même.

– Depuis combien de temps êtes-vous au service de Sa Seigneurie, mademoiselle Challenger ?

– Depuis cinq ans.

– Êtes-vous contente ? N'avez-vous pas à vous plaindre de son caractère.

– Contente ?... Oui, je crois que je le suis... Lord Redfax se montre très distant avec tous ceux qui le servent, également avec moi, mais il le fait avec la déférence voulue, et j'aurais mauvaise grâce de me plaindre de son caractère taciturne et maussade, car il n'influe jamais sur nos rapports de maître à secrétaire.

– Lord Redfax ne s'occupe que de ses importantes fonctions à la Chambre des Communes, je crois, tandis que les tableaux de maître constituent comme qui dirait son violon d'Ingres ?

– Si vous voulez. Il travaille beaucoup, quand il ne le fait pas, il reste plongé dans de longues rêveries, qui sont peut-être bien des méditations.

– Vous ne connaissez rien, dans sa vie, qui pourrait nous conduire à faire des suppositions quant à des ennemis éventuels ?

Miss Annabelle secoua lentement la tête : elle ne savait rien.

– Sa vie est très monotone, il vit ici en ermite, ne sortant que très rarement, et toujours pressé de regagner sa maison.

– J’aurai à établir une surveillance dans cette demeure même. Comme vous le savez, mademoiselle Challenger, vous aurez à supporter la présence de mon élève, Tom Wills, pendant quelques nuits. Je suppose que vous ne manquez pas de chambres d’amis dans cette demeure ?

Miss Annabelle sourit.

– En fait de chambres, Redfax-House pourrait en remontrer à un hôtel de premier rang, monsieur Dickson. La plupart restent closes car le personnel est très restreint. Voulez-vous choisir vous-même celle qui sera réservée à Mr. Wills ?

Harry Dickson ne demandait pas mieux.

Après quelques recherches, il jeta son dévolu sur une chambre d’angle, dont la fenêtre donnait sur la ruelle des remises et qui s’ouvrait sur le grand palier des appartements personnels de Lord Redfax.

– Tom prendra sa première veille ce soir même, annonça-t-il en se séparant de la secrétaire.

À dix heures, le jeune homme sonna à la porte de Redfax-House et fut introduit par Brooks, puis reçu par Miss Challenger.

Il apprit que Lord Redfax était habitué à se mettre au lit à neuf heures sonnantes, et qu’il ne le verrait que le lendemain matin.

À onze heures, il se laissa glisser sans bruit à bas du lit où il s’était étendu tout habillé. Avec mille précautions, pour ne pas faire du bruit, il entrouvrit la porte de sa chambre et fit quelques pas sur le palier.

Il y faisait sombre, car les fenêtres qui l’éclairaient étaient à épais vitraux verts et jaunes, mais elles tamisaient cependant un beau clair de lune, et une pénombre brouillée et sinistre y régnait.

Tom Wills compta les portes à sa droite et s’avança vers celle du bureau de Lord Redfax. Il lui avait semblé entendre un bruit lointain de papiers remués, ne pouvant, à son avis, venir que de cette pièce.

Avançant précautionneusement, un pied devant l’autre, gagnant centimètre par centimètre, il se trouva enfin devant la haute porte de chêne.

Fourmi lumineuse dans la nuit, le trou de la serrure laissait filtrer un rayon de lumière jaune.

D’après la description que son maître lui avait faite de ce bureau,

Tom Wills savait que l'infime ouverture allait lui permettre d'embrasser un champ de vision relativement étendu.

Il ne distingua pas la source de la lumière, qui devait provenir d'une lampe-applique d'un des murs, mais la clarté était suffisante pour qu'il puisse voir la grande table de travail vide, et également la silhouette d'un homme debout contre elle et tournant le dos à la porte.

Le jeune homme ne vit donc qu'un gros manteau de voyage et une tête coiffée d'un chapeau vulgaire.

Quelques mots de Harry Dickson lui revenaient dans la mémoire : « Derrière le bureau ministre, il y a une immense glace... ».

Une glace... Dans ce cas, le visage de l'homme debout devait s'y réfléchir.

La clarté était trop diffuse, trop faible pour envahir complètement une salle aussi vaste. Tom eut beau écarquiller les yeux, il ne vit qu'une eau trouble à la place du grand miroir du fond.

Pourtant, la silhouette se déplaçait lentement vers la droite.

Tom trembla d'émotion : que l'homme fasse encore quelques pas et son reflet serait visible dans la glace.

Et ces pas, il les fit... à la plus formidable stupeur du jeune détective qui, soudain, aperçut dans le miroir le visage bouffi de Mr. Fage.

5. Les dernières chaises

Tom Wills retint son souffle, pris de vertige.

Il dut faire un effort pour ne pas tourner la poignée de la porte. Il songea à temps que celle-ci devait être fermée au moins au verrou.

D'ailleurs, la consigne du maître était formelle : pas d'action...

Non, pas d'action avant sa venue, car le détective allait venir, à l'insu des autres habitants de Redfax-House.

Il fallait attendre trois heures encore.

Trois heures ! Tom aurait-il assez de patience ? Le passé était riche en leçons pour le jeune homme ; aussi retourna-t-il à sa chambre pour y rester aux écoutes.

Il n'entendit plus rien, sinon le cri plaintif de quelques nocturnes chassant dans le ciel sombre.

À deux heures du matin, il entendit un ivrogne chanter un petit refrain dans la rue proche. Il ouvrit sans bruit la fenêtre donnant sur la ruelle des remises et laissa couler une corde de soie par dessus le rebord.

Une mince silhouette jaillit de l'ombre. Avec une agilité consommée elle monta vers lui, puis sauta dans la chambre.

Tom n'attendit pas même la question du maître pour lui raconter, en un souffle, l'étrange apparition dans le bureau de Lord Redfax.

Harry Dickson laissa tomber un laconique : « Très bien » et ce fut tout.

Tom, étonné devant cette indifférence, ne put se retenir d'en faire la remarque sur un ton empreint d'une réelle déception.

– Et moi qui croyais vous épater, maître !

– Vous n'en avez pas vu assez, dit sèchement le détective, en guise de réponse.

– Comment ! Que voulez-vous que j'eusse pu voir ? répliqua le jeune homme, piqué au vif.

– Juarez, par exemple !

– Juarez... Ici, dans cette maison ?

– Et pourquoi pas, puisque vous y avez vu Fage ?

– Ils s’y donnent donc rendez-vous ? demanda naïvement Tom Wills.

Pour le coup, Harry Dickson se mit à rire, bien qu’il le fit aussi doucement que possible.

– Pas tout à fait, mon ami, mais comme j’ai dans l’idée que Juarez est un homme pressé, sa présence ici n’aurait rien d’étonnant. Bien au contraire...

Harry Dickson s’amusait énormément de l’embarras de son élève. À la longue, il le prit en pitié.

– Pendant votre absence, j’ai bien travaillé, Tom, dit-il, c’est-à-dire que j’ai passé quelques heures à parcourir une volumineuse collection de vieux journaux, qui n’étaient pas tous d’ici. Le calendrier indique, je crois, le dernier jour du mois d’août ?

– En effet, répondit Tom.

– Comme au dernier acte d’une pièce dramatique qui se respecte ! Et nous sommes au dernier acte.

– Maintenant... déjà ?

– Ne faites pas trop de bruit, et je vais vous faire voir quelque chose !

Le détective reprit en tapinois le chemin de Tom et le ramena vers la porte du grand bureau.

Les traits du jeune homme se crispèrent : de nouveau, la serrure était lumineuse.

Le maître lui fit signe de regarder. En guise de précaution, il lui posa d’avance la main sur la bouche.

Bien en prit au détective, car Tom eût certainement crié.

Un homme était là. Assis dans le fauteuil de Redfax, il semblait attendre : c’était Juarez !

Déjà, le détective entraînait son élève.

– Que fait-il ici ? haleta Tom.

– Il attend !

– Mais quoi ?

– Je vais vous le dire exactement ; il attend le coup de cinq heures. Même, pour être plus précis, cinq heures et quart !

Dickson consulta son chronomètre.

– Il nous reste deux heures, dit-il. C'est plus qu'il ne nous en faut pour aller regarder quelque chose de près.

Comme s'il était chez lui, le détective parcourut la maison, ouvrit la porte du jardin et entraîna Tom par ses allées obscures.

Complètement médusé, incapable d'y voir clair, le jeune homme se laissa conduire comme une machine.

Son amour-propre n'élevait plus la moindre protestation : le maître était tellement sûr de ses moindres gestes !

Derrière un grand massif d'arbres, ils atteignirent un pavillon délabré, que les constructeurs d'antan appelaient une « folie ». Dickson poussa la porte entrebâillée ; une odeur fade les accueillit.

– Ça ne sent pas la rose, avoua le détective, mais cela ne vous rappelle-t-il rien, Tom ?

Le jeune homme réprima difficilement un frisson d'horreur.

– Si, murmura-t-il, l'odeur de l'effroyable créature du cimetière de St. Britton... Oh ! Dieu ! j'espère qu'on ne va pas la voir !

– Patience, mon petit. En attendant, entrez avec moi au musée des horreurs !

Dans un coin du dallage, il y avait une trappe. Sous elle, un escalier en spirale. À peine les détectives en eurent-ils descendu quelques marches que Tom eut la nausée.

– L'odeur, maître !... Cette affreuse pestilence !

Une cave suintante s'ouvrait devant eux, qu'éclaira la blanche lumière de la torche électrique de Harry Dickson.

– Un peu de cœur au ventre, Tom, conseilla le maître. Ce n'est pas beau, je le concède.

Et le halo lumineux de sa lampe s'immobilisa sur trois formes immobiles.

– Trois petites chaises ! hurla Tom Wills.

Puis il se détourna avec épouvante des atroces occupants de ces sièges de mort. Trois têtes verdâtres pendillaient sur des suaires aux hideuses souillures.

– Le supplice du garrot ! dit Tom en un murmure horrifié.

– Tout au plus un affreux simulacre, répliqua le maître. Les corps sur lesquels ces abominables sévices furent commis, sont des cadavres volés ce jour même au cimetière de Brompton !

– Quelle abomination ! se révolta le jeune homme. Quel rebutant

acte de folie !

– Folie, vous le dites bien...

L'un comme l'autre avaient hâte de quitter l'écœurant réduit. Une fois de retour dans la chambre de Tom, ils s'empressèrent de boire une ample gorgée de rhum à la gourde du détective.

À ce moment, Tom s'étonna de certains gestes de Dickson.

– Quand j'y pense, maître ! Vous avez circulé dans cette maison comme si vous y étiez seul chez vous, et comme si aucun des domestiques ne pouvait vous surprendre au cours de vos allées et venues nocturnes !

Le détective sourit.

– Je suis bien tranquille. En fait de domestique, il n'y a personne dans la maison, mon jeune ami !

Comme toujours, Tom demanda des explications. Il reçut pour toute réponse :

– À cinq heures et quart, mon petit !

À cinq heures, le premier cri éclata, effroyable.

Tom bondit, et il allait s'élancer vers la porte, quand son maître le retint.

– Dans un quart d'heure, Tom !

– Mais on tue quelqu'un !

– Je ne dis pas non... Pourtant, attendons encore.

– Maître ! cria le jeune homme, est-ce bien vous qui parlez ?

– Avez-vous jamais vu Harry Dickson s'opposer à un acte de justice ? De véritable justice encore ? Non, n'est-ce pas ? Certes, il y en a qui sont terribles, mais ils sont le châtement de crimes tout aussi terribles !

Tom Wills se boucha les oreilles, littéralement malade, car à présent les cris étaient devenus multiples et formaient un des plus atroces concerts qu'on pût imaginer.

Dickson regarda sa montre.

– Venez, Tom !

Il marcha, d'un pas délibéré, vers le bureau dont la porte était grande ouverte.

– Entrez, messieurs ! dit une voix grave.

D'abord, les détectives ne virent que Miss Annabelle Challenger.

Comme elle avait changé ! Ce n'était plus la jeune fille pâle aux épaules voûtées, mais une grande femme aux traits hautains et fiers.

– Voici les deux dernières petites chaises, monsieur Dickson !

Elles se trouvaient ridiculement petites, au milieu de la grande pièce.

– Le monstre ! hurla Tom, en voyant, recroquevillée sur un des sièges, l'effroyable femme rencontrée par deux fois lors de ses étranges vacances.

– Mr. Fage ! ajouta-t-il tout bas en voyant le cadavre de l'autre supplicié lié à la seconde chaise.

Harry Dickson s'approcha de cette dernière, glissa, avec un peu de dégoût, sa main dans la bouche ouverte du mort et en retira deux petits coussins en caoutchouc ; le visage devint aussitôt creux et maigre. Puis, de l'autre main, le détective arracha une perruque brune.

– Lord Redfax !

Dickson se tourna vers Miss Challenger :

– À présent, doña Juarez, vous nous devez votre histoire !

– Elle sera aussi brève que possible, monsieur Dickson. Mon nom est en effet Carmencita Juarez, et je suis fille du professeur Juarez, de l'université de Barcelone.

» Il y a plusieurs années, fonctionnait dans cette ville catalane un tribunal secret dont personne n'osait parler, pas même les autorités légales.

» De singuliers justiciers essayaient, par un règne d'ombre et de terreur, d'imposer au pays des lois criminelles, et il faut dire qu'ils y réussirent quelque peu. Alors, mon père et six de ses amis se révoltèrent ouvertement contre cette loge secrète. Ils agissaient avec d'autant plus de vigueur qu'ils se faisaient fort de la démasquer dans un très bref délai.

» Mais ils furent trahis par deux de leurs domestiques et faits prisonniers par les conspirateurs.

» Après un odieux simulacre de jugement, ils furent condamnés à mort et exécutés la nuit même. Oui, sur les sept chaises que vous connaissez, ils subirent le supplice infamant du garrot !

» J'étais seule... Mais, seule, je jurai vengeance !

» Et pendant des années, je cherchai, au hasard, dans le vide !

» Brin par brin, découverte par découverte, j'appris la vérité.

» Le chef de la loge criminelle était un Anglais du nom de Fage, un politicien aux folles idées de conquête, mais surtout une créature avide d'argent.

» Son lieutenant était une femme, une authentique Grande d'Espagne, atteinte d'une folie horrible : le goût du meurtre et du sang !

» Cette goule se complaisait, non seulement à assister aux exécutions ordonnées par le tribunal, mais elle officiait elle-même en tant que bourreau ! Fage reçut d'elle une véritable fortune pour envoyer au supplice autant de malheureux que possible.

» Mais, tant va la cruche à l'eau...

» Les amis de mon père finirent par découvrir la piste des misérables et une nuit, en pleine séance du tribunal secret, ils y firent irruption.

» Ce fut un terrible carnage : tous furent massacrés sans pitié. Seuls Fage, la bourrelle et deux de leurs complices, précisément les traîtres qui avaient vendu mon père et ses amis aux bandits, parvinrent à prendre la fuite.

» Je compris bien que Fage se cachait en Angleterre, mais sous quel nom ?

» Je cherchai, et je trouvai, après bien du temps, monsieur Dickson, ce que vous avez mis quelques minutes à découvrir : Fage avait un protecteur en la personne de Lord Redfax. Il y avait un fil conducteur entre ces deux hommes. J'entrai au service de Lord Redfax et, il y a une semaine à peine, je découvris la retraite de Fage.

» Gomez, qui était de mes amis, m'enrôla dans sa troupe pour me permettre de circuler, sans trop attirer l'attention, dans le village d'Alwich, dans le voisinage de Fage. Vous m'y avez vue sous mon déguisement masculin.

» Quand vous me surprîtes en train de rosser Fage, j'aurais pu le tuer, certes, mais j'avais arrêté un autre mode de vengeance : il devait mourir du même supplice honteux que ses victimes. Ensuite, il me fallait mettre la main sur sa complice, qui, tout comme lui, devait habiter l'Angleterre.

» Elle y était en effet ; elle se cachait sous un nom russe, dans le cimetière de St. Britten, gardée par les deux traîtres à la cause de mon père. Elle se plaisait, d'ailleurs, à déterrer les cadavres pour s'y livrer à d'odieuses récréations macabres. Cela vous expliquera l'horrible odeur qu'elle répandait, comme un parfum naturel, monsieur Wills.

» Fage avait, sur les instances de son horrible amie, emporté à Alwiche les sept petites chaises de mort. De nuit, la goule venait les admirer, les caresser, supplier Fage d'y faire asseoir d'autres victimes.

» Or, durant ces derniers jours, elle pressait tellement son complice de reprendre ses anciennes habitudes que ce dernier résolut de faire venir les chaises à Londres, pour y asseoir des cadavres frais, le cimetière de St. Britton n'en possédant plus. Le monstre payait bien...

» L'horrible folle arriva donc sur la place d'Alwiche, avec une roulotte de diseuse de bonne aventure : c'était plus qu'il n'en fallait pour opérer le déménagement, sans éveiller l'attention.

» Le hasard voulut que je fus sur place. Terrifiés par mon intervention, ils essayèrent de me tuer en détériorant mon fusil.

» Mais, à ce moment, j'en savais déjà trop long !

» En frappant Fage, j'avais déplacé les coussins de caoutchouc qui lui donnaient un tout autre visage, du maquillage s'était déposé sur mes mains... et j'avais reconnu Lord Redfax !

» Je tenais ma vengeance !

» La nuit même, j'exécutais les deux traîtres au cimetière de St. Britton. Mais je réservai la date et l'heure d'aujourd'hui pour la mise à mort des deux autres. Vous avez compris, monsieur Dickson, que c'est une date d'anniversaire ! Je voulais des témoins. C'est moi, qui me présentai en faux détective à Redfax-House. Par une comédie, je réussis à jeter l'alarme dans l'esprit de Lord Redfax et, par conséquent, à demander votre assistance.

» Oui, je voulais votre présence ici, en ce moment... et j'y ai réussi !

» Pour complaire à son atroce amie, Fage-Redfax se prêta à un nouveau simulacre de garrot, sur deux cadavres volés ce jour dans leurs sépultures.

» Il ne vous craignait pas. Surtout, il ne craignait pas Mr. Wills.

» J'avais donné congé à tous les domestiques. Maintenant ma tâche est accomplie et j'attends votre décision.

Elle se croisa les bras sur la poitrine et attendit.

– Je suppose que vous partirez pour le continent avec l'avion de sept heures, doña Juarez ? dit Harry Dickson. Quant à cette histoire, je me charge de la raconter moi-même au Premier ministre.

» Il sera bien aise de la voir étouffée, sans ameuter l'opinion publique. J'ose, en son nom, vous exprimer sa reconnaissance...

Les sept chaises se trouvent au musée spécial de Scotland Yard. Bien peu de gens sont admis à les voir et, même alors, personne n'est capable de raconter leur histoire...

FIN

**LES IDÉES
DE MONSIEUR TRIGGS**

1. Un souper dans Paternoster row

Par une avant-soirée d'hiver, où le travail avait tendance à chômer un peu, Harry Dickson et Tom Wills se tenaient dans le confortable cabinet de travail du détective, à Bakerstreet.

Mrs. Crown venait d'apporter une lettre au maître : lettre des plus ordinaires, grossière enveloppe bleue, dite commerciale, à très bon marché, dont, à l'ouverture, s'échappa une feuille de cahier d'écolier.

À peine Dickson eut-il pris connaissance de son contenu que son visage s'éclaira et qu'il se mit à tirer plus allègrement sur sa pipe.

– Oh, fit Tom Wills alléché, il y a du nanan, si je ne me trompe !

– Ce n'est pas impossible, oh ! mais pas du tout, répondit le maître de bonne humeur. Celui qui m'envoie cela ne ferait rien d'aussi grave sans raison.

– Et que fait-il donc de grave ?

– Il nous invite à dîner, ce soir.

Tom Wills prit un air mécontent.

– Ah bon ! c'est une blague... Fallait me le dire plus tôt !

Harry Dickson lança une chiquenaude.

– Vous voilà parti de nouveau sur vos grands chevaux ! Je vous assure que cette invitation est de celles qui comptent souvent dans la vie et dans la carrière d'un détective. À propos... vous croyez que votre maître, Harry Dickson, est un bien grand homme ?

– Certes, je le crois ! s'écria le jeune homme avec chaleur.

– Eh bien ! vous aurez l'occasion d'en connaître un plus grand que lui !

– Oh, vraiment ? fit Tom abasourdi. Et qui est cet aigle ?

– Il s'appelle Mortimer Triggs et habite Paternoster Row, où il tient échoppe de bouquiniste, c'est-à-dire qu'il loue, à raison de deux pence par semaine, des romans d'amour, d'aventures et de cape et d'épée aux midinettes et aux calicots du quartier.

– Je savais bien que c'était une blague, soupira Tom Wills.

– Mais, jamais de la vie ! s'écria Harry Dickson avec conviction. Mortimer Triggs aurait pu être le roi des criminalistes s'il n'avait

manqué d'une qualité : la persévérance. À laquelle je joins un autre défaut : l'horreur absolue de l'action. Cet homme est capable de résoudre les problèmes criminels les plus ardues, à condition de ne pas devoir quitter son fauteuil et son comptoir. Il est vrai qu'il n'étudie jamais une affaire à fond et qu'il ne tire jamais de conclusions. C'est un homme qui s'entend, comme pas un, à poser des lumières dans les ténèbres, mais sans se soucier de ce qui se passe autour de lui, quand l'obscurité s'est évanouie.

– Et il nous invite à dîner ?

– Ce qui, de sa part, est un signe de rare bienveillance, car il a un violon d'Ingres : la cuisine. Depuis des lustres, il s' imagine que la maritorne qui lui mijote ses ratatouilles est le plus parfait cordon bleu du Royaume-Uni et, sans doute, de quelques autres pays encore ! Surtout, ne vous avisez pas de ne pas louer suffisamment le menu ! Il ne vous reverrait de sa vie et ce serait réellement regrettable...

Harry Dickson consulta sa montre.

– Allons nous habiller et faisons-le avec soin ! Il est sensible à cette marque extérieure du décorum gourmand.

À sept heures, sous une bruine glacée et un aigre vent d'ouest chargé d'eau, les deux détectives marchaient dans Paternoster Row, aux tristes et avarès lumières.

À peu près aux limites de Cheapside, Harry Dickson s'arrêta devant une petite demeure, à la façade lépreuse et noircie d'une suie centenaire.

– Voici la résidence de l'illustre Mr. Mortimer Triggs, annonça-t-il.

Tom Wills en béa d'étonnement.

La maison de Mr. Triggs était une mesure hâve, au pignon en casque à mèche, à unique étage, que l'on s'étonnait de trouver debout à côté d'immeubles autrement confortables.

La boutique donnait immédiatement sur la rue par deux étroites fenêtres et une porte tout aussi menue ; il fallait, en surplus, descendre trois dangereuses marches pour y accéder.

La stupeur du jeune homme atteignit son comble quand il vit que le magasin s'éclairait encore à la chandelle, comme au début du siècle dernier !

– Mortimer Triggs juge que le luminaire moderne est néfaste au cerveau humain, expliqua Harry Dickson. Peut-être n'a-t-il pas tort. Il vit d'ailleurs complètement dans le passé et n'en sort que pour mettre au point les plus difficiles problèmes du jour, qu'il se hâte du reste d'oublier pour s'enthousiasmer devant quelque vieille édition ou une

estampe un peu ancienne.

Ils entrèrent. Derrière le comptoir, un homme se leva, ferma un livre qu'il lisait avec attention, moucha la chandelle avec habileté et souhaita le bonsoir aux visiteurs.

Il était grand et maigre, dépassant d'une demi-tête la taille pourtant honorable de Harry Dickson. Son visage anguleux et pâle n'avait rien de remarquable, ni l'immense nez retombant tristement sur sa bouche, ni ses yeux clignotants derrière des besicles d'argent.

Il portait une longue lévite noire, quelque peu verdie, un gilet moiré, une grosse cravate lamartinienne et un pantalon à sous-pieds. De maigres mèches grisonnantes s'échappaient d'un petit calot vert, à floche.

Tom n'aurait pu lui donner un âge défini. Il se pouvait que Mr. Mortimer Triggs eût à peine dépassé la cinquantaine ; il se pouvait également qu'il eût laissé les soixante-dix derrière son dos voûté.

– Margaret est allée quérir de la bière à la taverne de la Tour de Fer, dans Cheapside, dit-il. C'est la seule où l'ale soit encore digne de figurer sur une table qui se respecte.

Une vieille femme édentée et d'éternelle mauvaise humeur entra presque aussitôt, portant un petit cruchon de grès.

– On se met à table, dit-elle, sans saluer personne.

Si la façade extérieure de la maison de Mr. Triggs avait déconcerté Tom Wills, l'intérieur, et surtout la salle à manger où ils s'installèrent, le déconcertèrent bien davantage. Un chandelier en grosse faïence, où se trouvait fichée une unique bougie, était posé à l'un des angles de la table. Celle-ci se couvrait d'une nappe rapiécée et les couverts y étaient mis à la diable. Après quelque temps tout de même, chacun des convives se trouva pourvu d'une assiette, d'un couteau, d'une fourchette de fer et d'un gobelet d'étain.

– Margaret, dit Mr. Triggs, je suppose qu'il y a du poisson frais ?

Non, monsieur Triggs ! s'écria la vieille. Il n'y a pas de poisson. Si la mer venait jusque dans notre arrière-cour, j'y aurais jeté des filets et j'en aurais pris et vous en auriez eu. Mais la mer n'y vient pas et les poissonniers de Cheapside sont tous des voleurs, que j'aimerais voir pendre à Newgate. Il y a des harengs salés...

– Ils seront excellents ! déclara Mr. Triggs.

Ils étaient hideux, secs et rances. L'amphitryon les dévora avec délice et Harry Dickson et Tom Wills firent comme lui.

– Le gigot, tel que Margaret l'aura accommodé, sera un chef-

d'œuvre ! jubila Mr. Triggs.

– Il est froid ! répliqua hargneusement Margaret.

– C'est très sain et fort digestif, le soir, dit Mr. Triggs.

Après cela, les invités furent régalés avec du jambon au vinaigre et du fromage, puis d'un chausson de pommes vertes.

L'ale goûtait le tonneau et ne moussait que lorsqu'on la versait de grande hauteur dans les gobelets.

À la fin, Mr. Triggs fit apporter une autre chandelle, un petit pot de tabac, des pipes de Hollande, du rhum et de l'eau chaude.

– Ah ! murmura-t-il, la belle et saine tradition du bien-manger. Je ne crois pas qu'à Buckingham, on fût ce soir à plus brillante fête gourmande !

Harry Dickson acquiesça lâchement.

– Quelles sont les nouvelles, monsieur Triggs ? dit-il.

L'homme haussa des épaules dédaigneuses.

– On lit moins Walter Scott de nos jours et plus d'Edgard Wallace ! C'est absolument stupide. Cette semaine, je n'ai donné *Ivanhoé* que deux fois en lecture, alors que tous mes Wallace ont été emportés.

Il savourait sa pipe avec ferveur, attentif à ne pas perdre un grain de tabac, ni un flocon de fumée bleue.

– J'ai acheté une Bible, éditions Reeves, dit-il. Mais je ne la mettrai pas en location. Je la garde pour ma propre joie. C'est bien mon droit, n'est-il pas vrai ?

Harry Dickson l'affirma. Il savait qu'il devait laisser Triggs venir de lui-même au sujet qui avait attiré son attention. Cela arriva, en effet.

– Vous avez lu le *Daily Express* d'hier et d'avant-hier ?

– Certainement, monsieur Triggs !

– Naturellement, et avec l'insouciance et l'indifférence qui caractérisent les hommes de nos jours ! Cela n'a pas dû vous intéresser bien fort d'apprendre que Latimer Grants, condamné de droit commun et détenu à la prison voisine de Newgate, que vous pouvez voir d'ici, a été dirigé sur l'annexe spéciale de psychiatrie.

– Je me rappelle, en effet, qu'on le croit atteint de démence.

– C'est idiot ! dit Mr. Mortimer Triggs. Lati Grants n'est qu'un bien mince délinquant. Il a cambriolé une maison vide, en a retiré quinze livres de vieux plomb, empruntés à la tuyauterie de la salle de bains. Cela lui a valu quatre mois de prison.

– Oui, en effet. Il n’a guère de chance, puisque son terme touchait à sa fin.

– Voilà pourquoi il est devenu fou, dit Mr. Triggs.

– De joie ? demanda Tom Wills.

Le bouquiniste lui lança un regard foudroyant.

– Non, jeune homme, certainement non, dit-il avec hauteur.

Sous la table, Harry Dickson, du pied, poussa son élève : il ne fallait pas interrompre Mr. Triggs et surtout, ne pas l’indisposer par des questions saugrenues.

– Reprenons, dans ses plus grands traits, l’affaire de Lati Grants, continua Mr. Mortimer Triggs après avoir pris une petite gorgée de grog.

» Latimer Grants est un maraudeur, un chapardeur et rien de plus. Sa spécialité, c’est le vol de matériaux dans les maisons en construction ; matériaux qu’il revend à un prix ridicule aux regrattiers de Whitechapel ou de Wapping. En devenant cambrioleur, il voulait monter d’un cran dans la hiérarchie de la pègre. Il débute, avec modestie, en s’introduisant dans un vieil immeuble de Bedfordstreet, inoccupé depuis des années. Le veilleur de nuit le chope, à sa sortie, avec son butin. Il est fait. Il écope de quatre mois de taule.

» Voilà pour lui et pour son affaire. Maintenant, vous avez dû lire, dans votre journal, pourquoi on le croit fou.

– Oui, il déclare voir un cœur de feu s’allumer sur les murs de sa cellule !

– Précisément, déclara Mr. Triggs avec une satisfaction visible. Tout est là, voyez-vous. Savez-vous comment se nomme la maison abandonnée qu’il cambriola, naguère, dans cette vilaine rue de Covent Garden, qui a nom Bedfordstreet ?

– Attendez ! s’écria Harry Dickson. Si je ne me trompe, elle se nomme « Red Hearth-House » la maison du cœur rouge.

– Précisément, répéta Mr. Mortimer Triggs de plus en plus satisfait.

– Curieux, murmura Harry Dickson.

Son hôte l’entendit.

– Vous appelez cela « curieux » ! Tout simplement curieux ! heu, c’est un peu mince, mon ami, un peu faible... Il fallait dire que c’est formidable, inouï, ou employer une expression de valeur au moins égale. Je crois savoir qu’il y a peu d’hommes, dans Londres, plus au courant que vous de l’histoire de certaines de ces vieilles demeures. Je suis en droit de conclure que « Red Hearth-House » doit être parmi

celles-là. Ai-je tort ou raison ?

– Vous avez raison, monsieur Triggs, confessa Harry Dickson. L'histoire de cette maison est, en effet, assez... remarquable. Il y a une dizaine d'années, y habita un vieil original, un ancien fonctionnaire des Hautes-Indes, si je ne me trompe. Il se nommait Sir Boswell, mieux connu sous le nom de « Red Hearth » !

– C'est facilement compréhensible, continua Mr. Mortimer Triggs, quand on sait que Sir Boswell ne pouvait converser avec quelqu'un, même sur les sujets les plus ordinaires, sans y mêler une allusion à un certain « cœur rouge ».

» Sa folie n'avait rien de méchant ni de dangereux. Peu de temps avant sa mort, une tache rougeâtre se forma sur son front et affecta la forme d'un cœur. Tout est dit, mon ami Dickson.

– Et Latimer Grants ? risqua Tom Wills.

Le grog et le tabac avaient rendu Mr. Triggs d'une humeur plus rose. Il sourit, avec condescendance, à la question du jeune homme.

– Il n'est pas fou. Du moins, il ne l'est pas encore ! Je ne pense pas qu'il le deviendra.

– Pourquoi ? s'enhardit Tom.

– Parce qu'il mourra, pardi ! Boswell en est bien mort ! Alors, pourquoi Grants échapperait-il à ce que je pourrais appeler « la loi du cœur rouge » ?

– Mais, qu'est-ce donc que ce « cœur rouge » ? supplia l'élève.

Mr. Triggs n'avait jamais été autant questionné de sa vie. Néanmoins, il se montra bienveillant envers le jeune homme.

– C'est un scotome, mon petit ami.

Il se tourna vers Harry Dickson.

– Et si, maintenant, l'on parlait d'autre chose ?

Cet « autre chose » fut un grand discours sur Dickens, Thackeray et Walter Scott. Il tourna ensuite en un virulent réquisitoire contre l'électricité et finit par le panégyrique de la chandelle, comme luminaire, et de la bonne vieille cuisine anglaise.

Il ne fut plus question ni de feu Boswell, ni de Latimer Grants, ni du cœur rouge.

2. Le cœur rouge

Le lendemain, à la table du thé matinal, Tom Wills se gaussa gaiement de Mr. Mortimer Triggs et de ses idées. À son étonnement, Harry Dickson resta grave.

– À propos, que veut dire votre ami avec son scotome ? demanda Tom.

– Un scotome, répondit le détective, est une image irréaliste, qui reste fixée sur la rétine, sans que l'on sache trop comment, et qui se mêle à toutes les visions du patient. Le cas est fort mal étudié en médecine. Supposez un objet quelconque, cette tasse, par exemple, qu'une source de lumière inonde brusquement. Fermez les yeux et vous continuez à voir cette tasse pendant quelques instants. Mais, il se peut, également, que l'impression ait été trop violente sur la rétine et que l'image y restât fixée comme sur une plaque photographique : le scotome est né.

– Et la tasse reste éternellement devant les yeux ?

– Oui... éternellement est un peu exagéré, mais son image peut persister pendant un temps relativement long. Le cas de Sir Boswell n'est pas unique et non pas dépourvu d'explication. Il y a, en effet, des exemples de scotomes qui, à la longue, sont devenus des stigmates en apparaissant en certains endroits du corps, dans la forme de la vision. Tel doit avoir été le fameux cœur ardent.

Harry Dickson se leva et décrocha le récepteur du téléphone.

Tom Wills l'entendit demander la direction de la prison de Newgate et prier, ensuite, d'être mis en communication avec l'infirmier.

– L'image du cœur rouge est apparue sur le front de Latimer Grants, dit le détective en raccrochant le téléphone. Il semble en outre que ses moments soient comptés. Depuis hier soir, il est entré en agonie...

Pendant toute la matinée, Harry Dickson resta enfermé dans son cabinet de travail, où il se fit servir un lunch sommaire.

Dans l'après-midi, il en sortit, les traits quelque peu tirés, mais les yeux brillants et même joyeux.

– Mr. Triggs nous a laissé, comme toujours, la peine de conclure,

dit-il. En vérité, c'était moins difficile que je ne l'aurais cru au premier abord.

– Vous allez en ville ? demanda Tom Wills.

– Oui, et vous m'accompagnez. Nous passerons par l'étude de Messrs. Bates et Gregory, dans le Fleet. Ce sont les avoués chargés, par les héritiers de Sir Boswell, de louer la maison de Bedfordstreet.

Pendant que Tom allait quérir chapeaux et manteaux, Harry Dickson fouilla dans ses tiroirs. Quand son élève revint, il le vit essayer deux paires d'énormes lunettes fumées.

– Nous en aurons bien besoin, Tom, si nous voulons nous éviter le sort du malheureux Latimer Grants, dit-il.

– Bigre, vous n'êtes pas rassurant !

– Il y a de quoi ! Je suis certain que quelque chose de terrifiant se cache dans la vieille maison de Bedfordstreet !

– Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

– La nature du vol qu'y commit Lati Grants... Ah ! si le maraudeur s'était contenté de forcer un coffre-fort quelconque ! Mais voler des tuyaux de plomb, dans la maison de quelqu'un qui passa un tiers de sa vie dans les régions les plus mystérieuses des Hautes-Indes...

– Ah çà ! s'écria Tom ! La manière des devinettes recommence !

– En effet ! Au fond, Mr. Triggs n'a fait que nous en poser une. Il est évident qu'il n'avait qu'à se donner la peine de réfléchir quelques moments, pour pouvoir nous servir son étrange histoire de A jusqu'à Z. Mais, comme toujours, il ne s'en est pas donné la peine, et soyez certain qu'il n'y songe plus du tout !

Des mains du premier clerc de Bates et Gregory, ils reçurent une grosse clef en fer forgé, destinée à ouvrir la porte de la maison abandonnée.

Celle-ci était de belle mine encore, malgré sa partielle décrépitude.

À l'intérieur, ils se trouvèrent devant le sempiternel spectacle des demeures vouées depuis des années à l'oubli et à la négligence des tiers.

Harry Dickson ne s'y attarda pas. D'un pas allègre, il monta l'escalier menant à l'étage. Au fond d'un large vestibule, il atteignit la salle de bains. On y voyait encore les traces du passage du cambrioleur nocturne : les tuyauteries avaient été arrachées, sectionnées ou mutilées avec précipitation. Toutefois, avant d'y entrer, le détective fit signe à Tom de s'arrêter.

– Pas d'imprudence, Tom, Quelque chose d'aussi terrible

qu'implacable guette le visiteur derrière cette porte.

Tom prit son revolver, mais le maître secoua la tête en riant.

– Nul besoin d'une arme pareille. Pour le moment, ces lunettes noires vous suffiront... j'espère. Mettez-les et assujettissez-les bien : un malheur est vite arrivé !

Sur ces paroles énigmatiques, le détective entra dans la salle de bains, avec autant de précautions que s'il se fut agi d'un antre de lions.

Tom lui vit faire prudemment le tour de la pièce.

– Non ! ne touchez à rien, dit vivement Dickson en voyant son élève tendre la main vers la muraille où pendillaient encore des tronçons de tubes.

Puis, le jeune homme entendit une sorte de monologue bref et fiévreux :

– C'est en arrachant les conduites de plomb que cela a dû se produire. Lati Grants a vu... C'est fatal ! *Il doit avoir vu ! Mais pour ne plus voir l'instant d'après.* Qu'est-il donc arrivé ?

Il resta pensif, pendant un certain nombre de minutes, caressant son menton d'un air perplexe. Puis ce fut le geste triomphal.

– Eh oui ! c'est évident... Presque immédiatement après, le plâtre de la muraille, entamé par les travaux du cambrioleur, a dû se détacher. Où est-il ce plâtre ?

Il formait un petit tas sur le plancher.

Tom vit son maître considérer ce petit amas de poussière, avec la même curiosité inquiète que s'il avait observé un serpent à sonnettes ou un tube de dynamite.

– Les lunettes, Tom.

Le détective prit dans sa poche une paire de fines pinces et une petite boîte grise, qui semblait bien lourde. L'instant d'après, il s'était mis à fouiller dans le tas de gravat.

– Le voici, dit tout à coup le détective, d'une voix altérée.

Tom le vit élever quelque chose entre les deux doigts de la pince. Il vit un éclair rouge sombre qui, en dépit de ses lunettes fumées, lui blessa les yeux à tel point qu'il dut les fermer un moment.

Aussitôt, il poussa un hurlement de détresse.

– Maître ! Je vois le cœur rouge !

Harry Dickson soupira profondément.

– Heureusement, grâce à vos verres fumés, cela passera vite...

Partons maintenant...

– Comment, nous n'avons plus rien à faire ici ?

– Non, Tom ! Ce qui provoqua la folie et la mort de Sir Boswell et de Latimer Grants est à présent captif dans une boîte spéciale, où sa terrible faculté de nuire lui est enlevée.

» Je vous raconterai son histoire tout à l'heure, quand nous serons rentrés chez nous, à Bakerstreet.

– Comme toujours, les heures de lecture, passées ce matin dans la bibliothèque, ont contribué à me mettre sur la piste, commença Harry Dickson. Ah ! Tom, on ne saurait croire comme les livres, les encyclopédies, les œuvres d'histoire et de science, de littérature même, sont l'arsenal du parfait détective.

» Mortimer Triggs est entouré de livres et Mortimer Triggs serait une étoile de première grandeur à Scotland Yard si, seulement, il voulait s'en donner la peine.

» Depuis des temps reculés – ainsi parlèrent les récits de voyage dans les hautes régions hindoustanes – on avait situé dans les montagnes un petit temple, réputé par ses miracles.

» Ce sanctuaire possédait une petite statue, haute d'un pied à peine, qui avait le pouvoir de guérir certaines maladies, surtout de terribles affections de la peau, si fréquentes dans l'Inde.

» Le plus curieux, c'est que plusieurs voyageurs, et il y a de grands savants parmi eux, sont absolument d'accord pour affirmer la réalité de ces guérisons. Il y a une dizaine d'années environ, cette statuette disparut, volée dit-on. Retournée parmi les dieux d'où elle était venue, déclaraient les prêtres. Or, certains annuaires m'ont révélé qu'à cette époque Sir Boswell était passé par ces régions. Et Sir Boswell ne jouissait pas d'une excellente réputation auprès du vice-roi des Indes, précisément à cause de nombreux larcins dont il se rendit coupable dans les sanctuaires indigènes.

» Dès maintenant, je pourrai conclure cette affaire, Tom.

» La statuette, faite d'une terre grossière mais spéciale – je suppose que c'était de l'argile mélangée à des sels de plomb – contenait un corps singulier, une matière inconnue, une sorte de radium pur ou, plutôt, une substance du même genre, mais bien plus puissante encore.

» À travers la terre cuite, elle envoyait des rayons obscurs, fort mitigés et salutaires pour certaines maladies, comme le font d'ailleurs

le radium et ses sels directs.

» Boswell rapporta son butin à Londres. Un jour, par maladresse, il cassa la statuette... il s'en échappa une pierre mystérieuse, d'un éclat rouge violent, ayant la forme d'un cœur.

» Boswell possédait assez de science pour savoir qu'il avait affaire à un corps redoutable, et il l'emprisonna dans une conduite de plomb de sa salle de bains, salle qu'il n'employait plus guère.

» Mais la justice immanente le poursuivit : l'étrange pierre rouge avait imprimé un scotome sur sa rétine. Depuis, il ne vit plus que l'ardent cœur rouge devant son regard. Peu à peu, son intelligence en fut affectée. Il parla, à tort et à travers, du cœur rouge qu'il voyait toujours ; il sombra dans la démence et mourut après que les stigmates eussent apparu sur son front.

» Il n'y a là rien que de très naturel, bien que la nature de la pierre mystérieuse soit encore inconnue.

» Quant à Latimer Grants, la même chose lui advint ou à peu près.

» En arrachant les conduites de plomb, il fit sauter le cœur rouge dont l'image ardente s'imprima au fond du regard de l'homme, puis disparut immédiatement sous un amas de plâtre arraché à la muraille.

» Sans doute, dès le premier jour, le pauvre larron fut-il en proie aux déconcertantes visions du cœur enflammé. Mais il n'en parla autour de lui qu'au moment où la démence s'installait dans son cerveau.

» Or, la pierre radiante semble, une fois mise à nu, procéder toujours de la même façon : le scotome, la démence et la mort.

» Latimer Grants vient de mourir à son tour.

– Qu'allez-vous faire du fameux cœur rouge ? demanda Tom Wills.

– Je l'ai envoyé immédiatement, avec toutes les explications nécessaires, au laboratoire spécial de Greenwich...

Depuis lors, Harry Dickson s'en repentît amèrement. Il avoua, à qui voulait l'entendre, qu'il aurait dû suivre sa première inspiration et confier la pierre radiante aux flots de la mer.

Peu de jours après, le laboratoire spécial de Greenwich sauta et flamba ; on se souvient de cette catastrophe, qui coûta la vie à plusieurs hommes de science et détruisit de magnifiques ouvrages.

Le « cœur rouge », qui en fut la cause, rentra, après une dernière et terrible revanche, dans le mystère d'où jamais il n'aurait dû sortir.

**LA MAISON
DES HALLUCINATIONS**

Liminaire

La maison où se déroulèrent les étranges événements qui vont suivre est située dans Old Jerrystreet. C'est une rue de petite importance et peu longue, qui joint Greshamstreet à Poultry (en anglais : poulailler), nom bien ridicule pour une artère qui fait tout ce qu'elle peut pour se faire respecter, sans toutefois y réussir complètement.

Vue de façade, la maison n'a rien de bien remarquable, sinon qu'elle est vieille et mal entretenue. Les fenêtres en sont encore à petits carreaux verdâtres, enchâssés dans du plomb ; on accède à la porte par un perron de sept marches. Au-dessus de cette porte s'avance un auvent pointu, qui semble vouloir inciter à la patience les rares visiteurs de cette demeure sans joie.

La maison Pratt, comme on continue à l'appeler, entra dans l'histoire il y a vingt cinq ans environ, par un drame noir.

Elle était alors habitée par un quinquagénaire du nom de Benedict Pratt, rentier misanthrope et avare, qui passait pour fabuleusement riche. Pratt n'était guère aimé dans le quartier ; on peut même dire qu'il était plutôt craint, car les bonnes femmes l'accusaient de commercer avec le démon. Le fait est qu'il s'adonnait, en amateur, aux sciences occultes, et qu'il appartenait à une ligue de cabalistes londoniens.

Une nuit d'automne, les voisins de Pratt-House furent tirés de leur sommeil par des cris affreux. Ils s'élancèrent au-dehors et virent une singulière clarté sur une des fenêtres de la maison, ainsi qu'une ombre follement gesticulante. L'alarme fut donnée, et comme personne ne répondait aux coups de sonnette réitérés, la police enfonça la porte et entra.

Les constables ne tardèrent pas à se trouver devant une scène d'épouvante. Dans la chambre à coucher, antique et peu confortable, ils découvrirent Benedict Pratt assassiné, le crâne fendu à coups de hache.

Accroupi devant le lit, une hachette sanglante dans la main, se tenait un homme, qui poussait des hurlements de dément.

C'était une vieille connaissance de la police métropolitaine, un certain Ned Garret, recherché pour pas mal de délits et même pour un crime.

– Le spectre ! hurlait-il en regardant la porte avec des yeux hagards. Le spectre ! J'ai tué Pratt ! Oui, mais aussitôt son fantôme est venu, tout sanglant ! Qu'on me fasse sortir d'ici, qu'on me mette en sécurité en prison, mais que le spectre n'y vienne pas, lui !

D'après Garret, le revenant s'introduirait aussi facilement dans sa cellule forte de Newgate que dans la chambre du crime.

Il ne fallut pas songer à faire le procès du misérable. Interné au Lunatic-Asyleum de Bedlam, il y trépassa au bout de quelque temps, après s'être mortellement blessé, en sautant d'une haute galerie, pendant une minute d'inattention de son gardien.

Pratt ne laissait ni famille, ni héritiers, ni testament. Il est vrai qu'on ne lui découvrit aucune fortune appréciable. Dans la maison, on trouva une somme de quatre cents livres. Dans une petite banque de Covent-Garden, un compte courant d'environ le même import. La maison lui appartenait en toute propriété. Aux termes de la loi, ces biens devaient revenir à l'Etat, vingt-cinq ans après la mort de l'intestat.

Le bureau des Dons et Legs nomma un séquestre, Mr. Grissmere, avoué dans Cheapside, qui, sur les intérêts de l'argent de Mr. Pratt, payait un gardien qui, de temps à autre, venait jeter un coup d'œil sur la maison et l'empêchait de tourner à la ruine. On ferma les volets de bois brun et l'on colla sur la porte un avis mentionnant que, pour toute commission relative à cette demeure, on avait à s'adresser à Mr. Grissmere.

Puis, Pratt-House entra dans l'oubli des hommes et des choses.

Elle devait en sortir en de bien singulières circonstances.

Le récit qu'on va lire est une suite d'événements étranges, incohérents, inexplicables, qui semblent souvent empruntés à un des fameux romans noirs d'Anna Radcliff. Ils jetèrent le trouble, puis l'épouvante dans le public, jusqu'au jour où il fut donné au prestigieux Harry Dickson d'apporter la clarté dans ces angoissantes ténèbres.

Mais n'anticipons pas...

1. Monsieur Marwell ou l'homme qui n'a pas eu de chance

Il y eut un temps, bien éloigné en vérité, où Mr. Félix Marwell était un homme de bien. Il tenait une bonneterie fort bien achalandée dans Churchstreet, à Portsmouth. Il possédait un petit compte en banque, avait du crédit chez ses fournisseurs. Il n'eût tenu qu'à lui de se marier à une jeune fille ou à une veuve honorable, s'il n'avait professé un farouche amour de l'indépendance et du célibat.

Pourtant, la malchance le lorgnait de son œil torve. Un jour, le feu prit à la boutique de Mr. Marwell et y détruisit ses plus fastueuses lingeeries, ses plus coûteuses dentelles et même les billets de banque, contenus dans le tiroir-caisse.

Jugez du désespoir de l'honnête commerçant, en s'apercevant que sa police d'assurances était arrivée à terme, trois jours avant le sinistre, et qu'il avait négligé de la renouveler !

Les bonnes gens de Churchstreet racontèrent « qu'il se mit cela en tête » si fort qu'il commença à boire.

Bientôt les clients, pour peu qu'ils aient besoin d'une demi-douzaine de mouchoirs ou de trois aunes de cotonnade, durent aller chercher Mr. Marwell au café. Cela ne tarda pas à lasser la pratique.

Après l'incendie qui détruisa son magasin, Mr. Félix Marwell tint encore bon pendant deux ans. À ce moment, il était devenu un petit homme rabougri, au regard fuyant, au nez rouge, malpropre et sentant la rogomme à vingt pas. Les derniers visiteurs que sa boutique reçut furent les huissiers.

Quarante-huit heures plus tard, il était déclaré en faillite, et trois semaines après il était sur le pavé de sa ville, avec en poche quatre livres que ses créiteurs lui laissèrent par pitié.

Il s'empressa d'aller les boire, puis Mr. Félix Marwell dut être considéré comme rayé du nombre des gens honorables. Il devint un « tramp », un vagabond, un errant, vivant d'aumônes et de menues bricoles.

Le jour où nous le vîmes apparaître à Londres, il venait à pied de Lympne, trempé comme une soupe, crotté comme un barbet, avec un

shilling en poche, don d'un brave pasteur de campagne.

Il échoua dans une taverne de Cheapside, y dépensa son mince avoir en échange d'un quignon de pain et d'un verre de brandy, et il se mit à songer à la Tamise toute proche.

Mais, à une table voisine, des habitants du quartier discutaient aigrement.

– Une maison qui reste là, vide et toute meublée, alors que la crise du logement est tellement aiguë que l'on devra bientôt aller coucher sous les ponts comme à Paris !

– Ah ! nous sommes bien mal gouvernés !

C'est ainsi que Mr. Marwell connut l'existence de Pratt-House.

Immédiatement, il eut la vision d'un toit, d'un endroit bien à l'abri du froid et de la pluie, d'un lit même !

Il partit aussitôt en exploration et découvrit que la maison abandonnée possédait une porte de sortie dans une venelle solitaire, vouée à des remises et à des écuries délaissées pour de plus modernes installations.

Il découvrit également qu'il lui était fort facile, à l'aide d'un fil de fer tordu, d'ouvrir la porte et de s'introduire dans une cour à demi dallée, en proie aux végétations rudérales.

Un carreau de la buanderie était cassé ; Mr. Marwell passa son bras à travers l'ouverture, saisit une espagnolette qui grinça férocement, mais finit par tourner tout de même ; et, une dernière prouesse gymnastique aidant, l'ancien commerçant se trouva à l'intérieur de la maison.

Le premier préposé à la garde de la demeure mise sous séquestre était un homme de devoir, et il l'avait tenue en bon état. Son successeur se contentait de toucher, deux fois par an, un maigre salaire à l'étude de Mr. Grissmere et ne visitait plus guère la triste bâtisse. Mr. Marwell trouva donc Pratt-House poussiéreuse en certains endroits, moisie, humide et rongée de champignons en d'autres. Pourtant, l'étage ne lui déplut pas. Là, la ruine du rez-de-chaussée ne se faisait plus sentir. Un salon s'avérait confortable, deux chambres à coucher également.

Prudemment, il choisit celle qui donnait sur la cour, de façon à ne pouvoir être aperçu si, d'aventure, il devait nuitamment enflammer une allumette.

Le lit ne possédait plus de draps mais les couvertures étaient encore présentes, ce qui, pour le pauvre nomade, était un luxe effréné.

Il se coucha sur un matelas, en se moquant du fade relent de renfermé qu'il exhalait, se roula dans une profusion de couvertures et fit de beaux rêves. Le lendemain, il poussa son exploration plus loin et trouva, dans les greniers et dans quelques tiroirs, de menus objets dont la disparition n'aurait pas signifié grand-chose mais lui procurerait chez les brocanteurs des quartiers louches de la ville les quelques sous nécessaires à son humble vie. Il se dit que, pour faire durer le plaisir, il lui faudrait user de prudence et de circonspection. Aussi n'entraîna-t-il par la porte de la venelle qu'à la nuit close. Parfois, il passait une journée entière au lit et ne ressortait qu'à la nuit tombante ; ou bien il s'en allait dès potron-minet.

Il passa ainsi une huitaine de parfait bonheur, dormant bien au chaud et, grâce à ses menues rapines, s'offrant une soupe et une livre de pain gris dans les gargotes populaires, parfois un gros morceau de pudding aux pois chiches, et même un petit verre de gin ou une pinte d'ale.

Mais Mr. Marwell dut se rendre à l'amère évidence qu'il n'y a bonheur qui dure ici-bas. Un soir, il revint d'une de ces brèves agapes dans East Smithfield, d'humeur fort guillerette et un tant soit peu éméché, car la chance lui avait souri particulièrement. Audacieusement, il avait risqué un shilling dans une boîte à sous, et chaque coup de cette roue de fortune avait doublé ou triplé sa mise. Le brave tramp avait arrosé éperdument cette veine et, quand il se retrouva dans la rue, il tanguait comme un vieux schooner dans la tempête. Un vent dur s'était levé, la River roulait de courtes vagues. Mr. Marwell songea à son mystérieux refuge et se félicita de pouvoir bientôt s'y mettre au chaud.

Il avait fait remplir une bouteille d'une pinte de brandy et se promettait une soirée de merveilleuses délices.

La porte de la venelle s'ouvrit comme de coutume, celle de la buanderie également. Le stowaway de Old Jewrystreet s'apprêtait à gagner son lit, quand il se dit qu'il serait plus amusant de vider sa bouteille au salon. Il connaissait cette pièce et la dédaignait, mais aujourd'hui, il avait le désir de se conduire en grand seigneur, propriétaire qu'il était d'une cave à liqueurs et de quatre shillings six pence bien sonnants. Il entra donc dans le salon, avec l'idée de se vautrer dans un des fauteuils de crin. Jugez de l'infinie stupeur du nomade en pénétrant dans une pièce qui lui était absolument inconnue.

C'était un petit salon d'un rouge éclatant, meublé de fauteuils bas et d'une longue table en ébène. Il y avait une profusion de coussins de soie écarlate sur le tapis de haute laine. Un feu brûlait doucement

dans une salamandre et une lampe antique, coiffée d'un immense abat-jour, jetait une lumière douce et familière dans cet intérieur inconnu.

– Ah, se dit Mr. Marwell, comme je suis saoul ! C'est inouï ! Je rêve, c'est certain, mais jamais je n'ai fait de rêve plus confortable.

Il s'assit dans un fauteuil, se chauffa les mains à la salamandre et prit une bonne gorgée de brandy.

– Je voudrais bien, hoqueta-t-il, qu'en buvant je fasse également un rêve ! De cette façon, j'aurais le goût de ma boisson, et demain, je trouverais ma fiole encore toute remplie. Vive la bonne vie !

Les idées de Mr. Marwell étaient confuses et il n'aurait pu dire exactement combien de temps dura cet agréable songe.

Il se rappela vaguement que la lampe se mit tout à coup à baisser ou à s'éloigner de lui.

– C'est ça, dit-il, qu'on enlève la lampe ! Je déteste dormir avec de la lumière. Voici une maison où le service est bien fait.

– Ah ! grogna-t-il, l'instant d'après, l'obscurité aussi a ses inconvénients. Voilà que je me suis salement heurté le nez à quelque chose.

Puis, il dut s'endormir.

Le lendemain, il s'éveilla dans le sombre et lugubre salon de la demeure abandonnée, la tête dans le foyer rouillé. Il empestait l'alcool, car sa bouteille s'était brisée et le restant du brandy s'était répandu sur ses habits. En plus, il avait le nez tuméfié et un œil au beurre noir.

Mr. Harwell se moqua de ces meurtrissures et regretta le brandy ; il ne se souvenait plus que très confusément de son rêve.

Il ne faisait pas encore complètement clair, car le jour se levait à peine. Le vagabond, auquel les libations de la veille avaient infligé un cruel mal aux cheveux, descendit à la cuisine pour tirer un peu d'eau fraîche à la fontaine.

Un jour terne et sale tombait par les fenêtres crasseuses de l'office, habillant les choses d'un restant d'ombre nocturne, mais la clarté fut suffisante pour faire voir à Mr. Marwell quelque chose qui l'étonna fort.

Il y avait un vieux fourneau, tout rongé de rouille dans une cheminée d'angle. À des crampons, fichés dans le pan de mur voisin, se trouvaient accrochés quelques ustensiles hors d'usage ; tisonniers, pelles à charbon, crochets de fer.

Comme Mr. Marwell faisait son entrée, il vit l'un des tisonniers se balancer avec un mouvement régulier de pendule.

– Tiens, se dit-il, je n'ai pourtant pas touché à cet outil ! Pourquoi se conduit-il de la sorte ?

Il en était encore à ses réflexions, quand un bruit sec, et des plus singuliers, se fit entendre dans le vestibule. On aurait dit que des petits sabots très durs martelaient les marches de l'escalier.

Effrayé, croyant que quelqu'un venait inspecter la maison et allait découvrir sa présence, Mr. Marwell se blottit dans un étroit espace, entre un bahut et la muraille.

Le bruit persistait, régulier et clair. Il se rapprochait également et gagnait la porte entrouverte. Notre stowaway s'attendait d'un instant à l'autre, à voir entrer quelqu'un tout en se demandant quel pouvait être le mortel qui marchait d'une façon aussi bizarre.

Quand l'explication vint enfin, Mr. Marwell fut convaincu que son rêve de la veille se continuait : en effet, il vit entrer dans la cuisine, se dandinant gauchement... les pincettes du foyer ! !

Parfaitement, les pincettes ! Elles avançaient d'un mouvement saccadé et ankylosé de faucheux, esquissant un pas que Mr. Marwell compara à celui d'une scottish, faisant de grotesques grâces : puis, tout à coup, elles sautillèrent vers le coin de la cheminée et reprirent leur place à côté du tisonnier, où elles demeurèrent bien tranquilles.

– Je rêve encore ou bien je ne suis pas encore tout à fait dessaoulé, se dit Mr. Marwell. Mais c'est égal, j'aime mieux m'en aller.

Il respira plus à l'aise quand il se trouva dans la rue, où les premiers passants matinaux déambulaient à pas pressés.

Si l'ancien commerçant n'avait pas eu d'argent en poche, il aurait certainement réfléchi davantage à son étrange aventure matinale ; mais il possédait quatre shillings ! Et la veine de la veille ne l'avait pas encore abandonné puisqu'il doubla cette somme en la risquant dans la boîte à sous. Il s'offrit, cela va sans dire, un nombre respectable de consommations mais, quand le soir se mit à tomber, une vague appréhension s'empara de lui.

– Je n'ai pas grande envie de retourner dans cette maison, murmura-t-il... Je ne suis pas fou et, ce matin, je n'étais plus ivre.

Il lui restait un shilling qu'il faisait sauter dans sa main, d'un air de profonde méditation.

– Cela suffit pour m'assurer un gîte de nuit, et même un bol de soupe, se dit-il. Mais je devrai me passer d'un toddy, qui me fait pourtant bien envie !

Il lorgna du coin de l'œil le disque multicolore de la roulette à sous et son visage s'éclaira.

– Si je risquais sur le rouge ? dit-il. La chance ne peut avoir tourné si vite. Je suis certain de tripler mon avoir et, au lieu d'un toddy au genièvre, je pourrai m'offrir un bon grog.

Il glissa la pièce dans la mécanique, appuya sur le levier et fit girer le disque. Ce fut le vert qui sortit.

Mr. Marwell poussa un véritable gémissement de désespoir.

– Voilà bien ma veine, gémit-il. Au fond, je suis l'homme qui n'a jamais eu de chance ! Je suis obligé de retourner dans cette sale cambuse. Misère de misère, tout de même !

Le froid de la River et sans doute un peu de terreur aidant dissipèrent les fumées de l'ivresse du cerveau de Mr. Marwell. Il retourna à Old Jewrystreet. En poussant d'une main tremblante la porte du salon, il vit avec satisfaction les meubles ternes de toujours et retrouva l'éternelle atmosphère, empestée de relents de moisissures.

– J'aime mieux cela que ce satané salon rouge, marmotta-t-il. Après tout, ce ne devait être qu'un rêve.

Il avait remarqué, avec une égale satisfaction, que le tisonnier se tenait bien tranquille à son crampon dans la cuisine, et que les pincettes y étaient accrochées également.

Arrivé dans sa chambre à coucher, il se mit immédiatement au lit et s'entortilla dans ses couvertures.

Bien que Mr. Marwell détestât dormir avec de la lumière, il dut, cette nuit-là, se passer d'une obscurité absolue, car un beau clair de lune entrait par la fenêtre. On souffle une lampe, ou une bougie, mais non notre vieux satellite ! Le vagabond fit une vaine grimace et s'endormit tout de même ; la maison était tranquille et silencieuse.

Il fut éveillé brusquement : ses couvertures venaient de lui être arrachées avec violence.

Effrayé, il se dressa sur son séant et regarda dans la chambre.

Elle était vide de toute présence ; le clair de lune l'inondait d'une clarté bleue et dure. D'une main frémissante, il voulut reconquérir ses couvertures quand elles lui furent de nouveau enlevées de force.

– Mon Dieu, que se passe-t-il, ici ? glapit-il d'une voix tremblante. Je ne fais pas de mal ! Si vous voulez, je partirai immédiatement.

Il ne reçut aucune réponse, mais quelque chose l'emplit soudain d'une terreur indicible.

Le tisonnier, qu'il avait vu se balancer la veille, se tenait devant

lui, dans l'air, à six pieds au-dessus du sol, sans qu'aucune main ne le soutienne. Il était droit et immobile. Son ombre se projetait sur le mur en une fine ligne noire.

Epouvanté, le tramp n'osait faire aucun geste. Il se contenta de gémir sourdement, tandis que ses dents claquaient comme des castagnettes.

Soudain, une étrange vie anima la barre de fer : elle se mit à vibrer longuement puis, reprenant son lent mouvement de pendule, elle se déplaça dans l'air, en se rapprochant de Mr. Marwell.

Bientôt, elle se balançait au-dessus de sa tête, d'un mouvement de plus en plus accéléré, qui devint tellement frénétique que le vagabond entendit le sifflet de l'air fendu dans sa course.

Mr. Marwell aurait bien voulu s'enfuir mais tout mouvement semblait lui être interdit ; sans aucun doute, la peur jouait son rôle dans cette inertie. En voyant le tisonnier s'approcher lentement de sa tête, il comprit le danger qu'il courait : dans quelques minutes, il allait être frappé au crâne.

À présent, l'insolite mouvement se continuait avec une vélocité et une force sans cesse accrues ; Mr. Marwell fit un premier geste de défense.

Le fer toucha sa main tendue, tandis que l'homme poussait un cri de souffrance. Mais cela lui donna des forces. Il se roula sur le dos et parvint à mettre une jambe hors du lit.

À cette minute, il reçut un coup sur la nuque et tomba à genoux.

Alors, le fer fondit vers lui en un furieux coup d'estoc.

Mr. Marwell s'écroula en râlant.

Rapport de l'Inspecteur Fraser de Scotland Yard :

Nous avons trouvé ce matin, à six heures de relevée, un homme évanoui à côté d'un banc de l'Embankment, dont le corps portait des plaies graves. L'agent Glossop et moi avons assuré immédiatement son transport à l'hôpital de la marine, où nous avons pu l'interroger dans la matinée. C'est un nommé Félix Marwell, né à Portsmouth et âgé de cinquante-neuf ans. Il n'a pas de domicile fixe et vit de mendicité. Son casier judiciaire ne porte aucune condamnation, si ce n'est une simple admonestation et une légère amende, d'ailleurs radiée, pour ivresse publique.

Il nous a raconté, avec de grandes difficultés, car ses blessures étaient des plus graves, une histoire abracadabrante au sujet d'une vieille maison

abandonnée dans Old Jewrystreet, où il aurait élu clandestinement domicile pendant huit jours. Par devoir, nous avons acté ses déclarations bien qu'il nous semble qu'elles aient été surtout provoquées par le délire inhérent à son état.

(Suivent, très succinctement racontées, les aventures de Mr. Marwell dans Pratt-House).

Le médecin en chef de l'hôpital de la marine est d'avis que Marwell a dû avoir le cerveau dérangé. Il est pourtant fort indécis quant à l'arme qui aurait servi à abattre le blessé. Il n'écarte pas la possibilité de l'emploi d'une barre de fer très pointue, ou d'une canne ferrée. Des traces de rouille ont été relevées, en effet, dans la blessure portée à l'abdomen.

Nous avons visité la maison Pratt, dans Old Jewrystreet, et y avons découvert, en effet, les traces du passage de Félix Marwell, mais rien d'autre permettant d'ajouter crédit à ses étranges dires.

Nous croyons nous trouver devant une agression brutale ou une rixe entre rôdeurs du port.

Félix Marwell a succombé dans la journée, après une brève agonie.

Suivent les rapports médicaux qui abondent dans le même sens.

2. Ted Brockhurst va trouver Harry Dickson

Teddy Brockhurst – ses amis l'appelaient couramment Ted tandis que les registres de l'état civil lui donnaient solennellement le nom d'Edward, – était interne à l'hôpital de la marine où décéda le pauvre Mr. Marwell, l'homme qui n'eut pas de chance. Il avait assisté à l'ultime entrevue du moribond avec les policiers du Yard et entendu l'opinion de ses chefs, les médecins de service. Pourtant, bien qu'il n'en laissât rien paraître, il n'était pas de l'avis de ces derniers.

C'était un esprit curieux et il possédait une culture scientifique considérable, mais il était trop diplomate pour entamer une discussion avec ses supérieurs hiérarchiques, sachant qu'il n'y avait que des rancunes à y gagner.

À son avis, Mr. Marwell n'avait donné aucun signe de démente tout au long de son récit, fait d'une voix faible mais calme.

Il avait risqué une unique question, posée à l'inspecteur Fraser :

– Avez-vous trouvé le tisonnier dans la maison Pratt ?

À quoi Fraser avait répondu, en haussant les épaules :

– Il n'y avait pas de tisonnier dans toute la maison et encore moins des pincettes. N'oubliez pas, docteur, que Marwell était un ivrogne invétéré. Ces hallucinations lui sont venues de l'alcool.

Après tout, ce n'était pas impossible. Mais Ted Brockhurst se disait que les visions de l'alcool affectaient rarement des formes aussi précises. Ted avait son violon d'Ingres : à ses heures, il était journaliste... Oh, un simple journaliste amateur, qui envoyait, de temps à autre, un papier au secrétaire de rédaction d'une feuille de second plan. Papier qui connaissait plus souvent le triste sort du panier que l'honneur d'une quatrième page. Mais Ted n'ignorait pas que le public, en Angleterre en général et à Londres en particulier, se montre friand d'histoires hantées, et il résolut de ne pas laisser passer pareille occasion.

Pourtant, Brockhurst manquait d'entregent pour s'introduire tout de go dans la maison suspecte et, dans l'étroit cercle de ses relations, il ne voyait personne qui pût lui procurer un laissez-passer.

Il se souvint alors de quelques menus services qu'il était parvenu à

rendre, dans l'exercice de ses fonctions d'interne, à un homme fort en vue dans la métropole : à Harry Dickson, le fameux détective.

Le cœur battant, il résolut de tenter sa chance. Le jour qui suivit le décès de Mr. Marwell, il sonna à la porte du détective, dans Bakerstreet.

Harry Dickson, dont la mémoire des physionomies comme des noms était prodigieuse, le reconnut sur-le-champ.

– Ce cher Brockhurst ! dit-il en lui tendant une main cordiale. Je suppose, et j'espère, que vous venez me demander un service à votre tour ? Si je suis bon détective, il doit y avoir un espoir journalistique là-dessous.

Rougissant de se voir si vite découvert, le jeune praticien balbutia quelques vagues excuses.

– Je crois, continua malicieusement le détective, que vous signez quelquefois du nom de Tamerlan dans *L'Evening Mail*, n'est-il pas vrai ?

» Tudieu, voilà un nom conquérant entre tous ! J'ai même découpé un de vos récents papiers sur les diagnostics faux ou trop hâtifs : c'était remarquable, sinon de style, du moins de bon sens ! Je vous en félicite !

Ted Brockhurst reprit courage et osa présenter sa requête. Sans l'interrompre, Harry Dickson l'écouta attentivement.

Quand le jeune homme eut fini de parler, il leva anxieusement ses regards vers le détective, craignant lire quelque raillerie ou désapprobation sur son austère figure.

À son entière satisfaction, il vit qu'il n'en était rien : Harry Dickson regardait les flammes du foyer d'un air de profonde méditation.

– À première vue, dit-il enfin, je suis tenté de donner raison à vos chefs, mon cher Ted, mais de là à admettre sans réserve leurs conclusions, il y a de la marge. Pourquoi avez-vous des doutes à ce sujet ?

– D'abord, j'ai fait la remarque que Marwell ne donnait aucun signe de démente. Je vous l'ai déjà dit. Ensuite, je puis affirmer que les hallucinations, dues à l'emploi immodéré de l'alcool, affectent rarement des formes pareilles à celles qu'on lui prête. En général, elles sont tumultueuses, amorphes, brumeuses à l'excès ; rarement, elles prennent des formes bien définies. Ici, le cas est tout autre. Marwell découvre un petit salon tranquille, des formes bourgeoises, un éclairage doux et familial. Il se chauffe à un feu, alors que les intoxiqués en question ont, ou des sensations de brûlures intenses, ou

de froid absolu.

» Les autres pseudo-visions seraient plus près de la norme. Je vais vous en donner quelques exemples pour mieux asseoir mes dires :

» Une femme rêvait, presque toutes les nuits, qu'un serpent lui sifflait dans l'oreille, lui infligeant des douleurs intolérables. On l'examine et on découvre un abcès à cet organe, ainsi qu'un début de sinusite.

» Une autre fois, un malade se plaint que, chaque nuit, un bandit lui perfore les intestins à l'aide d'une longue sonde enflammée. On procède à la radiographie et l'on découvre une aiguille, qui avait traversé plusieurs parois viscérales. Au mal réel s'ajoutait donc une image mentale, qui l'expliquait, d'une manière fantastique il est vrai, mais parfaitement acceptable. Notre cerveau reçoit le plus souvent des impressions par images.

» Que Marwell, blessé dans une agression, ait passé par le même chemin hallucinatoire, rien n'est plus plausible. Mais alors, ses explications auraient été accompagnées de phénomènes de démence et ce ne fut pas le cas. Son cerveau travaillait normalement.

Harry Dickson frappa l'épaule de l'interne.

– Je vais vous recommander à mon ami Goodfield, dit-il, pour qu'il vous donne l'autorisation de visiter la maison d'Old Jewrystreet. De l'une ou de l'autre façon, vous pourrez pondre un « papier », qui fera la joie du directeur de votre journal, monsieur Tamerlan. En revanche, comme je suis d'un naturel assez curieux, je désire que vous me teniez au courant. Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel... a dit Shakespeare !

Ted Brockhurst s'en alla, radieux. Et le soir même, il retournait dans Bakerstreet.

– Eh bien ! s'écria jovialement Harry Dickson, avez-vous mis la main sur le fantôme assassin, monsieur le reporter de l'au-delà ?

Le jeune homme branla pensivement la tête.

– Je n'ai rien découvert de spectral, il est vrai, monsieur Dickson, mais tout de même quelque chose qui démontre que les policiers du Yard, dans la certitude de se trouver devant les vaines paroles d'un fou alcoolique, ne se sont pas livrés à une inspection bien minutieuse.

Le détective se cala dans son fauteuil, tout oreilles.

– Racontez-moi cela, monsieur Teddy !

– Donc, commença l'amateur journaliste, les enquêteurs ne trouvèrent sur les lieux ni tisonnier, ni pincettes. Moi non plus,

d'ailleurs. Mais, dans la muraille, je découvris des crampons vides et, sur les briques, la longue trace rouillée de ces instruments de ménage. Ils ont été là, en place et ne doivent en être partis que de fraîche date, car la rouille s'enlevait facilement et n'avait pas pénétré trop profondément dans le plâtre.

» Souvenez-vous aussi, monsieur Dickson, que Marwell avait entendu *les pincettes descendre l'escalier*. C'est grotesque, si vous voulez ; n'empêche que j'y ai prêté quelque attention.

» Les marches dudit escalier sont feutrées de poussière ; en maints endroits, on y voit les traces des pas du logeur clandestin. Mais on y distingue encore autre chose. Comme je m'étais muni d'un bon appareil photographique, j'ai pris quelques vues que voici développées.

Ted Brockhurst tendit au détective quelques photos grises et luisantes. Harry Dickson s'arma d'une forte loupe et se mit à les étudier.

– Attendez, dit-il.

Il alla chercher une planchette, la saupoudra de cendre fine empruntée au foyer et y fit avancer les pincettes de son propre foyer. Cela fait, il compara les empreintes avec celles des photographies.

– Eh bien ? demanda l'interne, le cœur battant d'espoir.

– Vous avez parfaitement raison, dit simplement Harry Dickson.

Il resta quelques minutes sans mot dire, bourra lentement sa pipe et se mit à faire voluptueusement de la fumée.

– Où conduisaient ces traces ? demanda-t-il enfin.

– Jusqu'au second étage. Celui-ci ne comporte que trois pièces absolument vides. Dans l'une d'elles, celle qui se trouve juste au-dessus de la chambre occupée par Marwell, elles s'arrêtaient.

– Où ? Contre le mur ?

– Non, au beau milieu de la pièce.

– Dommage, dit Harry Dickson sans s'expliquer davantage.

– Je continue, reprit Ted Brockhurst. Les policiers sont d'avis que Marwell a été victime d'une agression au bord de la River ; je suis convaincu qu'ils se trompent et que la tentative d'assassinat a eu lieu dans Pratt-House même.

– Expliquez-vous, Ted !

– J'y arrive, monsieur Dickson. Il n'y a nulle trace de sang dans la chambre où Marwell dormait, ce qui est assez déroutant.

» Je me suis mis à examiner tous les matelas de la maison et tous sont moisis à l'excès, alors que celui de Mr. Marwell était bien sec et bourré de varech tout frais ! Le matelas ensanglanté a donc été enlevé et remplacé par un autre. J'ai examiné également le plancher, qui semblait pourtant poussiéreux et sale à souhait. Alors qu'en d'autres endroits, la crasse formait un véritable enduit, au pied du lit elle s'enlevait avec une rapidité déconcertante. Elle y avait été apportée après coup, monsieur Dickson, et les quelques parcelles, que j'en ai enlevées et regardées au microscope, viennent confirmer mon idée. La saleté de la maison est faite d'anciennes poussières très fines. Celle que j'ai examinée est de sable et de suie venant du dehors. Ensuite...

Brockhurst posa devant le détective une feuille blanche sur laquelle se détachaient de menues raclures brunes.

– Du sang, monsieur Dickson, et de date récente ! Voilà ce qu'ont retenu les rainures du plancher.

Le détective tendit la main à son visiteur.

– Vous avez travaillé comme un bon détective, mon ami, et votre conviction est mienne à présent : Marwell a été assassiné dans Pratt-House. Il faudra aviser Scotland Yard.

Ted Brockhurst prit un air suppliant.

– Et mon papier, monsieur Dickson ? Je suis venu chez vous en journaliste et non en policier amateur. Laissez-moi achever mon ouvrage !

– Comment cela ?

– En me laissant passer une, peut-être deux nuits, dans la singulière demeure !

– Vous rendez-vous compte du danger que vous pourriez courir, Ted ? Car j'imagine que vous ne voulez partager votre aventure avec personne ?

– Quant à cela, oui, monsieur Dickson ! Et, en fait de péril, il me semble que si les policiers en courent souvent, les reporters, qui suivent leurs méthodes de près, peuvent bien en avoir leur part, au moins une fois.

Cette vaillance plut au détective, qui se mit à rire.

– En tout cas, vous êtes un homme sur vos gardes ! J'avoue que si des manifestations doivent encore se produire dans cette maison maudite, cela ne pourrait être que devant un homme seul, isolé, et non devant plusieurs gaillards résolus. Un fait est réel à présent : nous sommes en présence de criminels usant de procédés mystérieux, d'hommes sujets aux mêmes troubles et aux mêmes erreurs que leurs

victimes, et non devant des créatures surgies d'un autre plan. Ces êtres-là ne peuvent rien contre une bonne paire de balles blindées, envoyées par une main sûre comme la vôtre, Ted.

Le jeune homme se frotta les mains et une joie intense éclaira son énergique visage.

– Mais, dit soudain Harry Dickson, en redevenant pensif, qui vous dit que les forbans inconnus n'ont pas usé de quelque subtile drogue créant des visions et des hallucinations de toute nature ? Ce n'est pas la première fois que vous en entendez parler, j'augure, et moi-même, au cours de ma carrière, j'ai fait quelques fois connaissance avec elles.

Ted secoua résolument la tête.

– J'avais prévu l'objection, monsieur Dickson, et mes chefs également d'ailleurs.

» De semblables drogues, en général des alcaloïdes, laissent des traces. L'autopsie de Félix Marwell n'en a révélé aucune.

Il se leva.

– Il se fait tard, monsieur Dickson. Je n'ai aucune journée de congé devant moi ; je prendrai mon poste de veille ce soir.

– Vous ne serez pas dérangé par la police, dit le détective, cela pour vous permettre de vous servir de vos armes contre tout intrus.

– Je vais courir ma chance, conclut Ted Brockhurst. Ah ! monsieur Dickson, Dieu sait si je n'ai pas le pied dans l'étrier pour une parfaite carrière de journaliste !

– Quelle bizarre espérance ! s'écria Harry Dickson en riant. Enfin, je vous souhaite cette chance puisque vous y tenez, mon ami. Mais, si demain matin, à sept heures sonnantes, je n'ai pas de vos nouvelles, je fais dynamiter la porte de Pratt-House et je m'y introduis à la tête d'une escouade d'inspecteurs de Scotland Yard !

Il est sept heures trente. Ted Brockhurst n'a pas donné de ses nouvelles. Scotland Yard est alerté et une auto de la police métropolitaine, montée par Goodfield et deux inspecteurs de la brigade criminelle, vient chercher Harry Dickson et son élève Tom Wills, à Bakerstreet. Devant la maison de Old Jewrystreet, ils trouvent le premier clerc de Mr. Grissmere, le séquestre, porteur des doubles des clefs. Goodfield ouvre la porte et lance d'une voix forte :

– Monsieur Brockhurst !

Pas de réponse.

On se met à explorer immédiatement la maison, en prenant bien garde de ne brouiller aucune empreinte possible.

Nulle part on ne trouve l'amateur journaliste.

– Est-il seulement venu ? demande Goodfield. N'a-t-il pas renoncé à son projet ?

– Ce serait mal connaître Ted Brockhurst, répond Harry Dickson, qui se repent amèrement d'avoir encouragé le jeune homme à tenter l'aventure.

– Tenez, voilà le bout d'une de ses cigarettes, dit Tom Wills, en avisant un petit plateau de laque. En voici encore une. D'ailleurs, l'atmosphère garde encore le relent refroidi de leur parfum.

– C'est exact, répond Harry Dickson dont les regards voyagent partout.

Le détective se mit immédiatement en devoir de retrouver les traces dont Ted Brockhurst lui avait parlé la veille.

Il monta au second étage, inspecta la cheminée de l'office et le plancher de la chambre à coucher.

Quand il eut achevé son examen, ses yeux brillaient d'une étrange lueur.

– C'est incroyable, murmura-t-il.

– Quoi donc, maître ? demanda Tom Wills.

– J'excuse le pauvre Ted, fit Dickson, sans répondre directement. Ce n'était pas un détective ! Mais s'il était ici, j'exigerais de sa part des excuses à l'adresse de l'inspecteur Fraser, qui mena la première enquête.

– Pourquoi cela ?

– Fraser n'aurait pu découvrir les traces que Ted releva dans son juvénile enthousiasme, et cela parce qu'elles ont été faites après coup !... Voilà !...

– Pourtant, les inconnus ont voulu faire croire que Marwell ne fut pas assassiné ici, répliqua Tom Wills étonné.

– Mon cher petit, quand on veut dire d'une canaille qu'elle est une canaille, on le fait souvent en l'appelant un parfait honnête homme : c'est un artifice vieux comme le monde. En effaçant certaines traces et en en laissant d'autres, de la façon grossière dont on s'y est pris, on n'a eu qu'un seul but : faire supposer *qu'on voulait faire croire que le crime n'avait pas eu lieu ici !* Ce qui équivaut à dire qu'ils aiment nous laisser dans l'idée que le crime a *été effectivement perpétré dans cette maison*. Pardonnez-moi cette double négation qui tord ma phrase et aboutit à

une affirmation.

– Ainsi, dit lentement Goodfield, si je comprends bien, Marwell ne fut pas assassiné dans cette maison.

– Non ! fit carrément Harry Dickson.

– Mais où alors ? s'écria Tom Wills d'un ton désespéré.

– J'espère pouvoir répondre un jour à cette question, my boy, répliqua Harry Dickson. Certes, ce ne sera pas aujourd'hui.

Le détective se mit à suivre attentivement les empreintes que les pas de Ted Brockhurst avaient laissées, un peu partout, sur le sol couvert de poussière. Soudain, on le vit se relever, puis faire une grimace sarcastique.

– Quelle est la taille de Ted, à votre estimation, Goodfield ? demanda-t-il brusquement.

– Hm, c'est un beau gaillard. Je lui donne bien six pieds, répondit le superintendant du Yard.

– Marchait-il à la façon d'une petite mijaurée ?

– Lui ? Mais il faisait des enjambées de horseguard ! s'écria le policier.

– Posait-il ses pieds un peu de travers ?

– Pas du tout... Où voulez-vous en venir, monsieur Dickson ?

– Tout simplement à dire que Ted Brockhurst n'a pas mis le pied dans cette maison, mon cher Goodfield ! déclara froidement le détective.

Un cri d'unanime stupeur lui répondit.

– Et les cigarettes ?

– Comme si un autre ne pouvait les y avoir déposées ! Quant aux empreintes de ses pas, si vous observez que la pointe et l'extrême rebord du talon marquent à peine, si vous voyez leur peu d'espacement, si vous admettez leur peu de netteté dans la poussière la plus épaisse, concluez avec moi, qu'elles furent faites par quelqu'un chaussé des souliers de Ted Brockhurst, que ce quelqu'un était beaucoup moins grand que Ted, qu'il pesait moins lourd et qu'il posait légèrement ses pieds de travers, qu'en plus sa démarche était autrement moins élastique et jeune que la sienne, celle d'un homme d'âge par exemple !

– Mais où est-il ? s'écria Goodfield.

– Avez-vous déjà pris connaissance des rapports de police de la nuit dernière ? demanda le détective.

– Non ! J'arrivais à peine au Yard quand vous nous avez alertés, monsieur Dickson.

– Très bien ! Dans ce cas, je vais avoir l'air, devant vous, d'une sorte d'extralucide prévoyant l'avenir, répondit le détective en grimaçant un sourire. Vous trouverez Ted Brockhurst, à moins que comme je le suppose, vos agents l'aient déjà fait avant vous, au pied d'un banc, sur l'Embankment. Evanoui mais pas mort...

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

– L'éternelle logique, mon vieux Good, et rien que la logique ! Il faut, en effet, que notre ami Ted puisse nous raconter ce qui lui arriva dans cette diabolique de maison, où il n'a pas mis le pied !

Ils sortirent dans Old Jewrystreet et Goodfield bondit au premier téléphone public pour demander des nouvelles au Yard.

Harry Dickson avait raison.

3. La nuit fantastique de Ted Brockhurst

Oui Harry Dickson avait eu raison !

Un peu après six heures, des agents de la brigade fluviale avaient découvert le corps de Ted Brockhurst à l'endroit indiqué.

– Non ! s'était écrié l'un d'eux, voici que ce satané banc prend un abonnement de gens assassinés ! Vous allez voir qu'il est hanté et qu'il faudra en faire du bois à brûler si l'on veut que la malédiction cesse !

Sur-le-champ, on avait transféré le corps à l'hôpital de la marine où on commença par lui donner des soins avant d'avertir le Yard. Quand la communication parvint au bureau de police, Goodfield était déjà parti, en compagnie de Harry Dickson, pour Old Jewrystreet.

Ted Brockhurst avait été blessé par un rude coup de matraque sur le crâne, coup qui, pourtant, n'était pas de nature à mettre ses jours en danger.

Dans l'après-midi, il revint à lui et manifesta le vif désir de parler immédiatement à Harry Dickson.

Celui-ci accourut sans tarder, accompagné de Goodfield et de Tom Wills, tous trois littéralement frémissants d'impatience.

– Eh bien ! Ted, dit le détective, je suppose que vous aurez un papier épatant à pondre sur vos aventures de la nuit dernière ?

Ted hocha péniblement sa tête douloureuse.

– Je n'oserai jamais l'écrire, monsieur Dickson. On me traiterait d'imposteur, de fou ou de visionnaire.

– Alors, à défaut de lecteurs, vous allez avoir en nous des auditeurs bien attentifs, répliqua le détective.

– Un instant, dit le blessé. Veuillez appeler le médecin en chef.

Celui-ci arriva promptement au chevet de l'interne et s'enquit de ses désirs.

– Je voudrais, chef, que vous disiez à ces messieurs que je n'ai pas beaucoup de fièvre et que, par conséquent, je ne délire pas et que mon cerveau est encore en bon état, malgré la volée qu'on m'a administrée sans ménagement.

Le chef déclara qu'il en était bien ainsi.

– Dans ce cas, je puis commencer mon récit, dit Ted Brockhurst. Vous parlez d'un roman fantastique !

» J'entrai dans la maison Pratt par la porte de la venelle, comme l'avait fait Mr. Marwell. Je pris le même chemin que lui et passai par la buanderie ; puis, armé de ma lampe de poche, je fis le tour de la maison où je ne relevai rien de suspect. J'hésitai pour choisir mon poste de nuit et, enfin, je jetai mon dévolu sur le salon de l'étage, qui me semblait plus confortable. J'avais mis mon grand manteau doublé de fourrure et je le gardai contre le froid humide de la lugubre demeure. Ma lampe de poche est à forte batterie et peut brûler quinze heures sans faiblir.

» J'avais d'abord pensé ne pas fumer pendant cette nuit de garde mais la tentation fut trop forte et je grillai quelques cigarettes.

» Vers minuit, un beau rayon de clair de lune entra par les vitres supérieures de la fenêtre, les autres étaient obturées par des volets. La clarté étant plus que suffisante, je pouvais apercevoir le moindre objet dans la pièce.

» J'avais entendu Big-Ben sonner les heures au loin, et je me disais déjà que le métier de reporter n'est pas toujours aussi riche en imprévus qu'on veut bien le dire.

» À ce moment j'eus, pour la première fois, l'impression d'une présence obscure à mes côtés.

» Je sentis une sorte de frôlement dans l'ombre, sans toutefois entrevoir quoi que ce fût.

» Immédiatement, je glissai ma main dans ma poche pour prendre mon revolver. Il n'y était plus !

» Je bousculai le fauteuil dans lequel j'avais pris place, mais je ne pus voir comment on était parvenu à me subtiliser mon arme. La chambre était parfaitement éclairée par la lune ; les fenêtres et la porte en étaient closes. J'en étais encore à me crisper les poings et à me traiter sans indulgence, quand j'entendis le bruit.

Il montait l'escalier ; je prêtai attentivement l'oreille et découvris que je m'étais trompé. De fait, le bruit descendait vers moi, venant du second étage. C'était un tapotement sec, comme du bois sur du bois. Il s'approcha, menu et clair, et s'éloigna ensuite vers la chambre où avait dormi le malheureux Félix Marwell.

» Je n'avais plus de revolver mais mes poings sont solides et j'ai quelque habitude du ring. J'ouvris doucement la porte et m'avançai sur le palier. La porte de la chambre, où le bruit persistait, était large

ouverte. La pièce, elle aussi, était inondée de clarté lunaire.

Ce que je vis était si grêle et, malgré tout, si inattendu, que je dus rester quelques minutes en contemplation avant de pouvoir bien m'en rendre compte. Sur le plancher, au pied du lit, se dandinait une haute paire de pincettes, animées d'une vie grotesque ; comme je les regardai, elles s'effondrèrent avec un bruit de ferraille, puis une main invisible les traîna hors de la chambre. Je les vis passer à quelques pieds de ma personne et rouler avec fracas en bas des escaliers.

» J'étais encore là à me demander si quelque berlue ne m'avait pas frappé, quand un autre bruit attira mon attention. C'était une sorte de sifflement très doux, qui s'accroissait de seconde en seconde pour prendre la consistance d'un souffle haletant.

» En levant les yeux, je connus sa nature redoutable. Un grand tisonnier se tenait en l'air, au milieu de la chambre, et s'y mouvait en de larges et puissantes oscillations de pendule. Son mouvement s'accélérait très vite. Soudain, la tige de fer fila vers la porte. Avec un bruit de fusée, elle passa à quelques pouces de mon visage et se perdit dans les ténèbres de la cage d'escalier.

» Les visions de feu Mr. Marwell s'étaient donc reproduites sous mes yeux. Mon premier sentiment, je ne vous le cache pas, fut celui d'une terreur irraisonnée ; mais il fit place aussitôt à une sourde fureur.

» Je déclarai presque à voix haute que je mettrais en pièces cette ferraille ensorcelée et, oubliant toute prudence, je descendis les marches quatre à quatre vers le rez-de-chaussée.

» Il y avait suffisamment de fenêtres, non ou à demi obturées par des volets, pour permettre la libre entrée des rayons de lune dans la maison. Je me dirigeai donc à coup sûr à travers le vestibule. Puis, traversant une salle à manger délabrée et poussiéreuse, j'atteignis le salon du bas.

» J'en poussai la porte, le poing brandi vers un invisible ennemi.

» Je ne sais si j'ai crié de stupeur, mais je ne jurerais pas que non.

» Marwell n'avait pas menti ! Marwell n'avait pas déliré !

» La chambre rouge était là, avec ses fauteuils confortables, ses coussins écarlates, son feu allumé, sa lampe répandant une tranquille lueur sur la longue table d'ébène luisant. Mais, nulle part, la moindre présence vivante !

Pourtant, tout cela était tangible, réel. Le charbon rougeoyait, sans bruit, derrière les petites vitres en mica de la salamandre, la flamme de la lampe filait un peu à mon passage. Il faut rester calme, Ted, me

dis-je.

» Et je m'infligeai un solide pinçon dans le gras du bras pour me rendre compte si j'étais bien éveillé.

» Ce n'était pas un rêve : tout le décor resta.

» En tout cas il valait mieux, pour servir de lieu d'attente, que celui de l'affreux salon de l'étage. Je m'installai dans un des fauteuils rouges et j'allumai une nouvelle cigarette. Je regrettai de n'avoir pas emporté, comme Mr. Marwell, une fiole de robuste liqueur, car je me sentais les nerfs malades. Surtout ce silence et cette solitude m'horripilaient.

» Je ne saurais dire combien de temps je restai là, vautré dans ce fauteuil ; je n'eus pas même l'idée de regarder ma montre. Je n'entendais plus la grave sonorité de Big-Ben venant du dehors, mais ce que je sais, c'est que ma cigarette, consumée jusqu'au bout, me brûla les doigts. Je ne songeai plus à en allumer une autre.

» Une seule idée me poursuivait : je venais de percevoir pour mon compte toutes les pseudo-hallucinations subies par Mr. Marwell.

» Tout à coup se produisit un fait nouveau, mièvre en apparence : je me sentis soudain heurté dans le haut du dos. Ce n'était guère plus qu'une chiquenaude un peu brusque.

» Je me retournai mais ne vis rien ; toutefois, j'entendis un bruit caractéristique, comme celui d'un très gros frelon bourdonnant dans la chambre et se heurtant durement aux obstacles. La clarté de la lampe, tamisée par l'épais abat-jour écarlate, laissait traîner une sorte de pénombre rougeâtre dans l'étrange salon.

» Par moments, je voyais un objet sombre passer rapidement devant la flamme et s'évanouir ensuite dans l'ombre ; mais le bourdonnement continuait, têtu et pressé, me faisant toujours songer à quelque gros insecte, ou à quelque oiseau au vol lourd et gauche, emprisonné dans la pièce.

» À plusieurs reprises, la chose passa à quelques pouces de mon visage, sans que je pusse déterminer sa nature, tant sa vélocité était grande.

» Cela décrivait de grandes orbes, souvent brisées par les obstacles, qui rendaient, une fois un bruit mou et mat, quand c'étaient les fauteuils, ou un choc dur et bref, quand c'étaient les murs ou la table qui étaient heurtés.

» Je me mis alors à fixer un point de l'espace, mieux situé dans mon champ visuel, espérant que la chose passerait par-là d'un moment à l'autre.

» Cela me réussit. Soudain, un petit objet sombre s'élança du fond de la pièce et décrivit un zigzag, avant de s'évanouir de nouveau. J'avais vu : c'était mon propre revolver !

» Oui, mon revolver ! Mon browning, calibre 7, voltigeait autour de la pièce comme s'il eût été un volant de raquette ou, mieux encore, quelque ingénieuse petite mécanique volante.

» Mais, volant ou non, c'était toujours mon revolver et je résolus de le récupérer. Je le suivis des yeux autant que je pus. Quand je le vis à ma portée, je fis un bond et je l'attrapai.

» Ah ouiche ! Avez-vous jamais saisi les rênes flottantes d'un cheval emballé ? Je fus littéralement arraché du sol et jeté contre le mur, tandis que l'arme s'échappait de mes mains comme un oiseau libéré.

» Peu après, j'entendis un choc sourd derrière mon fauteuil et l'arme ensorcelée ne reparut plus. Je regardai derrière le meuble : mon revolver gisait à terre, comme si de rien n'était. Je me baissai vers lui, hésitant un peu, m'attendant à le voir s'envoler hors de mes mains. Il restait inerte et tranquille comme un honnête revolver qu'il était. Après avoir vérifié son chargeur et constaté qu'il était toujours rempli de balles, je le remis en poche, fort perplexe en vérité.

» De nouveau, des minutes interminables s'écoulèrent. La lampe se mit à baisser et, en l'examinant, je vis qu'elle manquait d'huile. Bientôt, sa flamme ne fut plus qu'un rond de clarté terne, striée de bleu. L'ombre envahissait la chambre rouge et le reflet du feu la repoussait difficilement. Mais, presque en même temps, je vis qu'une autre lumière envahissait lentement la chambre incompréhensible. Elle était trouble et laiteuse, comme celle apparaissant derrière les vitres dépolies d'une verrière, aux premières lueurs de l'aube.

» Je constatai que cette image avait été bien choisie, car le mur du fond était comme devenu transparent. Je découvris que, de fait, cette paroi était une grosse glace opaline derrière laquelle se trouvait une source de clarté.

» Cette clarté resta pourtant longtemps diffuse. Lentement, elle se mit à prendre de l'intensité, me permettant à la fin de distinguer certaines formes derrière la glace. Elles étaient encore fort confuses et, tout en écarquillant les yeux, il m'était impossible d'en définir la nature.

... Ici, une courte balte dans le récit de Ted Brockhurst : le blessé se fatigue manifestement et le médecin chef doit lui ordonner quelque repos. Ted n'en a cure : il veut continuer, pressé qu'il est d'avoir tout dit, et peut-être d'entendre l'opinion de gens plus autorisés que lui en

la matière. On lui fait prendre de l'alcool de menthe, qui lui rend un peu de nerf. Bientôt, il reprend son récit.

– Les formes étaient là, immobiles. Il n'y avait pas ombre de vie derrière cette glace, comme nulle part d'ailleurs dans cette maison maudite.

» La lampe, à mes côtés, s'éteignait doucement et seule une bague de feu bleu persistait encore sur sa mèche.

» Je pouvais donc me rendre compte que, s'il y avait eu des présences derrière la muraille de verre, elles n'auraient pu m'apercevoir dans l'ombre épaisse du salon où je restais assis.

» Peu de temps après, la lumière, derrière la verrière, devint plus forte encore et il me fut permis de voir une étrange chambre aux murs d'un gris fer, fortement éclairée à présent par une source de lumière qui restait invisible pour moi. Sans doute devait-il s'agir d'une rampe de réflecteurs dissimulée. Les formes, entrevues d'abord dans un demi-jour, s'avèrent être des sortes de hauts lutrins de bois gris. Ils étaient vides et s'ordonnaient en un court hémicycle. J'en comptai huit, quatre à gauche, autant à droite, encadrant un espace vide.

» Il ne le resta pas. Tout à coup, j'y vis avancer, comme hors d'un fond de vapeur grise et argentée, un nouveau lutrin, bien plus grand et plus lourd, où une forme se tenait recroquevillée.

» C'était la première présence qui se manifestait dans Pratt-House, mais quelle présence ! Je souhaiterais, malgré ma curiosité professionnelle, ne pas l'avoir entrevue, tant je crains qu'elle ne hante mes nuits à venir.

» Un effroyable vieillard se tenait là, dans une pose d'horreur impossible à décrire. Sa tête ressemblait à celle que l'on prête aux Gorgones, les horribles sœurs de Méduse. Elle était entourée d'une formidable crinière de cheveux blancs, d'un blanc affreux comme celui de tiges de métal qu'on fait chauffer à outrance. Son visage, tordu et ravagé, était d'une teinte presque identique, illuminée aurait-on dit, par quelque démoniaque flamme intérieure. Ses yeux... Comment vous décrire cette épouvante ? Ils étaient grands ouverts, d'un rouge de grenat, sanglants et fixes. À aucun moment, je n'en vis le blanc ; rien que d'énormes prunelles dilatées et flamboyantes. D'abord, je crus à quelque abominable statue, mais, ensuite, je vis qu'un peu de vie animait cette vivante horreur : la bouche, mince, grise et presque invisible, bougeait dans un rythme spasmodique, laissant mousser une humeur rose aux commissures. Le corps de l'immonde créature était enveloppé, des pieds jusqu'au cou, dans un long suaire argenté. Les bras reposaient sur les accoudoirs du lutrin et, hors des manches, sortaient des mains diaphanes et si longues, et si maigres, qu'on aurait

dit de flasques tentacules.

» Surmontant mon dégoût, je me forçai à regarder avec plus d'attention. Alors, je me rendis compte que cet être innommable et incompréhensible souffrait affreusement. Quels étaient les supplices qu'il endurait ? Je n'aurais pu le dire, mais je remarquai que de fins liens métalliques le tenaient enchaîné à son siège de bois gris.

» La vision dura quelque temps ; je vis la bouche s'ouvrir, toute noire, sur un hurlement que je n'entendis pas et qui dut retentir dans les tréfonds de je ne sais quel enfer.

» Tout à coup, dans cette ambiance irréelle, s'infiltra quelque chose de tangible, quelque chose d'humain qui me fut presque bienvenu. J'entendis une porte s'ouvrir et quelqu'un tousser.

» C'était une toux obstinée et pénible, suivie de plusieurs crachats. Elle rompit le charme pénible qui commençait à peser sur moi. Je quittai le fauteuil, juste au moment où, derrière la glace, la lumière commençait à décroître et la vision à se brouiller.

» Je m'approchai de la porte et j'entendis un pas traînant sur les dalles du corridor, puis un autre, pas beaucoup plus alerte, qui venait à sa rencontre. Et, d'un coup, l'emprise diabolique de cette nuit reçut un rude accroc dans mon esprit, car j'entendis une petite voix cassée et geignante s'exprimer de la sorte : « Pas aujourd'hui, plus aujourd'hui... Je ne me sens pas d'aplomb... J'ai dû prendre médecine ce matin... »

» Puis, une autre voix donna la réplique sur un mode identique. « À qui le dites-vous, mon vieil ami ? Je suis littéralement bourré d'aspirine ! Il faudra que je me remette au régime. »

» On aurait dit deux innocents petits vieux se faisant mutuellement leurs doléances.

» J'ouvris doucement la porte donnant sur le vestibule et j'entendis la première voix reprendre, sur le même ton cassé : « Une petite prise ? Un bon Peppermint Snuff ? Il n'y a encore rien de tel ! – Vous êtes bien aimable, fut la réponse. Avec votre permission, j'userai de votre offre. »

» C'était mièvre, mesquin, désuet... « Atchoum ! Atchi ! Cela éclaircit les idées ! Encore une fois, merci ! »

» Par trois fois, les éternuements éclatèrent comme des coups de pistolet, puis il me sembla entendre tomber quelque chose comme une pièce de monnaie. Ensuite, les pas s'éloignèrent.

» Je me glissai dans le corridor, toujours baigné de clair de lune. Il était désert ; le bruit de pas s'était éteint.

» La chute de la pièce d'argent me revint à la mémoire et je me mis à chercher autour de moi. Je ne m'étais pas trompé : au bas de l'escalier, je trouvai un petit objet rond et plat, qui me parut être une sorte de médaillon en métal niellé.

» Pourquoi ne glissai-je pas cet objet dans une de mes poches, pourquoi l'ai-je, au contraire, caché dans ma chaussette gauche ? Vraiment, je ne pourrais le dire. Je crois à quelque réflexe, à un geste de mon subconscient, à ce qui nous reste d'instinct. Je suppose que c'est grâce à ce mouvement irraisonné que je suis parvenu à conserver l'objet, car il est hors de doute que mes vêtements ont été fouillés depuis.

» Je traversai le corridor, puis j'entrai dans la buanderie, car il m'avait semblé que les pas avaient déçu dans cette direction. Elle était vide comme le reste de la maison et rien d'anormal ne s'y manifesta.

» La porte du jardin était ouverte ; peut-être moi-même l'avais-je laissée ainsi. J'avançai vers celle de la ruelle, vaguement décidé à quitter déjà la maison et à vous avertir, monsieur Dickson.

» C'est à ce moment que je reçus un coup violent sur la nuque.

Ainsi se termina le récit de Ted Brockhurst.

Harry Dickson n'émit aucune opinion, alors que Goodfield et Tom Wills renchérrissaient par des exclamations de toutes sortes : « Bizarre ! Curieux ! Incompréhensible ! »

À la fin, le détective s'impatiente quelque peu et dit :

– Mais non, pas tellement incompréhensible. Il est un fait que les inconnus errant et éternuant dans la maison-ensorcelée, comme vous voulez l'appeler, n'ont pas pensé que Ted Brockhurst avait pu voir la scène du miroir et celle du salon rouge. S'ils nous l'ont rendu, amoché mais bien vivant, c'est qu'il entraînait dans leur jeu de lui laisser faire le récit que nous venons d'entendre, moins l'épisode du salon rouge. Telle est mon opinion.

– Pourquoi ? demandèrent Goodfield et Tom Wills à la fois.

– Après que Marwell eut découvert l'étrange salon écarlate, ils l'ont laissé en liberté ; j'en conclus qu'ils *ne devaient pas savoir qu'il l'avait visité*.

– Pourquoi alors l'a-t-on tué plus tard ?

– On ne l'a pas tué !

– Ah par exemple, vous nous en direz tant ! s'écria Goodfield.

– Je manque de preuves, celles, mais j'estime que Marwell fut

blessé par accident, car on ne l'acheva pas, ce qui aurait pu être fait facilement, dans l'état où il se trouvait.

» Mais il a plu aux inconnus de lui laisser faire son récit, tout comme Ted Brockhurst. Il leur est donc agréable de savoir que la maison Pratt passe pour une demeure hantée et... qu'elle reste inoccupée.

Goodfield se gratta l'oreille.

– C'est, ma foi, assez logique, concéda-t-il après un moment d'hésitation.

À ce moment, le médecin en chef s'approcha du groupe. Il tenait une feuille de papier à la main.

– Il vous importera sans doute de savoir, messieurs, dit-il, que le corps de Félix Marwell a été examiné une dernière fois, avant d'être inhumé. Or, nous venons de constater que sur le cadavre sont apparues de larges taches rougeâtres, qui s'apparentent à des brûlures. Mais nous ne pouvons en expliquer la provenance.

Harry Dickson prit quelques notes.

– Il n'est pas impossible, docteur, répondit-il, que cela puisse nous servir un jour ou l'autre.

– Monsieur Dickson, dit tout à coup Goodfield, puis-je vous rappeler que, tout à l'heure, vous avez affirmé que Mr. Brockhurst n'était pas entré dans Pratt-House ? À moins de le traiter de menteur, il vous faudra confesser votre erreur.

Il y avait un accent de sournois triomphe dans la voix du policier.

Harry Dickson prit quelque temps pour répondre, puis il dit d'une voix grave mais formelle :

– Ted Brockhurst n'est pas allé cette nuit à Pratt-House... et pourtant, ce n'est pas un menteur !

On se récria et l'amateur journaliste ne protesta pas le moins fort.

– Mais, ajouta le détective, les mystérieux bonshommes d'Old Jewrystreet ont essayé de toutes les manières possibles de nous faire croire qu'il y a été !

4. L'écrin d'Horeb

Harry Dickson, une fois revenu dans son cabinet de travail de Bakerstreet, examina la trouvaille que Ted Brockhurst avait bien voulu lui confier.

C'était un disque fait d'un métal noir strié de jaune, très lourd, dont la densité se rapprochait de celle de l'or mais dont la nature était pourtant inconnue. Il avait un diamètre d'environ un pouce et l'épaisseur d'une couronne d'argent.

Après quelques recherches, Dickson parvint à faire fonctionner un ressort et le disque s'ouvrit en deux valves. Il était vide mais, à l'intérieur, deux signes étaient gravés ; signes également inconnus du détective.

Il glissa le médaillon dans sa poche et se rendit aussitôt au British Muséum, où il se fit annoncer à Mr. Bunsing.

L'égyptologue Bunsing était un petit homme maigre et sec, peu bavard, ne vivant que pour son antique science.

Il reçut le détective avec une urbanité parfaite, mais de l'air d'un homme désespéré de devoir perdre son temps.

– Que dites-vous de ceci, monsieur Bunsing ? demanda Harry Dickson en posant l'objet devant le savant. Pourriez-vous me renseigner à ce sujet ?

À peine Mr. Bunsing eut-il vu le médaillon, qu'il bondit comme mû par une catapulte, et qu'il le prit avidement dans ses mains frémissantes.

– Qu'avez-vous là, monsieur Dickson ? s'écria-t-il. D'où tenez-vous cet objet ?

– Vous me posez deux questions, répondit le détective. À la première je ne puis répondre que ceci : je n'en sais rien. Quant à la seconde, je désire ne pas y faire de réponse pour l'heure.

– N'importe, murmura le savant, vous avez vos raisons et je les respecte. C'est une pièce fort rare, monsieur Dickson. Je savais bien que quelques-unes semblables existaient ou avaient existé. Mais, jamais, je n'eus la joie d'en tenir une dans mes mains. Je vous en suis bien reconnaissant.

Mr. Bunsing s'empara d'une puissante loupe pour examiner l'objet,

tout en poussant des exclamations ravies et quelque peu effrayées.

– On se trouve devant tant de faux de nos jours, monsieur Dickson. Les contrefacteurs sont gens tellement habiles, mais ceci est réel... bien authentique.

– Je ne connais pas ce métal, dit le détective.

– Ni moi ! Mais il n'est pas impossible que ce soit de l'orichalque, un alliage fabuleux auquel les Anciens prêtaient des propriétés mystérieuses. Les signes, que je remarque à l'intérieur de cet étui, m'ont appris autre chose. Savez-vous ce qu'est cet objet ?

– Je suis venu ici dans l'espoir de l'apprendre, monsieur Bunsing.

– Et je vous l'apprendrai, monsieur Dickson, dit solennellement le vieillard. C'est un écrin d'Horeb ! Malheureusement, il est vide...

– Ah ! fit le détective. Il faudra m'en dire davantage car je ne sais pas ce que vous vous attendiez à y trouver.

– Un fragment de la pierre d'Horeb, monsieur Dickson, la pierre mystérieuse et formidable, qu'en présence de Moïse Jéhovah toucha de la main !

– Et que signifierait la possession d'un pareil fragment ?

Mr. Bunsing poussa un cri de colère.

– Homme ignare ! Mécréant ! Ce qu'elle signifie ? Mais tout ! La puissance, la connaissance du passé et de l'avenir ! La lumière dans les arcanes des plus ténébreuses sciences ! C'est le mystère de la mort et de la vie dévoilé ! C'est tout ! Tout, vous dis-je...

Le petit homme s'exaltait.

– Qu'allez-vous en faire ? dit-il enfin. Cet écrin est vide...

– Il ne m'appartient pas, mais pourquoi semblable écrin existe-t-il ?

– Il est fait pour contenir le fabuleux fragment de pierre dont je viens de vous parler. Il est fait dans l'espoir de pouvoir le conquérir un jour. Il n'y a que lui qui soit digne de le contenir, par la vertu de son métal mystérieux et des signes magiques qui figurent à l'intérieur. Je suppose qu'ils sont empruntés au grimoire du Grand Albert, peut-être à la Clavicule du Roi Salomon.

Mr. Bunsing regarda son visiteur d'un air pensif, puis il baissa la voix.

– Monsieur Dickson... êtes-vous cabaliste ?

Le détective se mit à rire.

– Moi ? Mais non !

– Nécromancien, alors ?

– Pas le moins du monde ! Je ne connais pas le premier mot des sciences occultes, mon cher monsieur.

L'égyptologue hocha la tête d'un air de doute apeuré.

– Et... vous... n'êtes affilié à aucune secte de ce genre ?

– Mais non, mais non, rassurez-vous !

– C'est bien ce qui ne me rassure pas, au contraire, répliqua Mr. Bunsing, dont le visage parcheminé refléta une réelle terreur.

– Pourquoi donc, si je puis vous le demander ?

– Parce que la possession de cet objet est aux yeux de ces sorciers une chose affreusement impie, quand il tombe aux mains d'un profane. Si jamais ils arrivent à l'apprendre, votre affaire est claire : ils tâcheront non seulement de vous le ravir mais de vous supprimer, même de vous vouer aux pires supplices.

– Qui sont donc ces « ils », monsieur Bunsing ?

– Chut ! N'élèvevz donc pas la voix de la sorte. Sait-on jamais ?

Le savant approcha la bouche de l'oreille du détective.

– Les cabalistes de Londres, monsieur Dickson. Ils existent... Ils sont liés par des serments épouvantables. Ah ! si je pouvais vous donner un conseil...

– Je l'accepterais avec reconnaissance.

– Eh bien ! je serais follement heureux de posséder cet écrin. Je ne parle pas pour moi, mais pour le musée... Et, pourtant, je n'oserais en assumer la garde.

– Que feriez-vous alors ?

– Je prendrais passage sur le premier paquebot venu et je le jetterais au fond de la mer ! s'écria Mr. Bunsing dans un état d'exaltation croissante.

– Vous comprendrez, monsieur Bunsing, que je ne pourrais suivre cet excellent conseil, répliqua doucement le détective.

– Oui, cela aussi je le comprends, dit tristement le savant. Ah !... Dieu seul sait ce que cet infernal écrin pourra vous coûter, en tout cas...

Bunsing prit un air solennel et grave qui, malgré son apparence caricaturale, n'avait rien de ridicule.

– Je vous donne ma parole d'honneur, monsieur Dickson, je vous fais le serment que je n'en parlerai à personne, quoi que cela pût

entraîner pour moi.

Pauvre Mr. Bunsing ! Il ne pensait pas si bien dire et, en le quittant, Harry Dickson ne pouvait deviner quel serait le prix de ce serment.

Ce soir-là, Mr. Bunsing ne rentra pas chez lui.

C'était là un fait anormal entre tous, car le savant était l'exactitude en personne. À peine sa gouvernante s'était-elle aperçue qu'il avait dépassé de dix minutes l'heure de sa rentrée, qu'elle s'inquiéta.

Cette inquiétude tourna à l'affolement quand le retard atteignit une, puis deux heures. Du coup, elle n'y tint plus et elle avertit Scotland Yard par téléphone.

La communication arriva au bureau du superintendant Goodfield, au moment où Dickson s'apprêtait à le quitter.

– Voici qui me regarde, dit Dickson. S'il est arrivé quelque chose à ce pauvre savant, c'est à moi qu'il en est redevable. Il faut que je le trouve et que je le sauve, s'il est encore à sauver !...

En quelques mots, il mit Goodfield au courant de sa démarche de la matinée, et le superintendant accepta immédiatement de se mettre en campagne.

– Dans les dossiers du Yard, nous trouverons certainement l'une ou l'autre chose concernant les sociétés secrètes s'occupant de sciences occultes, dit-il.

Harry Dickson secoua la tête ».

– L'idée est bonne, dit-il, mais des recherches dans ce sens demanderaient un temps précieux, que nous n'avons pas à perdre. Soyons des détectives, ce soir, Goodfield, et rien que des détectives, non des rats de bibliothèque.

Ils se rendirent au British Muséum, dont les portes étaient closes et les fenêtres éteintes. Pourtant, ils purent atteindre un des directeurs adjoints, qui se mit immédiatement à leur disposition.

Le bureau de Mr. Bunsing se trouvait tout au fond de la grande galerie égyptienne. C'était une pièce spacieuse, très haute de plafond et passablement encombrée de paperasses et de pièces de musée à cataloguer.

Heureusement, cette galerie est gardée nuit et jour et les surveillants se relayent soigneusement.

Celui qui s'y trouvait avait pris son quart à quatre heures et ne

devait le terminer qu'à minuit, heure où un autre gardien le remplacerait pour toute la nuit.

Le directeur le fit venir.

– Wilkins, dit-il, avez-vous vu partir Mr. Bunsing ?

– Non, monsieur, répondit Wilkins en secouant la tête... Mais je suppose qu'il doit l'avoir fait à son heure ordinaire, qui est six heures sonnantes. En tout cas, je n'ai plus entendu du bruit dans son bureau depuis cette heure.

Harry Dickson intervint.

– Est-ce dire que vous avez entendu du bruit avant ? demanda-t-il.

– En effet, sir, mais peu de chose en somme... Il éternuait très fort.

Du regard, le détective se mit à explorer le bureau. Devant la table, il s'arrêta et demanda au gardien :

– Mr. Bunsing prisait-il ?

L'homme se mit à rire.

– Lui ? Quant à cela, j'ose vous jurer que non : il avait horreur du tabac, sous quelque forme qu'il pût se présenter. Il le tenait pour le plus grand coupable dans les incendies qui peuvent se produire. Un gardien de son service était sûr d'être renvoyé si on lui découvrait dans la poche une unique cigarette.

Harry Dickson recueillit quelques grains sombres sur une feuille de papier et les montra à Goodfield.

– Peppermint Snuff, dit-il.

– Diable ! s'écria le policier. Rappelez-vous le récit de Ted Brockhurst.

– C'est bien à cela que j'en avais, répondit froidement Dickson.

– Un demi-million de citoyens de Londres en usent, murmura Goodfield avec quelque dépit, en flairant l'odeur mentholée qui s'élevait de la fine poudre brune.

Harry Dickson se frappa le front.

– Goodfield, s'écria-t-il, il y a un de vos hommes qui est de garde permanente dans le jardin du musée. Si je ne m'abuse, n'est-il pas accompagné d'un chien policier ?

– En effet, monsieur Dickson !

– Qu'on aille le quérir à l'instant, ordonna le détective.

Peu de temps après, un agent de police, accompagné d'un bouvier au poil hirsute, fut introduit et se figea au garde-à-vous à la vue de

son chef et du détective.

– Ah c'est vous, brigadier Hope ! dit Goodfield. Votre chien possède-t-il un bon flair ?

Hope se redressa et un éclair de fierté brilla dans ses yeux.

– Lady Margaret ? Ah, sir... quel nez possède cette bête ! Je crois qu'à l'odorat elle pourrait suivre un bandit à travers l'Atlantique.

– Je ne pense pas qu'on lui en demandera autant ce soir, dit Dickson en riant. Laissez-la vagabonder dans cette pièce.

L'homme détacha le chien, qui se mit gravement à flairer les meubles du bureau. À la fin, il arriva devant la feuille de papier où se trouvait la poudre à priser et tomba en arrêt.

– Ordonnez-lui de chercher, Hope, dit le détective.

– Cherche Mylady ! dit l'agent de police, cherche bien et trouve !

L'intelligent animal poussa un petit gémissement et se mit à faire le tour de la pièce. Soudain, il fit halte dans un coin et poussa un aboiement bref et assourdi.

– Il a trouvé quelque chose, dit l'agent Hope.

Le gardien Wilkins s'approcha.

– Il y a une porte de service qui s'ouvre là, mais Mr. Bunsing ne s'en servait jamais, même qu'il a été souvent d'avis de la faire condamner.

Elle n'était pas fermée à clef. À peine fut-elle ouverte que le chien s'élança. Un grand couloir obscur s'étendait devant eux.

– Où ce passage conduit-il ? demanda le détective au directeur.

Celui-ci eut une mine un peu perplexe.

– Il est, en effet, fort peu employé. Il ne mène à aucune pièce du musée proprement dit, mais vers des bureaux d'administration.

Wilkins découvrit un commutateur électrique qui, une fois tourné, alluma, de distance en distance, des ampoules au plafond du corridor.

Le chien trottait doucement devant eux, le nez en l'air. Tout à coup, il l'abaissa et poussa de nouveau son bref signal.

Harry Dickson se baissa et passa la main sur le sol, puis il la flaira.

– Peppermint Snuff ! dit-il pour la seconde fois, mais son regard ne quitta pas les dalles du sol.

– Attendez, ne me brouillez pas ces empreintes : elles sont deux. Regardez, Goodfield, deux hommes ont marché ici côte à côte ; les traces sont complètes et laissées par des pas calmes. L'une d'elles

appartient à Mr. Bunsing. Il devait marcher tout comme l'autre, sans précipitation, comme des gens qui devisent en toute tranquillité et..., j'ose le conclure, qui se connaissent. Mr. Bunsing ne devait donc se défier, en aucune manière, de son compagnon.

Le chien manifestait quelque impatience. On lui rendit la liberté et, aussitôt, il accéléra son allure. Dans un coin s'amorçait un escalier en spirale.

Sans hésitation, le chien se mit à en gravir les marches.

– Ah, j'y suis, dit le directeur, cet escalier aboutit aux bureaux de la section géographique.

Ils débouchèrent sur un étroit palier où s'ouvraient plusieurs portes ; Lady Margaret renifla bruyamment et s'arrêta devant l'une d'elles.

– C'est le bureau du professeur Mulberry, dit le directeur.

Ils y entrèrent. C'était une petite place bien tenue, aux murs tapissés de cartes géographiques et de plans topographiques en relief.

Harry Dickson aspira fortement l'air et grogna de satisfaction : l'odeur du tabac à priser, parfumée de menthe, y régnait en maître.

– Décrivez-moi le professeur Mulberry, monsieur le directeur, demanda-t-il.

– C'est un petit vieux, assez gros, à la figure insignifiante. Ce n'est pas une bien importante recrue pour notre musée, mais il a quelques protections au ministère des Arts et Sciences.

– Use-t-il de tabac à priser ?

– Hm... vous me demandez beaucoup ! Je n'ai pas beaucoup de contact avec lui... Attendez, j'entends venir le gardien de ronde dans cette section. Allô, Mivvins !

Un gros lourdaud accourut du fond du couloir.

– Le professeur Mulberry prisait-il ? demanda le directeur.

L'homme eut un gros rire.

– Et comment, monsieur le directeur, même que je lui disais souvent...

– Peu importe ! s'impatienta le chef. Je crois, Mivvins, que ces messieurs auront des questions à vous poser.

– En effet, dit Harry Dickson. Avez-vous vu partir Mr. Mulberry ?

– Mais certainement, même que j'ai observé qu'il s'en allait un peu plus tard que d'habitude. Il était bien six heures trente, alors qu'il s'en

va régulièrement au coup de six heures.

– Etait-il seul ?

Le gardien regarda le détective avec des yeux étonnés.

– Mais oui ! Qui donc l'aurait accompagné ? Il est seul à occuper ce bureau, et les autres sont vides.

Mivvins allait se retirer, quand son regard tomba sur la porte.

Du doigt, il se mit à frotter une écorchure fraîche, faite dans la peinture du panneau, puis il grogna :

– Les chameaux ! Ils m'ont abîmé ma porte, que j'ai si soigneusement repeinte l'autre jour ! Ah, ces ouvriers !... Je demanderai leurs noms demain à Mr. Mulberry et ils payeront les frais d'une nouvelle couche de peinture.

– Que me chantez-vous là, Mivvins ? demanda le directeur. Des ouvriers ?

– Ben, ceux qui sont venus enlever une caisse avec des cartes du professeur et qui l'ont chargée sur une charrette à bras, répondit Mivvins tout en frottant, de plus en plus fort, la partie endommagée de la porte.

– Cela suffit, dit Harry Dickson ! Connaissez-vous l'adresse de Mulberry, monsieur le directeur ?

Mivvins répondit à sa place :

– Bien sûr. Tudorstreet ! Je ne me rappelle pas le numéro, mais c'est facile à trouver : une maison ancienne, à côté de l'auberge de Navarre. Mulberry y occupe des chambres, deux ou trois, je ne sais. Il y vit seul comme un petit ours qu'il est en vérité.

On ne releva pas l'inconvenance du gardien. Mais, quand Harry Dickson et Goodfield eurent quitté le musée, le détective demanda à son compagnon :

– Avez-vous sur vous des mandats d'amener en blanc, Goodfield ?

– Certainement, monsieur Dickson.

– Veuillez en remplir un au nom du professeur Mulberry, chez qui nous nous rendons de ce pas.

Ils trouvèrent facilement la maison voisine de l'auberge de Navarre.

À leur coup de sonnette, une concierge maussade ouvrit et s'enquit sans aménité de leurs désirs à cette heure indue.

– Nous désirons voir le professeur Mulberry, dit Goodfield.

– Il doit dormir à cette heure, ronchonna la maritorne, et s'il faut le réveiller je vous avertis qu'il n'est pas facile.

Mais une porte s'ouvrit à l'étage et une voix cassée s'éleva :

– Faites monter ces messieurs, vieux démon que vous êtes !

– Voilà toutes ses gentillesse, grogna la femme en claquant la porte.

Les détectives montèrent l'escalier et, au premier étage, ils virent la courte silhouette d'un vieillard obèse s'encadrer dans l'ouverture lumineuse d'une porte.

– Entrez, messieurs, dit le vieillard.

Ils pénétrèrent dans une chambre encombrée de cartes et de livres ; une forte odeur de tabac à la menthe y flottait.

– Scotland Yard ? demanda le professeur.

– Il me semble que nous sommes attendus, dit ironiquement Goodfield.

– Non, répliqua le vieillard, mais vous êtes les seules personnes dont la venue était probable à cette heure. Que désirez-vous ?

– Savoir où est votre collègue, Mr. Bunsing, dit Harry Dickson.

Le professeur haussa les épaules, mais il ne répondit pas.

– Ou bien savoir où se trouve la caisse qu'on a enlevée ce soir de votre bureau ? enchaîna le détective.

Mulberry prit une petite boîte ronde et aspira une forte prise.

– Inutile de me demander cela, dit-il.

– Même en échange de ceci ? demanda brusquement Harry Dickson en lui montrant l'écrin d'Horeb.

Le professeur poussa un cri rauque.

– Le voilà !

Son regard s'attachait éperdument au mystérieux médaillon. Tout à coup, ses yeux se remplirent d'une affreuse détresse.

– Trop tard ! gémit-il.

Ses joues blémirent affreusement et il se laissa choir dans un fauteuil.

– Tonnerre ! hurla Harry Dickson. Il s'est empoisonné.

– Comment cela ? s'écria Goodfield.

– En prisant son tabac, là, devant nous !

Une hideuse convulsion tordit le corps épais du vieillard qui resta immobile, les yeux révulsés, l'écume aux lèvres.

– Un naufrage devant le port, dit Harry Dickson d'une voix sombre. Mais, au fait... ce port, où se trouve-t-il ? Ce ne sera pas le professeur Mulberry qui nous le dira !

5. Le visiteur invisible

Il était onze heures quand Dickson revint chez lui. Il était littéralement harassé et il se coucha immédiatement, en prévision des dures journées qui allaient suivre. Mais il était dit qu'il ne pourrait jouir longtemps de ce repos bien gagné. Le téléphone se mit en branle avec frénésie.

– Allô, qui est là ? dit-il d'une voix peu amène.

Une voix, qui ne lui était pas inconnue, demanda :

– Est-ce bien vous, monsieur Dickson ?

– Mais oui... Et vous, qui êtes-vous ?

– Ne me reconnaissez-vous pas ? demanda la voix avec désespoir. Mon Dieu ! je n'ose pas dire mon nom au téléphone, et si par hasard vous me reconnaissez, ne le dites pas. Le téléphone lui-même n'est pas sûr, monsieur Dickson. Je n'ose pas rentrer chez moi.

Le détective reçut comme un choc électrique.

Il venait de reconnaître, bien que déformée par la peur, la voix du professeur Bunsing !

– Il faut que je vous voie, implora la voix à l'autre bout du fil... Tout cela est si étrange, tellement impossible... Puis-je vous voir ?... Où ?...

– Je vous ai compris, répondit Harry Dickson. Parlons peu et bien. Etes-vous loin de chez moi ? Voulez-vous venir ici ?

– Je n'ose pas, gémit la voix, et je suis si loin ! On m'a dépouillé de tout. C'est tout juste si on m'a laissé quelque monnaie. Et puis, j'ai peur... Oh, mais si peur !

– Où êtes-vous ? s'impacienta le détective.

– Très loin ! près de Kent Waters Works... Je téléphone d'une cabine publique de Lewisham Jonction... Il y a des gens qui attendent leur tour pour téléphoner, dirait-on. Mais je crains que l'on m'observe.

Harry Dickson réfléchit, l'espace d'une seconde.

– Ce n'est pas une indiscretion du téléphone que nous avons à craindre, dit-il, mais de vous-même. N'oubliez pas que des gens exercés peuvent comprendre ce que vous dites, rien qu'en lisant sur vos lèvres. Alors, nous allons user d'un vieux truc. Vous a-t-on laissé

vos cigarettes et votre briquet, ou vos allumettes ?

– Oui, dit la voix.

– Très bien, allumez une cigarette, soufflez un grand jet de fumée autour de l'appareil, puis dites vite, très vite, où vous m'attendrez.

– Très bien, j'obéis...

Harry Dickson entendit le déclic d'un briquet à essence.

– Au coin de Loam Pitt Hill et de Sand Rock...

– Ça va... Je coupe !

Le détective interrompit la communication et se mit à rire.

– Imbécile, murmura-t-il d'un ton méprisant. On veut se faire passer pour Mr. Bunsing, sans connaître le personnage. Or, *Mr. Bunsing a le tabac en horreur !*

De nouveau, il se mit à réfléchir.

– On désire m'entraîner loin de chez moi. C'est clair comme de l'eau de roche. Et l'on sait fort bien que je n'aurai pas l'écrin d'Horeb sur moi... Par conséquent, on viendra le chercher ici, pendant mon absence. Quels enfants !

Il jugea inutile de prendre de plus amples précautions et se contenta d'éteindre partout les lumières. Cela fait, il s'installa dans un cabinet attenant à sa bibliothèque, un revolver à sa portée.

Minuit sonnait au cartel de la salle à manger, quand il entendit le bruit d'une lourde automobile remontant la rue silencieuse.

Le moteur haleta quelque peu puis, la voiture s'arrêtant en face de la maison du détective, il se mit à tourner au ralenti.

Harry Dickson nota ce fait en passant, mais ce fut plus tard seulement qu'il en comprit toute l'importance.

Quelques minutes s'écoulèrent. Puis il lui sembla entendre un léger bruit venant de la bibliothèque. On aurait dit un cliquetis métallique encore fort étouffé. Harry Dickson se leva sans faire de bruit et étendit la main vers son browning : il n'y était plus !

– Ah ça, par exemple ! gronda-t-il, ils ne vont pas commencer avec moi le jeu de Pratt-House !

Comme il murmurait ces mots, il sentit un léger heurt à la jambe et quelque chose s'enfuit devant lui, dans l'ombre.

Vivement, il étendit les mains, mais elles ne rencontrèrent que le vide ; pourtant, l'instant d'après, le même heurt se produisit contre son autre jambe.

Dans le noir, le détective se baissa et fit de la main un geste circulaire. Il atteignit quelque chose de froid et de grêle qui, soudain, s'arracha de ses mains avec une telle violence qu'il faillit en perdre l'équilibre.

Furieux et inquiet à la fois, il s'élança vers le commutateur et le tourna. Aucune lampe ne s'alluma.

Comme si son geste avait été un signal, un tintamarre fantastique éclata dans la bibliothèque. Des meubles furent renversés sans ménagement, des coups bruyants donnés contre les portes, des objets se brisèrent...

Tout cela se passait dans des ténèbres épaisses, car les lourdes tentures de velours grenat, devant les fenêtres, avaient été fermées.

Harry Dickson passa une main fiévreuse sur la tablette de la cheminée.

Une règle invisible lui donna un coup féroce sur les doigts. Mais il tenait ce qu'il cherchait : une boîte d'allumettes.

Vivement, il en frotta une et leva la petite flamme au-dessus de sa tête.

Il vit une ombre minuscule rôder devant lui et disparaître dans la direction de la bibliothèque, où le sabbat continuait avec une frénésie accrue. L'allumette lui brûlait les doigts ; il en enflamma une seconde et fit un pas vers la porte de son cabinet de travail.

Il faillit être renversé par quelque chose de lourd et d'indistinct, qui arriva dans son dos et se rua sur lui. Il reconnut l'objet : c'était l'écran de tôle du foyer.

La grande feuille de fer arrivait houleusement comme une voile folle qu'enfle un vent de tempête, moitié se traînant, moitié bondissant.

Elle heurta une chaise avec une telle force que les pieds volèrent en éclats. Mais Harry Dickson avait déjà vu ce qui se passait dans la bibliothèque voisine. C'était une véritable scène de cauchemar : grotesque et impossible. Une foule d'objets se mouvaient dans la brève clarté des allumettes enflammées, les uns rampant à la façon de rapides couleuvres, les autres voletant malhabilement dans l'air, d'autres encore se livrant à une danse déhanchée, qui eût été profondément ridicule sans l'atmosphère de terreur qui régnait dans la pièce. – Le mystère de Pratt-House se répète ici même ! murmura Harry Dickson, les dents serrées.

Brusquement, il vit son bureau de chêne frémir malgré son poids. Un des tiroirs fut ouvert avec force, comme si une main robuste

l'arrachait de ses glissières. En même temps, une énorme ruée des objets, animés d'une vie infernale, se produisit dans la direction de la fenêtre.

Les vitres volèrent en éclats, tandis qu'un bruit de cascade métallique s'élevait dans la rue.

Harry Dickson entendit, soudain, le moteur d'automobile se remettre à ronfler avec force et s'éloigner ; à la même minute, les lampes s'allumèrent au plafond et le silence se fit dans la pièce.

Le détective s'élança vers la fenêtre brisée et regarda dans la rue : une foule d'objets jonchaient le pavé et des agents de police accouraient déjà.

Reprenant son sang-froid, Harry Dickson considéra la place dévastée.

– Inutile de chercher l'écrin d'Horeb, dit-il, puisqu'il se trouvait dans ce tiroir, mais qu'à cela ne tienne ! Je crois connaître à présent l'identité de mon invisible visiteur de minuit. C'est une belle performance, ma foi, mais j'estime qu'elle ne doit pas se répéter trop souvent.

Sans ombre de mauvaise humeur, il remit un peu d'ordre dans son home dévasté.

– La science est une belle chose, monologua-t-il. Mais, du moment qu'elle est entre les mains des fous ou d'enfants, elle peut devenir dangereuse. Nous allons mettre un frein à ces exercices.

La providence veillait, sous la figure sympathique de Tom Wills. Le jeune homme avait passé la soirée dans un théâtre de Drury Lane. Il revenait à pied par les rues endormies, heureux de respirer un air plus ou moins pur après celui de la salle de spectacle, échauffé et vicié.

Il évitait les grandes artères encore lumineuses et tout aux joies et rumeurs nocturnes, leur préférant les rues tranquilles.

À hauteur de Marlboroughstreet, il aperçut une grande auto qui stationnait, tous feux éteints. En toute autre circonstance, il n'y eût pas prêté grande attention mais, en passant devant la voiture, il vit que ses occupants s'affairaient autour de la mécanique en panne.

Tom fut assez étonné de se trouver devant deux petits vieillards, mis au goût du siècle dernier et manifestement fort désesparés devant cette avarie, qui les vouait à l'immobilité.

Il entendit l'un d'eux gémir d'une voix aigrette :

– Je ne connais rien à ces affreuses mécaniques modernes, j'ai bien appris un peu à les conduire, à mon corps défendant, mais je ne sais pas ce qu'elles ont dans le ventre. Ah !... et dire que je ne suis pas bien. J'ai de nouveau dû prendre médecine aujourd'hui.

Tom Wills sursauta. L'expression désuète, que le vieillard venait d'employer, le frappa comme une gifle : prendre médecine...

Ted Brockhurst n'en avait-il pas été frappé tout comme lui ?

Il faisait sombre dans la rue. L'économie métropolitaine avait fait éteindre la moitié des lampes électriques et l'éclairage était des plus avarés.

Le jeune homme s'approcha et fit un salut.

– La bagnole refuse-t-elle de marcher, gentlemen ? demanda-t-il poliment. Permettez que je vous donne un coup de main... C'est mon métier.

– En vérité, excellent jeune homme ? s'écria un des petits vieux. Alors, faites-nous le plaisir de vérifier cette mécanique. Nous vous payerons le salaire que vous voudrez.

Tom ouvrit le capot et se mit à fouiller dans les viscères métalliques de l'auto. Quelques secondes plus tard, il avait découvert la cause de la panne.

– Un peu de poussière dans le gicleur, dit-il en riant, et rien de plus. Ce n'est pas plus malin que cela. Tournez...

– Ah ! nous sommes bien contents ! s'écria le vieillard qui avait déjà parlé.

À ce moment, les phares de la voiture se rallumèrent et leur reflet illumina le visage de Tom.

Un cri étouffé retentit :

– Tom Wills !... L'élève de Harry Dickson !...

Se voyant découvert, Tom allait s'élancer sur un des automobilistes, quand il reçut en plein visage un coup violent qui le fit chanceler. Lorsqu'il eut repris son équilibre, la voiture démarrait. Elle prit de la vitesse et tourna, au loin, le coin de Wardourstreet.

Furieux, mais décidé à ne pas en rester là, le jeune détective se mit à courir de toutes ses forces.

Il atteignait Wardourstreet, quand un taxi en maraude passa.

Tom bondit sur le marchepied.

– Police ! haleta-t-il. Dix shillings de pourboire, si vous rattrapez cette bagnole, chauffeur !

– Entendu, mon capitaine ! répondit le chauffeur, en appuyant sur l'accélérateur.

Au loin, la lumière rouge de l'auto allait s'affaiblissant. Mais le taxi était de bonne marque et son conducteur un as du volant.

Arrivé dans le Strand, Tom Wills vit qu'on avait beaucoup gagné sur la lourde machine. En regardant bien, il distingua un visage livide, collé à la petite vitre arrière de la voiture.

– Sont-ils fous là-dedans ? s'écria soudain le chauffeur... Parbleu, ils ont perdu la direction !

En effet, l'auto poursuivie commençait à décrire de fantastiques embardées.

– Justes dieux ! s'écria de nouveau le chauffeur. Les voilà qui traversent les Gardens sans penser qu'il y a des allées. Si un bobby les chope, ils n'y couperont pas d'une solide amende, si pas plus !

Un moment plus tard, il poussait un véritable hurlement de terreur.

– Ils filent droit sur la Tamise ! Ah ! les fous ! Ah ! les malheureux !

Impuissants à venir au secours de la machine privée de direction, Tom Wills et le chauffeur assistèrent à l'accident final.

L'auto fila comme un bolide vers l'Embankment. Elle grimpa sur le haut trottoir de la vaste esplanade dallée, brisa une clôture de bois et roula vers l'eau.

Arrivée au bord, elle sembla demeurer une fraction de seconde immobile, comme si le fer lui-même hésitait ; et, tout à coup, elle s'abîma dans les flots de la River. On entendit le bruit formidable de sa chute. Aussitôt après, toute l'atmosphère s'embrasait.

Un geyser de flammes et de vapeur monta du fleuve et fusa vers les nuées, tandis qu'un immense tonnerre roulait sur la Cité endormie.

Puis, une pluie de pierres, de ferraille et de boue retomba sur la terre, tandis qu'un nuage de lourdes vapeurs restait à stagner sur l'eau.

– Je vous dis qu'ils avaient une mine là-dedans ! s'écria le chauffeur. J'ai servi dans la marine pendant la guerre, et c'est absolument comparable à l'explosion d'un de ces damnés jouets !

La police fluviale procéda immédiatement à des sondages mais ne retrouva rien, si ce n'est un éboulement du mur de quai, sur une longueur de plusieurs yards.

– Une mine ou une torpille, raconta Tom Wills à Harry Dickson, en reprenant pour son compte l'idée de son chauffeur de la nuit.

– Une fantastique et bien puissante machine inconnue, répliqua Harry Dickson, actionnée par une matière également inconnue qui, au contact de l'eau, a produit la catastrophe. Je pense, Tom, qu'il y aura désormais moins de sortilèges dans la maison de Old Jewrystreet.

Il prit quelque temps de réflexion avant de continuer :

– Cela nous fait trois cabalistes de moins à Londres.

– Dieu sait combien il en reste encore de cette vermine ! maugréa Tom.

– Cinq, répondit Harry Dickson en comptant sur ses doigts !

– Eh... vous semblez bien certain de ce que vous avancez, maître. Les connaissiez-vous par hasard ?

– Pas le moins du monde, mais je connais leur nombre.

Et, comme le regard de son élève se faisait incrédule :

– Ted Brockhurst, qui est un esprit observateur, a compté huit chaises dans l'étrange salle qu'il voyait du salon rouge.

Tom Wills battit des mains.

– C'est trop juste ! Je me rends... Allons-nous en finir, une fois pour toutes, avec cette demeure infernale ?

– Auparavant, dit Harry Dickson, vous allez m'acheter un chat.

6. Le chat

– Un chat ? s'écria Tom Wills. Mais je ne crois pas avoir jamais découvert ici la moindre souris ! N'oubliez pas, maître, que Mrs. Crown ne peut souffrir les chats. Si vous en installez un chez vous, elle est femme à vous rendre son tablier.

– N'ayez aucune crainte, mon jeune ami, ce digne matou ne connaîtra pas les délices de Bakerstreet mais celles de Old Jewrystreet, qui seront, je le crains, pourtant moindres.

– Vous allez enfermer un chat dans la maison hantée ? S'agit-il d'une expérience ?

– Vous l'avez dit... Une expérience qui pourrait être assez concluante.

– Pourquoi choisissez-vous un chat ? Cela miaule et fait du bruit. Parlez-moi d'un lapin ou d'un cobaye pour de semblables tours.

– Si on découvre de pareilles bêtes dans la demeure, ceux qui les trouveront sauront immédiatement qu'il s'agit d'une expérience et se conduiront en conséquence. Tandis qu'un chat s'introduit partout. Ensuite, à la venue d'un étranger, notre félin sera assez malin pour se cacher avec soin. Ce soir, vous installerez cet animal dans la chambre qu'occupait feu Mr. Marwell et, chaque matin, vous irez lui porter du lait et du mou de veau. Le reste regarde le laboratoire d'analyses de l'hôpital de Ted Brockhurst.

Tom Wills se rendit à la maison hantée. Au soir tombant, il entra dans la venelle, ouvrit la porte de sortie, se glissa en tapinois dans la demeure et installa son chat selon les instructions reçues.

– Ouvre bien l'œil, Minet, dit-il en quittant l'animal sur une caresse. Cela te sera facile, toi qui y voit la nuit comme le jour. Et, demain, tu me raconteras tout en échange de ta pitance quotidienne.

Le chat resta quatre jours dans la maison des hallucinations. À ce sujet, nous transcrivons les rapports journaliers, ou plutôt les bulletins de santé, que Tom Wills remettait chaque soir à son maître.

Premier jour : *Minet se tient très bien. Il a mangé tout ce que je lui ai laissé hier. Ce n'est pas peu. Il est venu se frotter contre mes jambes et, malgré sa solitude, il semble content de sa nouvelle demeure.*

Deuxième jour : *Minet a mangé beaucoup moins. Par contre, il a bu*

tout son lait et vidé une grande jatte d'eau fraîche. Il est moins caressant et ne vient guère à mon appel comme le premier jour.

Troisième jour : La pauvre bête est réellement malade. Elle n'a pas mangé mais beaucoup bu comme la veille. Dès que je lui ai renouvelé sa provision d'eau, elle s'y est jetée, littéralement assoiffée. Elle se plaint doucement et ne répond plus à mes caresses.

Quatrième jour : La bête va mourir. Elle n'a touché ni à la viande ni au lait mais de nouveau a bu toute l'eau. Elle a des hoquets et vomit des matières noires. Quand je la touche, elle crie de douleur, n'a plus la force de me griffer pour se défendre. Je la ramène chez Harry Dickson.

Rapport des médecins experts de l'hôpital de la marine :

Nous avons procédé à l'autopsie du chat à nous confié par Mr. Harry Dickson. Tout le corps est atteint par de profondes et singulières brûlures, qui ressemblent à celles constatées sur le corps de feu Marwell. Mais elles sont plus importantes. Les viscères surtout ont été atteints, ainsi que les muscles du ventre, tandis que les blessures du dos, protégé par la fourrure, sont bien moins graves et presque négligeables.

Nous ne pouvons fournir aucune explication quant à la cause de ces plaies.

Harry Dickson relut les notes de son élève, puis le rapport médical : son visage exprimait le triomphe.

– Nous approchons, Tom, dit-il d'une voix joyeuse.

– Je me demande, répliqua le jeune homme, comment il se fait que les brûlures de Mr. Marwell furent moins sérieuses que celles de notre pauvre Minet ?

– C'est assez facile à comprendre pourtant. Il règne une atmosphère malfaisante dans la chambre à coucher où dormit Marwell et où fut empoisonné notre chat. Le vagabond n'y séjournait que la nuit tandis que l'animal y fut enfermé pendant quatre jours entiers. Ce n'est pas tout : j'ai eu vent d'autre chose et une assez fastidieuse promenade dans les bas quartiers de Londres pourrait bien nous donner des certitudes à ce sujet...

Dans la journée, ils entrèrent dans une des tavernes qui avait eu la clientèle de feu Mr. Marwell. Ils y apprirent vite où le tramp vendait les objets qu'il dérobaient à son gîte clandestin.

C'était dans de petites échoppes de regrattiers, où on ne fit aucune difficulté pour donner tous les éclaircissements désirables.

– Tenez, dit l'un des marchands de bric-à-brac, voici ce que je lui ai acheté au poids, la dernière fois qu'il est venu. C'était, je crois, deux jours avant qu'on ne le découvrit, assassiné, sur l'Embankment.

Le commerçant leur tendit un gros tube en plomb d'une belle section, fermé à un bout et scié de l'autre.

– Il a dû l'arracher à quelque grosse conduite d'eau, dit-il, mais je ne savais pas qu'il en existait de pareilles.

Harry Dickson souleva la lourde masse et son regard brilla.

– Je vous l'achète pour le triple du prix que vous lui en avez donné, dit-il.

– Alors, ce sera six shillings, dit le boutiquier.

Harry Dickson paya sans sourciller et quitta le magasin, fort content de son étrange emplette.

– Donc, deux jours avant sa mort, il vendit ce cylindre de plomb, dit le détective. Ce qui explique, Tom, que Mr. Marwell fut moins profondément atteint que Minet.

– Et par quoi ? demanda Tom Wills.

– Par le mystère de Pratt-House, Tom, ou plutôt par un de ses mystères et, sans nul doute, son plus important. Ici aussi, Mr. Marwell a été, plus ou moins, l'artisan de son propre malheur !

Ils portèrent le tube de plomb chez eux, à Bakerstreet. Harry Dickson courut s'enfermer avec lui dans son laboratoire. Quand il en sortit, son visage rayonnait.

– Allons faire un tour dans Old Jewrystreet, dit-il. La maison ensorcelée aura, certes, quelque chose à nous apprendre.

– Comment ! Vous emportez ce morceau de plomb ? s'écria Tom. C'est bien encombrant, il me semble !

– Nous en aurons besoin, répondit laconique« ment le maître.

Pratt-House les reçut, comme toujours, de son même air morose et glacial. Ils retrouvèrent le corridor pénombreux, tapissé de toiles d'araignées, argenté par la promenade des limaces.

– Je voudrais bien voir si le salon rouge n'y est pas, dit Tom Wills.

Harry Dickson lui donna une tape sur l'épaule.

– Non, il n'y sera pas... Il n'y sera jamais. Mais nous allons chercher et, je crois bien, trouver quelque chose d'au moins aussi important.

Ils montèrent à l'étage et entrèrent dans la chambre à coucher de feu Mr. Marwell, l'homme qui n'eut jamais de chance.

Une fois là, Harry Dickson regarda autour de lui et son élève l'entendit dire à voix basse :

– Il y a le lit, et puis la commode.

Il s'agenouilla et jeta un regard sous le lit.

– Rien, dit-il.

Se tournant vers Tom Wills qui suivait ses mouvements d'un air étonné, il lui demanda de lui prêter sa canne.

– Ce sera le bâton du régisseur, Tom, dit-il d'une voix enjouée. Tenez, je frappe un, deux, trois coups... et le rideau se lève. Sur quoi ? Sur le mystère de Pratt-House !

Il se baissa et passa la canne *sous* la commode.

Un bruit de pierres roulantes se fit entendre et un caillou grisâtre, gros comme un poing d'enfant, fut projeté au milieu de la chambre.

Tom se baissa, mais son maître le retint.

– Attention ! mon petit. Voilà une chose que l'on ne prend pas en main comme un pavé. Donnez-moi le tube de plomb.

Tom Wills obéit, et son maître fit rouler la pierre dans le cylindre qu'il obtura ensuite en fermant son unique ouverture à coups de crosse de son revolver.

– Voici une chose qui est en sûreté et qui ne peut nous faire de mal !

– Nous faire de mal ? répéta Tom sans comprendre. Qu'est-ce que c'est que ce caillou-là ?

– Ce caillou ? Quel manque de respect ! Mais, c'est la pierre d'Horeb ! Ou plutôt un fragment... « La pierre qui donne la puissance de vie et de mort », ainsi que veulent bien l'appeler messieurs les cabalistes, qui brûlaient du désir d'en glisser une parcelle dans leurs écrans vides. Mais, en fait, Tom... c'est un formidable morceau de radium pur !

– Ah ! ça, c'est le comble ! s'écria le jeune homme.

– Oui, mon garçon. Cela explique les mystérieuses brûlures reçues par Mr. Marwell et par notre pauvre Minet.

– Ce n'est pas cela que je voulais dire, répliqua Tom. Je pensais à Mr. Marwell. À mille livres le gramme, ce morceau-là doit valoir des millions et des millions ! Et Mr. Marwell le laissa tomber, comme un gravat inutile, hors de la chape de plomb qu'il courut vendre avec enthousiasme pour deux shillings. Et on appelle cet imbécile : l'homme qui n'eut pas de chance ! !

– Pourtant, cela n'explique pas le mystère des hallucinations ! dit Tom Wills en dînant au côté de son maître.

– Il n'y a jamais eu d'hallucinations dans Pratt-House, répondit Harry Dickson.

– Soit, les choses vues furent peut-être réelles. Mais d'elles non plus, nous ne trouvons pas la raison.

– Bah ! dit le maître, il ne s'est jamais rien passé à Pratt-House ! Je me tue à vous le dire !

Tom s'emporta.

– C'est cela... Et Ted Brockhurst n'y est pas allé, n'est-il pas vrai ?

– Cela aussi je l'affirme !

– Mais, s'impatienta Tom, quand aurons-nous la clef, la vraie clef de cette énigme ?

Harry Dickson acheva tranquillement la magnifique pêche Melba, qui avait été servie en guise de dessert.

– Peut-être, ce soir encore...

– Pourquoi ce « peut-être » ? s'obstina Tom.

– Voilà : une seule chose manque encore dans la vaste chaîne de raisonnements qui est mienne depuis bien des jours déjà, mais elle manque. Supposez, Tom, que vous ayez un fusil chargé, un bon fusil, avec une bonne cartouche, pourvue d'une balle en excellent état, bourrée de poudre de meilleure qualité, mais... que l'amorce manque. Vous seriez bien embarrassé pour faire partir le coup, mon garçon.

– Alors, il ne vous manque que l'amorce ?

– En effet, l'amorce mentale ! répondit Harry Dickson en riant.

– Mais où la trouver ?

Le détective se donna une tape sur le front.

– Ici... et nulle part ailleurs. Donnez-moi ma pipe, Tom, cette bonne vieille pipe en bruyère anglaise, et bourrez-la d'excellent tabac de Hollande. Très bien... Une allumette, et me voilà parti à la découverte.

Tom savait qu'il ne devait à aucun prix interrompre la rêverie du maître, rêverie qui promettait d'être féconde. Il alla trouver Mrs. Crown à l'office et passa une heure, peut-être deux, à écouter la digne gouvernante passer en revue tous les événements de la journée. Mrs. Crown commençait à prononcer un virulent réquisitoire contre le boucher, qui lui avait vendu un gigot trop coriace, quand ils entendirent du bruit dans la salle à manger.

– Que fait Mr. Dickson ? demanda le jeune homme étonné, écoutez-moi cette singulière façon de marcher !

– Mais il ne marche pas ! s'écria Mrs. Crown. Il danse !

– Il danse ? rugit Tom Wills. C'est qu'il a trouvé !

Il ne fit qu'un saut jusqu'à la salle à manger et trouva, en effet, son maître esquissant un entrechat, dans une pièce bourrée d'une épaisse fumée odorante.

– Eurêka ! s'écria Dickson, en voyant entrer son élève... Ah ! que c'est bon de pouvoir se servir de ce formidable mot d'Archimède !

– Dites ! Oh, dites vite, supplia Tom Wills.

– Mieux que cela, Tom, jubila le détective. Je vous montrerai ! Oui, de visu, comme on dit en langage officiel. De vos propres yeux.

– Mais encore... pria Tom, incapable d'attendre plus longtemps.

– Une simple question de métrage, Tom... Oui, disons, cinq ou six mètres tout au plus, et puis, une porte... Enfin, la minime erreur qu'on peut pardonner à un homme par une nuit obscure, en une heure où la lune ne s'est pas encore levée.

– Et vous voulez que je comprenne ce charabia ! gémit le jeune homme.

– Venez donc vite. Nous faisons ce soir une dernière visite à Old Jewrystreet et à sa ruelle.

– Et à Pratt-House, ajouta Tom.

– Il n'est pas question de Pratt-House, vous dis-je.

– Assez d'énigmes ! s'écria Tom. Je vous suis.

Ils marchèrent si vite qu'ils eurent promptement atteint leur lieu de destination. Immédiatement, ils s'engagèrent dans la venelle.

– La nuit est noire à souhait, dit Harry Dickson. Trouvez-moi la porte, Tom.

– Oui, il faut avoir des yeux de chat pour la découvrir... enfin. La voilà ! Elle est tellement étroite qu'on passerait devant sans la voir.

– Précisément, passons devant sans la voir ! dit Harry Dickson.

– Hein ? Vous dites ?...

– Je dis : passons devant sans la voir. Faisons quelques pas encore, cinq, six !... Oh, pardon ! Il y en a exactement huit. Je ne me suis pas trompé de beaucoup.

Tom ne dit plus rien. Un peu de lumière commençait à se faire dans son esprit. À quelques yards de la porte qu'ils venaient de

dépasser, une autre s'ouvrait dans le mur, absolument identique à la première.

Harry Dickson l'ouvrit d'un tour de passe-partout et Tom Wills se dressa, stupéfait : ils se trouvaient dans la petite cour de Pratt-House, devant la buanderie à la vitre cassée.

– Comment, il y a deux portes ? commença-t-il. Mais non... il n'y en a qu'une, et nous l'avons dépassée, et... nous sommes tout de même entrés.

» C'est de la folie !

– Non, dit Harry Dickson, en ouvrant la fenêtre de l'office. Non, Tom, nous sommes... comprenez-vous, à présent ?

Ils étaient dans le sordide office, que nous avons déjà décrit à plusieurs reprises, et quand Tom eut allumé sa lampe de poche il s'écria :

– Regardez, maître... Ils sont là !

– Qui donc, mon petit ?

– Mais, les pincettes... et le tisonnier !

– Certainement ! Et je m'attendais bien à les trouver. Venez maintenant !

Dickson se dirigea vers le salon et en ouvrit la porte.

Tom chancela et dut se cramponner au bras de son maître.

Le petit salon rouge béait devant eux !

Ce n'était ni le moment des explications, ni des étonnements. Le détective avait pris une mine dure et sévère. Il allait agir.

– Attention aux objets qui volent dans l'air, aux revolvers qui peuvent nous échapper, murmura Tom.

Harry Dickson haussa les épaules d'un geste brusque.

– Voilà une fantasmagorie à jamais finie, grâce aux mille morceaux d'une infernale machine qui se trouve au fond de la Tamise, Tom.

Le salon les attendait avec ses coussins rouges et sa douce lampe, mais éteinte.

Harry Dickson marcha vers le mur du fond et alluma sa lampe. Les rayons en furent aussitôt reflétés.

– Une glace, dit-il... Ah, voyons son degré d'inclinaison. Bon... J'y suis, la scène doit se passer en contrebas. Et ici, c'était... Mais oui, qu'était-ce au juste ? Un poste d'observation peut-être ? Possible, mais il se peut que non... Nous verrons ! Venez !

– J’espère que nous ne rencontrerons personne ? dit Tom Wills.

– Je ne le pense pas. Ordinairement, on attend le coup de minuit... heure fatidique. Ou bien, on procède plus tard, d’après je ne sais quels rites. Une chose est certaine : que quelqu’un montre le bout du nez et il recevra un pruneau bleu bien envoyé.

Ils descendirent dans les caves.

L’une d’elles était barrée par un mur de briques.

Harry Dickson tâta les pierres d’une main experte.

– Ce n’est pas bien malin, murmura-t-il, en appuyant enfin fortement sur l’une d’elles. Un pan de mur pivota.

Tom vit un espace obscur dans lequel le rayon de sa lampe releva de hauts objets sombres. En même temps, le reflet de cuivre d’un gros handle lui frappa l’œil. D’un geste machinal, il abaissa sa lampe.

Une lumière blanche naquit, douce d’abord, plus intense de minute en minute.

– La chambre mystérieuse dont a parlé Ted Brockhurst ! s’écria Tom. Personne entre les lutrins... Tiens, il n’y en a plus que cinq !

– Je ne vous l’envoie pas dire ! ricana Dickson. Les trois autres n’avaient plus de raison d’être.

Comme ils regardaient autour d’eux, une sourde rumeur s’éleva soudain et tous deux saisirent leur revolver. Cela s’amplifiait de seconde en seconde. On aurait dit quelque gros mobile en marche, s’approchant d’eux.

Brusquement, les dalles entre les lutrins furent agitées par une sourde houle.

– Attention !... s’écria Harry Dickson. Une trappe qui s’ouvre...

Les pierres du sol s’écartaient en effet. Une plainte furieuse, un cri de bête sauvage s’éleva et une monstruosité parut.

Un vieillard affreusement livide, enchaîné à un lourd fauteuil de bois gris, prit place au milieu des lutrins vides.

Ni Dickson ni son élève n’eurent aucune peine à reconnaître l’étrange créature, dont leur avait parlé Ted Brockhurst.

À peine l’étrange vieillard les eut-il aperçus, qu’il se mit à pousser des cris de frayeur.

– Laissez-moi... Je ne sais rien... Je ne suis pas Pratt... Je ne sais plus moi-même qui je suis.

Tom Wills entendit son maître pousser une exclamation, qui se

changea aussitôt en une véritable jubilation.

– À présent, tout est clair !

Harry Dickson s'avança vers l'homme enchaîné et défit ses liens.

– Je vais vous rappeler votre nom, dit-il. Vous êtes Ned Garrett !

Le vieillard poussa un rugissement de joie furieuse.

– Oui, Ned Garrett ! Je l'avais oublié. Je n'étais pas Pratt ! Je le leur ai juré... mais ils ont continué à me torturer pendant toute l'éternité.

Il passa ses horribles mains pâles sur son front.

– J'ai mille ans, dit-il, exactement mille et vingt ans. J'ai donc bien le droit d'être délivré du Purgatoire.

– Tom, dit Harry Dickson, courez au téléphone et alertez Scotland Yard. Il faut que ce malheureux soit envoyé immédiatement dans une clinique pour y recevoir tous les soins désirables. Ensuite, il faudra qu'une escouade d'agents se mette à l'affût dans les environs. D'ici une heure à peu près, ils pourront cueillir, à leur aise, les cinq derniers cabalistes de Londres.

7. La vérité sur Pratt-House

– Suivez-moi bien, Goodfield, et vous aussi, Ted Brockhurst, et vous, Tom, dit le détective. Au premier abord, les explications peuvent sembler quelque peu ardues. Il n'en est rien pourtant. Tout s'enchaîne parfaitement.

» L'homme qui, il y a un quart de siècle, habitait la maison d'Old Jewrystreet, Benedict Pratt, était un savant. Il s'était adonné aux sciences occultes mais, avant tout, c'était un brillant esprit scientifique.

» Comment, à l'époque où M. et M^{me} Curie ne découvraient que les premières parcelles de ce mystérieux métal nommé radium, Pratt entra-t-il en possession d'un énorme morceau de cette matière ? Mystère... Pratt avait voyagé dans les pays les moins connus et c'était un homme taciturne et ombrageux.

» Ce qui est certain c'est que, grand maître des cabalistes, il présenta sa prodigieuse trouvaille comme étant un fragment de la pierre d'Horeb, aux vertus redoutables. Il remit à chacun de ses confrères ès-sciences cabalistiques un étui du genre que Ted Brockhurst découvrit, en leur promettant à chacun un fragment de la fameuse pierre.

» Ceci me fait penser que Pratt découvrit ces étuis dans quelque région encore mal explorée de l'Asie ou de l'Afrique.

» Vous n'ignorez pas que le radium se meurt à la longue, que son énergie se dissipe au fil des années. Pour le garder plus longtemps, et également pour protéger contre le péril des radiations ceux qui le manipulent, on l'enferme dans des récipients aux épaisses parois de plomb. Sans doute, les fameux écrins d'Horeb n'étaient-ils que des boîtes isolées, bien qu'à ce sujet j'aurai à élever un doute tout à l'heure.

» Parmi les découvertes de Pratt, ou plutôt ses inventions, se trouve la singulière machine magnétique *aux ondes dirigées*. Quel fut le but de son inventeur en la construisant ? Simplement d'attirer vers elle tous les écrins d'Horeb se trouvant à portée, ce qui équivaut à dire qu'il en restait éternellement le maître. Ici se place mon objection, qui restera pourtant sans réponse. Cet écrin semble donc servir à deux fins : primo, à enfermer une parcelle de la pierre fabuleuse ; secundo, à pouvoir répondre au premier appel de Pratt... Scientifiquement, cela

ne concorde guère, mais passons...

» Pratt et les cabalistes croyaient dur comme fer qu'ils possédaient, grâce à cette pierre magique, le secret de la vie et de la mort, que leur science recherche depuis des siècles.

» Maintenant, que s'est-il passé ?

» Pratt a dû se repentir de sa promesse. Il a voulu garder son secret pour lui seul. Il a dû être menacé des pires sévices par ses confrères. Il a tenu bon... Peut-être s'était-il rendu compte qu'il avait en main une merveille scientifique, mais non magique. Bref, il cacha le radium dans une grosse conduite d'eau en plomb et la laissa, apparente, contre un mur de sa maison. Les cabalistes ne l'y ont jamais trouvé ! À cette époque se situe l'attentat *projeté* par Ned Garrett.

» Attiré par le bruit des pseudo-richesses de Pratt, Ned Garrett s'introduit dans la maison d'Old Jewrystreet, dans l'intention d'en assassiner le propriétaire. Mal lui en prend, car Pratt, réveillé à temps, bondit sur lui, lui arrache son arme et l'abat.

» Il reste un instant perplexe devant le corps inanimé du bandit ; puis, soudain, il fait une découverte intéressante : Ned Garrett lui ressemble énormément !

» Aussitôt, dans son ingénieuse cervelle, naît un projet fantastique. Depuis longtemps, il désire se libérer des cabalistes et ne travailler que pour lui seul ; mais il est lié à eux par des serments implacables.

» Voici l'occasion de reprendre sa liberté.

» Vivement, il met le corps de Ned Garrett dans son lit, lui arrange quelque peu le visage et s'apprête à partir.

» Mais, pendant la lutte entre les deux hommes, des cris terribles ont été poussés. Déjà, la police heurte la porte et la foule s'attroupe. Il faut jouer le grand jeu. Pratt risque la potence ! Il court ce risque, ce qui me fait croire que les châtiments prévus par les cabalistes sont autrement terribles que ceux de la justice anglaise.

» Homme de science, Pratt joue à merveille le rôle d'un fou, d'un halluciné. Il sait, que de cette manière, il sera soustrait aux juges et au bourreau, et il compte bien réussir à s'évader un jour du cabanon où il sera relégué.

» Alors, ce sera pour lui la liberté absolue, loin de ses premiers et redoutables amis.

» Tout arriva comme il l'avait prévu, si ce n'est qu'au cours d'une tentative d'évasion, il se tua.

» Reste maintenant Ned Garrett, que tout le monde prend pour

Pratt. On constate son décès et le permis d'inhumer est délivré.

» Mais les nécromanciens ne l'entendent pas ainsi. Grâce à leurs sombres pratiques de magie noire, ils espèrent arracher au cadavre même le secret merveilleux. Alors, ils volent ce cadavre !

» Jugez de leur joie en constatant que celui qu'ils prennent pour leur grand maître n'est pas mort, mais seulement fort grièvement blessé.

» Ils le soignent, le ramènent à la vie... Mais le terrible coup de hache a dérangé la cervelle du malheureux et les cabalistes se trouvent devant un dément.

» Alors, ils s'acharnent par toutes les méthodes possibles à réveiller cette mémoire mutilée, pour savoir où se trouve la pierre d'Horeb. Ils ne peuvent le transporter dans la maison de Pratt. Dans l'immeuble voisin, qui appartient à l'un de leurs confrères, ils installent une maison en tous points identique à celle du grand maître de la Cabale.

» Pendant des années, ils promènent Garrett de chambre en chambre, en espérant qu'il se souviendra. Car, s'il désigne dans la maison truquée un endroit comme étant la cachette du trésor, il sera facile de le retrouver dans la véritable maison. Donc, les cabalistes ont même dû contrefaire la conduite en plomb, car la copie des deux demeures fut admirable !

» Garrett continua à protester. Il ne savait rien ! Il ne s'appelait pas Pratt !

» Le temps ne compte guère pour les nécromanciens. Après avoir usé de méthodes humaines, ils eurent recours à des moyens de magie noire, dont la torture ne doit pas avoir été exclue.

» Ils ont même dû employer l'étrange machine aimantée, puisque nous avons trouvé des fils électriques, joignant le fauteuil du malheureux Garrett à l'endroit où avait dû se trouver l'engin mystérieux, et qui restera à jamais inconnu.

» Le salon rouge, que nous avons vu, est une pièce prévue pour la pratique de la cabale. Quant à la glace géante, qui permettait d'assister au supplice rituel de Garrett, elle aussi trouve son explication. Cette installation délivrait les nerfs de ces messieurs des hurlements de leur victime et rien de plus. C'étaient, sous un certain angle, des sensibles.

– Et le cas de Mr. Marwell ? demanda Goodfield.

– Il s'explique plus aisément encore. Marwell s'est par deux fois trompé de porte. Il s'introduisit dans la maison *imitée*. La première fois, il vit le salon rouge. Il vit également les fantastiques prouesses

des pincettes et du tisonnier. Pourquoi ?

» Parce qu'en ce moment, on avait dû mettre la machine aimantée en branle et que les objets en fer étaient sollicités par sa puissance. Je remarque, en passant, qu'il y avait très peu d'objets en fer et en acier dans Pratt-House, à dessein sans doute.

» La seconde fois, il alla se coucher dans ce qu'il croyait être sa chambre et qui n'en était que la fidèle reproduction.

» Pendant la nuit, l'aimant géant fonctionna et Mr. Marwell, qui décidément n'avait pas de chance, fut mortellement blessé par les tisonniers, mus par une puissance aussi terrible qu'invisible.

» Les cabalistes ont dû être alertés par ses cris et ont vivement pris une décision qui détournait l'attention de leur maison, tout en l'attirant, plus ou moins, sur Pratt-House où, de fait, il ne se passait rien !

» Ils se rendirent compte que la police saurait vite que Marwell vivait en stowaway dans Pratt-House. Ils y arrangèrent bien habilement la chose, nous le savons.

» Ted Brockhurst, lui aussi, entra dans la maison *imitée* et nous connaissons son équipée. À présent, la fugue de son revolver ne doit plus être un mystère pour nous et pour lui : l'arme obéissait à la machine aimantée, et rien de plus.

– Je constate, dit Ted Brockhurst, qu'en somme les cabalistes ne sont pas des assassins.

– C'est la vérité. Aussi ne suis-je pas bien certain qu'ils seront poursuivis. Il est vrai que je pourrais les faire punir pour l'étrange cambriolage de ma maison de Bakerstreet, mais les deux coupables sont morts. Il est vrai également que la séquestration de Ned Garrett est un délit répréhensible au plus haut point. Mais, sur les registres de l'état civil, cet homme est mort, tout comme Pratt, et l'affaire s'engagerait dans le maquis de la procédure.

– Mais Mr. Bunsing est décédé, s'écria Tom Wills, et l'on a retrouvé son corps dans les caves de Pratt-House numéro deux.

– Mr. Bunsing n'a pas été assassiné, répliqua Harry Dickson ! Voici sa brève et lamentable histoire.

» Quand Mr. Mulberry, le géographe cabaliste, découvrit la perte de son écrin d'Horeb, il en fut comme désespéré.

» Quand il vit, de la fenêtre de son bureau, que je me rendais chez son confrère Bunsing, il eut le pressentiment que je venais me documenter sur l'étrange objet.

» Par les couloirs privés du musée, il atteignit la porte du bureau de Mr. Bunsing et écouta notre conversation.

» Après mon départ, il alla trouver l'égyptologue et lui demanda un entretien. Tout me fait croire qu'il avoua tout à son confrère et que celui-ci, sous le coup de l'émotion (... ?) mourut sur-le-champ d'une embolie.

» Le rapport de l'autopsie, faite par les médecins légistes, est formel à ce sujet.

» Pour faire disparaître le cadavre, Mr. Mulberry ne trouva rien de mieux que de l'enfermer dans un grand coffre, qui devait être enlevé le soir même, et de le diriger sur la maison voisine de Pratt-House.

» Quand il reçut ma visite, il crut que tout était découvert et il se suicida. Mais ses confrères en sciences occultes ne voulaient pas laisser un écrin d'Horeb entre mes mains, et vous connaissez leur subterfuge et leur procédé de cambriolage.

– Donc, dit Tom Wills, pendant vingt-cinq ans, ces bonshommes n'ont fait que chercher le fameux caillou, enfermé dans un tube de plomb. En tout cas, c'était un trésor fabuleux. Mais je suppose qu'ils n'auraient pas été fort contents s'ils avaient appris que ce n'était *que du radium*.

– Savez-vous, intervint Goodfield, que la semaine prochaine, Pratt-House deviendra définitivement domaine de l'Etat ? Monsieur Dickson, vous êtes arrivé juste à temps pour faire le nettoyage de ces mystères, et les nouveaux habitants vous en devront une fière chandelle. Parbleu !

FIN

**ON A TUE
MONSIEUR PARKINSON**

1. Les flèches d'or

Le commissaire de police finissait de prendre la déposition du dixième ou douzième forain. Tous déclaraient la même chose :

– Eh oui, on le reconnaît bien, c'est Mr. Parkinson !

– Qui est Mr. Parkinson ?

– Euh, c'est un confrère... Il avait un petit show de phénomènes, qu'il laissait exploiter par Mrs. Melair. Lui ne s'occupait pas beaucoup des affaires. Il allait et venait. C'était un bon homme. On le regrettera.

L'officier de police congédia le témoin qu'il venait d'interroger.

– Faites entrer le dompteur Hardmuth, ordonna-t-il au planton.

Hardmuth entra. C'était un de ces dresseurs de fauves de l'ancienne école, aux moustaches empoissées de pommade hongroise et paradant avec une ridicule veste rouge à brandebourgs, des culottes de peau blanche et de hautes bottes d'écuyer.

Il avait, hâtivement, endossé un vieil imperméable sur son costume d'apparat et sentait fortement l'alcool.

Tout en déclinant ses noms et qualités, il déposa sur le bureau ses pièces d'identité.

– Kurt Hardmuth de Klagenfurth, en tournée avec le cirque Bidderstone.

– Vous connaissez la victime, monsieur Hardmuth ?

– Très peu, je savais que le petit show de phénomènes, qui se trouve en ce moment sur le champ de foire, lui appartenait.

– Vous avez vu comment... l'accident s'est produit ?

– À vrai dire, je ne sais pas grand-chose. Mes lions étaient très nerveux ce soir, comprenez-vous, monsieur le commissaire. Je leur devais toute mon attention. J'ai vaguement vu que Mr. Parkinson s'est approché de la cage et qu'il est tombé.

Hardmuth signa sa déclaration d'une main plus experte à manier le fouet que la plume, salua sèchement et s'en alla.

L'homme qui le remplaça était le médecin du voisinage, appelé d'urgence pour constater la mort de Mr. Parkinson.

– Un crime, déclara-t-il, cela va sans dire, et qui étonne par la

nature de l'arme employée.

Il jeta sur la table un objet de petites dimensions, très lourd et qui rendit un son métallique.

– Une fléchette en or massif ! grommela-t-il.

Au prix où est ce métal, le meurtrier ne se refuse rien.

Le commissaire de police prit un air ennuyé.

– Ce Parkinson me paraît pourtant un type des plus ordinaires. C'est un forain et il ne réside à Aldenham que depuis le début de la foire, il y a donc trois jours à peine. Ses papiers sont en règle, mais son adresse est un peu vague : Joachim Parkinson-Londres.

» La femme Melair, qui dirige le petit show dont il est propriétaire, le connaît depuis deux ans. Elle ne sait pas grand-chose à son sujet, si ce n'est qu'il est honnête, qu'il paye bien ses employés et qu'il s'absente beaucoup.

Le docteur continua :

– Etant donné le poids de la fléchette, cette dernière a pu être envoyée de loin comme un projectile, mais je ne puis dire de quelle manière. Elle a atteint Parkinson dans le dos et a pénétré le cœur : la mort a été foudroyante.

– Voulez-vous faire votre rapport dans ce sens, docteur ?

Le médecin accepta et s'installa en face de l'officier de police, puis il se mit à écrire rapidement.

Par la fenêtre entrouverte venait le bruit des limonaires et des cuivres, ainsi qu'une épaisse odeur de graillon et de friture.

Au moment où le docteur apposa sa signature au bas de son rapport, on frappa à la porte et un long escogriffe, maigre à faire peur, entra tout de go.

– Je suis Mr. Bidderstone, propriétaire du cirque du même nom, annonça-t-il.

– J'allais vous convoquer sur l'heure, monsieur le directeur, dit poliment le commissaire. Vous venez vraiment au-devant de mes désirs. Votre dompteur sort précisément d'ici.

– J'en ai ma claque d'un dompteur pareil, gronda l'escogriffe. Il est toujours à moitié ivre. C'est ce qui fait qu'il n'a même pas vu ce qui est arrivé à un de mes lions... Le plus beau, monsieur le commissaire. Le fameux Champion ! Les bêtes sont ma propriété... Heureusement, l'animal n'a été atteint qu'à l'arrière-train et la flèche n'a pas pénétré très avant dans la chair, étant donné que ces fauves ont le cuir très dur...

Tout en parlant, Bidderstone avait déposé sur la table une fléchette, identique en tous points à celle qui avait tué Mr. Parkinson.

– Encore ! s'écrièrent à la fois le docteur et le commissaire.

– Comment, encore ? s'étonna Bidderstone.

– Parkinson a été atteint par un projectile pareil à celui-ci.

– Elle est diantrement lourde, allez, grommela le directeur. On dirait du plomb doré, ou quelque chose d'avenant. D'ailleurs, le bandit qui a fait le coup a voulu atteindre d'autres lions encore, car une seconde babiole du genre s'est fichée dans le plancher, où le garçon de salle l'a trouvée. Il l'a gardée. Peut-être que vous la réclamerez ?

– Certainement, approuva le commissaire... Et vous, n'avez-vous rien vu, ni entendu ?

L'homme haussa les épaules méprisantes.

– J'avais autre chose à faire. J'étais à la caisse... Si je n'y suis pas moi-même, vous n'avez pas d'idée comme on me vole !

– Et Mr. Parkinson, le connaissiez-vous ?

– Pas du tout... Je l'ai vu, pour la première fois, comme on l'emportait : une sale tête de voyou, c'est tout ce que j'ai à dire. Dites-moi, monsieur, j'ai dû interrompre la séance. Le public est-il en droit de me redemander son argent ?

Sur cette parole intéressée, ce fut au tour de Mr. Bidderstone d'être congédié.

Le policier s'affala sur sa chaise.

– Quelle histoire compliquée ! gémit-il. Trois flèches d'or... On se croirait en plein roman policier !

– Si j'étais vous, conseilla le médecin, je téléphonerais à Londres.

Harry Dickson examina les fléchettes en silence, les soupesa et les remit sur le bureau sans rien dire.

Gagnant la salle de garde voisine, faisant pour l'heure office de morgue, il alla jeter un coup d'œil sur le cadavre de Mr. Parkinson.

C'était un homme d'un âge incertain, au visage glabre, couturé de rides. Il était vêtu plus que modestement d'un complet élimé et d'une chemise de grosse toile bise ; les chaussures étaient éculées. À côté de lui était déposée une casquette, d'un modèle sport, des plus populaires.

Cette visite terminée, Dickson parcourut le rapport médical qu'il approuva d'un signe de tête, puis il se tourna vers l'officier de police.

– Je désire faire le tour du champ de foire, dit-il. Voulez-vous m'accompagner ?

La place était presque complètement déserte.

Seules, quelques fritures retenaient encore des clients autour de leurs fourneaux et de leurs lampes.

Le cirque Bidderstone était plongé dans l'obscurité et l'on voyait son unique chapiteau de toile se dresser contre le ciel lunaire.

Le détective lui dédia à peine un regard et s'enquit de l'emplacement du show de phénomènes.

C'était une baraque en planches rouges, tendues d'une bâche de même couleur. Des tableaux aux teintes criardes représentaient, au milieu de paysages échevelés, des monstres déconcertants : une femme-panthère dévorant un explorateur, un homme-crabe évoluant parmi des poissons, une fillette-autruche passant une tête grêle à travers les barreaux d'une cage.

– La voiture foraine se trouve derrière la tente, déclara le commissaire.

Ils se glissèrent par un étroit boyau pour arriver devant une roulotte, peinte également en rouge sombre.

Le commissaire frappa à la porte vitrée et ne reçut aucune réponse.

– Les monstres n'ont pas pour habitude de courir les cabarets, après l'heure de fermeture, dit le policier en riant. Et il frappa plus fort.

Harry Dickson tira sur la poignée et la porte vint à lui.

Une odeur lourde et douceâtre le fit reculer.

– Mettez votre mouchoir sur votre visage ! s'écria le détective en allumant sa lampe de poche. Cela sent le chloroforme à plein nez.

À la clarté de la torche électrique, ils virent un intérieur forain en complet désordre : les escabeaux avaient été renversés, les literies jonchaient le plancher, quelques menues babioles en verre et en faïence avaient été mises en miettes et la vitre du minuscule buffet était étoilée.

Il n'y avait pas trace des habitants.

– Les monstres se sont enfuis ! s'écria le commissaire.

– Ils ont été enlevés, déclara le détective. Voici des traces évidentes de lutte ! Ensuite, le chloroforme a coulé à flots.

– L'œuvre d'un concurrent, peut-être ? émit le policier.

– Hum, grommela Harry Dickson, un monstre volé se cache moins bien qu'un diamant ou qu'une liasse de titres.

Il se baissa et recueillit un objet qui luisait faiblement dans l'ombre : c'était un maillon de chaîne, bizarrement travaillé.

– De l'or !... Encore de l'or ! s'écria le commissaire au comble de la stupeur.

– De l'or... murmura Harry Dickson, le front barré de rides. À la recherche d'autres indices, ils fouillèrent en vain la roulotte.

– Qui était la directrice du show, la femme Melair ? demanda le détective.

– Je ne l'ai vue qu'une seule fois : le jour où elle est venue signer à mon bureau son engagement d'emplacement, répondit le policier. C'était une femme de petite taille, au visage neutre ; une de ces figures qui ne vous laisse aucun souvenir. D'après les dires des forains que j'ai interrogés ce soir, c'était une personne correcte, mais peu liante ; elle était bonne directrice et n'avait pas de dettes.

– Pour le moment, nous n'ébruiterons pas trop cette disparition, décida Harry Dickson. Voyons seulement si les voisins immédiats se sont aperçus de quelque chose...

– Une rixe, comme il me semble qu'il y en ait eu une, doit avoir été entendue à travers des cloisons aussi minces que les parois de bois de ces roulottes, opina le commissaire. D'ailleurs, une seule voiture voisine avec celles des phénomènes ; elle appartient aux Harris, deux jongleurs, homme et femme... Au diable !...

Il poussa une exclamation de dépit et s'expliqua :

– Soyez certain qu'ils n'ont rien entendu, pour le bon motif qu'ils ne doivent pas être chez eux. Dès qu'ils ont fait quelques shillings de recette, ils courent les boire au bar le plus proche. C'est bien notre chance !

Quelques coups, frappés à la porte de la roulotte des Harris, donnèrent raison au commissaire en restant sans réponse.

Tout à coup, Harry Dickson fit signe à son compagnon de se taire et de prêter l'oreille : le bruit d'une proche dispute leur parvenait.

– J'en ai assez, m'entendez-vous, Hardmuth ! Je vous avais défendu de faire entrer le puma dans la cage avec les lions. Vous l'avez fait tout de même, et vous savez parfaitement bien qu'ils font mauvais ménage ensemble. C'est de votre faute si les lions ont été nerveux ce soir !

– Au diable ce puma ! rauqua la voix furieuse.

Si vous m'aviez écouté hier, vous l'auriez vendu un prix magnifique à cet idiot de Parkinson ! Ce n'est plus lui qui vous fera encore pareille offre, maintenant ! Ni personne, mon vieux Bidderstone.

Le directeur du cirque partit d'un aigre éclat de rire.

– Je m'en moque ! Cela me faisait plaisir de pouvoir refuser quelque chose à cet imbécile de Parkinson, qui s'imaginait pouvoir acheter tout avec son argent. Et puis, j'aime mes bêtes moi, et j'avais défendu à Parkinson de venir encore rôdailler autour de mes cages !

Hardmuth approuva son patron.

– Je ne l'ai vu, qu'une fois, votre Parkinson. Il était installé sur un petit banc devant le sabot où Heertha, le puma, se trouvait enfermé, et il taquinait l'animal avec un fil de fer. Je crois même qu'il lui faisait mal.

– Vous auriez pu lui casser la figure ! bougonna le directeur. Et je me demande pourquoi il voulait acheter un fauve ? Pour me faire concurrence, sans doute ?

– Sans doute, approuva le dompteur... Si on allait prendre encore un verre, patron, histoire d'oublier notre petite dispute ?

Les policiers entendirent les deux compères réconciliés s'éloigner entre les tentes, en passant à un autre sujet de conversation.

– Parkinson avait donc de l'argent ? demanda le détective. Il avait pourtant l'aspect plutôt misérable.

– C'est vrai, reconnut le commissaire. Dans un vieux portefeuille en toile cirée, qu'il portait dans la poche intérieure de son veston, nous avons trouvé plus de quatre cents livres en billets. Ce n'est pas une petite somme.

Le détective accepta l'offre du fonctionnaire de se rafraîchir au bureau de police et d'y fumer un cigare.

Tout en remuant son grog, il examina une fois encore les fléchettes et le chaînon qu'il avait trouvés.

– Il y en a pour une belle somme, dit le commissaire.

– Sans aucun doute... Mais...

Harry Dickson s'était emparé d'une loupe et regardait minutieusement les étranges objets.

– Avez-vous de l'acide nitrique ?... demanda-t-il. C'est le réactif, qu'il faut pour reconnaître ce métal.

D'une armoire à pharmacie, le commissaire tira un petit flacon de verre bleu, et le détective passa immédiatement à l'expérience classique.

– Ce n'est pas de l'or ! dit-il tout à coup.

– Qu'est-ce alors ?

– Je l'ignore. Ce métal, avec sa bizarre texture, m'est totalement inconnu et, pourtant, je crois plutôt être ferré en la matière !

Les verres étaient vides, les cigares consumés.

– Je vais jeter un dernier regard aux restes de Parkinson, déclara Dickson.

Ils passèrent au corps de garde et, à l'unisson, poussèrent un cri de stupeur : le cadavre de Mr. Parkinson avait disparu !

2. La femme à l'étui

La foire annuelle d'Aldenham devait être marquée de multiples signes tragiques : le lendemain de la mort de Mr. Parkinson et des événements singuliers qui la suivirent, le dompteur Hardmuth fut grièvement blessé dans la cage par le puma Heertha, que Mr. Bidderstone lui avait enfin permis de présenter au public.

Le malheureux aurait peut-être succombé à ses blessures si un célèbre praticien anglais, Sir Gregory Manville, ne se fût pas trouvé parmi l'assistance et ne lui avait fait, sur l'heure, une piqûre antitétanique.

Il n'y a pas d'hôpital à Aldenham et Sir Gregory, philanthrope autant que savant, conduisit le blessé, dans sa propre automobile, à la splendide clinique qu'il possédait à quelques lieues de là, sur le territoire d'Abbots Langley.

Harry Dickson, qui avait passé la journée précédente à Aldenham et s'apprêtait à y séjourner encore, alla lui rendre visite.

Le blessé était hébergé dans une belle et spacieuse chambre, toute blanche. Sir Gregory lui-même conduisit le détective au chevet du dompteur.

– Un mauvais cas, monsieur Dickson, murmura le grand médecin. Les blessures des grands fauves, même quand elles ne sont pas mortelles sur l'heure, entraînent presque toujours le tétanos, auquel le patient n'échappe que fort rarement. Parmi les fauves, le puma est certainement encore le plus dangereux.

Hardmuth délirait, une fièvre intense lui incendiait la face, il glapissait des paroles incohérentes en allemand.

– Heertha pas méchant... excité... effrayé... sale tête, je vous dis !

Une infirmière vint appeler Sir Gregory et Harry Dickson resta seul avec le blessé.

– Hardmuth, murmura le détective, m'entendez-vous ?

Rien dans l'attitude du dompteur ne pouvait faire croire à un simulacre. Il claquait des dents et sa poitrine se soulevait avec difficulté.

– Sale tête, hein ? dit Dickson tout bas.

– Oui... glapit le bestiaire... Kessel !

Il murmura par deux fois le mot : Kessel, puis il tomba dans une prostration profonde.

Sir Gregory rentra sur ces entrefaites et secoua la tête d'un air de doute.

– Il n'en réchappera pas ? interrogea Dickson.

– Je n'ai aucun espoir. Tenez, les mâchoires se serrent déjà, le visage se contracte ; la grande crise tétanique n'est pas loin et aucune piqûre ne prévaut contre elle.

Deux gardes-malades vinrent s'installer auprès de l'agonisant et le détective quitta la chambre en silence.

Au commissariat ne l'attendaient que des rapports insignifiants ou déroutants : aucune auto suspecte n'avait été vue sur les routes avoisinantes, aucun passage des monstres disparus n'avait été signalé.

Le cirque Bidderstone, que la municipalité obligeait à fermer, pliait bagages et la toile du grand chapiteau se carguait lentement, tandis que le convoi des roulottes se formait déjà, prêt au départ.

Quant à la disparition du corps de Mr. Parkinson, on nageait en pleine eau inconnue. L'agent de planton avait quitté le bureau, son service terminé, en fermant à clef tous les locaux, comme il était d'usage.

Les renseignements sur la femme Melair étaient des plus pâles : elle n'avait pas d'adresse fixe et on ne savait rien de précis sur son compte.

– Connaissez-vous quelqu'un du nom de Kessel ? avait demandé Harry Dickson au commissaire.

– Attendez ! Dans le temps, il y eut un forain qui voyageait avec plusieurs métiers mécaniques. Il s'appelait Heinz Kessel et était d'origine allemande : je le crois retiré des affaires.

Le brigadier préposé aux écritures, qui entendait, bien malgré lui, la conversation, demanda respectueusement l'autorisation de placer un mot.

– Je connais ce Kessel. C'est un vieux bonhomme intraitable, très riche, mais qui n'en habite pas moins seul, comme un hibou des roches, dans un cottage, du côté de Chipping Barnet. Dans le temps, Bidderstone et lui ont été associés dans un théâtre d'illusions.

Le commissaire jeta un regard d'intelligence au détective.

– Si vous désirez parler à Bidderstone avant qu'il ne lève le camp, il ne faudra pas trop tarder, monsieur Dickson !

Bidderstone venait d'échanger sa cotte de toile bleue pour un vêtement à carreaux écossais, aussi voyant que possible, et donnait les derniers ordres pour le départ.

– En route pour Londres ? demanda Harry Dickson.

– Et si c'était pour Calcutta, ou le pôle Nord ? demanda agressivement le grand escogriffe.

– Dans ce cas, il se pourrait que certains fonctionnaires de Scotland Yard vous en empêcheraient, mon brave ! répondit doucement le détective.

Le directeur se mordit les lèvres et essaya de faire bonne contenance.

– Vous êtes de la police ? J'aurais dû m'en douter... Depuis cette satanée histoire, les flics ne cessent de rôder autour de mon établissement. Vous trouvez sans doute que c'est plaisant, hein ?

– Vous n'êtes pas en cause, monsieur Bidderstone, mais vous êtes pourtant celui qui pourrait documenter précieusement la justice, sur le compte d'un certain Heinz Kessel...

– Ah ! la crapule ! rugit l'échalas. Certainement que je pourrais ! Et, si je puis faire quelque chose pour le mener pendre, comptez sur moi, gentleman.

– Mon nom est Dickson...

– Harry Dickson ? Oh ! Oh ! le vieux Kessel doit au moins tremper dans un crime noir pour que vous vous en occupiez de la sorte. Voulez-vous entrer dans ma roulotte particulière et me faire l'honneur de prendre une boisson honorable avec moi ?

» Oui ? Alors, vous en apprendrez de belles sur cette infâme canaille.

» Heinz Kessel, commença le directeur quand ils furent installés devant un verre rempli d'une vieille fine française, a débuté dans le métier comme mécanicien de carrousel... Un fin ouvrier, je le concède. Il n'a pas son pareil pour trouver un nouveau jeu, soit un toboggan, soit un manège, soit un railway. Cela, je le reconnais encore...

» Mais c'est un homme dur, cruel, qui ferait battre des montagnes. Il tarabustait les employés de la manière la plus révoltante et, ce qui plus est, il s'entendait comme pas un pour voler tout le monde. J'ai été son associé pendant un an. Cela m'a coûté plus de deux cents livres, tant il m'a trompé !

– Venait-il encore rendre visite aux champs de foire, après sa

retraite ? demanda Dickson.

– Oui, car il se sentait attiré vers son ancien métier. Pendant toute la durée de la foire d'Aldenharn, nous l'avons vu tourner en rond autour de nos tentes, mais personne ne se souciait de lui adresser la parole, tant il était détesté.

– Venait-il au cirque ?

– Je l'aurais fait chasser à coups de fourche, s'il en avait eu l'audace !

– Connaissait-il Parkinson ?

– Ah, nous y sommes... Ainsi, vous croyez que... ? Pourquoi pas après tout ? Kessel est bien assez malhonnête pour tremper dans de pareilles vilaines histoires. Je crois bien qu'il connaissait Parkinson, comme nous tous, c'est-à-dire fort peu, car c'était un homme taciturne et pas liant. Pour moi, je n'ai jamais bien pu l'encaisser, votre Parkinson, bien que je souhaite la paix à son âme.

Mr. Bidderstone regarda autour de lui, comme s'il avait craint une oreille indiscreète, et il reprit plus bas :

– Les phénomènes ont pris le large, hein ?

Harry Dickson approuva en silence.

Mr. Bidderstone cligna de l'œil d'un air entendu.

– Je parierais gros que Kessel a mis la main, là-dedans !

– Pourquoi cela, monsieur le directeur ?

– Il continue à s'occuper de tout ce qui a trait à la vie foraine, à condition d'y trouver son compte. Les monstres de Parkinson étaient réellement magnifiques, dans leur espèce cela s'entend. Pour moi, Kessel se sera arrangé, de l'une ou l'autre manière, pour mettre la main dessus !

» Allez-vous arrêter ce filou ? J'en serais bien aise, en vérité.

– Pas si vite, monsieur Bidderstone. Je vous avoue en toute franchise que, jusqu'ici, je ne retiens aucune charge contre lui.

– À vous d'en trouver une ou plusieurs, évidemment, concéda l'escogriffe. Mais je ne pense pas que cela soit difficile à un gaillard de votre trempe, soit dit sans vous offusquer, monsieur Dickson.

» Tout à l'heure, vous me demandiez où le cirque se rendait. Eh bien ! nous allons à Chipping Barnet et là, précisément, habite Kessel. Venez donc avec nous...

Tenté, Harry Dickson hésitait encore quand un agent de police arriva en toute hâte, brandissant un papier.

C'était un billet du commissaire, disant qu'il venait de recevoir un avis téléphonique de Sir Gregory Manville, annonçant la mort du malheureux Kurth Hardmuth.

Mr. Bidderstone se montra fort affecté de cette perte.

– Je ne croyais pas que c'était si grave, se lamenta-t-il. Au fond, le puma n'a fait que l'égratigner... Me voici maintenant sans dresseur de fauves !

– Qu'à cela ne tienne... répondit le détective.

– Vous croyez qu'on trouve sous la main de pareils lascars ? demanda Bidderstone avec amertume. Moi-même, je ne vaudrais rien pour les entrées de cage.

– Mais moi bien, dit doucement le détective.

– Comment !... Vous oseriez ?...

Harry Dickson lui allongea une tape amicale.

– Je crois que nous pourrions nous entendre, Bidderstone, dit-il cordialement. Seulement, il faudrait que je puisse avoir confiance en vous.

– Prenez des renseignements sur mon compte, je suis un honnête homme, dit simplement le directeur du cirque.

– Vous me présenterez au public sous un nom d'emprunt que je laisse à votre fantaisie. Je crois que j'aurai besoin de vivre quelque temps incognito, parmi vos amis les forains.

– Je comprends, s'écria l'autre avec enthousiasme, et je veux vous aider de toutes mes forces !

– J'aurai besoin d'un garçon d'écurie...

– J'en ai plusieurs, et des meilleurs.

– Pardon, que je choisirai moi-même.

Bidderstone cligna encore une fois de l'œil.

– Entendu... Vous allez faire venir ce bon Tom Wills, votre élève, qui est de toutes vos aventures je crois.

– On ne peut rien vous cacher. Pourriez-vous retarder votre départ d'un jour, tout au plus ?

– Deux, s'il le faut. La foire de Chipping Barnet ne commence que d'ici une huitaine et je n'ouvrirai pas mon cirque avant. Je vais, de ce pas, faire imprimer des affiches, annonçant au public que les fauves seront présentés, en douceur et en férocité, par le célèbre dresseur Short Brancovanni. C'est un nom qui sonne bien, ne trouvez-vous

À Chipping Barnet, Harry Dickson retrouva un décor tristement familier, qui avait été celui de plusieurs crimes dont il avait eu à s'occuper précédemment.

Il revit le canal, les lugubres écluses, les sinistres hameaux marinières, les bois pouilleux et les réseaux de fossés et de fondrières.

La foire y était beaucoup moins importante qu'à Aldenham.

Elle groupait, sur une place sablonneuse en retrait du village, une vingtaine de tentes de chétive allure, au milieu desquelles le cirque Bidderstone prenait des airs de roi géant.

Pour comble de tristesse, le temps se gâtait : une pluie têtue et fine noyait les horizons et entourait le champ forain de ruisseaux boueux.

On avait décidé de donner une première représentation le samedi soir, mais une telle bourrasque se leva, que le chapiteau dut être baissé à la hâte et, suivant l'exemple du souverain, les autres forains décidèrent de laisser leurs établissements fermés.

En ce qui concerne Harry Dickson, Mr. Bidderstone avait bien fait les choses. Il lui avait cédé à son propre usage la voiture, jadis destinée à Hardmuth, en l'enjolivant de meubles confortables, empruntés à sa propre roulotte.

Tom Wills occupait une couchette de fortune, dans la minuscule chambre à coucher, et avait été chargé des soins du ménage.

Au soir tombant, Mr. Bidderstone vint frapper à leur porte.

– Mon cher Brancovanni, dit-il, comme nous faisons relâche ce soir, j'en profiterai pour prendre le train pour Londres, d'où je ne reviendrai que demain. Bonne nuit donc, et que la pluie et le vent ne vous empêchent pas de dormir, ainsi que votre brave garçon d'écurie !... Eh ! à propos, comment se nomme-t-il ?

– Jim Smith ! fit Dickson en riant et en présentant Tom Wills.

– Voilà un beau nom, apprécia Mr. Bidderstone, et il va comme un gant à un garçon de métier. C'est inimaginable, signor Brancovanni, comme il y a beaucoup de lads d'écurie qui s'appellent Jim Smith. Je suppose que c'est presque une tradition ! Ah ! oui, j'oubliais... Nous allons avoir une voisine. L'emplacement d'à côté est loué par une dame, qui sera en même temps une concurrente : Rosita, la danseuse aux lions.

– Encore des lions ! s'écria Harry Dickson.

– La foule les adore, répondit sentencieusement Mr. Bidderstone, et je suis convaincu que les ménageries foraines ne se font aucune concurrence réelle : le public va les voir toutes !

– Qui est cette dame Rosita ?

– Une débutante peut-être ; en tout cas une inconnue. Elle se dit Américaine, mais on sait ce que cela veut dire. Dans le métier, on est tout ce que l'on veut.

Il baissa la voix.

– Alors... c'est pour bientôt que l'on pince cette vilaine bête de Kessel ?

– Un peu de patience, répondit le détective, avec bonne humeur. Tout vient à point à qui sait attendre, comme disent les Français.

Sur cette parole consolante, Mr. Bidderstone partit, plié sous l'averse.

Harry Dickson se cala dans le mignon fauteuil Chesterfield et alluma son fidèle calumet.

La pluie, devenue plus dure, crépitait sur le toit de zinc de la voiture ; dans la roulotte-cage, on entendait feuler Heertha, le puma, que le bruit de l'ondée énervait.

– Ce sera une nuit de tempête, si cela continue de la sorte, murmura Tom Wills en entendant le vent siffler dans les étroites ruelles réservées entre les baraques et les tentes foraines.

La municipalité ne raccorderait les roulottes au réseau électrique que le surlendemain, et elles étaient encore éclairées par des moyens de fortune.

Une grosse lampe à pétrole, à la flamme ronde comme une pomme ardente, répandait une lueur cuivrée dans l'étroite chambre roulante, et presque autant de chaleur que de lumière. La fumée de tabac se tassait autour d'elle en de fins nuages bleus, qui giraient en spirale au gré des colonnes ascendantes d'air chaud. On se serait cru dans un carré de voilier, perdu dans un désert d'eau, par une nuit de tourmente, le roulis et le tangage en moins.

– On frappe ! dit Tom Wills en se tournant vers la porte vitrée.

– Entrez donc, il n'y a ni clef ni serrure !

Une forme sombre, toute luisante de pluie, se montra au haut des marches.

– La voiture du dompteur Brancovanni, je vous prie ? demanda une voix de femme.

– Vous êtes à bon port, madame... Entrez donc vite, si vous ne voulez pas que ma lampe file plus vite qu'un voleur !

La forme s'ébroua comme un chien sortant du bain et entra en se débarrassant agilement de son imperméable trempé.

Harry Dickson vit une grande femme, très élancée, bien prise dans un tailleur de tweed et qui lui tendait la main en souriant.

– Bonsoir, collègue ! Je suis Rosita Badhurst, votre voisine. Aucun boucher du village ne peut me fournir de la viande de cheval avant demain, et mes bêtes doivent manger ce soir. Je viens vous en emprunter.

– Entendu ! Jim Smith va vous donner de la bidoche... Combien d'animaux avez-vous ?

– Trois lionnes adultes.

– Cela fait dix livres bien comptées, pour un repas du soir... D'accord ?

– Vous le savez mieux que moi, signor Brancovanni, car vous devez être depuis plus longtemps que moi dans le métier.

– À vous voir, mademoiselle, on le dirait !

Elle s'était assise, sans faire de façons, dans le second fauteuil de la roulotte. Tirant un élégant étui doré de sa poche, elle présenta une cigarette au détective.

– Volontiers, mademoiselle, accepta celui-ci. Mais vous m'autoriserez bien à achever ma pipe, pour ne fumer cette cigarette que plus tard ?

Elle acquiesça d'un signe de tête et alluma elle-même une fine cigarette à gros bout platiné. Tom Wills, alias Jim Smith, s'éclipsa.

– Vous avez un bel étui, mademoiselle, admira Harry Dickson. Et gravé à votre chiffre !...

– À mes initiales, voulez-vous dire ; R. B. Rosita Badhurst... Un présent d'un admirateur... Ces oiseaux se rencontrent encore...

– Je le conçois aisément, fit galamment le détective. Quelle nuit affreuse, n'est-il pas vrai ? Si un pareil temps continue, je crains fort pour les recettes.

Elle approuva, les idées visiblement ailleurs.

– Les fauves vous appartiennent ? demanda-t-elle non sans brusquerie.

– Certainement non, je ne suis pas assez riche pour cela, répondit le détective en riant. Elles sont la propriété de Mr. Bidderstone, le

directeur.

– Je le regrette, car j'aurais voulu vous faire une proposition.

– Dites toujours, mademoiselle, on ne peut jamais savoir ! Je m'entends quelquefois fort bien en affaires.

De ses larges yeux bleus, elle lui jeta un regard singulièrement aigu, regard dont l'acuité n'échappa pas à Harry Dickson.

– Peut-être bien, dit-elle à mi-voix. Ecoutez, signor Brancovanni, mon numéro est un peu maigre... Je désirerais le corser. Vous, ou plutôt Mr. Bidderstone, possédez un puma. Je voudrais l'acheter.

Harry Dickson mima la stupeur.

– Après ce qui est arrivé à ce malheureux Kurth Hardmuth ? Vous avez du courage, sinon de la fantaisie, mademoiselle... D'ailleurs, le puma se prête mal au dressage.

Elle secoua sa belle crinière blonde avec véhémence.

– Qu'importe, si cela me plaît à moi !... Le sieur Bidderstone serait-il disposé à conclure l'affaire ? Si vous l'y poussez, il y aura une commission pour vous, cela se conçoit.

– Voilà ce que j'appelle parler, répondit le détective d'un air satisfait. Mais le sieur Bidderstone est à Londres pour l'heure. Je l'entreprendrai à ce sujet demain, dès son retour.

– Je compte sur vous, dit-elle. Et dites bien, signor Brancovanni, que je suis prête à payer un bon prix pour l'animal.

Elle s'était levée car Tom Wills revenait, chargé de gros quartiers de viande saignante que la jeune femme prit à pleines mains.

– Bonsoir, fit-elle. Ah, quelle nuit d'enfer, tout de même !

Harry Dickson la vit partir, dans la nuit, vers une roulotte proche, une longue voiture aux petites fenêtres doucement rougeoyantes.

– Ssst ! fit Tom entre les dents, je crois qu'elle eng... uirlande son monde ! On entendait, en effet, à travers la bourrasque, s'élever les éclats d'une voix mécontente.

Harry Dickson fit signe à son élève de l'attendre et se glissa, en tapinois, hors de la voiture.

Une rafale fusa dans une huée et une liane d'eau cingla sa tête nue ; mais il n'y prit garde et, longeant les murs de planches du cirque, il s'approcha de la roulotte de Miss Badhurst.

La voix s'était tue. À l'intérieur ne s'élevait guère que le bruit, bien ordinaire, d'une vaisselle heurtée.

Tout à coup, le détective eut son attention attirée par une ombre qui se mouvait dans le cadre étroit d'une des fenêtres de la maison roulante.

Indécise d'abord, elle prit forme, et une forme telle que Dickson ne put se défendre d'un geste d'étonnement.

L'ombre d'une tête d'âne se profila sur le store baissé.

Mais, elle ne perdura pas... La voix de Miss Rosita Badhurst s'éleva, encore une fois, dans une langue que le détective ne put comprendre, et la silhouette s'éclipsa brusquement.

Peu de minutes après, la lumière s'éteignit dans la voiture et Harry Dickson se hâta de regagner la sienne.

– La Badhurst est venue chercher de la viande, murmura-t-il. Elle paraissait en avoir grand besoin pour nourrir ses bêtes, mais, ce n'était qu'un prétexte puisqu'elle ne l'a même pas portée à ses lions.

» Elle désire acheter un puma, qui faisait grande envie à feu Parkinson paraît-il.

» Depuis quand reçoit-on un âne dans sa roulotte, et un âne qui ne fait aucun bruit en se déplaçant dans un intérieur aussi étroit ?

» Et puis...

Il rejeta un long jet de fumée vers le plafond que la pluie rendait sonore comme une peau de tambour.

– Et puis... elle possède un étui en un métal pareil à celui des fléchettes qui tuèrent Parkinson et blessèrent un des lions du cirque, et à celui du maillon de la chaîne trouvée dans la voiture des phénomènes !

Il s'abîma dans sa rêverie, tandis que les rafales huaient de plus belle et que la pluie affectait des airs de déluge et rugissait sur la toiture de zinc et contre les murs de bois du home nomade.

3. Les monstres morts

Dans certains récits policiers, on fait mention des « impondérables », c'est-à-dire des forces inconnues qui aident la justice dans sa tâche difficile ; au fait, ce ne fut jamais qu'un nom gracieux et enjolivé de mystère qu'on donne au hasard, ce grand collaborateur des hommes.

Par cette nuit de tempête, cette entité capricieuse, et parfois bienveillante, joua son rôle auprès du brave Mr. Bidderstone.

Comme le bon directeur arrivait à la gare de Chipping Barnet, il s'aperçut qu'il lui restait encore une heure avant le départ du train de Londres. La pluie s'acharnait autant sur ses maigres épaules que sur les toits des maisons voisines, et Mr. Bidderstone trouva logique d'aller abriter les premières sous les seconds, comme on dirait dans une charade. Bref, il s'installa au comptoir d'une petite buvette et se fit servir quelque chose de chaud.

Cette douce boisson n'était autre qu'un toddy au genièvre... avec très peu d'eau chaude et beaucoup de genièvre.

Quand le premier verre fut vide, Mr. Bidderstone s'aperçut que la pluie continuait à faire rage. Par mesure de représailles, il commanda un second verre du généreux breuvage.

Il en avait bu un troisième, quand il jugea que l'heure du départ de son train devait être proche et il courut s'installer dans un coupé solitaire du convoi. Celui-ci se mit enfin en marche. Peu après, le contrôleur vint vérifier le billet du voyageur. Voici la brève conversation qui s'ensuivit :

Le contrôleur : Vous allez à Londres, sir ?

Mr. Bidderstone : J'y vais !

Le contrôleur : Je regrette fort, mais vous avez pris place dans le train d'intérêt local, qui va par Northaw à...

Mr. Bidderstone : Je veux descendre à la première halte !

Le contrôleur : C'est Wrotham, vous y serez dans dix minutes. Bonne nuit, sir !

Sans les trois énormes verres de toddy, Mr. Bidderstone se serait rendu compte de sa folie, car Wrotham n'est qu'une simple halte, desservie par un unique fonctionnaire cumulant de multiples

attributs : ceux de chef de gare, de distributeur de tickets, de lampiste et d'homme de peine.

La halte ferroviaire de Wrotham emprunte son nom à un ancien domaine seigneurial, composé de parcs, d'étangs et d'un château historique, complètement privé de toits et de portes. On ne peut oublier un bois à l'allure de forêt, qui abrite une autre résidence, un peu mieux en point, et qui s'appelle la « Herony », ou la « Héronnière ».

Les dix minutes révolues, le train s'arrêta et Mr. Bidderstone se trouva sur un quai transformé en marécage, devant le regard éteint du Maître Jacques des chemins de fer.

Il vit le fanal rouge du fourgon arrière fondre dans la nuit et l'unique lampe de la halte baisser rapidement, faute d'huile.

– Je voudrais aller à Londres, dit Mr. Bidderstone à l'unique fonctionnaire. Il faut vous dire...

La conversation du voyageur ne disait rien au chef de gare-lampiste ; il fit un geste vague vers le néant d'eau et de vent qui s'étendait devant lui, et il dit :

– C'est par-là !

– Eh ! rugit le directeur, l'Australie aussi c'est par-là, je suppose.

– Je ne dis pas non ! Et je ne vous empêche pas d'y aller ! aboya l'homme, en lui fermant au nez la porte de la gare.

Un instant plus tard, la lampe fut soufflée et Mr. Bidderstone resta seul, en face de l'obscurité la plus parfaite. Après avoir fait quelques pas au hasard, il sentit le gravier d'une route rouler sous ses pieds et se dit, avec raison, que si tous les chemins mènent à Rome, ils commencent par conduire à une maison.

Il confia donc sa destinée nocturne à ce conducteur muet et fit ainsi une lieue à travers des torrents de pluie.

L'influence des toddies avait sombré devant tant d'eau, comme si leur alcool s'y fût dilué avec excès, et Mr. Bidderstone, dont les idées étaient redevenues saines et normales, maudissait son insouciance, tout en essayant du regard de percer l'obscurité.

Il commençait à s'y faire. Petit à petit, il distinguait les masses sombres des futaies et le reflet pallide des étangs qu'il côtoyait.

– Faut que je trouve un abri, répétait-il à mi-voix.

Les arbres proches faisaient entendre un grand bruit de marée montante et ne promettaient rien du genre.

– Le Petit Poucet, lui, vit au moins une lumière dans la forêt,

grommela le forain. Il est inadmissible qu'en pleine époque de civilisation, je sois moins heureux que ce petit bougre du vieux conte !

La civilisation, qui est peut-être fée, dut entendre ce reproche, car, presque aussitôt, la lumière brilla.

C'était l'unique carré rose d'une fenêtre éclairée, qui semblait perdue, collée à même la nuit.

Ainsi, en cette sombre heure de tempête, Mr. Bidderstone dirigeait ses pas vers la « Herony », sans savoir s'il marchait vers une auberge accueillante ou vers le repaire traditionnel de l'ogre.

Après avoir reçu en plein visage les coups de fouet de quelques branches basses, le directeur de cirque distingua la longue façade du château et vit que la fenêtre éclairée se trouvait au rez-de-chaussée du bâtiment.

Il ne faisait aucune tentative pour masquer le bruit de ses pas. N'empêche que personne n'aurait pu déceler son approche, tant les éléments faisaient rage.

Il marcha délibérément vers la fenêtre et s'apprêtait à y frapper quelques petits coups discrets, quand sa main resta inerte et il demeura figé dans une stupeur sans borne :

Autour d'une lampe à huile, sans abat-jour, à la flamme rouge et dure, étaient assises des créatures qu'il ne reconnaissait que trop bien. C'étaient les phénomènes du show Parkinson.

Ils étaient trois : l'homme-crabe, la femme-panthère et la fillette-autruche. Après un premier mouvement de malaise et d'incertitude, un sentiment inconnu, peut-être bien celui de l'orgueil, emplit le cœur de Bidderstone : il était sur la piste du mystère ! Il aidait Harry Dickson !

– Au diable, le vent et la pluie ! murmura-t-il. Me voici détective et chargé de mission par la justice de mon pays.

Il se mit à avancer avec prudence, restant dans l'ombre et plongeant ses regards plus avant dans la chambre éclairée.

C'était une salle longue et basse, sans autres meubles qu'une table et quelques chaises de bois suifeux. La tapisserie des murs s'en allait par larges lambeaux et la cheminée était écroulée.

Les phénomènes n'étaient visibles que de profil et ne faisaient aucun mouvement. Après une nouvelle approche, Mr. Bidderstone parvint à mieux les distinguer.

Mais ce fut pour se jeter en arrière, dans un brusque recul de terreur : les monstres étaient ligotés étroitement sur leurs sièges et ne

donnaient aucun signe de vie.

Aussitôt, deux sentiments bien distincts entrèrent en lutte chez le brave directeur : la frayeur et le désir de faire œuvre de justice. À son honneur, disons que le dernier de ce sentiment triompha bientôt du premier.

Bidderstone décida de retourner vers la fenêtre éclairée et d'observer plus attentivement et la prison et les prisonniers.

Mais, au même instant, il vit une silhouette blanche et fantômale s'avancer dans la pièce et s'emparer de la lampe, qu'elle emporta rapidement.

Comme, à cette minute, il regretta amèrement l'absence d'une arme convenable dans ses poches ; certes, il possédait un bon couteau de forain à lames multiples, mais il se dit que le moindre revolver aurait mieux fait l'affaire.

Tout à coup, il entendit le bruit d'un moteur qu'on met en marche, et il se colla à la muraille.

Bientôt, un pinceau lumineux balaya le pare ruisselant et une puissante automobile contourna à vive allure l'angle nord du château pour s'engager immédiatement sur la route de gravier.

« Je suppose que les bandits, qui retiennent captifs ces pauvres phénomènes, se sont éloignés dans cette voiture, pensa Mr. Bidderstone. Par conséquent, je puis, sans trop de risques, pénétrer à l'intérieur de cette vilaine maison ».

Il hésita quelques instants sur la manière de procéder.

Après avoir rejeté le projet brutal de casser un carreau et d'entrer par une fenêtre, il résolut de prendre le chemin le plus naturel : celui des portes.

Celle qui se trouvait au haut d'un perron bas était trop solide à son estimation. Il fit le tour du bâtiment, espérant trouver une poterne d'ouverture plus aisée.

Son instinct le servant, il découvrit en effet, dans l'arrière-façade, un portillon qui devait faire office d'entrée de service.

Un bon forain a des notions de plusieurs métiers, et Mr. Bidderstone avait été associé dans une entreprise de jeux mécaniques, comme on le sait par ce qui précède.

Son couteau était nanti, outre de lames multiples, d'un tournevis et d'un crochet. Mr. Bidderstone gloussa de joie en sentant la facile serrure céder à sa première tentative d'effraction.

Il accéda à un couloir obscur, qui sentait le moisi et le rat, où il

hésita avant de faire de la lumière.

Le forain était fumeur et se servait d'allumettes-bougies. Il comprit toute la valeur de la double boîte qu'il portait sur lui.

À part la rumeur de la tempête nocturne, il ne décelait aucun bruit suspect. Après avoir, en guise de défense possible, ouvert la plus grande lame de son couteau, il frotta un des tisons.

Une petite flamme blonde naquit au bout de la mince tige de cire et éclaira un affreux hall, tout en pierrailles croulantes.

Mr. Bidderstone fit quelques pas et s'arrêta, perplexe.

Il lui semblait se trouver à l'orée d'un de ces labyrinthes forains, fort à l'honneur dans les spectacles populaires à la fin du siècle dernier, car il se voyait entouré de portes et d'escaliers.

– Commençons par la première porte, se dit-il judicieusement.

Il la poussa et faillit rouler en bas d'un étroit escalier en spirale, s'enfonçant en vrille dans les profondeurs du sol.

– Non, grommela-t-il, pas de souterrains, cela sent trop l'embûche ! Il y a mieux à faire au rez-de-chaussée et, si je ne trouve pas mon chemin dans ce dédale, j'en serai toujours quitte à entrer par la fenêtre de la pièce où se trouvent les monstres.

Il achevait à peine ce raisonnement de pure logique quand, pour la seconde fois, il eut un sursaut horrifié : un bruit de pas lointain naissait dans la cave, atteignait l'escalier en spirale et s'approchait.

Mr. Bidderstone n'attendit pas son reste ; il s'enfuit et se blottit tout contre la porte de sortie, s'assurant une sage retraite.

La clarté jaune d'une lanterne sourde joua un instant sur les murs lépreux et un homme, portant bas un fanal de cambrioleur, sortit par la porte des caves, que Bidderstone avait ouverte.

Sans aucune hésitation, il se dirigea vers une autre porte, celle de l'extrême bout du corridor, et l'ouvrit toute grande, sans ombre de ménagement.

Le directeur put voir la lumière de la lanterne tomber dans un espace qui ne lui était pas inconnu : celui de la chambre entrevue à travers la fenêtre éclairée de la façade.

Soudain, une voix rauque et mécontente s'éleva.

– En voilà du sale ouvrage !

Bidderstone chancela.

Il venait de reconnaître la voix abhorrée de Heinz Kessel !

Serrant son couteau dans son poing, il s'approcha.

Kessel avait laissé la porte ouverte et se tenait debout devant la table, les yeux fixés sur les monstres immobiles.

À son étonnement, Bidderstone vit qu'il n'y en avait plus que deux : la femme-panthère et l'homme-crabe. Quant à la fillette-autruche, elle avait disparu.

– Ils sont morts, bien morts, grogna Kessel. Que d'argent perdu, car ils valaient cher ! Je me demande...

Il resta immobile, à contempler les formes inertes sur lesquelles la clarté de son photophore tombait en plein.

De son coin d'ombre, Bidderstone, les distinguait à présent comme s'il s'était trouvé à leurs côtés. Il vit les pauvres visages mutilés, blêmes et exsangues, les gros yeux globuleux de l'homme-crabe devenus vitreux, reflétant la lumière comme des tessons de verre, et les orbites vides de la femme-panthère.

– On peut toujours voir, gronda le vieux Kessel.

Les phénomènes morts étaient de taille chétive.

Mr. Bidderstone se sentit étonné devant le déploiement de vigueur de son vieil ennemi.

Ce dernier détacha en jurant les hideux cadavres, les jucha sur ses épaules, après avoir pris sa lanterne entre les dents.

Puis, comme s'il ne portait qu'un fardeau ordinaire, il s'éloigna vers l'autre côté de la chambre funèbre.

Mr. Bidderstone réfléchit : allait-il sauter à la gorge du ravisseur et lui jeter à la face un « Au nom de la loi » retentissant et vengeur ?

Etait-ce bien là les façons d'agir d'un habile détective ?... Ne fallait-il pas mieux en référer à Harry Dickson, qui saurait toujours, en temps et lieu, mettre la main au collet de Kessel, après avoir trouvé d'irréfutables preuves ?

Cette dernière et prudente pensée prévalut.

Bidderstone n'entendait plus les pas de Kessel, chargé de ses sinistres colis. Comme au bout de quelque temps, il entendit les râles lointains d'un vieux moteur d'auto, il se rappela que Kessel possédait en effet une vieille petite Ford, haute sur pattes, avec laquelle il allait parfois de foire en foire.

– Cours toujours, scélérat, grommela-t-il. On te retrouvera le jour où l'on en saura assez sur ton compte pour te conduire à la potence !

Il sortit par le portillon et, le cœur léger, regagna la route.

La pluie continuait à battre la chamade, mais Mr. Bidderstone ne la sentait pas ; la joie du triomphe lui donnait des ailes.

Il décida de s'envoyer bravement les sept lieues qui le séparaient de Chipping Barnet. Il y arriva fourbu, trempé, mais jubilant, alors que se levait une aube maussade et tout en humides grisailles.

Harry Dickson vit se dresser devant sa couchette, une sorte de Niagara humain et s'entendit inviter à écouter un récit d'aventures des plus singuliers.

Mr. Bidderstone faillit éclater de joie et d'orgueil quand le détective approuva sans réserve sa manière d'agir.

– Après le départ de cette immonde fripouille de Kessel, j'ai voulu emporter quelques preuves, déclara le directeur, et j'ai encore sacrifié plusieurs allumettes-bougies. Quand le bandit a détaché les cadavres des phénomènes, il m'a semblé entendre un son métallique assourdi.

» Voici quelque chose ayant servi à attacher l'un des pauvres monstres !

Triomphalement, il tendit au détective une mince chaîne d'un jaune terne.

– Vous possédiez déjà un maillon, monsieur Dickson. Voici à présent la chaîne d'or au complet !

Harry Dickson crispa les poings.

Cette étrange multitude d'objets faits d'un métal rare, inconnu, ressemblant à s'y méprendre à l'or, mais n'en étant pas, le déroutait visiblement.

– Il n'y aura pas relâche ce soir, n'est-il pas vrai ? demanda-t-il au directeur.

– Je vous demande pardon ! Par un temps pareil je ne veux pas risquer voir mon chapiteau s'envoler comme un mouchoir dans l'ouragan.

– Je le regrette pour les recettes du cirque, répondit Harry Dickson, mais la nouvelle me remplit d'aise. Moi aussi j'ai grand besoin de me rendre à Londres. À propos, Miss Rosita Badhurst voudrait acheter Heertha, le puma !

– Elle peut courir ! ricana Mr. Bidderstone. Mais je me demande ce qu'ils ont tous à chasser après cet animal, qui ne vaut rien pour un dressage forain.

– Où avez-vous acheté Heertha ?

– À Southampton... dans une vente publique assez curieuse. Figurez-vous qu'elle faisait partie des bagages d'un voyageur venant

d'Amérique et qui, durant la traversée, était tombé par-dessus bord.

» Il avait fait pas mal de dettes sur le paquebot et le chef steward était en droit de lui réclamer plus de vingt livres.

» Il ne trouva aucun objet de valeur dans ses bagages et, après examen, il découvrit que le bonhomme s'était embarqué sous un faux nom.

» La compagnie de navigation, dûment autorisée par le tribunal, mit le puma en vente et je l'acquis, comme en dit, pour un morceau de pain.

» Il paraît que, le jour qui suivit la vente publique, quand je poursuivais déjà ma tournée vers l'est, des gens sont venus s'enquérir du puma, offrant de dédommager largement les créanciers du disparu... Comme tout s'était passé selon les règles, on ne donna aucune suite à leurs propositions.

Harry Dickson s'était habillé prestement et enquis du premier train pour Londres.

En gare, il se trouva nez à nez avec Miss Badhurst.

– Bonjour, confrère, dit-elle de bonne humeur. Je vois que, pas plus que moi, vous ne travaillerez ce soir...

– Par un temps pareil, grommela le détective..., je préfère aller prendre un peu de distraction à Londres.

– Eh ! je m'y rends dans la même intention ! Si l'on se donnait rendez-vous ?

– Je ne demande pas mieux. On pourrait toujours parler de l'affaire.

– En effet, approuva vivement la jeune femme.

Ils prirent place dans un même compartiment et le voyage se fit dans une atmosphère de la plus franche cordialité.

À Abbots, où le train s'arrêtait, un voyageur monta que Dickson reconnut aussitôt. Mais qui, à la grande joie du détective, habilement grimé d'une lourde moustache latine, le regardait comme un parfait inconnu. C'était Sir Gregory Manville.

Le célèbre médecin se plongea dans la lecture d'un journal et ne prêta attention à aucun des deux voyageurs.

Un geste malhabile de Miss Badhurst les rapprocha. Elle venait de tirer son étui à cigarettes de sa poche, quand un heurt du convoi le lui fit tomber des mains.

Galamment, Sir Gregory le ramassa et le rendit à sa propriétaire.

Miss Rosita remercia d'un gentil sourire et l'on parla de la pluie et des beaux jours qu'elle gâtait si subitement.

Puis, elle présenta son compagnon : le « célèbre » dompteur de fauves Brancovanni, qui succédait au pauvre Kurth Hardmuth.

– Vraiment ! s'écria le docteur. Mais nous sommes presque en pays de connaissance, bien que je préfère la manière dont je suis entré en relation avec vous, signor, à celle que le pauvre Hardmuth n'a, certes, pas choisie de plein gré.

Harry Dickson entendit encore une fois, de la bouche du praticien, comment le bestiaire du cirque forain était mort. Sir Gregory en profita pour le mettre en garde, ainsi que Miss Rosita, contre les blessures infligées par les grands fauves, qui entraînent presque toujours des complications tétaniques et mortelles.

Le train approchait de Londres, et Sir Manville se séparait visiblement à regret de ses charmants compagnons de voyage.

En gare de Paddington, Miss Rosita exprima le souhait de voir le docteur assister à une de ses prochaines représentations.

– J'accepte l'invitation, répondit Sir Gregory, à condition que je puisse vous inviter à mon tour. Rentrez-vous à Chipping Barnet, ce soir même ?

– Evidemment, répondit Miss Badhurst, et signor Brancovanni également.

– Mon automobile est à Londres en ce moment, dit Sir Gregory et je m'en servirai ce soir pour rentrer à Abbots Langley. Je pourrais vous reconduire à Barnet. Et si nous dînions ensemble ? J'adore entendre raconter des histoires de fauves et de dressage.

On convint d'une heure et d'un lieu : un petit restaurant fameux dans Covent-Garden, doté d'un nom de bizarre fantaisie, « La Vieilleuse Bleue ».

4. À « La Veilleuse Bleue »

Après avoir quitté Miss Rosita Badhurst, Harry Dickson ne fit qu'un saut jusqu'au téléphone le plus proche et appela le poste de police de Chipping Barnet. Il obtint facilement que Tom Wills fût appelé sans éveiller l'attention du public ou des forains.

Après quelques minutes de patience, il entendit la voix de son élève lui répondre.

– Il vous faudra visiter complètement les roulottes de Miss Badhurst, Tom, et m'en faire un rapport à midi sonnant, par téléphone, ordonna le maître.

Tom Wills promit et le détective se hâta de passer à d'autres occupations.

Sa première visite fut pour Sir Basil Nash, professeur de chimie à l'université industrielle de South-Kensington.

Cet homme, hautain et savant, le reçut avec l'humeur d'un puritain wesleyen dérangé à l'heure des offices dominicaux.

– Il faut un motif grave, monsieur Dickson, très grave même, pour que je me prête à une interview policière...

Sans mot dire, le détective posa devant Nash une des fléchettes meurtrières.

Sir Basil s'en empara, regarda tour à tour l'objet et celui qui l'apportait, eut un haut-le-corps et invita son visiteur à le suivre dans son laboratoire particulier.

Au bout d'une heure, pendant laquelle il n'adressa pas la parole au détective, le professeur usa de tous les réactifs possibles, essaya des résistances électriques, recourut au creuset, puis à l'analyse spectrale des parcelles métalliques en fusion et finit par demander d'une voix sourde :

– D'où tenez-vous ce métal, monsieur ?

– Cette fléchette est l'arme d'un crime, répondit Harry Dickson.

Sir Basil faisait réellement pitié à voir ; il gémissait et grondait tour à tour.

– Ce n'est pas de l'or... ni du platine... La densité diffère, les réactions également, et la texture métallique, la formation des

cristaux... La conductibilité est réduite... Le point de fusion diffère, oh combien !... C'est un métal d'une inertie rare... On trouve des traces de désagrégation lente, comme on en remarque parfois dans des métaux fondus dans des âges très reculés, souvent depuis des millénaires.

» Je ne puis me prononcer... Je ne dis pas qu'un nom ne me brûle pas les lèvres, mais ce n'est pas moi, un homme de science, un chimiste, qui le prononcerai jamais, par peur du ridicule.

» Allez trouver mon ami, le Dr Martin Claypool...

– Claypool, l'historien ?

– Lui-même. Il habite Chiswellstreet. Je lui téléphonerai pour lui annoncer votre arrivée, sinon il ne vous recevra pas.

En effet, le Dr Martin Claypool fit au visiteur un visage encore moins accueillant que celui de Sir Nash, car il détestait, à l'égal d'une abomination, être dérangé un dimanche.

Il tendit la main avec défiance vers la fléchette mystérieuse, la palpa, la soupesa, la flaira, secoua la tête et, à son tour, invita le détective à le suivre dans son antre, en l'occurrence un bureau grand comme une église, encombré comme un musée.

– C'est fabuleux, dit-il enfin.

– Quoi donc ? interrogea Harry Dickson.

– Ceci... Mais je doute encore. On n'a jamais cru à l'existence de ce métal, bien qu'on lui ait donné un nom. Les Anciens y croyaient et lui attribuaient à peu près la valeur de l'or, mais tout en y croyant, ils ne le connaissaient pas. Quelques peuples sorciers, peut-être ceux de l'Atlantide, semblent en avoir fait un usage criminel...

– Criminel, dites-vous ?

– Oui, monsieur, je dis criminel, car leurs couteaux de sacrifice, leurs dagues surnois, leurs chaînes paraissent avoir été faits de ce métal fabuleux, qui a reçu le nom d'orichalque... D'où le tenez-vous ?

Malgré son air revêché, le Dr Claypool était un homme d'honneur et le détective ne fit aucune difficulté pour lui révéler, en aussi peu de mots que possible, la provenance des objets supposés être faits d'orichalque.

Martin Claypool l'écouta avec attention, mais le visage soucieux.

– Il me paraît évident, dit-il, que vous avez affaire à une secte religieuse criminelle, très ancienne, vieille comme le monde peut-être. Laquelle ? Je l'ignore, mais il faudra être sur vos gardes, car les créatures qui en font partie, qui qu'elles puissent être, sont d'horribles

bêtes sanguinaires... Oui, oui, même si elles appartiennent à notre civilisation, monsieur !

Il se reprit à examiner les objets.

– La forme de ces fléchettes m'est parfaitement inconnue, mais admirez leur structure, aérodynamique si je puis dire. Elles semblent combiner à la fois le principe des fléchettes d'avion, que l'on a employé pendant la guerre, et celui du boomerang.

– Diable ! s'écria Harry Dickson, je n'avais pas songé à cela !

– Quant aux chaînes, avec leurs maillons inutilement compliqués, elles ressemblent à celles dont un très ancien peuple marin, les Phéniciens, se servait pour attacher à leurs bancs de galère les rameurs prisonniers.

Il alla quérir dans son énorme bibliothèque un gros in-folio, qu'il consulta avec dextérité.

– Tenez, voici un dieu étrange, qui aurait été une sorte de Moloch en miniature de la fabuleuse Atlantide. Son nom est Ru-Uh-Ca, ce qui, en langage aztèque, paraît avoir signifié marmite. En effet, la monstrueuse déité possède une tête en forme de marmite, dont les oreilles évasées seraient les anses. La fable – je dis bien la fable, monsieur – veut que son image fût façonnée en ce métal précieux et mystérieux nommé orichalque.

Harry Dickson jeta un regard à l'image et, soudain, son cœur se serra.

– Qui est cette femme ? demanda-t-il en désignant, en regard de l'effigie difforme du dieu marmite, un beau et sévère visage de déesse.

– C'est Rua-Mah, l'épouse de Ru-Uh-Ca, une beauté comme vous pouvez voir et, ce qui est plus curieux encore, à qui l'on prêtait des cheveux de soleil. Elle a dû être blonde par conséquent, ce qui devait être rarissime aux premiers âges du Mexique, dont datent ces traditions. Mais, vous semblez troublé, monsieur ?

– Je le suis, docteur Claypool, reconnut le détective d'une voix altérée. Je vous ai parlé de Miss Rosita Badhurst, la femme à l'étui d'orichalque, puisque orichalque il y a. Eh bien ! docteur, je viens de retrouver ici son image... c'est celle de la déesse Rua-Mah !

– Je ne puis vous suivre dans vos déductions policières, dit Claypool, mais tout ceci me semble compliqué et redoutable...

Harry Dickson se frappa le front.

– N'avez-vous jamais entendu parler d'un certain Parkinson, celui qui fut tué par une des flèches mystérieuses ?

– Le nom est fort ordinaire ! répondit le professeur. Il n’y a pas mal de citoyens d’Angleterre et d’Amérique qui le portent...

– Voici la photo de son cadavre, prise par les services de la police.

À peine le Dr Claypool eut-il jeté les yeux sur la photographie qu’il leva les bras au ciel, en donnant tous les signes d’une agitation extrême.

– Mais cet homme ne se nomme pas Parkinson ! s’écria-t-il.

– Ah ! murmura Dickson. Enfin je vais apprendre quelque chose à son sujet !

– Des choses fort abracadabrantes, monsieur. Je reconnais très bien ce visage dur et morne ! C’est celui du colonel Graham Brane, qui faillit devenir dictateur militaire du Mexique il y a une quinzaine d’années. Je l’ai approché à New York après sa défaite et son exil.

» C’était un homme très distant et taciturne, un grand savant en ce qui concerne les choses de l’antiquité américaine.

– Si vous pouviez préciser vos souvenirs, docteur, supplia le détective.

– Je le puis, heureusement, car ma mémoire est fidèle, et je m’en flatte comme d’une grande faveur que me fit le ciel.

» Graham Brane avait acquis un ascendant énorme sur la population de certaines provinces mexicaines, celle du Yucatan entre autres, terre de vieilles et d’effroyables superstitions. Il y faisait en quelque sorte figure de dieu. Mais son astre ne tarda pas à pâlir.

» Soudain, les anciennes divinités aztèques réapparurent dans le pays, entre autres le terrible Ru-Uh-Ca, le dieu marmite.

» En peu de temps, elles sapèrent l’autorité du dictateur Graham Brane, qui ne dut son salut qu’à une fuite précipitée.

À New York, où je le rencontrai et où nous eûmes des rapports de collègue à collègue, il me raconta tout cela avec franchise, tout en exprimant son étonnement devant la réapparition des monstres antiques, avouant n’y rien comprendre. Il m’affirma qu’il connaîtrait tôt ou tard le fin mot du mystère, et qu’alors il prendrait sa revanche.

» Il disparut et je n’entendis plus parler de lui. Je supposais qu’il avait dû être traqué par ses anciens ennemis et avait succombé dans une embûche.

» Ah ! monsieur Dickson, vous croyez-vous plus avancé à présent ?

– Certainement, jubila le détective. Vous avez apporté de la lumière là où il n’y avait que complète obscurité, docteur Claypool !

– Prudence, murmura le savant. N'oubliez pas, mon ami, que là où, dans les anciens écrits, il est question d'orichalque, on parle aussitôt de mort, de crimes et de trahisons sans nombre. Jamais matière ne sembla porter davantage malheur aux pauvres mortels que ce métal fabuleux.

Le détective entendit un cartel sonner midi et se rappela son rendez-vous téléphonique avec Tom Wills ; il obtint aussitôt de son hôte l'autorisation de se servir de son appareil.

– Maître, dit la voix contrite du jeune homme à l'autre bout du fil, j'ai fait ce que vous m'avez dit de faire, mais je crains qu'on ne m'ait devancé. J'ai trouvé la roulotte de Miss Badhurst bouleversée de fond en comble, comme si des cambrioleurs étaient passés par-là.

– Ensuite ? s'enquit brièvement le maître.

– Mr. Bidderstone a vu la petite auto Ford de Heinz Kessel stationnée non loin du champ de foire.

– Bon, nous allons en finir avec toutes ces manigances, s'impatienta le détective. Faites une enquête à fond, bien qu'encore discrète, autour de ce Kessel ; l'officier de police Stewart, de Chipping Barnet, vous accompagnera ; si l'on trouve quelque chose de nature à justifier l'arrestation de Heinz Kessel, qu'on le fasse. Je compte être de retour ce soir, mais je ne jure de rien. À bientôt, mon petit !

– Là, dit le Dr Claypool, vous êtes expéditif, monsieur. Il y a des jours où j'estime des gens pareils à leur juste valeur. Vous me feriez grand honneur en acceptant de luncher avec moi, à moins que vous n'ayez encore affaire dans ce grand Londres, avant votre départ.

– Non, sir. Ce soir je dîne, en tant que dompteur Brancovanni, avec la dame qui ressemble si fort à Rua-Mah et avec un savant que vous connaissez certainement, Sir Gregory Manville.

– Un bon chirurgien, approuva l'historien, un savant aux idées originales et audacieuses, et riche par-dessus le marché, ce qui ne gêne rien.

Le lunch du Dr Claypool ne pouvait s'appeler un festin, mais les mets en étaient fort recherchés.

– Je doute, dit Harry Dickson, qu'on puisse servir un homard grillé aussi délicatement apprêté à « La Veilleuse Bleue ».

– Pourquoi à « La Veilleuse Bleue » ? demanda le professeur.

– C'est là que je dînerai ce soir.

– Qui vous a donné l'idée d'aller festoyer là-bas ?

– Heu... c'est Miss Badhurst, si je ne me trompe.

– C'est drôle, murmura Claypool. Avez-vous entendu parler jadis du général mexicain Castro Ibarrez ?

– L'homme qui fut accusé d'avoir puisé trop largement dans la caisse d'Etat du Mexique et qui dut vider les lieux en toute hâte ?

– Lui-même. Il résida quelque temps à Londres, dans un incognito anxieux, car il craignait la vengeance de ses ennemis d'outre-Atlantique. Il avait acheté une vieille maison de maître dans Covent-Garden. Quand il quitta Londres pour aller se réfugier ailleurs, une partie de ce vaste immeuble fut affectée à la construction du fameux restaurant dont vous venez de parler.

– Cela, je l'ignorais, dit Harry Dickson, mais je sais que cet établissement, où d'ailleurs la chère est fine, est fréquenté assidûment par des rastas et des métèques.

– C'est le sort de toutes les boîtes du genre, conclut sentencieusement le Dr Claypool.

Le lunch se prolongea devant d'excellentes liqueurs, puis Harry Dickson prit congé de son nouvel et savant ami.

Il n'avait pas perdu sa journée et s'en félicitait. Il regrettait seulement de ne pas avoir fait prendre Miss Rosita en filature.

Quand il quitta la maison de Chiswellstreet, il avait – à la grande joie du Dr Claypool, qui avait assisté à la transformation – repris le visage mafflu et moustachu du dompteur Brancovanni et, comme tel, il déambula dans la City que le repos dominical avait transformée en une morne et grise cité sans joie.

Presque machinalement, ses pas le transportèrent vers Covent-Garden, dont les restaurants et les tavernes étaient fermés et ne s'ouvraient, par mesure spéciale, qu'après six heures du soir.

Il vit celui de « La Veilleuse Bleue », tous stores baissés, et remarqua, en effet, qu'il faisait partie d'une grande et sombre maison de maître, dont la partie non remaniée par les architectes et les entrepreneurs semblait être inhabitée. Elle formait l'angle d'une ruelle où, par les jours de marché, les marchands de quatre saisons remisaient leurs charrettes et leurs paniers.

Aujourd'hui, elle était sale et déserte et les hangars, remises et garages y avaient clos leurs portes et leurs volets.

Harry Dickson releva le collet de son manteau et s'enfonça dans le boyau sombre et malodorant.

Il bruina et le crépuscule tombait, précoce et rapide, rendu plus morne encore par l'exigüité de la venelle, dont les pignons se joignaient presque à hauteur de leurs girouettes.

Au fond du passage, une triste lumière rougeoyait, allumant des reflets dans les flaques d'eau du ruisseau et sur les pavés gras de bruine.

Harry Dickson marcha vers elle et vit qu'elle provenait d'une pauvre lampe à pétrole, posée au milieu d'un étalage d'une sordidité lamentable.

C'était une petite boutique où se débitaient des choses innommables, depuis des mortadelles horriblement roses jusqu'à des paquets de cigarettes maculés de graisse et des éventails japonais en papier déteint.

Le détective sentit naître en lui la curiosité de savoir quelle créature pouvait prétendre vivre sur un pareil fonds de commerce.

On accédait au petit magasin par quatre hautes marches de pierre, branlantes et verdies par les pluies.

Il poussa une grille en bois, qui mit en branle une hideuse petite sonnette en fer battu.

Personne ne répondit à cet appel criard et Dickson décida d'y joindre celui de sa voix.

– Holà... quelqu'un ?

Il n'y avait pas d'arrière-boutique mais, derrière un pan coupé de la cloison du fond, un escalier en bois faiblement éclairé montait à l'étage. Dickson répétait en vain son appel, quand il lui sembla percevoir un pas très menu, un véritable pas d'oiseau, se risquer furtivement sur le haut des marches.

Il ne bougea plus, les yeux dirigés vers la clarté falote de l'escalier.

Quelque chose s'y déplaçait à présent, non plus sur les marches mais sur le mur même ; une ombre s'avavançait avec mille précautions.

Peu à peu, elle devenait distincte et le détective dut faire appel à tout son calme pour ne pas se ruer dans l'escalier.

L'ombre de la tête d'âne était là, immobile comme une de ces sombres silhouettes chinoises dont les enfants firent jadis leurs délices.

C'était bien celle entrevue la veille sur les stores de la roulotte de Miss Badhurst.

Tout à coup, elle s'évanouit, comme elle l'avait fait alors, et le détective crut entendre un menu glapissement de bête.

Tant pis ! Personne ne venant à son appel, il décida de se risquer dans l'escalier et, quatre à quatre, il eu gravit les marches criardes.

Il arriva ainsi dans une chambre toute nue, crépie à la chaux,

absolument vide, à l'exception d'une chandelle de suif fichée dans le goulot d'une bouteille et brûlant presque au ras du verre.

Nulle part il ne vit trace d'une présence mais, dans le mur du fond, une lucarne était ouverte, tellement étroite qu'elle aurait pu à peine livrer passage à un enfant.

Avec un grésillement gras, la chandelle s'éteignit, et seule la mourante lumière du crépuscule, tombant par la fenêtre, éclaira la chambre.

Harry Dickson jeta un regard sur la lucarne par où l'incompréhensible créature avait dû prendre le chemin des toits.

Ses yeux plongeaient en oblique dans un dédale de courettes sales et moussues, puis dans une plus grande cour pavée, qui devait être celle de l'ancienne demeure du général Castro Ibarrez, et un peu plus loin dans un have jardin à fusains, qui était celui de « La Veilleuse Bleue ».

Tout à coup, une subite émotion l'étreignit.

Dans la grande cour dallée, une forme souple et sombre glissait le long des murs, s'arrêtant par à-coups, puis reprenant une étrange marche silencieuse.

Harry Dickson entendit un grondement indistinct et vit soudain deux énormes yeux de feu vert fixés sur lui.

Un grand fauve était là, tapi dans les ténèbres, tigre ou panthère... Qui donc pouvait, dans cette maison abandonnée, donner asile à un monstre pareil ?

La bête resta un instant figée dans une immobilité de statue, puis elle reprit sa marche furtive et disparut.

À ce moment, le détective eut une vision singulière, trop rapide pour qu'il pût s'en faire une idée exacte. Sur le faîte du mur de la cour dallée, il lui sembla tout à coup voir une marmite posée. Un de ces ridicules chaudrons pansus, aux anses étirées, que l'on pendait aux crémaillères des siècles passés.

Cet ustensile, qui affectait d'abord l'immobilité de tout objet de son espèce, parut tout à coup s'animer.

D'abord, le détective avait très bien vu les deux anses se profiler sur le fond plus clair d'une proche muraille chaulée, puis il ne les vit plus, comme si le chaudron s'était tourné de profil. Ensuite, il se pencha au-dessus de la bordure de pierre comme s'il voulait se laisser choir dans la cour dallée.

Cela dura une couple de secondes, après quoi la bizarre marmite se

jeta en arrière et disparut.

Le détective entendit Big-Ben sonner l'heure de son rendez-vous à « La Veilleuse Bleue ».

Le lamento du carillon de Westminster, suivant la voix grave de la cloche, l'accueillit quand il quitta furtivement le petit magasin sans maîtres.

Au coin de la ruelle, il perdit encore quelques minutes à réfléchir, tout en achevant une cigarette.

Secouant la tête d'un air d'incompréhension il marcha vers le restaurant dont le hall resplendissait maintenant de lumières.

Il entendit un brouhaha de voix à l'intérieur et poussa la porte.

La première chose qu'il vit, ce furent les visages terrifiés de quelques serveurs et du maître d'hôtel, puis la haute stature de Sir Gregory penché sur une forme étendue dans un fauteuil.

– Monsieur Brancovanni ! s'écria le médecin en le voyant entrer. C'est épouvantable !

– Quoi donc ? s'alarma le détective.

Il eut un soubresaut nerveux en voyant ce que le savant lui indiquait d'une main frémissante.

Rosita Badhurst était allongée sans vie dans le fauteuil, son beau visage hideusement crispé et le corps tordu dans un spasme ultime de souffrance.

– Elle était ici quand je suis entré, déclara Sir Manville d'une voix tremblante. Elle portait un pansement au poignet et était très pâle. Je lui ai demandé ce qu'elle avait, mais elle a secoué la tête en murmurant que ce n'était rien. Et, tout à coup, elle a eu un spasme horrible... et ce fut tout. Elle est morte !

– Mais de quoi ? demanda le détective.

– Une blessure faite par un fauve, j'en suis certain, puis une crise de tétanos, quasi incompréhensible quant à sa rapidité, mais foudroyante quand même... Mon Dieu, quelle fatalité s'est donc acharnée sur votre pauvre monde, monsieur Brancovanni !

5. Breelan de cadavres

Conformément à l'ordre donné par Harry Dickson, Mr. Bidderstone, le lieutenant de police Stewart et Tom Wills se réunirent le même soir en conseil de guerre pour décider de quelle façon on s'attaquerait à Heinz Kessel.

Fort de son succès de la veille, le directeur forain émit une opinion audacieuse : à son avis, il fallait s'introduire clandestinement dans la demeure de son ennemi et voir ce qui s'y passait d'insolite.

– Cela s'appelle une violation de domicile, hésita l'officier de police.

– Nous sommes couverts par l'autorité de Harry Dickson ! trancha Mr. Bidderstone.

Cette affirmation prévalut.

Le vieux Kessel habitait une maison de campagne, entourée d'un bosquet de sapinettes, entre Barnet et Monken Hadley, à peu près à l'endroit où la route s'évase en une sorte de piste sablonneuse s'achevant dans une vaste lande de bruyères pourpres.

En retraçant mentalement la topographie des lieux, Mr. Bidderstone se dit que la maison de son ennemi n'était pas située à bien grande distance de Wrotham et du « Herony », de fâcheuse mémoire. Il y vit une concordance de faits qu'il n'eut aucune peine à faire admettre par le placide Mr. Stewart, mis au courant par Tom Wills.

– S'il est chez lui... commença Tom.

Mais Mr. Bidderstone lui coupa la parole en donnant une preuve de son machiavélisme personnel.

– Il n'y est pas : il se trouve en ce moment à la taverne du « Chinois Rusé » avec Sam Brooker et Kid Nolls, deux de mes garçons d'écurie, qui ont reçu, de ma main, de l'argent pour le régaler jusqu'à dix heures du soir.

– Monsieur Bidderstone, dit le commissaire Stewart, vous devriez être de la police métropolitaine.

– J'y songerai, répondit l'échalas de l'air le plus sérieux du monde, car si la pluie persiste, comme elle le fait depuis autant de jours, j'ai grande envie de vendre à l'encan forain, mon établissement et tout ce

qu'il comporte.

En effet, la pluie continuait têtue et lourde, transformant les routes en gués boueux.

– Nous arrivons, avertit Mr. Stewart... La grille ne se ferme jamais je crois. Ensuite, on traverse la petite grève de sapins et l'on se trouve devant le cottage.

À travers les nuages chassant bas dans le ciel, une lune hâve paraissait de temps à autre, laissant couler une clarté glacée sur la campagne. Elle permit aux policiers de distinguer une curieuse pelouse, hérissée de toboggans en ruines et de locomobiles hors d'usage.

Devant un ridicule perron, deux anciens chevaux de manège à vapeur montaient la garde comme des animaux héraldiques.

Ainsi, Heinz Kessel restait fidèle à son métier d'antan.

– Je ne puis croire que l'habitant du lieu soit un si terrible criminel, murmura le lieutenant de police.

Mr. Bidderstone hocha la tête d'un air entendu et Tom Wills répliqua :

– Pourtant, monsieur Stewart, il ne faut pas oublier que l'infortuné Hardmuth, interrogé anxieusement par Mr. Dickson, a laissé échapper le nom de Kessel avant de mourir...

– C'est vrai... c'est vrai... concéda le policier, vaincu une fois de plus par le nom prestigieux du détective.

Pompeusement, Mr. Bidderstone décrivit chacun de ses gestes.

– Ainsi que nous en avons décidé, messieurs, je prends mon couteau forain, je recours à l'aide du crochet, puis du tournevis et...

– Et la porte reste fermée, dit malicieusement Stewart.

– Pourtant cela marcha si bien hier soir, au « Herony », se lamenta Mr. Bidderstone manifestement dépité.

– Les rossignols de Mr. Dickson feront mieux l'affaire, dit Tom Wills. N'oubliez pas qu'étant mécanicien, Heinz Kessel a dû protéger au mieux ses serrures.

Le passe-partout entra en jeu et, au bout de quelques minutes, la porte attaquée leur livra passage.

– Pouah ! s'écria Mr. Bidderstone, quelle pestilence !

En effet, un air méphitique de charogne, d'éther et de formol prenait les intrus à la gorge.

– Vous allez voir, nous allons nous trouver devant des abominations, murmura le directeur de cirque.

Des torches électriques furent braquées et Tom commença la visite des lieux. Elle ne révéla rien de remarquable, au contraire.

Les chambres étaient encombrées de vieux matériel forain ; des toiles peintes montraient la corde, des limonaires démontés laissaient voir le jeu bosselé de leurs tubulures muettes ; des nacelles de manège, perdues dans un rêve de voyage sans espoir, se feutraient de poussière et de toiles d'araignées.

– L'odeur... l'odeur... s'acharna Mr. Bidderstone. Elle nous conduira vers les cadavres volés. Et d'un !... Ensuite vers d'autres horreurs encore, je suppose.

L'honneur de la découverte d'épouvante revint à Mr. Stewart qui, s'imaginant ouvrir un placard, trouva accès, par une porte à moitié masquée, à une vaste salle obscure, occupant toute la largeur de l'immeuble.

Les pinceaux lumineux des torches électriques trouaient à peine les ténèbres, que Mr. Bidderstone cria d'horreur et que Mr. Stewart lui-même recula.

Dans une attitude de vie étrange, les monstres du show étaient assis dans des fauteuils de bois.

Tom Wills fut le premier à surmonter le dégoût général et à s'en approcher. Il les examina quelque temps en silence, puis se retourna vers ses compagnons.

– D'après le récit de Mr. Bidderstone, ces pauvres phénomènes étaient morts quand il les vit à travers les vitres du « Herony ». Kessel n'a fait qu'enlever des cadavres, sans qu'on ait une preuve d'assassinat contre lui.

– Cela suffira en tout cas pour l'arrêter, dit le commissaire de police.

– Je suis d'accord avec vous sur ce point.

– Pourquoi aurait-il enlevé les corps s'il n'était pas coupable ? demande Mr. Bidderstone qui s'entêtait.

– Regardez autour de vous, dit Tom Wills.

Ils virent alors des théories de bocal et de fioles alignées autour des murs de la salle, une table couverte de scalpels, de pinces, de marteaux, de scies et de vide-crânes, et des vitrines remplies d'oiseaux et de bêtes naturalisées. Bref, un véritable arsenal de taxidermiste.

– Il a voulu les embaumer, déclara Tom Wills, dans l'espoir sans

doute d'en faire, un jour, des pièces de musées foraines, mais...

– Mais ?

– Il n'en a rien fait parce que les monstres ici présents n'auraient pu lui servir à rien : ce sont des phénomènes truqués !

Mr. Bidderstone poussa un cri et saisit à pleines mains les grosses pattes de l'homme-crabe : elles se détachèrent comme des gants, et des mains ordinaires parurent.

Ce fut ensuite le tour de la femme-panthère dont la toison ocellée s'enleva comme une pelure.

– N'empêche que l'on se trouve devant un double assassinat, déclara Mr. Stewart.

– Oui, mais sans doute commis par imprudence... Les pauvres ont été chloroformés : c'étaient des êtres chétifs et faibles, et l'asphyxie les a tués.

» Kessel s'en est aperçu trop tard et sans doute il essayera de mettre à profit la nuit qui vient pour ramener ces corps au « Herony ». Tenez, il leur avait déjà injecté un liquide aseptique pour retarder la décomposition, quand il a dû s'apercevoir de son erreur.

– Et pourtant, cela sent le cadavre ! s'obstina Mr. Bidderstone.

– C'est ma foi vrai, murmura Tom, mais l'odeur ne provient pas de ces deux corps.

– Elle était plus forte dans le corridor que dans cette salle, opina Mr. Stewart.

– Je vous l'avais bien dit, hein, qu'il se passait du vilain ici ! glapit Mr. Bidderstone.

Ils regagnèrent le hall.

– Cela vient des caves, dit soudain Tom Wills.

On trouva promptement l'escalier et, vraiment, l'odieuse odeur sembla cette fois monter vers eux des noires profondeurs des souterrains.

Affairé, soucieux de démontrer son zèle, Mr. Bidderstone, torche haute, marchait en chef de file.

De spacieuses caves voûtées apparurent et le directeur, tout vaillant qu'il fût, recula en réprimant une nausée.

Deux corps étaient étendus sur le carreau, deux cadavres livides, aux yeux creux, aux mâchoires pendantes.

– C'est eux, je les reconnais, hurla Mr. Bidderstone. C'est la femme

Melair, la directrice du show !

– Et l'autre ? demandèrent Tom Wills et le commissaire.

Bidderstone poussa un véritable hurlement.

– Comment ? Vous ne savez pas ? Mais c'est Parkinson... Oui, le cadavre de Parkinson, qu'on enleva au nez et à la barbe de Mr. Dickson lui-même !

Il se dressa de toute sa hauteur.

– Eh bien, messieurs, qu'attendez-vous pour arrêter cet immonde Heinz Kessel ?

– Evidemment, ce ne sont pas les raisons qui manquent, réplique Tom Wills tout en continuant ses recherches.

Une idée fixe tenait le jeune homme : trouver des objets en ce métal si semblable à l'or, qui tournaient en une ronde infernale autour de tout ce mystère. Il en fut pourtant pour sa peine car, si la sinistre maison pouvait se comparer à un véritable capharnaüm, on n'y trouvait aucune babiole du genre de celles que Tom Wills aurait tant aimé découvrir.

– Allons, trancha le commissaire de police, le temps passe et il y a un tas de choses qui peuvent être remises à demain. Mais la découverte des cadavres doit être signalée sans retard à Scotland Yard. Je vais envoyer deux agents garder cette demeure.

– Et arrêter en tout premier lieu Heinz Kessel, tonna Mr. Bidderstone.

– Cela ne laisse plus aucun doute, affirma Mr. Stewart.

– Dans ce cas, en route pour le « Chinois Rusé » !

Par exception, les tavernes de Barnet pouvaient, en temps de foire, rester ouvertes le dimanche après-midi et les citoyens de ce patelin, privés de bien des plaisirs, s'en donnaient à cœur joie devant les comptoirs passagèrement libérés de toute contrainte.

Au « Chinois Rusé », les tables étaient occupées par les forains, que le mauvais temps empêchait d'ouvrir leurs tentes, et qui noyaient leur ennui dans l'ale et le brandy.

Bidderstone, tout imbu de son rôle vengeur, s'apprêtait à se jeter à la gorge de son ancien associé, quand il poussa un meuglement de colère en voyant ses deux lads installés devant une table, passablement ivres mais privés de la compagnie de Heinz Kessel.

– Brooker, Nolls... Où est Kessel ? Pourquoi l'avez-vous laissé partir avant l'heure ?

– Nous n'avons pas dû prendre cette peine, balbutia Brooker, la bouche pâteuse. On est ici depuis quatre heures, Kid et moi, à nous tourner les pouces et à boire pour ne pas trop nous ennuyer, et puis parce qu'il n'est pas convenable de s'installer dans un bar sans consommer. Mais, qui n'est pas venu ?

– C'est Kessel ! beugla Kid.

Le barman, qui avait entendu ces propos, s'approcha du commissaire.

– Vous cherchez Heinz Kessel, capitaine ?

– Oui... Nous avons besoin de lui demander quelque chose.

– Ces gentlemen lui avaient donné rendez-vous ici pour quatre heures, mais il n'est pas venu. Il était environ deux heures quand j'ai vu sa petite Ford arrêtée devant son café habituel « Les trois Boules », en face du jeu de croquet.

– Allons voir, décida Mr. Stewart.

« Les trois Boules » était une taverne de mariniers, pour l'heure complètement déserte. Le patron, un gros homme en manches de chemise, occupait son temps à confectionner des grillades au fromage sur un réchaud à gaz.

Il interrompit cette occupation délicate pour demander, avec un visible et mercantile plaisir, ce que l'honorable clientèle allait prendre.

On opta pour des grogs au rhum et au citron, ce qui mit le tavernier en belle humeur, d'autant plus que Mr. Bidderstone l'invita à trinquer avec la compagnie.

Quand on lui demanda des nouvelles de Heinz Kessel, le gros homme hocha pensivement la tête et se tourna vers Stewart.

– M'est avis, dit-il, qu'un jour ou l'autre, le pauvre Heinz se mettra mal avec la police. Avec les fréquentations qu'il a ces derniers temps.

» Depuis quelques jours, il vient boire ici en compagnie d'une sorte de gueule de muscade, moitié nègre, moitié chinois, que sais-je, bref une sale tête, soit dit sans vous offusquer, gentlemen.

» Hier, je lui ai vu donner de l'argent au moricaud et je me suis permis de le mettre en garde contre un homme qui ne me disait rien de bon, mais il s'est fâché tout rouge en m'invitant grossièrement à m'occuper de mes affaires. Cet après-midi, vers deux heures, ils sont encore venus.

» Je ne suis pas l'homme à écouter aux portes, mais néanmoins je n'ai pu m'empêcher d'entendre quelques-uns de leurs propos. La gueule de muscade disait :

« – Quand je les ai apportés, je croyais que c'était de la bonne marchandise. Donc, ne te fâche pas, Kessel.

» À quoi Heinz répondit en colère :

» – C'était du chiqué... Du vulgaire chiqué.

» – Mais, continua l'autre, le troisième est parfaitement bon...

» – C'est pour cela que tu l'as enlevé, hein ? gronda Kessel.

» – Tu peux l'avoir, répondit le moricaud. Viens le chercher avec ta bagnole et je ne te demanderai pas un penny de plus. »

» Là-dessus, Kessel sembla être d'accord ; ils ont encore pris un verre et ils sont partis avec l'auto. Je ne les ai plus revus.

Tom Wills, Mr. Stewart et Mr. Bidderstone se consultèrent.

– Tout ceci me semble assez plausible, déclara l'élève détective. Le moricaud, comme dit le tavernier, est celui qui a laissé enlever les corps des deux faux monstres par Heinz Kessel, mais c'est également lui que Mr. Bidderstone a vu, à travers la fenêtre, emporter la lampe et qui a dû s'emparer dans l'ombre du troisième phénomène : la fillette-autruche.

» Cet après-midi, il a dû décider Kessel à aller quérir cette dernière qui, probablement, n'est pas un monstre truqué.

– Et Heinz Kessel n'est pas encore revenu, murmura Mr. Stewart. Où peut-il donc être ?

– Au « Herony », supposa Tom Wills. Où l'homme au visage brun aurait-il pu le conduire autrement ?

– Je n'hésiterais pas, dit Mr. Bidderstone, j'irais au « Herony », de peur que Kessel ne se défile à notre nez et barbe.

L'auto de la police de Barnet fila sur la route de Wrotham et Mr. Bidderstone se dit en lui-même que le voyage se faisait à présent bien plus confortablement pour lui, que la première fois.

On trouva le château abandonné, sans lumière, et le directeur de cirque fut invité à faire montre de ses prouesses de cambrioleur, ce qui lui réussit parfaitement.

La sombre demeure semblait complètement déserte et nul bruit ne s'élevait de l'intérieur.

Le commissaire allait déclarer qu'à son avis Heinz Kessel ne s'était pas attardé dans une ruine pareille, en admettant toutefois qu'il y fût venu. Mais Tom Wills demanda tout bas à Bidderstone de le conduire dans la salle où il avait vu Kessel enlever les phénomènes morts.

On se hasarda à allumer une lampe de poche.

– Oh ! fit Mr. Bidderstone d’une voix effrayée, il y a de nouveau quelqu’un assis à la table.

Mr. Stewart huma l’air, sentit l’odeur nitreuse de la poudre et s’élança vers l’obscur silhouette renversée sur une chaise.

– Kessel ! s’écria le policier.

C’était le vieux forain, en effet, mais les intrus virent immédiatement que sa vie s’était envolée.

Une balle, tirée à bout portant, avait troué sa tempe droite et sa main tenait encore la crosse d’un revolver d’ancien modèle.

– Un suicide ! déclara le commissaire de police.

– Un crime ! répliqua Mr. Bidderstone.

Pour le coup, le fonctionnaire, que ces événements imprévus et tragiques énervaient, attrapa durement le pauvre directeur.

– Allons, monsieur, ne venez plus nous contredire sans cesse. À chacun son métier... Cessez de jouer au détective pour ne plus être qu’un simple témoin. Nous sommes devant un cas de suicide, qui est flagrant.

– Pardon, devant un cas de crime, qui est flagrant, s’écria véhémentement l’échalas.

Mr. Stewart faillit se fâcher pour de bon, malgré les lieux et les circonstances, mais Tom Wills le calma.

– Je voudrais que Mr. Bidderstone nous donnât ses raisons de croire en un crime, dit-il.

– C’est la simplicité même, répondit le directeur. J’ai connu le vieux Kessel, comme pas un d’entre vous ne pourrait le faire. Eh bien ! je prétends que s’il avait mis lui-même fin à ses jours, il ne se serait pas envoyé une balle dans la tempe droite.

– Et pourquoi pas, monsieur ? s’écria Mr. Stewart.

– Parce que Kessel était gaucher... Voilà la raison.

Note de Tom Wills :

De toute la culpabilité présumée de Heinz Kessel, il ne reste debout que le dernier cri de la vie d’Hardmuth : « Kessel » !

Il est vrai qu’il y a les cadavres.

6. La tête d'âne et la marmite

À travers les hublots de sa roulotte de dompteur, Harry Dickson, alias Brancovanni, voyait le chapiteau de toile du cirque monter lentement vers le ciel, lavé par les pluies et devenu d'un beau bleu laiteux.

Il se sentait fatigué outre mesure et dans la situation décevante de quelqu'un qui patauge dans une mare à canards, où il s'enfonce de plus en plus.

La découverte des corps de Parkinson et de la dame Melair, ainsi que le suicide simulé de Heinz Kessel, n'avait apporté aucune clarté dans les ténèbres où il errait depuis des jours.

Les crimes possèdent leurs éléments logiques ; mais, ici, tout était incohérent et d'apparence vaine et inutile.

Dickson s'était senti à ce point l'esprit en déroute, qu'il s'était mis à consulter Mr. Bidderstone lui-même ! Mais, à sa franche stupeur, le directeur lui répondit de la manière la plus sensée.

– À mon avis, bien des choses, si pas tout, tournent autour de Heertha, notre puma. Parkinson voulait l'acheter, et il est mort.

» Hardmuth le maltraitait, et il est mort...

» Miss Badhurst le convoitait, et elle est morte...

» Quant à Kessel, mes idées sont devenues moins nettes à son sujet. Je l'ai pris pour le coupable, et voici qu'il est devenu une victime.

Mr. Bidderstone avait voulu imiter Harry Dickson en bourrant une pipe de bruyère de tabac de Hollande et en confiant ses méditations à de savants ronds de fumée.

– Voyez-vous, monsieur Dickson, je me suis dit que, si Kessel avait injecté je ne sais quelle drogue aux cadavres des monstres pour empêcher leur décomposition, pourquoi ne l'aurait-il pas fait aux deux autres morts que nous avons découverts dans sa maison ?

– Continuez, avait répondu Harry Dickson en le considérant avec sympathie.

– Et, quand je l'ai vu avec un revolver dans la main droite, alors qu'il était parfaitement incapable de se servir de cette main pour donner un tour à une clef anglaise, je me suis dit que son assassin a

voulu lui donner des airs de coupable, en voulant faire croire à un suicide.

» Pourquoi cet assassin n'aurait-il pas, dans la même intention, déposé les corps de Parkinson et de Mrs. Melair dans la maison de Kessel ?

– Monsieur Bidderstone, s'était écrié Harry Dickson, je vous envie !... Et je vous avoue sincèrement que votre hypothèse devient la mienne dès à présent.

– Si j'étais à votre place, avait continué le directeur, je resterais encore quelques jours dans la peau du dompteur Brancovanni. J'ai le vague pressentiment que vous êtes appelé à jouer un rôle comme tel.

Ce soir-là, Harry Dickson devait faire sa première entrée en cage.

Il avait décidé de présenter, d'abord en douceur, les deux lions les plus dociles et de travailler ensuite en numéro séparé, avec le puma seul.

À voir le nombre de gens qui se pressaient devant la roulotte où était installé le bureau de location, le cirque Bidderstone ferait salle comble pour la soirée à venir.

Les macabres découvertes de la veille n'avaient été livrées à la publicité qu'avec une sage circonspection, d'accord avec Scotland Yard et la police locale.

On laissait croire au suicide de Heinz Kessel. Comme il n'était pas très populaire dans la région, l'émotion provoquée par la nouvelle n'avait pas été énorme.

La tente de Miss Rosita Badhurst resta close et Mr. Bidderstone, qui avait bon cœur, avait pourvu à la nourriture des lionnes.

Au soir tombant, les grandes girandoles électriques s'allumèrent autour du cirque et la féerie foraine brilla dans toute sa splendeur.

Harry Dickson avait revêtu le costume rouge à brandebourgs de feu Kurt Hardmuth et, dans le hangar de toile où les voitures-cages des fauves étaient garées, il procédait aux derniers préparatifs.

Près de lui, sur un tréteau improvisé, l'électricien essayait les effets de lumière avec les projecteurs.

Il dirigeait les larges pinceaux électriques vers la piste, les faisait tourner, pirouetter et, finalement, il les fixa sur les trapèzes, suspendus dans le cintre de toile du chapiteau.

– Je laisserai le rayon braqué sur les hauteurs, dit le technicien. Cela fait de l'effet sur les spectateurs, quand ils entrent dans la salle. De prime abord, ils voient les appareils de voltige et cela les intéresse

assez pour les faire patienter.

Tom Wills musait par-là, dans une attitude de désœuvrement.

– Holà, Smith ! cria l'électricien, si tu n'as rien d'autre à faire, graisse-moi un peu le plateau du projecteur. L'humidité en a rouillé les billes et il roule mal. Je dois aller vérifier les tableaux.

– Entendu, répondit Tom Wills.

Il s'acquitta aussitôt de sa nouvelle mission, en faisant couler un mince filet d'huile sur la mécanique récalcitrante.

Le pinceau girait facilement, virevoltant et se promenant de la piste aux galeries supérieures.

– Maître... Venez vite !...

Cela avait été lancé à mi-voix, mais avec une intonation d'angoisse qui fit accourir le détective.

– Là-bas... aux dernières galeries, regardez... Elle se projette sur la toile de fond, maître !

Le pinceau du projecteur dessinait un rond de clarté blanche sur la toile oblique de la grande tente et, dans ce rond...

Dans ce cercle éclatant, une ombre se tenait immobile.

L'ombre de la tête d'âne !

Mais, cette fois, on pouvait voir également la chose qui la projetait.

Elle se tenait comme éblouie, penchée sur la lisse métallique faisant le tour de la galerie.

L'espace d'un éclair, Harry Dickson et son élève virent une image diabolique, une longue tête animale aux yeux ardents, que la lumière électrique aveuglait.

– Sautez dessus, Tom ! ordonna le détective.

Le jeune homme s'élançait déjà sur l'escalier de bois conduisant vers les places populaires, quand la créature insolite se laissa tomber hors du cercle lumineux et s'échappa à leurs regards.

– Eh bien, Tom ?

– Rien, maître... Pas plus que si nous l'avions rêvé.

Les musiciens prenaient leur place dans l'orchestre et une marche endiablée annonça le début de la représentation.

Avec force cris et rires, les spectateurs envahirent les fauteuils et les banquettes.

Le numéro de fauves présenté par signor Brancovanni, servant de grande attraction, était réservé pour la fin du spectacle.

Après celui des jongleurs et des trapézistes, les garçons de salle envahirent la piste et se mirent à monter la cage avec diligence.

Dans le hangar du fond, lui servant de loge à présent, Harry Dickson consulta sa montre. Un pan de toile fut soulevé et Mr. Bidderstone parut.

– Ils sont arrivés, monsieur Dickson !

Le détective sortit dans le petit enclos, entre les roulottes, et s'y trouva en présence d'une dizaine d'inspecteurs de Scotland Yard, en civil.

– Très bien, mes amis, dit le détective, répartissez-vous dans la salle, et que le plus grand nombre d'entre vous prenne place sur la galerie supérieure.

» Maintenant, faites bien attention : au moment où le puma sera présenté, regardez bien si quelqu'un fait le geste de jeter quelque chose dans la cage...

– Diable ! s'écria Mr. Bidderstone. Vous risquez gros à ce jeu, monsieur Dickson !

Le détective haussa les épaules.

– Qui veut la fin...

Les inspecteurs s'éloignèrent en silence ; dans la salle, on entendait les valets marteler fiévreusement les joints de fer des grilles.

Harry Dickson s'approcha de la cage du puma.

C'était une magnifique bête, souple et racée, la plus belle du genre qu'il eût jamais vue.

Elle poussa sa tête contre les barreaux et émit un faible miaulement amical.

D'une main audacieuse, le détective flatta la tête du chat géant.

La bête ronronna, satisfaite.

Dickson resta planté devant la cage, mais il entendait parfaitement que, derrière lui, un pan de toile se soulevait avec prudence.

Sans se retourner, le détective prononça d'un ton très doux, *en espagnol* :

– N'ayez pas peur, je suis l'ami du puma et le vôtre aussi !

Il entendit un faible soupir et se retourna lentement.

Un petit monstre le regardait.

Un homme à tête d'âne.

Le numéro des lions obtint son succès traditionnel.

Ces fauves, habitués au dompteur et surtout à son uniforme éclatant, ne faisaient aucune difficulté pour obéir au nouveau maître.

Celui-ci avait exécuté les numéros en douceur, se servant à peine du fouet et guidant ses bêtes de la voix et du geste.

Une salve d'applaudissements enthousiastes salua la sortie des fauves, qui filèrent au galop vers leurs cages respectives, où leur repas du soir les attendait.

Le dompteur salua le public et resta debout au milieu de la grande cage.

Mr. Bidderstone s'avança pour faire l'annonce suivante :

– Ladies and gentlemen, nous vous présenterons ce soir le puma Heertha, dans un numéro de dressage exceptionnellement dangereux. Nous vous prions de garder le plus strict silence.

Les garçons de piste firent manœuvrer une valve grillée.

Un long feulement retentit et le puma s'avança.

À pas menus, il gagna le milieu de la cage, griffant le sol et balançant de gauche à droite sa petite tête féroce.

– En place, Heertha !

Il se ramassa sur lui-même, tendit ses muscles et d'un bond sauta sur un des hauts escabeaux de dressage.

– Debout, Heertha !

La bête monstrueuse rauqua, lança un vain coup de patte dans l'espace, souffla et lentement se dressa sur ses pattes de derrière, paraissant dans toute sa taille.

On frémit dans la salle : il y avait quelque chose de si diabolique dans cette apparition d'un fauve, connu comme indomptable, que les spectateurs comprirent le péril que le bestiaire courait en ce moment.

– Assis, Heertha !

Le puma ouvrit sa gueule ardente et poussa un sourd gémissement.

À cet instant, Harry Dickson eut l'impression écrasante d'avoir joué

trop légèrement avec des forces redoutables, non en ce qui concernait le fauve, qui était à cinq pas de lui, mais en raison du mystérieux et implacable ennemi qui veillait au-dehors.

Il sentit parfaitement que le péril n'était pas dans la cage, mais de l'autre côté des barreaux de fer.

Heertha, inquiète, feulait et balançait de plus en plus nerveusement sa tête de chat géant.

Soudain, Harry Dickson suivit le regard du fauve.

Les yeux de la bête venaient de s'attacher à un point fixe de la salle et un long frémissement la parcourut.

Eperdument, le détective saisit ce regard de feu vert et monta avec lui vers les hautes galeries.

Là-bas, tout contre le mur de toile, là où les agrès filaient en oblique vers le cintre, et où, faute de banquettes, le public n'avait pas accès, un objet hallucinant était posé sur une traverse : une marmite aux anses évasées...

Mais ce qui était effroyable, c'est que le chaudron vivait d'une vie diabolique, grimaçant hideusement, tandis qu'un long bras grêle, qui semblait lui être poussé, gesticulait comme une tentacule de pieuvre.

Avec horreur, Dickson se rendit compte que personne dans le public ne pouvait voir le singulier monstre glisser par les longerons du chapiteau et que, par conséquent, il échappait sûrement aux inspecteurs égaillés dans la salle.

Ceci dura l'espace d'un éclair. Le public, angoissé par l'attitude menaçante du puma et l'immobilité du dompteur, retenait son haleine, inconscient du véritable drame qui se jouait autour de lui.

Le bras long et grêle décrivait une courbe rapide et le détective vit la luisance jaune du mystérieux métal entre des doigts crochus.

Avec un effort surhumain, il fit un pas de côté et entendit un léger « floc » : la fléchette d'or l'avait manqué d'un pouce.

Au même instant, un coup de feu éclatait, suivi d'une plainte aiguë.

Une folle panique s'empara du public qui, sans savoir ce qui arrivait, criait à l'assassin.

On vit les spectateurs escalader les banquettes, gesticuler, s'arrêter impuissants...

Mais, pour Harry Dickson, le charme dangereux était rompu, il respira longuement, se sentant soudain délivré d'une horrible inquiétude. D'un geste assuré, il fit rentrer le puma, redevenu docile,

dans sa propre cage et s'élança vers les hauts gradins, en appelant Tom Wills.

Pendant ce temps Mr. Bidderstone, qui était décidément un homme précieux, ne perdant jamais le nord, annonçait dans le mégaphone que la représentation était terminée et que la détonation était due à l'éclatement d'un pétard forain.

Le public se retira en bon ordre et de bonne humeur, content de sa soirée.

Harry Dickson, suivi de son élève et de quelques agents en civil, atteignait la bordure du chapiteau.

Une petite forme, affreusement ramassée sur elle-même se tenait accroupie contre la toile, un filet de sang coulant à petit bruit sur le plancher oblique.

– C'est un masque ! cria l'un des policiers. Il s'est coiffé d'une marmite.

– Non, murmura Harry Dickson en considérant avec répulsion l'homoncule mort. Cette marmite est sa tête... C'est un des derniers Aztèques qui vient de mourir ici, au moment où il s'apprêtait à faire périr d'autres gens, car jamais monstre plus sanguinaire n'a vécu sous le soleil de Dieu.

– Et qui l'a tué ? demanda un autre inspecteur.

– Quelqu'un à qui je dois la vie et qui par conséquent, ne doit pas être inquiété, répondit le détective.

– C'est juste... Avez-vous encore besoin de nous, monsieur Dickson ?

– Peut-être, répondit le maître. Je vous saurais en tout cas gré de vouloir rester encore une couple d'heures à ma disposition.

Il gagna le hangar de toile où l'on venait de transporter le hideux petit cadavre de l'Aztèque.

Une petite main froide et parcheminée saisit la sienne.

Dickson la serra doucement.

– Tu n'es pas un dompteur, dit une voix chevrotante, en espagnol. Rua-Mah me l'avait dit, et j'ai demandé s'il fallait te tuer. Alors, elle m'a ordonné, au contraire, de te protéger partout où je le pourrais.

Le détective tressaillit et se retourna avec quelque appréhension, car la silhouette difforme de l'Aztèque lui inspirait un sentiment proche de la crainte.

– Tu sais ce qui est arrivé à... Miss Radhurst, à Rua-Mah ?

demanda-t-il.

– On l’a tuée, dit l’homme à la tête d’âne.

– Ru-Uh-Ca ? L’homme à la tête de marmite ?

– Non, celui qui a toujours armé, la main de cette sale vipère à tête de chaudron : le général Castro Ibarrez !

Harry Dickson sursauta et allait répondre, mais il se contint.

– Quel est ton nom ? demanda-t-il.

– Ru-Duh !

– Tu étais l’ami du colonel Graham Brane ?

– Oui, j’étais son fidèle serviteur, ainsi que ma femme Rua-Lala.

Le petit monstre baissa sa tête difforme en signe de profonde affliction.

– Castro Ibarrez a gagné la partie, murmura-t-il. Il a fait tuer le colonel Brane, notre maître, sa femme et sa fille, et il a enlevé mon épouse...

– Mrs. Melair était en réalité Mrs. Brane... Et Miss Rosita ?

– C’était leur fille, sanglota l’Aztèque, et Rua-Lala...

– La fillette-autruche, qui fut enlevée au show Parkinson.

– Oui, oui, tu sais tout cela, gémit le nain, mais toi qui sais tout, pourquoi ne connais-tu pas Castro Ibarrez, le bandit ? Celui qui nous chassa du Mexique, grâce à son faux dieu Ru-Uh-Ca ! Un jour, il dut s’enfuir lui-même, car le puma sacré avait été volé au temple du Soleil.

– Je te le ferai rendre, dit le détective.

– Trop tard, dit plaintivement l’Aztèque. Si Rua-Mah avait encore vécu, alors oui... Nous serions retournés là-bas et le temple interdit nous aurait été ouvert.

– Je soupçonnais quelque chose de ce genre, murmura Harry Dickson en regardant la cage où Heertha dormait, allongée sur la paille. Pourquoi un autre puma n’aurait-il pas pu faire l’affaire de tes maîtres et la tienne, Ru-Duh ?

– C’est vrai, répondit l’Aztèque, tu ne peux savoir... Regarde, écoute et tais-toi !

Il s’était approché de la cage et, d’une voix toute changée, qui ressemblait à une suite de glapissements, il psalmodia une sorte de rituel barbare.

Le puma se dressa brusquement, comme si un fouet l’avait cinglé.

Alors, Dickson assista à quelque chose de véritablement cauchemardesque.

La bête poussa sa tête contre les barreaux et, d'une voix horrible prononça – *oui, elle prononça des mots !*

– C'est un secret de nos anciens prêtres, dit simplement Ru-Duh. Ils apprenaient à parler aux loups, aux coyotes et même aux grands fauves de la montagne, en leur façonnant les cordes vocales.

Après un moment d'un silence angoissé, le détective fit signe à son nouvel ami de l'attendre et sortit du cirque.

Dans la roulotte de Mr. Bidderstone, les policiers attendaient avec patience.

– Vous pouvez regagner Londres, leur dit le détective. Il n'y aura pas d'arrestation ce soir. Quant à vous, Tom Wills, allez me porter cette lettre à son adresse, que Mr. Stewart vous prête une auto !

– Ainsi, dit Harry Dickson, quand il eut invité Ru-Duh à le suivre dans sa voiture, ainsi tout ce drame se résume en un duel, sans merci et mené dans l'ombre, entre deux anciens dictateurs mexicains : Graham Brane et Castro Ibarrez, chacun d'eux espérant vaincre l'autre pour retourner là-bas, sans devoir craindre de nouvelles rivalités.

Comme cela arrive souvent, ce duel eut l'Angleterre comme son champ clos. Brane et les siens sont tombés sous les coups de l'ennemi, transpercés par les fléchettes d'orichalque.

– Le métal sacré ! riposta l'Aztèque. Il ne faut pas oublier que, Ru-Uh-Ca étant dieu, il ne pouvait manier que des armes façonnées dans ce métal sacré.

– Pourquoi essaya-t-il, la première fois, de tuer Hardmuth en même temps que Parkinson, ou plutôt Graham Brane ?

– Parce qu'il approchait le puma sacré... Mais sa main n'était pas très sûre, et il le manqua. Il dut jeter plusieurs flèches. La seconde fois, c'est Castro Ibarrez qui a dû intervenir, car il n'employa pas de flèche, mais le poison qui rend les gens affreux avant de mourir.

Une automobile s'arrêta à proximité de la voiture.

– Cache-toi derrière cette tenture, Ru-Duh, ordonna le détective.

Déjà, on frappait à la porte.

Ce fut Sir Gregory Manville qui entra.

– Qu'est-ce que j'apprends, monsieur Brancovanni ? s'écria-t-il.

Vous aussi avez été blessé par le puma ?

– Oui... Voulez-vous voir, sir ?

Harry Dickson tendit les bras, et le médecin se pencha vers lui.

Au même instant, le détective eut un geste rapide et les poignets de Sir Gregory furent saisis dans l'étau d'un cabriolet d'acier.

– Que signifie... ? hurla Sir Manville.

– Que vous êtes enfin pris, Castro Ibarrez, et par Harry Dickson en personne ! répondit froidement le détective en faisant vivement disparaître les postiches qui le déguisaient.

– Soit, dit l'autre avec un sourire glacé. Vous êtes décidément plus fort que je ne l'avais cru.

– Pourtant, répondit Dickson bon enfant, j'avoue avoir mis le temps avant d'entrevoir la grande lumière à votre sujet. Et c'était simple pourtant : pendant que j'étais seul avec Hardmuth agonisant, il prononça le mot « Kessel », que je pris pour un nom. Naturellement, vous écoutiez aux portes et, immédiatement, vous avez compris quel avantage vous pourriez tirer d'une coïncidence : précisément, il existait un forain du nom de Kessel, qui ne demandait qu'à devenir suspect. Vous avez fort bien arrangé les choses, à l'aide d'un de vos complices, en introduisant dans sa demeure les cadavres de Brane et de sa femme, puis en « suicidant » Kessel lui-même...

» J'ai pensé, trop tard, au fait que Hardmuth, étant Autrichien, avait désigné son assassin par sa ressemblance... Le pauvre garçon avait vu le petit monstre aztèque à tête de marmite... et, en allemand, « marmite » se traduit par « Kessel ».

– Bah, dit Sir Manville, n'oubliez pas, Dickson, que si je n'avais eu Brane, alias Parkinson, c'est lui qui m'aurait eu, et si je n'avais pas mis fin aux beaux jours de la merveilleuse Rosita, elle n'eût pas hésité à en finir avec moi. D'ailleurs, ce ne sont jamais vos tribunaux qui me jugeront.

On ne fit plus grand bruit autour de l'affaire Parkinson.

Au lendemain de l'arrestation de Sir Manville, alias Castro Ibarrez, une descente de police eut lieu dans la fameuse clinique d'Abbots Langley, et on délivra la fillette-autruche. Deux domestiques mulâtres, qui essayèrent d'opposer de la résistance, furent abattus à coups de revolver par les policiers.

Sir Gregory mourut en prison le lendemain, sans que l'autopsie ait

pu déterminer la nature du poison dont il s'était servi pour mettre fin à ses jours.

Grâce à l'entremise d'Harry Dickson, le couple aztèque et le puma Heertha furent embarqués pour Galveston, d'où ils devaient prendre le chemin du Mexique. On ne sut jamais ce qu'il advint d'eux.

Mr. Bidderstone n'entra pas dans la police, mais son cirque fit fortune.

FIN

LE MYSTERE DES SEPT FOUS

1. Le village halluciné

Harry Dickson regardait le feu qui se mourait lentement dans le foyer, ses pensées erraient au loin, vers son enfance. D'une main distraite, il chiffonnait une lettre que le dernier courrier venait de lui apporter.

Reginald Marlow ! Ce nom lui fit faire, à travers tant de souvenirs, un retour ému à sa jeunesse.

Reginald – le petit Reggie – qui avait partagé ses jeux, dans la banlieue new-yorkaise où il passait régulièrement trois mois de vacances par an !

Tout cela était loin ! Reginald Marlow était Anglais ; quand il avait atteint ses vingt ans, ses parents étaient retournés dans la mère patrie, l'emmenant avec eux, pour le confier aux universités anglaises.

Ils s'étaient écrit quelques fois, puis s'étaient perdus de vue.

Harry Dickson, lui aussi était venu en Angleterre, s'y était établi, y avait connu la gloire. Depuis, il avait adopté la Grande-Bretagne comme seconde patrie, qui lui était devenue plus chère que la véritable, celle où le hasard l'avait fait naître.

Et, aujourd'hui, Reginald Marlow lui écrivait une lettre brève, mais qui suait littéralement l'angoisse.

Mon cher Harry,

Faites un effort de mémoire ! Souvenez-vous de votre ancien compagnon d'enfance, Reggie Marlow. J'habite à présent sur mes terres de Firestone-Hill, au pied des Montagnes Pennines. Je suis devenu un homme casanier, un peu égoïste car, par horreur du monde et des visages étrangers, je suis resté célibataire. Ma vie était jusqu'ici simple et coulait comme un fleuve tranquille. Elle est, à présent, empoisonnée par un mystère.

Non que je sois personnellement englobé dans ce mystère, non, mais je sens que cela pourrait arriver d'un jour à l'autre.

L'hospitalité d'un farouche solitaire comme moi ne vous fait-il pas peur ?

Si les souvenirs d'enfance sont encore vivaces en vous, si vous y attachez encore de la valeur, nous passerons quelques heures agréables au coin du feu...

Ceci m'éloigne du véritable but de ma lettre : voir arriver, dans ce pays maudit, le célèbre Harry Dickson.

Au surplus, vos talents de détective trouveront de quoi s'occuper : vous plongerez jusqu'au cou dans l'énigme !

Oh ! Harry, voici que j'essaie de plaisanter et mon cœur est littéralement tordu par l'angoisse. J'ai peur ! Nous avons tous peur ici !

Je vais vous dire... Mais non, je ne pourrais l'écrire ; les mots ne viendraient pas. Ce qu'il me faut, c'est vous voir, vous parler, vous raconter ce que je peux.

Il faut que vous vous plongiez vous-même dans cette atmosphère de terreur, qui est devenue mienne depuis tout un temps.

Venez ! ma raison chancelle...

Votre

Reginald Marlow

Marlow-Manor.

Firestone-Hill.

P. S. : J'ai lu toutes vos aventures et exploits. Je sais quel brillant élève vous avez trouvé dans le jeune Tom Wills. Inutile d'ajouter qu'il sera le bienvenu ici.

Harry Dickson relut soigneusement la lettre et la glissa dans son portefeuille.

Il eut un regard hésitant vers les fenêtres, dont les vitres ruisselaient littéralement de pluie, tandis que le vent hurlait lugubrement dans la cheminée.

– Damné temps pour se mettre en route pour les Pennines, grommela-t-il. Ce n'est pas un lieu de plaisirs d'hiver, à ce qu'il me semble.

En fait d'hiver, on n'en était encore qu'à l'automne, mais le temps n'en était guère meilleur.

Dickson cueillit l'indicateur des chemins de fer et le feuilleta.

– Faudra m'en aller dès potron-minet ! Brr, le beau début... L'express d'Edimbourg est plutôt matinal. Je descends à Durham. Là, il me faudra trouver un moyen de locomotion approprié pour gagner Firestone-Hill, qui ne me paraît pas un endroit des plus fréquentés. Enfin... on ira !

Tom Wills était absent. Il faisait une enquête pour son maître dans les Cornouailles ; on ne pouvait l'attendre à Londres que le surlendemain.

Harry Dickson rédigea une lettre à son adresse, lui donnant quelques détails sur le voyage à faire et le priant de venir le rejoindre, sans délai, chez son ancien ami d'enfance.

Minuit sonnait quand le détective eut fini ses préparatifs de voyage. L'aube le trouva installé dans un compartiment de premières du rapide d'Ecosse.

Le train sentait le remugle de la veille : fumée refroidie des pipes et des cigares, odeurs acides d'antiseptiques hâtivement répandus, sciure humide et senteurs d'huile et de charbon. Tout ce qu'il fallait pour mettre un voyageur matinal au diapason du temps. Et ce temps était féroce à la pluie.

Après la grande plaine centrale d'Angleterre, à peine visible à travers un brouillard d'eau, l'immense région industrielle britannique défila, noire et terne, piquée des hautes flammes des hauts fourneaux lointains.

Un mauvais lunch fut servi à Leeds : viandes molles, habillées de sauces aigres, thé faible, biscuits éventés.

– Cela s'annonce merveilleusement ! se dit mélancoliquement Harry Dickson.

Et, dans son coupé solitaire, il se replongea dans la lecture des journaux, qu'il coupait agréablement, de temps à autre, par une page de son cher Dickens.

L'horloge de la gare de Durham marquait trois heures quand il descendit sur le quai.

La petite ville, avec ses rues désertes et ses cafés mélancoliques, semblait plus maussade que jamais.

La cocasse tour du Town-Hall, enjolivée d'un vol sombre et criard de choucas, sembla, elle, reconnaître le détective, comme si ses fenêtres en ogives éclataient d'un rire moqueur et sinistre :

– Ah ! Dickson ! On vient donc prendre du monde par ici ?

Il est vrai que, dans le temps, Harry Dickson avait aidé à faire capturer un fameux coupeur de route qui terrorisait la contrée et qui fut pendu dans la geôle de Durham.

Enfin, le détective parvint à dénicher un garage où moisissaient quelques automobiles, dignes d'une exposition rétrospective du véhicule.

Pour une somme rondelette, il parvint à décider un chauffeur somnolent à tirer de son repos une antique guimbarde à moteur pour le conduire à Firestone-Hill.

Après d'effrayants tours de manivelle et des pétarades dignes d'un feu de tirailleurs, la bagnole se décida enfin à rouler.

Des geysers de boue jaillirent des deux côtés de la voiture et Dickson cahoté, secoué, eut la décevante impression d'être introduit dans une sorte de meule infernale dont il ne sortirait que moulu, broyé et réduit en poudre impalpable.

La route, zébrée de fondrières, s'allongeait interminable entre des friches noircies par l'automne et des forêts noyées de pluie. De loin en loin, un clocher émergeait au bord de cette vastitude sans joie ; puis le paysage devint tout à fait désertique.

– Nous sommes bien sur le bon chemin, j'espère ? s'enquit le détective.

Le chauffeur grogna sous son bonnet de cuir trempé.

– Vous savez, Firestone-Hill vaut autant dire la fin du monde ! Je me demande s'il habite encore des gens par-là. Pour moi, ils datent sûrement du temps de Cromwell !

Le crépuscule venait, des perdrix se rappelaient tristement à l'orée d'un bois dans les profondeurs duquel on entendit bramer un cerf.

Enfin, à l'heure des premières ombres, des toits gris parurent, groupés autour d'un clocher d'ardoise.

– V'la votre patelin ! dit le chauffeur.

C'était une bourgade composée d'une unique grande rue et de quelques artères traversières. Plus loin, s'esselaient des hameaux de quatre ou cinq maisons et quelques demeures isolées.

– Marlow-Manor ? demanda le détective.

– Connais pas ! riposta le chauffeur.

Il consentit à s'arrêter une minute, pour héler une figure entrevue à travers la vitre verdie d'une auberge.

– Holà, l'homme ?

L'interpellé se retira dans les profondeurs de la taverne et ne revint pas.

Mettant pied à terre, Harry Dickson, tâcha d'ouvrir la porte. Elle résista, fermée au verrou.

– Fait gai, hein, dans ce trou ? cria le chauffeur.

De guerre lasse, le détective traversa la rue et répéta son manège à la porte d'une auberge concurrente de la première.

Il y fut plus heureux, mais, avant que l'huis ne s'entrebâillât, il y

eut un copieux glissement de chaînes et de verrous.

– Ils doivent conserver les diamants de la couronne là-dedans ! gouailla le chauffeur en essayant d'allumer le tabac humide de sa pipe.

L'auberge s'ouvrit pourtant et livra passage à un homme barbu, de mine inquiète, qui s'enquit sans trop d'aménité du désir des voyageurs.

– Un verre de whisky d'abord, et le chemin de Marlow-Manor ensuite ! répondit Harry Dickson.

– Marlow-Manor, c'est tout droit, à trois milles, derrière le rideau de peupliers d'Italie que vous voyez au loin. Quant au whisky, vous n'êtes pas obligé de boire parce que vous demandez un renseignement ! lui répondit-on d'un ton rogue ; et la porte lui fut fermée au nez.

– Charmante contrée ! gloussa le chauffeur. Dites donc, mon prince, me faudra-t-il retourner de nuit par ce pays hospitalier ? j'espère que le lord à qui vous allez rendre visite voudra me faire les honneurs d'une chambre d'ami.

» Je suis de bonne famille et je m'appelle Wall Parnell, pour vous servir.

– Certainement, comptez-y, mon brave Parnell, répondit vivement le détective. Un pareil retour serait, en effet, dépourvu de charmes.

La réponse parut plaire à l'automédon, car il poussa un grognement satisfait.

– Un petit souper chaud serait également le bienvenu, ajouta-t-il en jetant un regard de biais à son client. C'est pas parce qu'on est un simple travailleur qu'on ne doit pas être nourri convenablement, n'est-ce pas, sir ?

– D'accord, mon brave ! repartit Dickson, conquis par cette simplicité un peu fruste. Je m'engage à bien vous faire servir. Si ma vue est bonne, j'ai aperçu quelques belles pièces de gibier détalant tout à l'heure. Je ne doute pas qu'un pareil morceau puisse nous être servi.

– Vous êtes un gentleman ! s'écria Parnell, et pour ne pas éterniser ce doux voyage, je vais faire donner à ma bagnole tout ce qu'elle pourra.

Il appuya de toutes ses forces sur la pédale d'accélération et la guimbarde fit un véritable bond sur la route. Enfin, une masse grise et confuse se précisa devant eux.

C'était un long mur d'enceinte, précédé d'un large fossé boueux, sur lequel était jeté un pont en dos d'âne. Ce pont menait vers une puissante grille de fer, artistement forgée.

Une large avenue, bordée de marronniers, s'ouvrait derrière, et dans le fond on voyait les contours indécis d'une maison basse, aux murs mangés de lierre, à laquelle deux tourelles donnaient un faux air de château.

On semblait les attendre à l'intérieur, car la lueur rousse d'une lanterne-tempête s'agitait au creux de l'allée.

Comme Dickson mettait pied à terre, la grille s'ouvrit en grinçant et un homme de haute stature, dont on pouvait entrevoir vaguement le visage glabre et les cheveux blancs, s'inclina devant le détective.

– Mr. Marlow vient à votre rencontre, sir, dit-il en désignant une lumière qui se rapprochait rapidement. Je vais m'occuper de votre automobile.

– Le chauffeur passera la nuit ici, si vous pouvez l'héberger, dit Dickson.

– Mais avec plaisir, sir. La maison ne manque pas de place.

– Et un souper confortable...

– Je le conduirai moi-même à l'office, sir !

La lumière était toute proche à présent et Dickson put voir un homme tenant un fanal à bout de bras.

C'était un homme de l'âge du détective, mais qui semblait pourtant bien plus âgé, tant sa taille était voûtée et son visage raviné.

– Harry ! Oh ! Harry, je savais bien que vous répondriez à mon appel !

À la voix, bien plus qu'au visage, Dickson reconnut son ancien ami d'enfance et il lui serra longuement la main.

Il la sentit rêche et froide, bien que les yeux de Marlow brûlassent d'une fièvre inquiète.

– Et le jeune Tom Wills ? s'enquit l'hôte.

– Je ne l'attends que demain, dans la soirée !

– Très bien ! Très bien ! Vous êtes là, Harry, et c'est le principal. Venez maintenant, le souper vous attend.

Presque en silence, ils parcoururent la sombre avenue : Reginald Marlow semblait pressé de rentrer et ne cessait de regarder furtivement à droite et à gauche, comme s'il craignait voir surgir une présence hostile de l'ombre des marronniers.

Harry Dickson lui posa quelques questions banales sur sa santé, le temps, l'endroit maussade, questions auxquelles Marlow ne répondit que par monosyllabes. Enfin, ils se trouvèrent devant l'habitation.

Seules, au rez-de-chaussée, quelques fenêtres étaient vaguement éclairées. Une impression d'infinie tristesse se dégageait de ses pierres ternes, mangées par les parietaires.

Une énorme porte, cloutée de fer, s'ouvrit, et Marlow précéda son invité dans un vestibule pénombreux, aux murs nus, aux dalles usées, que ne parvenait pas à éclairer une petite lanterne vénitienne, nourrie à l'huile et pendue par une chaîne au haut plafond.

Une odeur appétissante de viandes rôties flottait et rendait l'accueil moins lugubre.

– Par ici ! dit l'hôte après avoir débarrassé son ami de son manteau trempé.

Harry Dickson fut encore plus navré par l'aspect de la pièce où il entra que par celui de la triste demeure : les murs d'un ton indéfinissable, entre l'ocre et le gris, étaient patinés par la fumée des lampes à huile et des chandelles de suif. Dans un grand feu ouvert, aux chenets rouillés, une bûche humide brûlait sans flammes et avec beaucoup de fumée ; des mottes de tourbe rougeoyaient maigrement autour d'elle. Une glace tavelée donnait aux reflets, dans son eau verdie, des apparences fantomales et irréelles. Elle semblait, plus qu'elle ne les reflétait, absorber la clarté vacillante de trois hautes bougies jaunes, fichées dans des chandeliers en cuivre oxydé.

La table était servie ; longue comme elle l'était, les deux couverts en faïence déteinte, les verres grossiers, l'unique carafe remplie de bière pâle semblaient ridicules et grêles au milieu de la nappe de toile bise.

Dickson et son hôte s'installèrent, l'un vis-à-vis de l'autre, sur de hautes chaises en bois noirci par le temps.

Reginald Marlow ne jugeait sans doute pas venu le moment des confidences, car il évoquait avec peine des souvenirs d'enfance.

Le détective y ajoutait, parfois, un souvenir à lui, rectifiait une date, lançait un nom. Tout cela était contraint et pénible. Quelqu'un qui les eût observés se serait rendu compte, sans difficulté, que les pensées des deux hommes étaient loin de la conversation entamée.

Tout en parlant, Dickson regardait autour de lui.

Le décor ne lui apprenait rien, sinon que tout suait la lésine, et même la laderie ; une seule chose détonnait en ce milieu sordide, c'était une belle panoplie tapissant une partie du mur d'ouest.

Le détective remarqua que les armes de chasse étaient splendides et bien entretenues ; il en fit la remarque.

Marlow sembla s'éveiller un peu à ces paroles.

– Oui, les armes sont des amies sûres, c'est pour cela qu'on doit les choisir parmi les meilleures et ne pas regarder au prix. Voici des Purdey, des Remington, des Winchester. Si on ne me laisse pas la paix, ou saura à qui parler !

– Qui est-ce « on » ? demanda Dickson.

– Tout à l'heure, Harry ! Je n'ai nullement l'intention d'en faire un mystère, loin de là, puisque c'est pour cela que vous êtes ici. D'abord, je tiens à vous laisser vous reposer un peu des fatigues de votre mauvais voyage et vous restaurer. Ah ! voilà Thorpes !

L'homme qui avait ouvert la grille venait d'entrer dans la salle à manger, porteur d'un large plateau de bois, encombré de plats fumants.

Harry Dickson, remarquant la mine grave et un peu sévère du serviteur, le dit à son ancien ami.

– Thorpes est un véritable trésor, répondit Marlow. Un véritable Maître Jacques ! Concierge, cuisinier, maître d'hôtel, majordome !

» Il se ferait jardinier s'il le fallait mais, en tout cas, il commande à ceux que j'engage à la journée pour entretenir mon parc et le verger.

Thorpes eut l'air de ne pas avoir entendu, bien que son maître eût parlé à voix distincte, et il se mit à servir avec une remarquable dextérité.

La chère était d'ailleurs parfaite et contrastait avec le décor et le service de table. À un délicieux potage aux potirons succéda une truite au bleu, puis des languettes de jambon rissolées et, enfin, un magnifique morceau de venaison. La carafe de petite bière fut dédaignée. Sur un signe de son maître, Thorpes apporta une bouteille poudreuse.

– Voilà un vin crâne ! opina Dickson quand il l'eut goûté. Vraiment, Reggie, votre menu me réconcilie un peu avec ce pays de malheur !

– Pays de malheur ! répéta Marlow en écho.

Harry Dickson ne releva pas le mot et s'enquit de Parnell, relégué à la cuisine.

– J'ai donné des ordres à Thorpes, dit Marlow, soyez sans crainte, ce brave chauffeur sera soigné comme un coq en pâte.

En effet, des éclats de voix joyeuses, venant de la cuisine,

démontrèrent que Parnell faisait largement honneur au souper et, sans doute, aux bouteilles.

De magnifiques noix furent servies, puis du punch et des cigares. La tourbe devint un peu plus rouge dans le foyer et la bûche, convenablement séchée, se mit à craquer et à prendre feu.

C'était bien l'heure des confidences. En quelques mots, Harry Dickson y encouragea son ami d'enfance.

– Allons, Reggie, décidez-vous à parler, mon garçon !

Marlow poussa un profond soupir. Dickson put voir qu'il lui en coûtait beaucoup à se confesser.

– Maintenant que vous êtes là, Harry, il me semble que rien ne peut plus m'atteindre. Quel puissant garde du corps vous devez être !

Harry Dickson montra un peu d'impatience.

– Je ne resterai pas éternellement votre hôte, Reggie. D'autres occupations m'attendent à Londres. Franchement, s'il s'était agi seulement du plaisir de vous rencontrer et d'exhumer ensemble quelques charmants souvenirs, j'aurais préféré remettre ma visite au printemps prochain, soit dit sans vous offenser.

Une copieuse lampée d'alcool donna un peu de courage à Marlow.

– Vous êtes passé par le village, Dickson ?

Tout en continuant à éplucher une noix, encore toute humide de brou, le détective eut un signe affirmatif.

– Eh bien ?... insista Marlow.

– Si vous voulez parler de l'accueil, je vous avoue qu'il fut frais et sentait la méfiance à une lieue, répondit Harry Dickson.

– Justement, tout le monde a peur !

– Et de quoi ?

– C'est difficile à dire !

– Enfin, Reggie... Voyons, s'impatienta le détective, ne vous moquez pas de moi !

Marlow eut un geste d'impuissance.

– Oui, on a peur, sans savoir exactement de quoi...

– Non, mais... cela confine au jeu de charades !

– Pourtant il en est ainsi, confirma Marlow avec une sombre énergie.

– Soit, bien que tout cela soit un peu obscur, mon ami. Mais vous,

avez-vous peur ?

Les yeux du châtelain s'agrandirent, fixant une image invisible et redoutable.

– Oui, Harry, j'ai peur, moi aussi !

– Vous, au moins, vous pouvez dire de quoi vous avez peur !

Marlow baissa la tête et répliqua d'une voix sourde :

– Eh bien ! non, je ne le sais pas.

Dickson se renversa sur sa chaise et considéra son ami avec quelque stupeur.

– Je dois pourtant vous prier d'être plus clair, Reggie, si vous voulez que je vous vienne en aide.

– Oh ! oui, il faut me venir en aide, s'écria Marlow en joignant ses mains décharnées. Il le faut ! Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'on craint ici, moi et les autres, de devenir fous.

– Pourquoi ?

De nouveau, Reggie secoua la tête.

– On ne sait pas, murmura-t-il en regardant peureusement les fenêtres, noires de nuit et de brume.

Harry Dickson garda le silence. Il se mit à fumer avec frénésie, tout en ne quittant pas des yeux son ami. Celui-ci, pourtant, se décida enfin à expliquer :

– Depuis trois semaines, six riches citoyens de Firestone-Hill, six notables, sont devenus subitement fous. Je suis le dernier des habitants fortunés de la contrée, Harry, et... j'attends mon tour !

2. Brelan de fous

Après une courte pause, Reginald Marlow continua :

– Le premier fut Bradford Miles. C'était un gentleman-farmer, un esprit froid et pratique, l'homme le moins désigné pour être un candidat à la folie.

» Il habitait une belle ferme-château, à l'autre bout de la bourgade. Vous n'avez pu la voir en venant ici, parce qu'elle se cache dans un pli de terrain et que des forêts la masquent également en grande partie.

» Miles était allé à la chasse, accompagné de ses deux chiens : Lundi et Tempest. Ordinairement, il était de retour au crépuscule ; mais, ce soir-là, on ne le vit pas revenir. Miles était célibataire et la domesticité s'inquiète moins vite qu'une femme ou des enfants. « ... Monsieur sera resté à l'affût de la bécasse sous bois, pensa le chef des domestiques. » Mais, quand l'obscurité fut complète, il donna l'ordre d'organiser une battue aux flambeaux dans la région forestière.

» Comme la troupe de secours se mettait en marche, un double aboi parvint du fond de la plaine et l'on vit accourir Lundi et Tempest. « Un accident de chasse vient d'arriver à notre maître ! supposèrent les serviteurs... Les chiens nous conduiront... »

» Mais les bêtes, pourtant courageuses et intelligentes, ne voulurent rien entendre. Ils rampèrent vers leur chenil en poussant des jappements plaintifs, avec des signes manifestes de terreur.

» Ni les bons mots, ni les coups de fouet ne purent les décider à accompagner les hommes, pas plus qu'une bonne pitance chaude, qu'ils refusèrent d'ailleurs. Force fut aux domestiques d'explorer eux-mêmes la forêt où Bradford Miles était parti à la chasse.

» La marche fut peu aisée ; la pluie et le vent se mettaient d'accord pour éteindre les flambeaux. Pourtant, le groupe parvint en un endroit désert de la forêt, une large étendue gazonneuse, privée d'arbres et de buissons, que l'on nomme dans la contrée la « clairière de l'homme mort ».

» C'est là qu'ils trouvèrent Bradford Miles, assis sur un tertre, considérant d'un air absent les hommes qui s'approchaient de lui.

« – Maître, qu'avez-vous ? demanda anxieusement l'aîné des serviteurs. Pourquoi ne retournez-vous pas à la maison ? Bradford

Miles secoua la tête et leur fit signe de se taire.

» – Vous ne savez donc pas que je suis mort ? dit-il.

» – Allons, venez ! supplièrent les domestiques.

» Mais il ne voulut rien entendre.

» – Il faut que je rejoigne mes compagnons dans la tombe, disait-il d'une voix lugubre. Ecoutez, ils frappent sous terre ! Ils frappent, oh !... comme ils frappent !

» Il fallut employer la force pour le reconduire à la ferme.

» Dès qu'il fut arrivé, sa folie, qui d'abord paraissait inoffensive, prit un caractère sombre, presque violent, et on dut songer à se débarrasser de lui.

– Comment s'en débarrassa-t-on ? demanda Harry Dickson, interrompant, pour la première fois le récit de son ami.

– À quelques lieues d'ici se trouve le sanatorium du Dr Marden. On l'y conduisit. Le savant aliéniste ne semble pas avoir énormément d'espoir en sa guérison.

– A-t-on trouvé une cause quelconque à cette démence soudaine ? questionna le détective.

Reginald Marlow secoua la tête.

– Pas l'ombre d'une. Laissez-moi passer maintenant au second cas, qui suivit le premier à deux jours d'intervalle. La victime fut Ladislas Troll.

» Troll était courtier en grains à Durham. Il fit fortune à force de travail et, dit-on, de petites friponneries. Au physique, un gros homme à lunettes, habillé à la façon d'un magister, redingote, cravate noire et chapeau haut de forme.

» La cinquantaine venue, il quitta la ville, désirant la paix et le calme des champs et les trouvant dans notre petite bourgade.

» Au milieu de la nuit, son domestique fut éveillé par des gémissements venant du rez-de-chaussée de la maison. Il descendit, armé d'un fusil de chasse. Arrivé dans le vestibule, il vit que la porte de la cave était ouverte.

» Les gémissements et les plaintes venaient du sous-sol.

» Il y trouva Troll couché contre le sol, l'oreille appliquée aux dalles et donnant des signes de vive terreur.

« – Ils frappent ! Ils frappent ! pleurnichait-il. Ne vont-ils jamais cesser ?

» – Mais qui ? demanda le valet alarmé.

» – Qui d'autre que les morts ? cria Ladislas Troll.

» Et il tomba dans une lourde torpeur, d'où il ne s'éveillait que pour dire les choses les plus abracadabrantes.

– Expédié chez Marden ? demanda sèchement Harry Dickson.

– Oui, sa démente s'aggravait... Son domestique reçut le lendemain un coup de gaffe sur la tête, au moment où il tournait le dos à la chambre de bains de son maître.

– Frappé par Troll ?

– Sans doute..., Par qui d'autre que lui ?

– C'est juste, approuva le détective. Continuez.

– Si je m'engageais dans des détails, j'en aurais pour la nuit. Je désire donc abréger et résumer. À vous de conduire votre enquête comme bon vous semble, Harry.

» Les trois autres concitoyens et amis de malheur sont pour ainsi dire voisins, car ils habitent la grande rue du village.

» Ce sont trois commerçants, enrichis par la spéculation outrancière des dernières années. Alexandre Erwin, James Lencroft et Pancrace Lencroft. Ces deux derniers sont cousins. Leur folie fut presque simultanée.

» Peu après l'internement de Ladislas Troll, les habitants de la grande rue furent tirés de leur premier sommeil par un charivari peu ordinaire.

» Ils virent trois formes blanches courir au-dehors, se tordant les mains et hurlant à la lune comme des chiens abandonnés.

» Au premier abord, aucun des habitants n'osa mettre le nez à la porte, tant l'aspect des créatures nocturnes était effrayant.

» Puis, ils les reconnurent comme étant respectivement Erwin et les cousins Lencroft.

» Les infortunés avaient le visage tordu par une terreur abominable.

« – Nous venons de mourir ! hurlaient-ils.

» – On m'a scié la gorge ! criait Erwin.

» – Je suis noyé dans une mer sans fond ! rauquait James Lencroft.

» Son cousin déclarait d'une voix sourde qu'il lui était bien difficile de parler, vu qu'on venait à peine de le décrocher de la potence.

– Et le Dr Marden reçut, sur l'heure, trois patients de plus, acheva

Harry Dickson, le front barré de rides profondes.

– Il était bien proche de la démence, lui aussi, le pauvre docteur, dit Marlow. Ne sachant où donner de la tête. Ne s'expliquant rien. Croyant à une épidémie mystérieuse, qui poussait les malades vers une folie de forme identique. Marden est un savant distrait, qui semble travailler davantage pour la science que par amour du gain. Son sanatorium n'est pas organisé pour recevoir un tel afflux de patients. Mais il fait de son mieux, ce qui, entre nous, est peu de chose. Au fond, il se contente de séparer les fous du monde extérieur et de les observer. C'est déjà beaucoup. Voyez-vous notre bourgade envahie par des gens privés de raison et poussés par leur mal aux pires excès ?

– Il y a un sixième cas, si je ne me trompe, dit le détective.

– Il est un peu différent des autres et mérite une mention spéciale.

» Cette fois-ci, je vous présenterai Miss Bertha Van Horsten, descendante d'une famille hollandaise, puissamment riche, qui s'est établit dans le pays il y a bien un siècle. Une femme entre deux âges, de mœurs puritaines.

» Elle habitait une vieille et spacieuse maison, en retrait du village proprement dit. Il y a quinze jours, cette femme disparut.

» On avertit la police du Durham, qui enquêta mais abandonna l'affaire au bout de quelques jours ; on avait cru voir Miss van Horsten, voilée de noir, prendre le train pour Londres.

» Il y a cinq jours cependant, un petit garçon, qui cherchait des faines dans le bois communal, fut soudain assailli et mordu à la joue par une créature demi-nue, aux yeux de feu, qui tenta de l'égorger. On fit une battue, mais on ne trouva rien.

» Le lendemain, le garde-chasse trouva, en pleine forêt, les traces d'un grand feu dont les cendres étaient encore chaudes.

» Il résolut de faire le guet dans les environs. La nuit suivante, il vit tout à coup une grande lueur monter parmi les arbres.

» À pas de loup, il s'approcha et, au bord de la clairière de l'homme mort, là où l'on trouva Bradford Miles privé de raison, il aperçut un grand feu qui flambait, solitaire.

» Au bout de quelque temps, il entendit un bruit de pas et se cacha dans le fourré voisin.

» Un être échevelé, vêtu de loques, sortit alors du couvert et se mit à danser sauvagement autour du brasier. « C'est le purgatoire » ! hurlait-il.

» Le garde était courageux ; d'un bond, il se jeta sur la créature et

la maîtrise, non sans difficultés. C'était Miss Bertha van Horsten.

» Hier, Thorpes m'a raconté que, depuis qu'elle se trouve chez Marden, elle a reconquis son calme. Elle s'habille décemment et semble jouir assez bien de ses facultés mentales. Cependant, elle affirme qu'elle n'est plus du monde des vivants, mais plongée dans les affres du purgatoire, en punition de ses péchés.

Reginald Marlow se tut et leva des yeux effrayés sur son ami.

Celui-ci regardait devant lui d'un air absent.

– Donc, ceci clôt pour le moment la triste série, dit-il enfin.

– Pour le moment, vous le dites bien, Harry, répondit Marlow dans un frisson. Mais Dieu sait par qui elle se continuera. Qui sera le septième fou ?

– Sans doute... sans doute... marmotta Dickson.

– Voyez-vous quelque chose ? demanda Marlow avec angoisse.

Harry Dickson prenait des notes.

– Quelque chose ?... Certainement... Des points communs et beaucoup de points communs... Tous ces gens sont fortunés, n'est-ce pas ?

– Je l'ai déjà dit. Et c'est bien une des raisons de ma crainte personnelle.

– Et ils sont, si je ne me trompe, célibataires ?

– Cela aussi m'est venu à l'idée.

– Deux se retrouvent à la clairière de l'homme mort.

– En effet.

– Et, dans leur démente, tous ont ceci en commun qu'ils se croient morts et qu'ils entendent les autres morts les appeler en frappant sous la terre.

– Oui, oui, c'est bien cela.

– Des facteurs communs, voilà ce qui facilite souvent les solutions, même simplement arithmétiques.

Trois coups furent frappés à la porte et coupèrent l'entretien.

C'était le chauffeur Wall Parnell, qui venait souhaiter le bonsoir à son client. Il avait la figure illuminée et titubait un peu.

– Ah ! Sir ! s'écria-t-il, voilà ce qui compense notre mauvais voyage ! Jamais je ne mangerai meilleure gigue de chevreuil, et quel vin, monsieur, quel vin !

» Puis-je aller me coucher ? Mr. Thorpes m'a confié que les lits à Marlow-Manor étaient excellents, de la plume, rien que de la plume, et il me tarde de faire leur connaissance.

– Je ne vous retiens pas, Parnell, mon brave, dit Harry Dickson en souriant. Puisque l'endroit vous plaît, vous pourrez y revenir. Demain, au même train, débarquera à Durham un mien ami, un jeune homme pour qui je vous donnerai un petit mot et que vous devrez conduire ici le soir même.

Dickson donna une brève description de son élève Tom Wills, griffonna à la hâte un mot à son intention et le confia à Parnell.

– Allez maintenant, et bonne nuit, mon ami ! dit-il pour congédier le chauffeur.

– Je vais demander le menu de demain à Thorpes, dit Parnell. Si, par hasard, il pouvait faire rendre le dernier soupir à quelques perdreaux et nous les servir bardés de lard frais, quelle nouba, hein, mon prince ?

Cette sortie provoqua une légère détente. Pendant quelque moment, la conversation entre les deux amis dériva sur la chasse, le gibier et les talents culinaires de Thorpes.

– Alors, Harry, vous voyez quelque chose ? insista Marlow, comme un nouveau silence s'était glissé entre eux.

Le détective ne répondit pas tout de suite.

Soudain, son front se dérida.

– Les chiens, eux, ne sont pas devenus fous, dit-il enfin. Pourtant, ils ont eu peur ! Pensez donc, des chiens qui ont peur... Il n'y a pour eux aucune raison mentale, imaginative, nerveuse.

» Les chiens... Oh ! oui, je pense bien voir quelque chose !

3. Celui qui ne vint pas

Détail assez curieux, Dickson resta à muser, une grande partie de la matinée, par la sombre demeure de Marlow-Manor, par son parc ombreux en proie aux valse lentes des feuilles mortes.

Parnell était parti de bonne heure, en lançant un joyeux « Au revoir » et en recommandant particulièrement à Mr. Thorpes les perdrix pour le souper.

Le détective ne semblait guère avoir le cœur à se mettre de suite à l'ouvrage et son ami s'en étonnait quelque peu.

– À propos, pourquoi ce patelin s'appelle-t-il Firestone-Hill ? demanda Dickson à brûle-pourpoint.

Marlow le regarda d'un air ahuri.

– L'étrange question ! Le sous-sol est riche en silex. À trois mètres sous terre, nous rencontrons presque partout la roche dure. Le nom n'a donc rien d'étonnant.

– En effet, approuva le détective.

Il sembla aussitôt se désintéresser de cette question étymologique.

Profitant d'un moment où Marlow s'était retiré dans ses appartements privés et où Thorpes s'affairait autour de ses fourneaux, il descendit subrepticement à la cave, l'explora minutieusement et finit par coller longuement son oreille contre le sol.

Cette curieuse expérience ne sembla pas le satisfaire complètement, mais ne pas le décevoir non plus. Il sifflota longuement, ce qu'il faisait toujours quand une piste commençait à se dessiner, puis il griffonna une note dans son carnet. Après le dîner, il dit qu'il descendrait volontiers jusqu'au village et demanda l'adresse du maire.

Celui-ci était un fermier à l'air obtus, néanmoins serviable, surtout quand il entendit Dickson lui décliner ses noms et qualités.

– On dit que c'est dans l'air comme l'influenza ou la peste bovine. Croyez-vous que les animaux domestiques auront à en souffrir, monsieur Dickson ?

Le détective se hâta de le rassurer et le brave homme fut tout de suite rasséréné. La santé de ses vaches semblait lui tenir autrement à

cœur que celle de ses administrés.

– Je désire visiter quelques-unes des demeures dont les propriétaires sont devenus fous, déclara Dickson.

– C'est facile, monsieur Dickson. Comme on les croit hantées, les domestiques les ont quittées sur-le-champ, mais en m'en confiant les clefs. Faudra-t-il que je vous accompagne ? Il y avait de l'appréhension dans la voix du maire.

Harry Dickson s'empressa d'affirmer qu'il irait seul, et le bonhomme en parut enchanté.

– C'est pas que je sois peureux ! dit-il, mais on ne peut jamais savoir si un sort ne leur a pas été jeté, et cela peut se reporter sur les bêtes, n'est-il pas vrai ? Voici les clefs, monsieur Dickson.

Le détective eut tôt fait d'explorer les maisons d'Erwin et des cousins Lencroft. Il s'attarda dans celle de Ladislas Troll.

Là aussi, il resta à écouter dans la cave et, comme le malheureux dément, il se coucha l'oreille contre le sol, puis il se releva en secouant la tête.

– Il faut que je voie l'endroit où le domestique a été assommé, se dit-il. Où diable se trouve cette salle de bains ?

Elle n'était pas située à l'étage, mais au rez-de-chaussée, tout au bout du vestibule. Dans un coin, il ramassa un lourd gourdin, maculé de taches brunes.

– Le bâton qui a servi à frapper le domestique, marmonna le détective en le considérant avec attention. Du bois de néflier sauvage, qui ne semble pas être depuis longtemps en rupture de forêt ! Ah Ah ! voici du nouveau !

Il tira sa loupe de sa poche et examina longuement le bois nouveau ; de fines parcelles de terre adhéraient à l'une des extrémités. Dickson reconnut de l'argile rouge.

– La main qui étreignait ce gourdin n'était pas des plus propres, grommela-t-il, et il se peut que Troll bien que se trouvant dans une salle de bains, ne se soit pas lavé les mains avant de se servir de cette arme. Soit ! Mais qu'il ait eu de l'argile rouge aux doigts, voilà qui est difficile à admettre !

La chambre de toilette était un réduit irrégulier, tout en angles, mal éclairé par une petite fenêtre haute, aux dimensions d'une lucarne ordinaire.

Le détective fit le tour de la salle et tomba finalement en arrêt devant la dalle d'un puits, qui servait à l'écoulement des eaux.

Il la fit manœuvrer et y réussit facilement.

– Ordinairement, la crasse et le temps s'entendent pour souder parfaitement au sol ce genre de couvercles de pierre, remarqua-t-il.

Le puits était noir comme un gouffre. La lumière de la torche électrique de Dickson ne parvenait pas à en atteindre le fond. Elle ne rencontrait que la verticale luisante des parois.

Le détective se rendit dans le jardin et en revint avec une lourde pierre, qu'il laissa tomber dans l'ouverture béante. Des secondes et encore des secondes s'écoulèrent, avant qu'un « flocc » lointain ne se fît entendre.

– Mazette, quelle profondeur ! admira le détective. Faudra explorer cela un jour prochain, mais pour cela, j'aimerais avoir Tom Wills à mes côtés...

Il n'avait plus rien à faire là. Après avoir rendu les clefs au maire, il reprit le chemin de Marlow-Manor, en prenant à travers bois.

Là, il fit une découverte qui ne lui sembla pas dénuée d'intérêt. Plus tard, elle devait avoir une signification, hélas, tragique.

Comme Dickson atteignait l'orée de la grande forêt municipale, un rayon de soleil, qui descendait rouge et triste vers l'horizon, frappa un objet étendu sur la route. C'était une clef anglaise comme les automobilistes, et surtout les motocyclistes, en ont dans leur sacoche à outils.

L'objet était nickelé, ce qui lui donnait son éclat au soleil.

Pour le détective, il fut le sujet de nouvelles réflexions.

« Son séjour sur le sable humide ne doit pas avoir été bien long, car il ne présente aucune trace de rouille. Pourtant, il a plu jusque vers l'heure de midi. »

– Qui peut s'amuser à trimbaler cet outil en un endroit si peu apte à la circulation automobile ? monologua Dickson.

Machinalement, il tourna le dos à la forêt. Il n'avait pas fait cinquante pas qu'il poussa une légère exclamation de surprise : les tracés d'un pneu de moto étaient nettement visibles dans la boue jaune du chemin.

– Pneus Dunlop, pas très neufs, constata-t-il, tout haut, puis il se mit à suivre les empreintes.

Elles se lisaient nettement dans la glaise fidèle de la route.

– Elles semblent vouloir rejoindre le chemin de Durham !

Il en était ainsi. Tout à coup, comme le sentier débouchait sur

cette route, Dickson vit que les traces se confondaient avec d'autres, doubles et parallèles, cette fois.

– L'automobile de Parnell !

Une ombre de souci passa sur le visage du détective, qui, instinctivement, consulta les lointains.

L'horizon était vide et se noyait déjà dans la nuit mourante.

– Quelqu'un a donc suivi l'auto !

Du coup, Dickson pressa le pas et revint presque en courant à Marlow-Manor.

– Dans une heure, Tom Wills sera là, se dit-il.

Mais une inquiétude étrange était entrée dans son cœur.

La grille du château était ouverte et Dickson parcourut seul la sombre avenue des marronniers.

Dans le crépuscule, la maison semblait se tasser, bien plus comme une bête battue et terrifiée que prête à bondir à l'attaque.

Les fenêtres étaient noires et rien ne dénotait une présence.

Harry Dickson poussa la porte dont les verrous n'étaient pas mis. Un froid de glace l'accueillit.

– Quelqu'un ? cria-t-il à haute voix. Holà, personne n'est là ?

Seule, la puissante résonance du lieu lui répondit.

Il passa dans la cuisine. Elle aussi était noire et froide, avec son fourneau éteint et la grisaille du soir sur les choses.

Le détective s'apprêtait à se retirer dans la salle à manger, le seul endroit où une lueur de braise couvait encore sous les cendres, quand il lui sembla entendre un bruit de pas glissants.

Il s'immobilisa et, se réfugiant dans l'ombre portée d'un pan de mur en saillie, il attendit.

Les pas se précisèrent un peu, restant néanmoins indistincts et infiniment légers ; de véritables pas d'oiseaux.

Par un œil-de-bœuf, juché dans les hauteurs d'un palier d'escalier, une dernière clarté du jour tombait dans le vestibule. Une fenêtre, tout au fond, se détachait de l'ombre ambiante, opaline et givreuse.

Les pas s'étaient tus. Ils venaient d'être remplacés par un long frôlement, comme si une main errait le long des murs rugueux, pour s'aider dans la marche. Pourtant, la chose qui marchait dans le soir était encore tout au bout du corridor, donc assez loin de Dickson, qui ne pouvait juger si elle s'éloignait ou s'approchait de lui.

Ce fut la fenêtre qui la trahit : elle parut tout à coup, en ombre chinoise, sur l'écran pâle des vitres.

Harry Dickson vit une silhouette inconnue, menue, hésitante, avec un étrange crâne piriforme. Elle levait en l'air un bras démesurément long et d'une maigreur qui faisait penser à une monstrueuse patte d'araignée.

Sans pouvoir nettement la discerner, le détective sentit à son endroit une vive répulsion, une sorte d'horreur instinctive, qui l'empêcha pendant une minute d'agir et de bondir sur elle.

À la fin, il choisit la moyenne de l'action : il tira doucement sa lampe électrique de sa poche puis, la braquant sur l'ombre, il s'élança.

Ce fut extrêmement bref et rapide.

Dans le rai clair et blanc de la lampe, quelque chose de vaporeux, d'indécis, mais laid et rebutant, se dessina.

Pourtant, le détective leva sa main sur elle, l'abattit...

Aussitôt, il poussa une exclamation de stupeur et de colère.

Son poing ne venait de rencontrer que le vide.

Au même moment, un coup de feu claqua dans le parc, tout près de la maison. La lampe de Dickson eut beau promener sa clarté autour de la salle, l'ombre s'était comme enfoncée dans la muraille.

Harry Dickson courut alors vers la porte du jardin et l'ouvrit toute grande.

À cinquante yards de lui, une silhouette familière se dessinait contre les premiers arbres de la futaie. Il reconnut Reginald Marlow, fusil au poing.

– Vous l'avez eue ? s'écria le détective.

– Mais oui, répondit une voix tranquille et satisfaite. Une magnifique bécasse, Dickson. Nous la mangerons, un peu fraîche sans doute, ce soir, mais elle n'en sera pas moins délicieuse.

« Ce n'est pas de cela que je voulais parler, » grommela intérieurement le détective, mais il n'en dit pas plus long à son ami.

Reginald brandissait triomphalement la bécasse sanglante.

– Il faut que Thorpes s'en charge immédiatement, dit-il.

– Thorpes n'est pas là, répliqua Dickson. Il n'y a personne à la maison...

– Vraiment ? Ce n'est pas dans ses habitudes, pourtant, de retarder un repas, surtout quand il y a des hôtes de marque, mon cher. Au fait,

il avait promis de nous procurer des perdreaux ; il sera allé en demander à la ferme de Miles, où l'intendant chasse à la place de son malheureux maître. À propos, votre jeune ami ne devrait plus tarder, il me semble ?

Nerveusement, Harry Dickson consulta sa montre. Hier, à la même heure, il était déjà à Marlow-Manor...

– La bagnole de Parnell n'a pas la marche rigoureuse d'une locomotive-compound, dit-il en essayant de plaisanter. Mon jeune ami est donc excusé d'avance, n'est-il pas vrai ?

– Ce retard ne m'est pas trop désagréable, riposta Reginald. Il permettra à Thorpes de revenir et de ne pas faire trop longtemps attendre l'appétit juvénile de Mr. Wills !

C'était une plaisanterie lancée du bout des lèvres, car Marlow, lui aussi, regardait au loin, vers la plaine obscurcie.

Mais son visage se rasséréna aussitôt.

– Voici Thorpes ! s'écria-t-il en désignant une forme qui sortait de la brume, courbée sous une lourde bourriche.

– J'ai attendu le retour des chasseurs, expliqua Thorpes. Excusez-moi... Je ne vous ferai pas trop attendre...

Dickson et son ami s'attardaient encore dans le jardin, que déjà l'on entendait les bruits sympathiques des casseroles remuées et du beurre pleurant dans les lèche-frites.

L'horizon d'ouest s'assombrit à son tour ; une dernière écharpe d'or y traînait encore, déjà entamée par les ténèbres.

– Ecoutez ! dit tout à coup Marlow.

– Un bruit de moteur, Dieu soit loué ! s'écria Harry Dickson en respirant, la poitrine délivrée d'un poids oppressant.

– Allons chauffer un peu de punch pour le jeune homme, dit à son tour Reginald, car le pauvre sera transi par cette randonnée dans la brume glacée du soir, et Wall Parnell autant que lui.

Dickson suivit son ami dans la salle à manger, où le feu avait été ranimé, et il l'aida un bon moment à confectionner la généreuse boisson.

Enfin, Marlow reposa la grande cuiller d'argent et considéra d'un œil critique et bienveillant, le bocal rempli de liqueur mordorée.

– Et notre jeune ami ? Il me semble qu'il tarde ?

Harry Dickson venait de faire mentalement la même réflexion.

– Si on allait à sa rencontre ?

– Je ne demande pas mieux !

La lanterne-tempête fut allumée et bientôt les deux compagnons parcoururent l'allée des marronniers.

– Je n'entends plus le moteur, observa brusquement Marlow.

– Ni moi, confirma Dickson inquiet.

On n'entendait qu'un vent aigre se plaindre dans les hautes ramures des arbres. Il y avait, au bout du parc, un tertre gazonné assez élevé, dont on se servait en été comme glacière. Tous deux le gravirent. Du sommet, leur regard pouvait, autant que l'obscurité le permettait, embrasser la plaine.

– Nous verrions au moins leurs phares, dit Dickson, même s'ils étaient en panne.

– Nous viderons un verre de punch et nous irons à leur rencontre, proposa Marlow en voyant l'inquiétude de son ami.

Une demi-heure plus tard, Harry Dickson, Marlow et Thorpes, abandonnant l'opulent souper, s'engagèrent dans la nuit noire, sous une pluie torrentielle.

Cette terrible averse déconcertait Dickson, car elle laverait les traces, les routes venant d'être transformées en de véritables ruisseaux.

Ils atteignirent le village et eurent beaucoup de difficultés à y réveiller du monde. On n'y avait vu aucune automobile depuis la veille, à part celle qui amenait Dickson, et le matin, la même qui s'en retournait.

– Rentrons ! Demain, nous reprendrons les recherches, conseilla Marlow.

Mais Dickson ne voulait rien entendre.

– J'irai à pied jusqu'à Durham, s'il le faut ! déclara-t-il avec énergie.

Cette peine lui fut pourtant épargnée, car le maire consentit à lui prêter une carriole attelée d'une haridelle. Un domestique se chargea de la conduire, moyennant une énorme récompense.

Durham dormait encore du sommeil immense des petites villes perdues.

Il fallut près d'une heure pour éveiller le chef de gare et un constable.

Alors, l'effarante vérité fut connue de Harry Dickson : Ni Parnell, ni sa machine n'étaient rentrés au garage. Quant à Tom Wills, on se

rappelait fort bien, au signalement donné par le détective, l'avoir vu descendre du rapide d'Ecosse. Un homme, que personne ne connaissait, s'était approché de lui et ils s'étaient éloignés ensemble.

Vers où s'étaient-ils dirigés ? On ne le savait guère : la pluie diluvienne avait chassé tout le monde des rues.

Quand le matin fut venu et, qu'aidé par la police locale, Dickson eut fait poser partout les mêmes questions au sujet des deux voyageurs, on n'était guère plus avancé. Tom Wills et l'inconnu s'étaient évanouis comme des fumées.

Comme il ruminait les plus sombres pensées, le détective se redressa soudain, en se frappant le front.

– Satané idiot que je suis ! s'écria-t-il.

Une vieille auto qui passait, à peu près pareille à celle de Parnell, venait de lui donner l'idée révélatrice.

– Le moteur !

Oui, il avait entendu, ainsi que Marlow, un bruit de moteur dans le soir, mais Dickson se rappelait soudain que ce n'était pas le ronflement d'une automobile qu'ils avaient perçu mais le staccato d'une motocyclette !

4. La clairière de l'homme mort

Dans le bureau de police de Durham, Harry Dickson fit la connaissance d'un jeune sergent à la mine éveillée, d'un degré d'instruction bien supérieur à celui de ses collègues.

Après avoir fait de fort bonnes études, Larry Hobson était entré dans la police par amour du métier. Dickson demanda à son chef l'autorisation de se l'adjoindre dans ses recherches, ce qui lui fut accordé d'emblée. En sa compagnie, il se remit en route, quelques heures plus tard, pour la région forestière.

Un particulier de Durham, enchanté de pouvoir être utile au célèbre détective, lui prêta une solide auto, un roadster à deux places, qui épargna aux deux limiers une énorme perte de temps.

Ainsi, ils atteignirent assez vite la grande forêt municipale de Firestone-Hill, puis la fameuse clairière de l'homme mort.

Chemin faisant, ils avaient essayé de relever des traces de roues, mais la pluie avait fait son œuvre et tout effacé.

Même en plein jour, cet espace libre de la forêt avait un aspect sinistre, avec sa terre pelée, soulevée par des fourmilières, et la brousse hâve qui l'entourait en cercle.

Les deux hommes la parcoururent en tous sens, à plusieurs reprises, passant et repassant aux mêmes endroits, sans réussir à relever le moindre indice.

Soudain, Dickson se tourna vivement vers son compagnon.

– Les chiens de Bradford Miles ! Diable, Hobson, voilà les collaborateurs qu'il nous faut. Retournez à l'orée du bois, prenez le roadster et amenez-les-moi en vitesse, voulez-vous ?

Larry Hobson s'empressa de répondre au désir du détective. Bientôt, le bruit de ses pas pressés se perdit sous le couvert.

Harry Dickson resta seul ; il avisa le petit tertre où l'on avait trouvé Miles privé de raison. Il s'y assit à son tour, perdu dans ses pensées.

Il était là depuis une demi-heure environ, quand son ouïe fut sollicitée par un bruit assez familier : un moteur ronflait au loin.

Le roadster ? Non ! Plutôt le bruit poussif d'une antique ferraille :

celle de Wall Parnell ! Il n'y avait pas à s'y tromper cette fois.

Harry Dickson bondit de son siège sylvestre et regarda autour de lui avec effarement. D'où ce bruit pouvait-il venir ?

De l'orée du bois ? Non, puisque le ronflement du puissant moteur du roadster ne parvenait pas jusqu'à lui. De la forêt même ? Les routes qui la traversaient étaient plutôt des sentiers, à peine praticables pour des piétons.

Alors, où ?... Il parcourut la clairière dans tous les sens, s'arrêtant ici et là, prenant le vent, écoutant. Rien ne le rapprochait du bruit, ni ne l'éloignait, comme si le moteur tournait, invisible, dans un centre indéterminé.

– Il n'est pourtant pas caché dans les arbres ! s'écria-t-il.

Soudain, le bruit cessa et le grand silence sylvestre retomba autour du détective.

Jamais affaire ne lui avait semblé plus obscure, solution plus lointaine ; les points de repère, qu'il avait établis la veille, presque triomphalement, devenaient vagues et douteux dans son esprit.

Les minutes lui parurent longues et mortelles. Il reprocha injustement une coupable lenteur à son nouvel adjoint, Larry Hobson.

Enfin, un froissement de branches et de brindilles, quelques jappements assourdis lui parvinrent. Peu après, l'officier de police sortait des broussailles, tenant en laisse deux magnifiques pointers.

– Lundi ! Tempest ! appela doucement le détective.

Les deux bêtes dressèrent leur belle tête intelligente, humant l'air.

Puis, Harry Dickson nota leur recul.

À peine les chiens reconnurent-ils la clairière qu'ils se mirent à tirer désespérément sur leurs laisses, essayant de reprendre par les fourrés le chemin du retour. Hobson eut toutes les peines du monde à les retenir.

Déjà, Harry Dickson les caressait, leur tapotant doucement les flancs frissonnant de crainte.

Les bêtes sentirent-elles la force de l'homme, qui se présentait à elles en ami et protecteur ? C'est probable. L'instinct animal a, en certaines heures, une supériorité manifeste sur l'intelligence des hommes.

Le détective sentit que les pointers redevenaient plus calmes. La confiance reparut au fond de leurs yeux splendides. À peine dix minutes s'étaient-elles écoulées, que les laisses étaient devenues inutiles et que les chiens bondissaient joyeusement autour des deux

hommes.

Tout à coup, Dickson se frappa le front.

– Essayons ceci ! s'écria-t-il, une lueur d'espoir dans les yeux.

Hobson le vit tirer une vieille lettre de sa poche et la tenir devant le museau des chiens de chasse.

– C'est la dernière lettre de mon pauvre Tom Wills, expliqua le détective.

Lundi s'écarta du papier au bout de quelques instants, mais Tempest le flaira avec une attention évidente.

Harry Dickson et Hobson suivirent son manège, anxieux, n'osant trop espérer.

Brusquement, le chien se détourna et poussa un grondement de colère. Lundi devint attentif à son tour. Peu après, son manège fut identique à celui de son compagnon.

Tous deux tournèrent en rond, d'un même mouvement rageur où, pourtant, se discernait une certaine crainte.

– Cherchez ! Cherchez, bons chiens ! encouragea le détective.

Comme s'ils n'avaient attendu que cet ordre, les deux pointers s'élancèrent dans le fourré, où les hommes eurent quelque peine à les suivre.

– Cherchez ! Cherchez !

À travers les buissons dépouillés de leur verdure, on pouvait suivre la fuite blanche de leurs corps souples.

Un aboi bref retentit.

– Ils sont en arrêt ! annonça Larry Hobson, qui était chasseur lui aussi.

Les chiens étaient en effet immobiles, la queue tendue, le museau braqué, devant un amas de vieilles cendres.

– Le feu de Miss van Horsten, expliqua Hobson.

À coups de pied, Harry Dickson écarta les débris noircis.

– Une pierre ! Une dalle ! s'écrièrent en même temps les deux hommes.

Le détective poussa un cri de joie.

– Ah ! Ah ! voici au moins du nouveau, dit-il en saisissant un large anneau de fer, scellé au milieu de la pierre de granit bleu.

Les deux hommes durent joindre leurs efforts pour l'ébranler ; elle

céda pourtant, découvrant une ombre profonde.

– Un puits ! Oh, mais voilà qui n'est pas mal du tout : il y a une échelle !

C'était une mince échelle droite, en fer, mangée de rouille, mais assez résistante encore pour permettre la descente.

Celle-ci fut rapide. Dickson compta quinze échelons avant de fouler le sol ferme. Sur la gauche, s'ouvrait un étroit couloir taillé dans la roche.

– Le sous-sol est complètement rocheux, répéta le détective, se souvenant d'une parole de son ami Reginald Marlow.

Eclairé par des torches électriques, le couloir n'apprit rien aux explorants, si ce n'est que les parois étaient lisses et le sol assez sec.

Ils le suivirent ; pendant une dizaine de minutes : le trajet était aisé et complètement rectiligne ; alors Hobson, qui marchait devant, s'arrêta.

– Un souffle d'air frais ! dit-il... Ah ! de la lumière !

Le chemin montait en une côte raide. Soudain, les deux hommes plongèrent en plein dans des buissons ; puis, après une courte lutte avec des branchages et des épines, il émergèrent à l'air libre.

– Que Dieu me pardonne, nous sommes sur la route de Durham ! s'écria Hobson, stupéfait.

Le couloir débouchait en effet, dans un épais fourré de plantes basses.

– C'est plutôt le chemin de traverse où j'ai relevé les traces d'une moto, dit le détective. Dans un sens, nous avançons dans notre enquête, Hobson, mais cela ne nous rend pas Tom Wills.

– Nous ferions bien de rebrousser chemin, opina Larry Hobson, et de ramener les chiens avec nous.

– Excellente idée, mon ami !

Ils retrouvèrent les chiens, flairant le bord du puits. Larry eut tôt fait de descendre l'une après l'autre les bêtes, juchées sur ses robustes épaules.

De nouveau, Harry Dickson leur présenta la lettre de Tom Wills. À peine les chiens l'eurent-ils sentie, qu'ils se mirent à tourner en rond.

Chose étrange, ils dédaignèrent complètement le chemin emprunté tout à l'heure par Dickson et son compagnon, mais ils se mirent à sauter contre les parois du puits, en poussant des petits jappements de joie.

– Une porte ! s'exclama Dickson. Donnez donc de la lumière, Larry !

La porte y était en effet, si merveilleusement dissimulée que, sans les pointers, elle aurait échappé aux deux policiers.

Son mécanisme d'ouverture se révéla plutôt simple : une pesée sur une pierre centrale la fit tourner sur ses gonds.

– Mais c'est un véritable labyrinthe ! s'écria Hobson.

– Nous l'explorerons de fond en comble, dit Harry Dickson. Pour le moment, suivons les chiens...

Ceux-ci trottaient bravement, ayant choisi un corridor spacieux continuant en palier. Hobson renifla longuement :

– Cela sent l'essence minérale ! conclut-il.

– Bravo ! répliqua Dickson, cela signifie beaucoup et, plus tard, ça expliquera bien des choses.

Tout à coup, des reflets métalliques répondirent à la clarté des torches : une forme basse se dessina.

– L'auto de Parnell ! s'écria le détective.

Ils s'élancèrent et Hobson, qui était en tête, cria :

– Il y a quelqu'un dedans... Oh ! pardon, ils sont deux !

Deux corps inertes gisaient en effet à l'intérieur de la voiture. Les deux hommes se penchèrent sur eux. Hobson eut un mouvement d'horreur : il venait de voir un visage livide, au crâne défoncé, barbouillé de sang et de cervelle.

– C'est Parnell ! balbutia Harry Dickson, et l'autre... mon Dieu, c'est Tom !

– Morts ! assassinés !

Le détective se tordit les mains.

– Mon pauvre petit Tom ! Ah ! les monstres, ils me payeront cela cher !

Larry Hobson leva la main :

– Il n'y a pas de sang sur son visage... et puis, sentez-vous cette odeur ?

Une senteur douceâtre et pharmaceutique flottait autour de la sinistre voiture.

– Du chloroforme ! Il n'est qu'endormi, monsieur Dickson !

– Dieu soit loué, vous dites vrai, mon cher ami !

Il fallut pourtant une demi-heure d'efforts combinés avant que Tom Wills n'ouvrît les yeux, et une autre demi-heure avant qu'il pût articuler les premiers mots.

Tout d'abord, à la vue de son maître, il laissa échapper un torrent de larmes.

– Laissez-le pleurer, dit avec raison Larry Hobson. Rien de tel pour le réveiller complètement.

Le récit de Tom Wills ne fut pas bien long.

En descendant du train à Durham, sous une pluie battante, il avait été interpellé sur le quai de la gare par un homme barbu, portant des lunettes d'automobiliste, qui lui tendit la lettre de Harry Dickson.

L'inconnu lui expliqua qu'une crevaision l'avait obligé à abandonner sa voiture, à une lieue de la ville, dans un petit garage où l'on se dépêchait de réparer le mal. Ils auraient à couvrir cette distance à pied. Le reste du trajet se ferait en auto.

Tom suivit l'homme sans méfiance.

La pluie et le vent étaient si violents que tous deux eurent fort à faire pour se protéger contre leur furie, aussi n'échangèrent-ils, chemin faisant, que quelques monosyllabes.

Une fois hors de la ville, Tom Wills reçut soudain un violent coup à la nuque... Ses souvenirs s'arrêtaient là.

Une gorgée de rhum de la gourde de son maître réconforta le jeune homme, qui se déclara prêt à suivre immédiatement l'enquête commencée.

La présence de la vieille auto dans le garage souterrain fut bientôt expliquée : un large couloir, dont le sol sablonneux gardait les traces des pneumatiques, conduisit les trois hommes et les chiens hors de la forêt, au milieu d'un épais fourré d'ajoncs, au cœur d'une friche désolée.

Harry Dickson conseilla à ses compagnons de ne pas se montrer et de tenir les pointers en laisse.

Poussant le bout du nez hors du rideau végétal, il se mit en devoir de reconnaître les lieux et y réussit aisément.

Au loin, on voyait les hautes ramures du parc de Marlow-Manor.

« Ceci pourrait expliquer le bruit de moteur entendu hier soir, si ce bruit n'était celui d'une moto », pensa Dickson.

Il revint auprès de ses amis.

– Toutes les bonnes choses se font en trois, dit-il, et je pourrais

vous conduire dans un troisième couloir, mais je juge que, pour l'heure, il est inutile de le faire. Je sais qu'il existe, voilà qui est suffisant.

– Quel couloir ? s'enquit Larry Hobson.

– Un couloir qui, cette fois, présente une pente sérieuse au lieu d'une côte ou d'un palier. Il conduit dans la salle de bains de Ladislav Troll !

Larry Hobson réfléchissait.

– Au fond, l'existence de ce monde souterrain n'est pas une formidable surprise pour moi. L'histoire de la région nous parle, dans les siècles passés, de nombreuses galeries creusées dans la roche par plusieurs générations d'outlaws et de proscrits. Mais depuis, on y a mêlé trop de légendes, et l'incrédulité et l'oubli s'en sont emparés. N'avez-vous pas vous-même, monsieur Dickson, au cours d'aventures antérieures, comparé certaines contrées désolées et solitaires de notre pays à un vaste fromage de gruyère ?

Le détective approuva, avec un sourire.

– Maintenant, dit-il, nous allons tenir un conseil de guerre. Nous connaissons le repaire, non la bête. Prêtez-moi donc toute votre attention, mes amis.

5. Le septième fou

Jusque-là, les journaux régionaux ne s'étaient pas occupés outre mesure de l'affaire des fous en série. Bientôt, pour quelque temps du moins, leur mode changea.

Deux jours après l'aventure que nous venons de relater, l'unique feuille d'intérêt local de Durham put s'offrir le luxe de cette manchette en gros caractères :

Un jeune étranger devient victime de l'épidémie de folie.

Dans un style un peu ampoulé, le reporter y racontait l'étrange rencontre, faite par un agent de police du Durham, sur la route de Firestone-Hill.

On avait trouvé aux confins des bois municipaux, un jeune homme présentant tous les signes d'une complète aliénation mentale.

Ce qui corsait l'événement, c'est que l'étranger n'était autre que Tom Wills, l'élève du fameux détective Harry Dickson.

Le reporter racontait avec force détails, l'interview qu'il était parvenu à obtenir du célèbre policier.

Oui, Harry Dickson était venu à Firestone-Hill pour essayer d'éclaircir le mystère des six fous, qui devenait à présent celui de sept fous.

Tom Willis devait venir rejoindre son maître à Marlow-Manor. Avant de l'avoir atteint, il fut lui-même victime de l'étrange mal qui désolait la contrée. Ici, le journaliste ouvrit une large parenthèse pour raconter les années de jeunesse de Dickson et de son ami Marlow, en Amérique, dont ils étaient tous deux originaires.

Il ajoutait que Tom Wills avait été immédiatement dirigé sur Londres et que son maître l'accompagnait.

Quelques jours plus tard, un nouvel article donnait des nouvelles de Londres : Tom Wills se rétablirait lentement, mais, de l'avis des aliénistes les plus réputés, il ne retrouverait jamais la mémoire. Harry Dickson, attristé, renonçait à son enquête de Firestone-Hill. D'ailleurs, il venait d'émettre une opinion définitive au sujet du pseudo-mystère, opinion basée surtout sur celle des savants : il s'agissait, certainement, d'une épidémie passagère, dont un virus « filtrant », c'est-à-dire non visible aux microscopes mais parfaitement détectable par son action,

était l'unique responsable.

L'article finissait sur de vagues conseils d'hygiène, prodigués aux habitants de la région contaminée.

Harry Dickson avait, en effet, pris congé de son ami d'enfance.

Marlow s'en montra désolé. Thorpes guère moins, car il s'était ingénié à trouver des recettes culinaires, inédites, pour le gibier et les truites saumonées !

La décision du détective semblait irrévocable.

– Je ne puis continuer à chercher ici des ombres, des choses inexistantes, déclarait-il. D'ailleurs, je ne veux pas quitter Tom Wills, dont l'intelligence me semble en péril et la mémoire perdue.

Thorpes reconduisit Harry Dickson au train de Londres. Et Marlow-Manor reprit sa sombre tranquillité première.

Il y avait fête à la bourgade de Firestone-Hill.

Une bien pauvre fête, allez ! Aux confins de la grand-rue, trois tentes de toile autour desquelles se pressaient quelques habitants étonnés. L'une de sucreries violemment colorées, l'autre d'un tir forain, la dernière d'un méchant bateleur, qui ne connaissait pas grand-chose à son métier.

Au dernier moment, la concurrence vint pour ce dernier, sous la forme d'un Noir qui, étendant par terre un tapis miteux, se mit à faire des cabrioles et des tours de passe-passe fort réussis.

Le bateleur, un certain Giacomini, en ressentit une sombre jalousie. Ce qui devait arriver, arriva.

Un soir, à l'auberge, l'Italien provoqua le Noir.

Il y eut bataille. À la fin, Giacomini, sentant la défaite, sortit une matraque de sa poche et en assomma le fils d'Afrique.

Comme le Noir semblait bien mal en point, la police de Durham fut avertie et arriva sur les lieux de la rixe.

Le Noir, nommé Sam Cow, donnait encore à peine signe de vie. Quant à l'Italien, il venait de prendre la fuite. On ne le retrouva pas.

Quand Sam revint à lui, un tel air d'hébétude était répandu sur sa face que policiers et villageois s'en trouvèrent fort marris.

– Non seulement, on devient fou sans le savoir, par ici, mais on en confectionne à coups de poing ! s'écria le maire.

Larry Hobson, qui dirigeait la petite enquête, l'approuva :

– Je pense comme vous, monsieur le maire, que le coup a porté au cerveau de ce pauvre Noir. Comme rien dans ses papiers ne me permet de fixer son identité, il tombera à charge de votre commune.

– Mais que voulez-vous que j'en fasse ? hurla le pauvre homme.

Larry Hobson haussa les épaules.

– C'est votre affaire, sir. Vous êtes maire de votre village ou vous ne l'êtes pas ?

– Parlez-moi de bêtes de somme, mais pas de Noirs assommés ! grogna le maire, qui avait un peu d'humour malgré sa rudesse. Je ne sais vraiment pas ce qu'il faudra en faire.

– Et que faites-vous de vos fous ? demanda Hobson. Depuis le temps que vous en avez assez pour peupler tout Bedlam !

La figure du maire s'éclaira.

– C'est juste ! Nous allons l'expédier au Dr Marden, avec une réquisition en due forme. Voulez-vous la signer avec moi ?

– Cela va sans dire ! conclut Larry Hobson en remplissant un formulaire.

Et l'institut du Dr Marden, à trois lieues de Firestone-Hill, reçut, de cette façon officielle, son septième pensionnaire : Sam Cow, né quelque part en Afrique, hébergé provisoirement au sanatorium Marden, aux frais de la commune et de l'Etat.

Cela nous permet de parler un peu de l'établissement du Dr Marden.

C'était, à l'ouest de Firestone-Hill, au milieu d'un ancien parc seigneurial redevenu forêt à force d'oubli et de négligence, un beau château ayant jadis appartenu aux seigneurs de Durham. Ceux-ci s'étant éteints au fil des siècles, la propriété passa en des mains profanes.

Ces nouveaux propriétaires – on a oublié leurs noms, car ils ne firent que passer dans la région – en eurent bientôt assez d'habiter des lieux aussi déserts et de devoir vivre en ours des cavernes.

Un beau jour, le domaine fut à vendre, mais sans trouver d'acquéreur.

De guerre lasse, les ayants droit en décidèrent la location.

Ils tombèrent alors sur un obscur médocastre, le Dr Thomas Marden. Venu d'une ville de l'Ouest, il prit le bail pour un morceau de pain, comme on dit.

Son idée était de faire du château un sanatorium et, dans ce sens, il fit quelque publicité dans les journaux de la contrée.

Mais les habitants semblaient vouloir se passer de médecins, tant leur santé est de fer et d'acier.

Ensuite l'endroit n'était guère choisi pour une cure honorable. Les bois étaient humides, le champignon y pullulait. Les grands vents de l'ouest amenaient des pluies incessantes de l'Atlantique et de la mer d'Irlande. Des lichens rongeaient les pierres grises de la façade du château forestier ; une patine, faite de moisissure et de mousses, couvrait les grands lions de pierre montant la garde au perron, devant la porte d'entrée. Le Dr Marden ne fut donc guère comblé de clientèle. Il profita de sa solitude pour s'atteler à une grande œuvre de science, dont personne ne savait rien. Comme il avait pu se rendre acquéreur d'une partie de la grande futaie du domaine, la coupe des bois lui procurait les quelques revenus que la clientèle et la renommée lui refusaient.

Au moment où les fous parurent dans Firestone-Hill, le sanatorium n'hébergeait aucun malade et le manoir ressemblait à quelque castel de vieux conte, perdu dans l'oubli des âges.

Mais, avec Bradford Miles et les autres, les portes s'ouvrirent de nouveau, les volets quittèrent les fenêtres et un peu de vie revint au château. Pauvre vie en vérité, car les habitants s'y promenaient librement, la mine sombre, tout à leurs visions et à leurs hantises.

Pourtant, celles-ci étaient rares et n'affectaient plus le caractère morbide des débuts.

C'étaient des gens las, sans pensées, qui rôdaient comme des ombres dans les salons aménagés tant bien que mal en dortoirs, réfectoires, salles d'expériences.

Bradford Miles fourbissait des cannes et des branches empruntées aux arbres du parc, croyant mettre en état des fusils de chasse.

Ladislas Troll se mettait en quatre pour vendre des glands et des pommes de pin à ses compagnons d'infortune. Il était redevenu, l'esprit en moins, un actif courtier en graines.

Les cousins Lencroft jouaient inlassablement aux dames, tout en faisant à ce jeu, des fautes insensées, fautes qu'aucun des deux ne remarquait. Comme ils gagnaient chacun à son tour, les heures passaient pour eux sans disputes, comme il arrive souvent entre joueurs ayant gardé toute leur raison.

Miss Bertha van Horsten priait et chantait des cantiques.

Ainsi, les semaines passaient au Lunatic-Asylum Marden.

Du Dr Marden, nous dirons peu de chose : c'était un homme effacé, taciturne et indifférent. Il s'enfermait des journées entières dans son cabinet de travail, s'entourant d'une fumée de pipe dense et ne s'occupant guère des patients, heureusement pas difficiles comme nous venons de le voir.

Il possédait un domestique unique, Jeremias Templeton, le véritable moteur de la machine.

Templeton avait suivi Marden dans sa nouvelle fortune : c'était un homme de peu d'apparence, à la chevelure noire et épaisse, seule chose remarquable en ce personnage falot. Il était encore plus taciturne que son maître mais, par contre, son activité était fantastique.

Tout, dans l'asile, lui incombait, jusqu'aux soins des malades. Il ne s'en éloignait pas souvent d'ailleurs, les provisions étant montées de la ville par un fournisseur de Durham.

Ainsi trouvons-nous le sanatorium du Dr Marden, ses maîtres et ses pensionnaires, au moment où Sam Cow y fut reçu.

Le Noir n'était pas un personnage bien reluisant, et le prix que la municipalité payait pour son entretien n'était guère élevé. Aussi, Templeton hasarda-t-il quelques faibles objections, mais la réquisition était légale et formelle : Sam Cow resterait à Marden-Hall jusqu'à sa guérison, d'ailleurs problématique.

Comme il semblait aussi abruti qu'une souche, qu'il s'occupait volontiers du gros ouvrage de la maison, Templeton trouva enfin son compte avec ce nouveau malade. Et le Noir devint, en peu de jours, bien plus un serviteur qu'un patient...

La journée avait été venteuse et sombre. Les arbres dans le parc faisaient un bruit de forte marée. Tôt dans l'après-midi, les lampes s'allumèrent dans l'asile. Marden fumait d'interminables pipes dans son cabinet de travail, dont on voyait le feu ouvert rougeoyer derrière les vitres.

Les malades se tenaient dans une sorte de salon commun, s'occupant fort peu les uns des autres. Sam Cow, armé d'une brosse et d'un baquet de savonnée, raclait vigoureusement les dalles du vestibule.

Tout à coup, Templeton parut en haut des marches du grand escalier du hall et interpella le Noir :

– Sam Cow, allez donc dans la cuisine éplucher les pommes de terre.

– Pommes de terre, y a bon, répondit le Noir avec un rire niais, en

continuant son travail au savon.

– Allez donc ! ordonna Templeton.

– Allez, allez ! dit Sam, mais il n'en continua pas moins.

Par exception, Templeton manifesta un peu d'humeur.

– Ne restez pas ici, Sam Cow. C'est défendu ! Allez-vous-en !

Encore cette fois, le Noir ne comprit pas.

– C'est défendu, murmura-t-il. Défendu... police ! Police très mauvais pour pauvre Noir Sam Cow ! Y a bon pour prison ! Oui !

– Satané moricaud, grommela Templeton, qui n'en avait jamais tant dit.

Joignant le geste à la parole, il fit comprendre au Noir qu'il devait quitter le hall pour la cuisine.

Sam Cow abandonna son travail, en traînant lentement ses savates sur les dalles ; la vie lui semblait toujours égale, dans le hall, dans le jardin ou dans l'office.

Templeton le suivit du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu, puis il remonta l'escalier à pas lents.

Dans la cuisine, Sam Cow s'amusa à laisser couler l'eau dans l'évier, puis à imiter un merle qui sifflait dans la proche futaie.

Il y avait un grand silence dans la triste demeure, et un observateur eût remarqué que Sam Cow épiait attentivement le moindre bruit, le plus petit écho, la plus minime résonance du lieu.

Mais il n'y avait pas d'observateur. Heureusement pour le Noir, qu'on aurait pu prendre pour un vilain espion, tant ses manières devinrent vite suspectes.

Il fit taire le robinet, écarta du pied le large couffin aux pommes de terre et, l'oreille collée au panneau de la porte, il écouta.

Une porte s'ouvrait au rez-de-chaussée, puis des pas traînants s'annoncèrent dans le vestibule.

Sam Cow poussa doucement la porte de l'office et, en deux longues enjambées, souples comme des bonds de félin, il atteignit une encoignure d'où il pouvait découvrir le hall sans être vu de personne.

Un homme marchait lentement, traversant la place en oblique et se dirigeant vers la salle commune. Il gardait la tête baissée, s'avavançait comme en un songe, indifférent au bruit fou que le vent faisait aux étages.

– Le Dr Marden, se dit Sam Cow, dont le visage ne reflétait plus la

niaiserie passée.

Le médecin poussa la double porte du salon commun et entra.

Sam Cow se passa la main sur le front.

– Dommage que je n’aie pas mes entrées là-dedans, monologua-t-il. Voilà ce que c’est d’être un malheureux moricaud qui se laisse entretenir par l’Etat !

Mais cette réflexion mi-amère, mi-comique, ne l’avançait guère. Il continua :

– Faudrait pourtant que je voie ce qui se passe par-là !

Au même moment, une sorte de gémissement s’éleva derrière la porte close, s’amplifia, devint une plainte, persista quelques instants, puis se tut.

Sam Cow n’y tint plus. Comme une ombre, il se glissa le long des murs.

L’heure était particulièrement sombre. Bien que le cartel du vestibule n’indiquât pas quatre heures, le crépuscule régnait en plein dans le manoir. Le hall était déjà en proie aux ombres montantes du soir.

Sam put donc atteindre la double porte et écouter, mais le silence dans la salle commune était complet, bien que les six patients s’y tinssent, ainsi que le Dr Marden.

– D’ordinaire, ils ne sont pas très bruyants, se murmura à lui-même Sam Cow. Mais, aujourd’hui ils sont tout de même trop silencieux à mon goût.

Comment parvenir à voir ce qui se passait à l’intérieur ?

Certes, le panneau supérieur de la porte était vitré, mais il était à grande hauteur au-dessus du sol.

Qu’importait ! Le Noir, qui bondissait comme un félin, glissait comme un serpent, s’avéra capable de grimper comme un singe.

Il eut tôt fait de découvrir quelques moulures qui, avec beaucoup d’habileté, pouvaient lui servir de points d’appui. Trois minutes après, sa tête noire atteignait la hauteur du vasistas.

Il n’y avait pas grand luminaire dans le salon : deux antiques lampes Carcel luisaient, comme de pâles lunes, sur la cheminée. Un candélabre à trois bougies piquait une triple langue de feu au-dessus d’un guéridon, entre les tentures baissées de deux hautes fenêtres.

Les six malades étaient assis en demi-cercle, face au mur de fond, comme si cette muraille avait été un rideau de scène qui allait se lever

sur quelque spectacle. Leurs yeux mornes étaient pourtant plus attentifs que de coutume, et Sam Cow, tout en ne les voyant que de côté, put y lire une certaine crainte.

Le Dr Marden se tenait à l'écart, le regard fixé sur les fleurs déteintes du tapis. Tous se tenaient immobiles, comme dans une attente.

– Allons, regardez-moi !

Sam Cow sursauta et faillit perdre l'équilibre.

Dans le salon, une voix venait de s'élever, une voix égale, douce, presque aérienne, sans qu'on pût discerner d'où elle venait.

D'un même mouvement, les patients venaient tous de lever la tête et leurs yeux fixaient quelque chose sur le mur, quelque chose que Sam, vu sa position, ne pouvait apercevoir.

Seul, le Dr Marden semblait indifférent à tout ce qui se passait, bien que Sam pût voir ses épaules frissonner.

Alors, la voix reprit :

– Bradford Miles !

L'homme qui venait d'être appelé s'agita faiblement sur sa chaise ; les autres, comme si cela ne les regardait pas, gardaient des airs de statues, seuls leurs regards fixaient sans discontinuer le même point sur le mur.

– Bradford Miles, tu es mort !

Le gentleman-farmer eut comme un geste de révolte, sa grande barbe rousse trembla, ses poings se crispèrent. Il émit quelques sons rauques.

– Tu es mort ! continua la voix avec la même claire indifférence.

L'homme courba les épaules comme sous un poids formidable.

– Oui, dit-il, je le suis !

Ce fut la seule révolte, ou l'esquisse de révolte qu'il y eut, car la même question fut posée aux autres et tous répondirent, sans hésiter, qu'ils étaient morts, bien morts.

Il y eut une pose, dont Sam Cow profita pour se caler un peu mieux sur ses points d'appui. Pendant ce temps d'arrêt, aucun des patients ne bougea, et le docteur semblait comme endormi.

Alors, la voix s'éleva de nouveau.

– À quoi servent les biens terrestres, à ceux qui sont morts ?

Une minute de silence, puis tous répondirent d'une même voix :

– Les biens terrestres ne servent en rien aux morts !

– Vous entendez, Bradford Miles ? Et vous, Ladislas Troll, et vous, les deux Lencroft, et vous, Bertha van Horsten ?

– Oui, oh ! oui, répondirent sourdement les malades.

Sam Cow respira profondément.

– Si cette scène se prolonge, je me surprendrai à répondre comme eux, murmura-t-il avec un frisson. Cette voix est vraiment épouvantable.

– Bradford Miles, vous avez enfoui de l'or dans une cachette, beaucoup d'or ! Répondez !

De nouveau, le fermier se révolta.

– Non ! gronda-t-il d'une voix altérée.

– Prenez garde d'être puni, Miles, si vous mentez.

– Oui, confessa l'homme en un souffle.

– Vous êtes tous des avarés, continua la voix, et vous avez tous enfoui, comme Miles, de l'or dans le sol. Or, la terre c'est l'empire du démon ! Vous êtes les complices des démons ! Vous serez tous punis !

Un concert de gémissements se leva.

– Réfléchissez, continua la voix. L'heure sonnera bientôt où vous devrez rendre vos injustes richesses.

La séance devait être terminée, car les regards des malades n'étaient plus fixés sur le mur. Une minute plus tard, les cousins Lencroft, s'approchant du guéridon éclairé par les bougies, se mirent à jouer aux dames et Miss Bertha, joignant les mains, se mit à prier ; seul, Bradford Miles resta prostré dans son fauteuil. Le Dr Marden se leva.

Alors, la lumière des lampes lui tomba sur la face et Sam vit sa pâleur et ses yeux absents.

– Il ne me semble pas mieux en point que les autres, se dit le singulier Noir.

Comme il voyait Marden se diriger vers la double porte, il sauta légèrement à terre et fila, d'un trait, vers la cuisine.

Templeton l'y trouva un quart d'heure plus tard, épluchant consciencieusement des pommes de terre et grimaçant son éternel et large sourire.

– Y a bon patates ! disait-il d'un air gourmand. Y a bon !

6. La moto fantôme

À l'orée de la forêt se dressait un chêne, plusieurs fois centenaire : malgré l'automne, il n'était pas encore complètement dépouillé de ses feuilles et personne n'aurait pu voir l'étrange hôte à qui il donnait asile dans sa haute ramure.

Un homme s'était construit, à belle hauteur au-dessus du sol, un observatoire qui lui permettait de dominer toute la plaine.

Le crépuscule était venu, mais la pluie avait lavé les lointains, ce qui rendait toute la vastitude encore parfaitement visible, malgré les ombres allongées.

Confortablement installé à la fourche d'une maîtresse branche, l'homme était là comme une vigie dans sa hune, inspectant les alentours à l'aide d'une puissante lunette d'approche.

– Eh bien, j'y perds mon latin ! grommela-t-il.

Un bruit était né dans la plaine, s'était accru, avait flotté autour de lui, tout proche, et à présent il décroissait rapidement au loin.

Le bruit d'une motocyclette lancée à bonne allure.

L'homme eut beau fouiller toute l'étendue à l'aide de sa jumelle : rien ne bougeait. Pourtant, la moto s'éloignait, s'éloignait... Puis, le bruit mourut complètement.

– C'est un peu fort ! gronda l'homme en descendant de son perchoir. Voilà la sixième fois en deux jours, toujours presque à la même heure.

Il s'enfonça dans les bois, qu'il semblait fort bien connaître et, au bout de quelque temps, il parvint devant une petite maison forestière ayant jadis servi d'habitation à un garde des eaux et forêts, mais depuis livrée à l'abandon.

Du dehors, la cabane semblait complètement déserte : ses volets étaient cloués et aucun filet de fumée ne sortait de sa basse cheminée.

Mais l'homme, en y entrant, souhaita le bonsoir à quelqu'un qui se trouvait dans l'ombre.

– Pour la sixième fois, Hobson, je n'ai rien vu, dit-il.

– Diable, fut la réponse. L'ère des esprits malveillants serait-elle revenue ? En attendant, monsieur Dickson, voici une thermos avec du

thé bien chaud, du rhum et un repas dont le seul défaut est d'être froid.

Une petite flamme jaillit et un photophore s'alluma, dont le rond de clarté n'aurait pu être aperçu du dehors, même si un improbable passant eût poussé la curiosité jusqu'à s'aventurer dans les environs immédiats de la mesure.

– Mon Dieu, comme tout cela traîne ! se lamenta Larry Hobson.

Harry Dickson se mit doucement à rire.

– Croyez-vous que les détectives aient, tout comme César, le formidable privilège de pouvoir dire : *Veni, vidi, vici* ? Je vins, je vis, je vainquis ? Nenni, mon cher Larry, notre métier est, avant tout, fait de patience. Je vous avoue même que nous avançons joliment, mais il y a cette diablesse de moto qui me chiffonne !

Larry Hobson acquiesça.

– À dix lieues à la ronde, personne n'en possède. Ce matin même, j'ai vérifié les registres...

– Et pour cause, répondit Harry Dickson. Le gaillard qui doit s'en servir, dans un but bien défini, n'aurait garde de la laisser figurer dans vos livres ! Ah, mais non ! Je me demande où elle circule ? M'est avis que, si nous trouvons la moto, nous trouvons tout !

– Elle a certainement pris le même chemin que l'auto de feu Parnell, objecta Larry Hobson, puisque vous avez relevé ses traces sur le chemin de traverse. Mais depuis ?... Cette route se trouve nettement au sud, et voici que nous entendons cette maudite moto pétarader sans vergogne d'ouest en est !

– D'ouest en est, Hobson, dit songeusement Dickson. Tenez, ce n'est pas si mal ce que vous dites là !

Larry Hobson ouvrit des yeux étonnés.

– Je me demande ce que je peux bien avoir dit de remarquable, confessa-t-il loyalement.

– Une idée, Hobson, un rien... et peut-être beaucoup ! fut la réponse sibylline de Harry Dickson.

Hobson ne connaissait pas grand-chose aux habitudes du grand détective, sinon il aurait su que le parler énigmatique de Dickson signifiait, très souvent, une progression sur la piste du crime, voire même la solution finale entrevue.

Il secoua donc pensivement la tête et consulta sa montre.

– Il me tarde de voir notre ami ! dit-il.

– Je ne pense pas qu’il se fasse encore attendre longtemps. Le soir est tombé... Ah ! du bruit !

Quelqu’un grattait à la porte.

Harry Dickson ouvrit, tandis que Larry Hobson masquait, de la main, la clarté du photophore. Une forme sombre se précisa dans l’embrasure de la porte et Sam Cow entra.

Il serra la main à Dickson et à Hobson, puis il dit avec bonne humeur :

– Ah ! voilà qui me change de voir enfin la figure de gens qui ne sont pas fous, et de pouvoir arborer moi-même une binette qui n’est pas celle d’un idiot fieffé !

– Tout en étant du plus beau noir ! railla doucement Larry Hobson. Eh bien ! Tom Wills, alias Sam Cow, quoi de neuf dans la cambuse ?

Tom se frotta les mains d’un air satisfait.

– Beaucoup de neuf, en effet. Ecoutez-moi donc, je pense que cela en vaut la peine, messieurs et dames !

Suivit le récit de l’étrange séance à laquelle il avait assisté dans l’après-midi.

Harry Dickson laissa parler son élève sans l’interrompre ; quand Tom eut achevé son récit, il ne prononça que quelques brèves paroles :

– Une fort ordinaire séance d’hypnotisme, voilà ce que c’est. Depuis le temps que les bandits se sont emparés de cette mystérieuse science, les lois sont restées à peu près impuissantes contre ceux qui s’en servent. Ce qui me déconcerte un peu, c’est cette suggestion en bloc ! Il faut vraiment que l’être qui s’en sert soit, ou bien d’une puissance extraordinaire, ou bien en possession de certains moyens encore ignorés de nous.

» À propos, Tom, avez-vous examiné le mur que les malades fixaient si attentivement ?

– Non, maître, s’excusa Tom Wills, Templeton tournait trop autour de moi. Quand il m’a laissé me retirer dans ma chambrette, car on se couche avec les poules à Marden-Hall, il était temps de venir vous rejoindre.

– Alors, nous allons aller l’examiner nous-mêmes, ce mur, dit Harry Dickson.

– Comment ! s’exclama Larry Hobson. Vous allez pénétrer chez Marden ?

– Certainement, mon ami, telle est mon intention ! répondit le détective en souriant.

– Mais Marden et Templeton ?

Harry Dickson ne répondit pas directement. Il se mit à tracer du doigt, sur la poussière de la table, une carte grossière.

– Voici Marden-Hall, voici Firestone-Hill... Une ligne droite passe d'ouest en est... Ah ! tenez, par Marlow-Manor !

Puis, le détective éclata de rire.

– Ma parole ! on dirait que vous en savez bien long, monsieur Dickson, dit Larry Hobson un peu vexé, que nous sommes au bout de nos peines, alors que nous pataugeons encore en plein dans le noir !

– Nous ? Nous ? s'écria joyeusement Harry Dickson. Parlez donc pour vous, Larry, et peut-être pour Tom Wills. Pour moi, depuis votre fameuse parole, tout m'est devenu clair : oui, mon ami, d'ouest en est... C'est prodigieux !

Larry Hobson soupira, mais Tom Wills le poussa du coude.

– Ne vous en faites pas, Hobson. Ni vous, ni moi, ne sommes Harry Dickson, et ce n'est pas un déshonneur de rester le bec dans l'eau, là où il triomphe déjà haut la main !

Larry Hobson avait bon caractère et il donna volontiers raison à Tom Wills.

Harry Dickson, d'ailleurs, semblait devenu un tout autre homme. Il sifflota un petit air, alluma une pipe et ouvrit la porte toute grande pour voir s'il pleuvait.

– Mais, monsieur Dickson, s'étonna Hobson, n'est-ce pas imprudent ce que vous faites ? Nous avons décidé de ne pas faire de bruit, de ne pas fumer, de faire en sorte que la lumière ne soit pas vue du dehors !

Harry Dickson éclata d'un rire sonore.

– Et moi, mes garçons, je vous permets de chanter, de fumer comme des Turcs et d'illuminer notre sortie comme un cortège aux flambeaux !

Malgré cela, les trois hommes quittèrent la cabane sans faire plus de bruit qu'ils n'avaient coutume de le faire.

Un peu de lune filtrait par les nuages et éclairait la route devant eux ; ils la suivaient sans souci de se dissimuler, Hobson et Tom alignant leur conduite sur celle du maître.

Enfin, les arbres se firent plus rares, une grande éclaircie fut visible à travers bois et les murs gris de Marden-Hall se précisèrent.

– Si vous voulez entrer, la fenêtre de l'office est ouverte, annonça Tom Wills. Me voici donc redevenu Sam Cow, et je vous introduis

chez moi.

– Nous pourrions tout aussi bien entrer par la porte, dit Harry Dickson, si elle était ouverte. Mais une petite escalade est un excellent exercice ; nous entrerons donc par l'office.

– Monsieur Dickson, murmura Tom, vous semblez oublier que le Dr Marden et Templeton sont là ?

– Vrai ? Allez voir ce qu'ils font.

– Mais ils sont dans leur chambre : tenez, il y a de la lumière sous la porte du cabinet du docteur. Si vous voulez vous donner la peine de lever les yeux, en vous penchant au-dehors, vous verrez à l'étage une fenêtre illuminée : celle de Templeton.

Pour toute réponse, Harry Dickson ouvrit bruyamment la porte du cabinet du docteur et entra.

Larry Hobson et Tom Wills retinrent une exclamation de surprise : la chambre était vide. Seule, une très haute bougie, qui devait pouvoir brûler toute la nuit, éclairait la pièce.

– Vous trouverez la même chandelle chez cet excellent Templeton, dit sarcastiquement Dickson. Allez voir, mon petit Tom. Personnellement, j'en sais assez pour l'heure.

– Mais alors... monsieur Dickson, la fin du mystère s'annonce ? demanda Larry Hobson, ahuri au-delà de toute pensée.

– Absolument, Larry. Dans quelques heures, tout sera fini et, demain midi, je repartirai pour Londres !

À ce moment, Tom Wills revint.

– C'est comme vous avez dit, monsieur Dickson, avoua-t-il piteusement. Il n'y a pas de Templeton dans la chambre, mais bien une haute bougie comme celle-là.

– Allons-nous voir les fous ? demanda Hobson.

– Inutile !... Ces gens dorment à poings fermés. Il n'y a aucune raison de les réveiller. Je crois, d'ailleurs, que ce réveil ne serait pas très aisé, n'est-il pas vrai, Tom ?

– Chaque soir on recevait une potion, répondit le jeune homme. Je l'ai prise une fois et j'ai dormi comme un loir jusqu'à ce que le soleil soit haut dans le ciel. Les autres fois, je l'ai flanquée par la fenêtre.

Harry Dickson poussa la porte du salon commun : mais, dès le seuil, il s'arrêta et huma l'air.

– Hum ! Larry, mon ami, reconnaissez-vous cette odeur ?

– Mais... oui ! Celle-ci me paraît être fort évaporée. Cela ne sent

pas mauvais : on dirait de l'encens ou quelque chose du genre, n'est-ce pas ?

– Très juste ! Ce sont en effet des herbes aromatiques, qui ont une damnée propriété, mon ami, celle d'annihiler quelque peu la volonté humaine, bien que d'une manière passagère. Une drogue mexicaine que, seuls, les savants connaissaient il y a quelques années encore, mais qui semble vouloir se populariser : le peyotl.

– Il me semble... il me semble ! répéta Larry Hobson, pensif.

– Que vous avez déjà senti cette odeur, n'est-ce pas ? Tâchez de vous souvenir, Hobson.

Soudain, l'interpellé se frappa le front.

– J'y suis : chez Ladislas Troll et chez...

– Vous y êtes ! Et chez Miss Bertha van Horsten ! Et chez les Lencroft !

– Mais, monsieur Dickson, ces gens ont donc été les victimes d'effroyables bandits qui, par des drogues et des manœuvres d'hypnose, leur ont volé leur raison pour...

– ... mieux voler leur argent, acheva Harry Dickson. Tout ceci a été fort bien combiné, en effet, mais nous ne savons pas encore tout. Voyons le mur à présent...

– Les regards des fous se portaient assez haut, presque jusqu'à la corniche du plafond, fit observer Tom Wills. De ma place, il m'était absolument impossible de distinguer quelque chose.

– Apportez une échelle, Tom, ordonna le détective.

Une fois celle-ci appliquée contre le mur, Harry Dickson se mit à étudier la paroi. Il ne fut pas long à s'écrier :

– Nous y sommes ! Voici un carré qui sonne creux : un petit guichet doit s'ouvrir de l'autre côté de la muraille. Conduisez-nous, Tom !

– Vous trouverez une sorte d'entresol, aux pièces basses jamais employées, expliqua le jeune homme.

– Une d'elles, en tout cas, a dû pas mal servir, gouailla Harry Dickson.

Il se trouva que Tom Wills avait raison : torches braquées, les trois hommes traversèrent une enfilade de petits cabinets obscurs, prenant jour par d'étroites fenêtres donnant sur les communs. Enfin, le détective fit halte en entrant dans l'un d'eux.

– Il y a quelqu'un assis contre le mur, murmura Tom avec un peu

d'effroi.

Dickson dirigea la clarté de sa lampe de ce côté, et l'on distingua en effet une forme, sombre et trapue, qui se tenait accroupie devant la muraille, tournant le dos aux entrants et gardant une parfaite immobilité.

– Holà... vous ! commença Larry Hobson.

Mais Dickson eut un rire étouffé.

– Il ne vous écouterait pas, mon ami ! Il faudra le retourner, vous-même, si vous voulez emporter un souvenir de son visage. Je vous conseille pourtant d'y mettre une certaine discrétion, car le particulier ne doit pas être d'une beauté transcendante...

Déjà, Hobson avait saisi la forme par une épaule et la faisait pivoter, mais il poussa un cri d'horreur et se jeta en arrière.

– Oui, ce n'est pas beau, approuva Harry Dickson avec dégoût. Pensez donc à ce que cela doit être quand ça vit !

– Vous voulez rire, monsieur Dickson ? fit Hobson, qui tremblait encore. Cela vivrait ? On dirait une statue, ou une momie ! Comme c'est affreux !

– Il y a des régions maudites où vivent de telles créatures, insista Harry Dickson, notamment dans certaines parties reculées de la grande forêt brésilienne.

» C'est ce que les Incas nommaient une « idole vivante ». C'étaient des enfants, confiés dès leur naissance aux prêtres qui, par de savantes mutilations, en faisaient d'épouvantables monstres.

» Non seulement, ces créatures de cauchemar effrayaient le pauvre monde, mais elles paraissaient douées d'un certain pouvoir hypnotique.

– Ceci n'est donc qu'un mannequin ! cria Tom Wills.

– Je vous assure que cela a vécu à son heure, et rudement encore, dit gravement le détective.

– Mais ici, en Angleterre ? demanda Hobson incrédule.

– Certainement... puisque je l'ai vu !

Hobson et Wills regardèrent le détective et se rendirent compte qu'il ne plaisantait nullement.

– Replaçons la « chose qui rend fou » comme nous l'avons trouvée, dit Dickson en tournant derechef la monstruosité contre le mur.

– La chose qui rend fou ! s'écria Hobson. Est-ce possible ?

– Attendez de la voir vivante, mon ami, attendez, répondit doucement Dickson.

7. La chose qui rend fou

Harry Dickson était devenu grave.

– Nous n'en avons pas trop, avec toute la nuit devant nous, pour agir, dit-il. Tom, prenez votre chronomètre et réglez-le exactement sur le mien.

Ce qui fut bientôt chose faite.

– Maintenant, continua Dickson, vous exécuterez à la lettre mes diverses instructions. D'abord, y a-t-il du pétrole dans la maison ?

– Un petit bidon, mais il y a pas mal d'huile grasse.

– Cela fera l'affaire, répondit Harry Dickson. Vous allez me vider tout cela sur les deux meules de foin qui se trouvent devant l'aile ouest de Marden-Hall. Vous pouvez y joindre tout ce que vous trouverez de fagots dans les celliers. Pourvu que cela fasse un beau feu de joie !

» Mais, notez bien, Tom : l'aile ouest, hein ! De sorte que le château masque les flammes, vues de l'est, et paraisse entouré d'une gloire ardente !

– Entendu, maître ! dit Tom. J'allume tout de suite ?

– Ah non, pas si vite ! Il est exactement dix heures ; vous ne mettez le feu qu'à onze heures quinze !

– Parfait. C'est tout ?

Dickson hocha pensivement la tête.

– Oh ! non, mon garçon. Le plus difficile reste à faire et je vous confie une mission bien lourde : celle de veiller sur les malheureux fous qui dorment sous ce toit.

– Mais il n'y aura aucun danger d'incendie, j'espère ? s'inquiéta Tom.

– Quant à cela non, répondit le détective. Mais il y a bien un danger d'autre genre. Je vous donne l'ordre d'arrêter toute personne qui voudrait s'introduire dans les chambres à coucher. Si elles n'obéissent pas à vos injonctions, tirez-leur dessus, sans crainte. Qui que ce soit ! La consigne est formelle. Compris ?

Tom Wills devina la gravité de l'heure, il se contenta de serrer la main à son maître et de répéter :

– Compris !

– Je vous laisserais volontiers Larry Hobson, continua Dickson, mais il se pourrait que son concours me soit indispensable.

– Ce n'est pas la première fois que je reste seul devant le danger, dit Tom Wills avec quelque orgueil.

– Aussi puis-je compter sur vous comme sur moi-même, conclut Harry Dickson en prenant congé de son élève.

Une fois hors de Marden-Hall, le détective, suivi de Larry Hobson, prit à travers champs, en direction de Firestone-Hill.

– Le cap sur l'est ? demanda Hobson.

– Vous ne pourriez mieux dire, cher ami, répondit joyeusement le détective.

La lune s'était levée au ciel et une clarté glacée s'épandait sur les friches que les hommes traversaient en longues enjambées.

Puis ils coupèrent à travers la lande rocailleuse, où aucun sentier n'était tracé, ce qui n'était pas de nature à faciliter leur marche de nuit.

Hobson suivit quelque temps son compagnon sans souffler mot, préoccupé qu'il était de ne pas faire trop de faux pas. Tout à coup, il pressa la marche de façon à arriver à la hauteur du détective.

– Ce n'est pas à Firestone-Hill que vous arriverez de cette manière, dit-il, tout au moins pas à la bourgade.

– Ceci n'est pas tout à fait exact, répliqua le détective. Cette ligne me mènerait droit au village.

– Si le triple réseau des fossés et des drains n'existait pas, objecta Larry Hobson.

Le détective se mit à rire.

– C'est trop juste, Larry ! La ligne droite me servirait à peu de chose pour la bourgade elle-même. Aussi n'est-ce pas là le but de cette promenade.

L'officier de police regarda au loin dans la nuit.

– Dois-je comprendre que vous allez à Marlow-Manor, monsieur Dickson ? demanda-t-il à voix basse.

– Oui, Hobson !

– Ciel, monsieur Dickson, quelles singulières pensées, singulières et terribles peut-être, dorment là... sous votre crâne, continua Hobson d'une voix légèrement altérée par l'émotion grandissante qu'il

ressentait.

– Un monde de pensées, Larry, répondit Dickson, et pas toujours extrêmement réjouissantes. Mais le temps va nous sembler court à présent. Je prévois une action peu ordinaire bien avant que nous ne soyons plus vieux de quelques heures.

Au loin, contre le ciel lunaire, Marlow-Manor, ou plutôt sa haute futaie, devint distinct : Dickson pressa le pas.

– Voici cinquante minutes que nous marchons, dit-il. Il faut que nous soyons dans le parc dans un quart d'heure. Ne l'oublions pas. C'est d'une importance primordiale.

Larry Hobson ne posa plus de question. L'esprit de décision du détective l'impressionnait profondément.

Le parc du manoir, d'indistinct qu'il était, devint plus net sous la lune ; le quart d'heure s'écoulait quand les deux hommes en franchirent la haie de clôture, piquant droit sur le triste bâtiment, dont les murs sombres apparaissaient à présent.

– Halte ! commanda Dickson lorsqu'ils entrèrent dans le fourré qui s'étendait devant l'aile ouest de la demeure.

Il consulta sa montre aux aiguilles lumineuses.

– Quelques minutes de patience encore, Larry. Tournez donc vos yeux vers l'ouest.

Hobson obéit. Soudain, il saisit le détective par le bras.

– Oh ! monsieur Dickson, regardez !

Le ciel, à l'ouest, venait de s'embraser d'une vaste lueur d'incendie et, tout contre l'horizon, Marden-Hall, encadré de feu, se dessinait.

– Tom Wills est ponctuel, grommela Dickson avec une satisfaction marquée. Pour nous, il ne nous reste qu'à attendre.

Un quart d'heure s'écoula. Là-bas, l'incendie devenait formidable, illuminant sinistrement toute la lande, projetant ses reflets jusqu'aux bois les plus lointains.

– Ecoutez ! Voilà ce que j'attendais !

Le bruit d'un moteur de moto venait d'éclater dans la nuit, proche, tout proche, puis s'éloignant sur la plaine.

Larry Hobson écarquilla les yeux.

– Mais, je ne vois rien de rien ! s'écria-t-il. Pourtant la lande est éclairée par l'incendie comme en plein jour !

– Rappelez-vous qu'à l'heure du midi, on ne voyait pas davantage

cette diablesse de moto, répondit Dickson. Mais, j'ose pourtant l'affirmer, ce sera bien sa dernière randonnée !

Larry Hobson soupira, renonçant lui aussi à comprendre. D'ailleurs, le détective ne lui laissa guère le temps de se livrer à de plus longues réflexions.

– Venez, dit-il brièvement.

Il se dirigea droit sur la demeure de Marlow, se campa devant les fenêtres de la salle à manger et se mit en devoir d'ouvrir un des volets.

– Mais nous ferions mieux de frapper ! conseilla Hobson, étonné.

– Je ne le pense pas, ne vous déplaît, ricana le détective en arrachant hors de ses gonds le lourd panneau de chêne.

Devant la fenêtre, il n'hésita pas une seconde. D'un coup de coude, il fit voler une des vitres en éclats, puis il manœuvra l'espagnolette.

Hobson suivit le détective comme celui-ci sautait dans la pièce.

– Reggie ! Reggie ! s'écria Dickson.

Aucune réponse ne parvint à l'appel que Dickson répéta à voix plus haute : Larry vit, à la lueur de sa torche électrique, que le visage de son compagnon reflétait quelque inquiétude.

– À la chambre à coucher ! ordonna Harry Dickson.

Ils s'élancèrent dans l'escalier. Sur le palier de l'étage, une porte était large ouverte. Harry Dickson s'élança dans la chambre.

– Personne ! tonna-t-il.

La pièce était en désordre, le lit défait, les draps et les couvertures jetés sur le plancher.

– Il n'y a pas longtemps, ce lit était occupé, remarqua Hobson. Tenez, il est encore tiède... Oh ! Regardez donc !

Avec un geste d'effroi, l'officier de police désigna une tache sombre, puis d'autres encore, sur les draps bouleversés.

– Du sang !

– Par tous les diables, hurla Dickson, je n'ai pas prévu cela !... Serais-je arrivé trop tard ?

– Mais je vous en prie, qu'y a-t-il donc ? supplia Larry.

Harry Dickson ne semblait pas avoir entendu.

– Hobson, une course de trois lieues au pas gymnastique, vous effraie-t-elle ?

» Si oui, vous pouvez me laisser courir tout seul.

– Je suis ancien champion de course à pied ! répliqua triomphalement Larry Hobson. Direction ?

– Marden-Hall ! Mais vite !

Ils quittèrent Marlow-Manor et piquèrent droit sur le brasier lointain, dont la vive clarté rendait leur course plus aisée, la moindre fondrière se dessinant à présent devant eux.

Leur trajet leur prit pourtant une demi-heure, tant le sol creusait de sournaises embûches sous leurs pas.

Déjà, ils entendaient crépiter les flammes des meules en feu, quand Hobson poussa un cri.

– La moto ! Ecoutez-la donc !

En effet, s'éloignant cette fois-ci vers l'ouest, une moto invisible mais bruyante filait à toute allure.

Harry Dickson poussa un véritable cri de désespoir.

– Tom Wills l'a raté ! Pourvu que rien de fâcheux ne lui soit arrivé, mon Dieu !

Par la fenêtre restée ouverte, ils s'introduisirent dans l'office, le traversèrent en hâte, renversant chaises et ustensiles, puis s'élancèrent dans le hall. Un gémissement leur parvint.

– Par ici ! cria le maître en courant vers une forme étendue en travers du grand escalier.

Tom Wills, toujours dans la peau sombre de Sam Cow, leva une tête endolorie, d'où un filet de sang coulait.

– Ah ! maître, c'est elle qui m'a eu ! se lamenta-t-il.

– Qui ? s'écria Larry Hobson. Mais qui ?

Tom Wills eut un frisson d'horreur.

– La « chose qui rend fou » ! Elle est devenue vivante ! Je la vis comme elle s'élançait sur moi du haut de l'escalier. Quelle épouvante ! Oh ! maître, je ne pourrai jamais oublier ce cauchemar !

Harry Dickson avait examiné la blessure de Tom ; elle n'était pas bien grave, mais elle suffisait pour mettre Tom Wills momentanément hors combat.

– Eh bien ! je vais en finir une fois pour toutes avec elle ! dit le détective. Hobson, vous allez rester là ! Et Tom va prendre un peu de repos.

» Rendez-vous ici, à l'aube !

Sans en dire davantage, Harry Dickson gagna la grande porte

d'entrée, hésita une minute sur le chemin à prendre et, à grands pas, s'enfonça dans la nuit.

– Où suis-je ?

– Et moi ? Et moi ? Et moi ?

Ces cris emplissaient Marden-Hall, alors que les premiers feux d'un beau soleil d'octobre pénétraient par les fenêtres de l'asile.

Les pensionnaires, qui venaient de s'éveiller, s'adressaient mutuellement ces questions.

– Mais, ils ne me semblent plus si fous que cela ? dit Hobson à Tom Wills, qui venait d'accourir à ses côtés.

Ils allaient essayer de répondre à ces questions désespérées, quand un bruit de moteur retentit dans le parc.

– La moto ! s'écria Hobson.

– Pas du tout, répliqua Tom Wills en s'élançant vers le perron. C'est un moteur d'auto, et celle du malheureux Parnell encore ! Oh ! Larry, regardez donc !

L'antique petite guimbarde accomplissait un virage sur l'esplanade, devant le château, et elle vint se ranger devant le perron, sous les regards figés des lions de pierre.

Harry Dickson était au volant. Son visage reflétait la joie des grands jours, ceux de la réussite, ceux du triomphe !

– Mais il n'est pas seul ! s'écria Hobson.

En effet, un homme, inconnu de Tom et de Larry, se tenait sur le siège à côté du détective. Il tenait les yeux obstinément baissés. On put voir alors qu'un cabriolet d'acier lui encerclait les poignets.

À ce moment, les six fous parurent sur le perron.

Harry Dickson leur souhaita joyeusement le bonjour.

– Je crois que vous êtes guéris, mademoiselle et messieurs. Le cauchemar vient de finir pour vous ! Et voici votre bourreau !

– Qui est-ce ? demandèrent-ils tous ensemble.

– Je vous présente Mr. Templeton, ou Mr. Thorpes ! Et en même temps, l'hideuse chose qui rend fou !

Bradford Miles se jeta en avant, avec un juron. Si on l'eût laissé faire, le captif aurait passé un bien vilain quart d'heure.

– Mais Templeton avait les cheveux noirs !

– Thorpes était un vieillard à la mine si avenante !

– Et l’affreuse chose... Comment est-ce possible ?

– Question de perruque, répondit allègrement Dickson, et de maquillage. Cet homme aurait fait fortune sur scène, s’il avait voulu honorablement gagner sa vie, au lieu de demander sa chance au crime !

Epilogue

Dans la clinique de Durham, où Reginald Marlow entrait lentement en convalescence, Harry Dickson fournissait les dernières explications au mystère des sept fous.

– Reginald Marlow est médecin. Il habita une ville de l'ouest, où il fit de mauvaises affaires. Il avait recueilli chez lui un confrère du nom de Thorpes, rayé de l'ordre des médecins pour faits graves, ce qui acheva de le discréditer aux yeux de sa clientèle. Ruiné, mal vu des autorités, voire menacé de poursuites pour trafic de stupéfiants, il décida de quitter la ville et de se retirer dans ses pauvres terres de Firestone-Hill.

» Les années firent bientôt l'oubli autour de leurs noms et tous deux auraient pu terminer leurs jours en paix, si le démon, qui sommeillait toujours dans le cœur de Thorpes, ne s'était réveillé.

» L'ancien domaine des seigneurs de Durham fut mis aux enchères, puis en location. Sous le nom du Dr Marden, Marlow le loua.

» Ici, j'ouvre une parenthèse pour affirmer que mon ami d'enfance n'était qu'un jouet sans volonté entre les mains de Thorpes, son soi-disant domestique, mais, au fond, son âme damnée. Je prétends même qu'il le tenait sous sa puissance hypnotique, chose dans laquelle il est passé maître, je vous l'assure.

» Thorpes habitait la région depuis assez longtemps pour en connaître les habitants. Il apprit donc facilement que Miles, Erwin, Troll, les Lencroft et Miss van Horsten, comme tant de riches villageois, avaient horreur des banques et préféraient cacher chez eux, à la façon de leurs aïeux, leurs valeurs et leur argent.

» C'est ce qui fit germer dans son criminel cerveau un projet qui confinait au génie. Au génie du mal, cela va sans dire.

» Les rendre fous momentanément, leur extorquer par voie d'hypnose l'endroit de leurs cachettes, les voler impunément, les faire disparaître sans doute après les avoir fait sombrer complètement dans la folie !...

» Thorpes n'était pas resté longtemps sans connaître la singulière particularité de la région : trouée dans son sous-sol comme « un fromage de gruyère », pour employer une expression qui m'est chère.

» Mais comment susciter le premier effroi, celui qui provoquerait l'accès primaire de leur folie ?

» Thorpes avait séjourné longtemps au Brésil ; il connaissait l'existence des terribles fétiches vivants des Incas.

» Avec un art consommé, il parvint à en construire un...

» S'affublant de ce masque, horrible entre tous, aidé par son réel pouvoir hypnotique, il tenta l'expérience.

» Sa première victime dut être Marlow...

– Alors, Marlow était fou ? s'écria Tom Wills.

– Absolument. Mais son compère savait doser la démence. Il ne se servait de la satanique idole que quand il sentait que Marlow allait reprendre ses esprits. La folie de Marlow n'était donc qu'intermittente.

» Mais Thorpes y alla plus rondement chez les autres. Thorpes leur apparut dans leurs propres demeures, grâce aux souterrains mystérieux, qui les reliaient entre elles, et qu'il avait découverts.

» Ce fut lui qui assomma le domestique de Troll, au moment où ce dernier allait le surprendre dans la salle de bains, au moment où il sortait du puits. Cependant, lors d'une de ses minutes de lucidité, Marlow m'écrivit. Et je vins...

» Ce fut un coup terrible pour Thorpes, qui voyait ses projets mis en péril.

» Sa résolution fut vite prise : s'attaquer à Tom Wills au moment où celui-ci arrivait à Durham.

» Il assassina le malheureux Parnell pour s'emparer de sa voiture, cacha le cadavre dans le couloir souterrain de la forêt et vint chercher Tom, auquel il cassa si proprement la tête !

» Je crois que son intention a été de se servir de Tom comme otage, pour me museler, au cas où je trouverais la clef du mystère.

» Mais l'hypnose n'est pas une arme aussi brutale qu'on est tenté de le croire, même aux mains de Thorpes. Chaque jour, il devait s'y reprendre pour remettre ses victimes sous sa coupe. Vous savez comment, Tom.

» Il devait agir à peu près de même avec Marlow, bien qu'à des intervalles plus espacés. C'est ainsi que je vis, un soir, l'atroce silhouette de l'idole vivante, la chose qui rend fou, se glisser par le hall de Marlow-Manor, où elle venait d'arriver.

– Mais comment ? demanda Hobson.

– À moto !

– La moto fantôme ! Nous expliquerez-vous enfin...

– J'y suis ! Thorpes à Marlow-Manor, Templeton à Marden-Hall, il fallait que ce bougre fût doué d'une sorte d'ubiquité. Il résolut la question : l'ubiquité est, en somme, une question de vitesse relative. Nous verrons cela encore dans les annales du crime.

» À moto, il couvrait en quelques minutes le trajet entre les deux châteaux et emmenait même Marlow, inconscient ou à peu près, jouer le rôle muet du Dr Marden.

– Mais, on ne la voyait pas, cette moto ! cria Larry Hobson.

Harry Dickson se mit à rire.

– D'ouest en est, mon cher Larry, et le fromage de gruyère aidant : un couloir souterrain rectiligne reliait les deux demeures où la moto circulait comme un éclair. Comme le sol est rocheux, donc bon conducteur de son, nous perçûmes fort bien les pétarades du bruyant moteur.

» Malheureusement, le temps me faisait défaut pour rechercher ce couloir, qui comme tout le reste, devait être bien caché.

» Lorsque Thorpes crut, grâce à notre subterfuge, que Marden-Hall était en feu, il voulut tenter une dernière chance : faire parler les fous et, pour ce faire, les emmener dans les souterrains.

» Mais Marlow était, en ce moment, dans une période où son esprit recommençait à travailler normalement. Il connaissait des nuits blanches...

» Thorpes ne pouvait penser à tout. Il se peut aussi qu'il pensait tenir tellement son ami et complice inconscient qu'il le traitait en quantité négligeable.

» Marlow aussi vit l'incendie.

» L'explication entre les deux hommes dut être brève et violente.

» Thorpes, ne voulant pas laisser Reginald derrière lui, l'assomma et l'emporta. Je l'ai trouvé bâillonné dans le garage souterrain où Thorpes se tenait caché en attendant l'occasion propice pour prendre le large.

Reginald Marlow ne se remit jamais complètement.

Peu de temps après le procès de Thorpes, qui fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, il entra dans un sanatorium des environs de Londres.

La mémoire ne lui est pas revenue. C'est à peine s'il reconnaît encore son vieux camarade d'enfance, Harry Dickson qui, en bon Samaritain, lui rend parfois visite et lui apporte des douceurs.

FIN